

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat,
Cic. *De Nat. Deor.*

JUILLET 1786.

TOME LXVIII.



A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de Monsieur, quai des Augustins.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1786.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 7.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Saint-Florentin ; par M. NIEL, médecin de l'Hôtel-Dieu.

SAINT-FLORENTIN est une petite ville de Champagne, & du diocèse de Sens,

mais comprise dans la généralité de Paris, & éloignée de quarante lieues de la capitale. Saint-Florentin est placé à mi-côte dans une situation fort agréable. Au Nord-Ouest est une chaîne de montagnes fort étendues, & toutes plantées en vignes, qui fournissent un vin de médiocre qualité. Au midi coulent deux rivières, l'*Armance* & l'*Armançon*, qui se réunissent au bas de la côte, & vont ensuite se jeter dans l'Ione, à quatre lieues de la ville. Les deux bords de cette dernière rivière sont également fertiles : d'un côté l'on voit une plaine fort étendue où l'on recueille une grande quantité de bled & de fourrage ; de l'autre est une prairie immense qui se prolonge jusqu'à sept ou huit lieues, & qui donne avec abondance un foin de bonne qualité.

L'air qu'on respire à Saint-Florentin est très-salubre, & les rues sont larges & propres. Il y a au milieu de la place une belle fontaine, qui fournit de l'eau pour les besoins de tous les habitans, & dont on fait usage même pour la boisson. L'eau de rivière mériteroit d'être préférée à tous égards, mais on ne l'emploie pas à cause de l'éloignement : cependant on peut dire que l'eau de la fontaine est très-potable, & l'on observe même que pres-

que tous les puits de ce pays fourniſſent auſſi une eau aſſez légère.

Saint-Florentin contient à-peu-près deux mille cinq cents habitans. Les maiſons ſont de bois, mais diſtribuées, en général, d'une manière commode & ſalubre. Les habitans ſont preſque tous robuſtes & laborieux, & il y a peu de pauvres. Ceux qui ſont le plus mal à l'aiſe mangent du pain de pur froment, & boivent du vin du pays; l'abondance du vin les engage même à faire, à cet égard, des excès qui ſont quelquefois nuiſibles à leur ſanté Il en eſt d'autres qui font leur principale nourriture du lait; ce qui a auſſi ſes inconvéniens, parce que ce régime les diſpoſe aux maladies vermineuſes. On ne connoît point de maladies épidémiques à Saint-Florentin; ſeulement il y règne, comme dans tous les pays, des fièvres intermittentes au printemps & en automne, & dans le temps des travaux pénibles, tels que ceux de la moiſſon & de la fauchaiſon. Il y a parmi le peuple des pleuréſies & des péripneumonies, qui ſont le fruit d'un excès de travail & d'un mauvais régime.

Un ſeul objet pourroit inquiéter ſur la ſalubrité de l'air de Saint-Florentin; c'eſt la ſituation du cimetière, qui eſt placé à la

porte de la ville, & resserré dans un très-petit espace entre les maisons de plusieurs particuliers. Il est certain que les vapeurs méphitiques qui s'exhalent des cadavres pourroient, dans certaines circonstances, infecter l'atmosphère, & faire naitre ainsi des maladies épidémiques; mais il est d'autant plus facile de prévenir ce danger, que plusieurs particuliers offrent de vendre un terrain plus éloigné, & propre, par sa grandeur & par sa situation, à servir de cimetière.

L'hôpital est situé dans un des fauxbourgs de la ville; le corps-de-logis, qui est entre cour & jardin, est distribué d'une manière convenable aux usages auxquels il est destiné. Il y a pour les malades deux salles, l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes; chacune de ces salles a trente pieds de longueur sur seize à dix-sept pieds de largeur: elles sont bien aérées; la plus grande propreté y règne, & elles sont séparées par une petite chapelle, de façon qu'il n'est pas possible de communiquer de l'une à l'autre. Le reste de la maison est employé au logement des sœurs, qui sont au nombre de quatre; & ce logement consiste en deux chambres, une petite salle à manger, une grande cuisine, une lingerie,

une vaſte ſalle pour les écoles, de belles caves & de grands greniers pour contenir le bled, qui fait le principal revenu de cette maiſon.

OBSERVATIONS DIVERSES
DE CHIRURGIE.

PREMIERE OBSERVATION.

Abcès conſidérable ſous l'aiſſelle, cauſé par une chûte, arrivée ſix mois auparavant; par M. MARCQ, chirurgien réſident du dépôt de mendicité de Rouen.

Le nommé *Hebert* ſe laiſſa tomber de deſſus un mur d'environ vingt pieds de haut. Sa chûte fut ſi violente, qu'on le releva ſans connoiſſance, & ce fut dans cet état qu'il fut apporté à l'infirmerie. Je ne trouvai de plaie extérieure qu'une légère contuſion près de l'aiſſelle du côté gauche, mais je craignois tous les effets de la plus forte commotion. Je lui fis promptement une ſaignée du bras, & la connoiſſance lui revint un inſtant après. Il me dit qu'il ſouffroit beaucoup au côté gauche, & que la tête étoit très-peſante. Quatre heures après la première ſaignée,

je lui tirai encore du ſang, & je lui preſcrivis des lavemens & une diète ſévère. Pendant la nuit, il fut aſſez tranquille, & eut peu de douleur. Le matin il ſouffroit davantage, la tête étoit encore plus affectée ; une troiſième ſaignée fit diſparoître tous les accidens, & huit jours après, le malade ſe trouva ſi bien, qu'il me demanda à s'en retourner avec ſes camarades.

Environ ſix mois après, ce même homme revint à l'infirmerie, & me fit voir une tumeur qui lui étoit ſurvenue ſous l'aiſſelle gauche. Je reconnus un abcès conſidérable, qui étoit ſitué au même endroit où le malade avoit eu une contuſion lors de ſa chûte. Depuis près de quatre mois, c'eſt-à-dire, deux mois après ſon accident, il avoit commencé à y ſentir de la douleur, & cette douleur étoit ſi forte depuis une quinzaine de jours, qu'il avoit été obligé d'abandonner toute eſpèce de travail.

L'abcès étoit aſſez avancé en maturité pour ne pas différer à en faire l'ouverture ; il en ſortit plus d'une pinte de pus très-bien formé. Le panſement fut ſimple. J'introduiſis entre les lèvres de la plaie une petite bande effilée, qui fut recouverte d'un petit plumaceau & d'un

cataplaſme émollient, afin d'opérer la fonte des duretés qui reſtoient encore à la levée du premier appareil : il ſortit beaucoup de pus qui venoit de la partie antérieure & de la partie poſtérieure du tronc; ce qui me fit craindre, vu la petite ouverture que j'avois faite, d'être obligé d'en pratiquer une autre à l'endroit le plus déclive; mais je n'en eus pas beſoin. Je tirai le plus grand parti des compreſſes graduées, qui me ſervirent à empêcher l'infiltration de la matière purulente, & à procurer le recollement de toutes les parties que le pus avoit écartées. Je favoriſai le dégagement & la déterſion de la plaie par des injections avec l'eau d'orge & le miel roſat : la ſuppuration diminua graduellement; & je vis terminer en dix-ſept jours une maladie que je croyois devoir durer plus long-temps, à cauſe de la lenteur avec laquelle elle s'étoit formée. Le malade fut purgé pluſieurs fois pendant & après la ſuppuration, & n'a eu depuis aucun reſſentiment de ſa chûte, ni de ſes ſuites.



IIe OBSERVATION.

Fracture du crâne, accompagnée de divers accidens, dépendans ſoit de la fracture, ſoit de l'état des humeurs; par M. COLOMBIER, chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu de Soiſſons.

Le 28 ſeptembre 1783, je fus chargé d'un enfant âgé de huit ans, qui avoit reçu, neuf heures auparavant, un coup de pied de cheval à la tête. La plaie étoit ſur le pariétal gauche, & avoit environ deux pouces de longueur. Je ne reconnus point dans ce premier moment qu'il y avoit une fracture, parce que le gonflement du tiſſu cellulaire faiſoit obſtacle à l'introduction de la ſonde, que j'eſſayai de faire pénétrer, & d'ailleurs parce qu'il n'y en avoit aucun ſigne, l'enfant étant gai, & n'ayant éprouvé d'autres accidens que ceux qui accompagnent une plaie ſimple.

Le lendemain matin, je trouvai ce petit malade aſſoupi, & ſon pouls me parut dur & plein. On me dit qu'il avoit eu des mouvemens convulſifs pendant la nuit, & qu'on avoit eu la plus grande peine à lui faire prendre quelques taſſes de vulnéraires. Ces ſymptômes me faiſant re-

douter la fracture ou la commotion, je fis une saignée du bras, & je prescrivis la diète la plus sévère. Le soir je trouvai le pouls moins dur, mais très-fréquent; les yeux étoient un peu égarés; l'assoupissement étoit plus grand le matin, & les muscles de la langue, ainsi que ceux de la déglutition, étoient paralysés. Je pratiquai une seconde saignée, & je fis donner des lavemens, après quoi j'examinai de nouveau l'état de la blessure. Le stylet ne m'annonçoit aucune irrégularité; mais, ayant porté le doigt dans la plaie, je sentis une ligne raboteuse, qui ne me permit plus de douter de l'existence de la fracture. Le troisième jour de la blessure, il y avoit encore plus d'assoupissement que la veille; le pouls étoit dur & précipité, les yeux obscurcis. Le malade fut saigné pour la troisième fois, mais copieusement, & l'opération fut remise au lendemain.

Le quatrième jour au matin, en présence d'un médecin & de deux de mes confrères, je fis l'incision cruciale, avec extraction des quatre angles; & l'os étant à découvert, nous laissa voir une fracture transversale sur la partie antérieure & moyenne du pariétal, d'environ quinze lignes de longueur & d'une ligne d'en-

foncement; & comme les branches artérielles de la temporale donnoient beaucoup, nous remîmes le trépan à quatre heures après midi.

A l'heure prefcrite, j'appliquai une couronne de trépan fur la partie folide de l'os qui étoit la plus élevée, en faifant avancer les dents de la couronne au-delà de la fracture même. Lorfque je fus arrivé au diploé, la première table fe fépara de la feconde; & en examinant le morceau féparé, nous reconnûmes que cette féparation étoit l'effet de la fracture de la table externe faite en bifeau, attendu que le côté fupérieur & poftérieur de ce qui reftoit, étoit prefque dans toute fon épaiffeur, tandis que la partie féparée par la couronne étoit très-mince d'un côté, & que de l'autre, elle avoit prefque toute l'épaiffeur du pariétal. La feconde pièce fut enlevée facilement après quelques tours de trépan. L'ouverture finie, il fe préfenta une maffe de fang caillé entre le crâne & la dure-mère, qui ne put fortir que par une incifion cruciale que je fis à cette membrane, en portant mon biftouri fur une fonde crénelée. Je relevai enfuite la pièce enfoncée, qui avoit un pouce de long fur cinq lignes de large; mais en examinant cette pièce, nous trouvâmes

ſur le bord de l'endroit trépané une pointe d'os dirigée ſur la dure-mère. J'eſſayai en vain de la relever par le moyen de l'élévatoire ; & craignant d'ailleurs d'avoir employé une couronne de trépan trop petite, relativement à la nature de la fracture, & d'avoir ainſi fait une opération incomplette, j'appliquai une ſeconde couronne de manière à rendre les deux ouvertures communes. La pièce fut enlevée d'un ſeul morceau, & la pointe de l'os s'y trouva compriſe. Je fus obligé, après cette ſeconde couronne, de faire une nouvelle inciſion à la dure-mère. Je nettoyai enſuite l'os de la ſciûre & des aſpérités qui pouvoient s'y rencontrer, & je procédai au panſement. Un ſindon de linge fin trempé dans l'huile roſat, appliqué ſur le cerveau ; un autre ſindon de charpie sèche par deſſus, & des plumaceaux avec des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie, & par deſſus tout, le couvre-chef en triangle, furent les moyens auxquels j'eus recours. Je fis coucher le malade dans un lit préparé de manière à ce que la tête fût un peu baſſe & inclinée ſur la plaie, afin de favoriſer l'écoulement du ſang épanché. Le bleſſé ne donna aucun ſigne de douleur pendant l'opération, excepté lorſqu'on touchoit

les bords de la plaie ; mais s'il ne parut point éprouver la ſenſation que reſſentent ordinairement les malades dans cette occaſion, je crois que l'on pourroit attribuer cette inſenſibilité à la nature de la fracture, qui, par la ſéparation qu'il y avoit eu entre les deux pièces, avoit détruit tous les nerfs de cette partie (*a*).

Le 2 octobre, lendemain de l'opération, & le cinquième jour après l'accident, je trouvai que le malade avoit le pouls petit, mais plus ſouple & moins fréquent. Sa reſpiration étoit libre, & ſes yeux moins obſcurcis ; ſa peau étoit moite, & ſa langue paroiſſoit chargée d'un limon noir & humide : il avoit auſſi un peu plus de connoiſſance qu'avant l'opération, & on me dit qu'il avoit eu une nuit aſſez tranquille. Il y avoit eu un ſuintement ſi conſidérable, que tout l'appareil ſe trouva percé, & la ſuppuration commençoit déja à s'établir ſur les bords de la plaie, qui nous parut en bonne diſpoſition. Je trempai les ſindons dans un

---

(*a*) Il ſeroit aſſez difficile d'expliquer, d'après la nature de cette fracture, comment le petit malade avoit pu reſter plus de vingt-quatre heures ſans éprouver aucun fâcheux ſymptôme ; mais, au défaut de l'explication, on pourroit citer bien des faits analogues.

mélange de parties égales d'essence de térébenthine & d'huile rosat, & je couvris les plumaceaux avec un digestif de même nature à-peu-près.

Le 6, la fièvre fut très-forte, quoique la respiration fût cependant assez libre : les mouvemens de dilatation & de contraction des pupilles étoient plus sensibles, & la suppuration de la plaie paroissoit bien établie, lorsque j'observai que le bras droit étoit paralysé, qu'il éprouvoit des mouvemens convulsifs assez fréquens, & que la bouche étoit tournée à gauche. Les mouvemens convulsifs du bras droit étoient si forts, que le malade ne pouvoit l'empêcher de se contracter en le retenant avec la main gauche ; & ils étoient si douloureux, qu'à chaque saccade que le malade éprouvoit, il jetoit un cri comme si on lui eût piqué cette partie avec quelque instrument. Notre première idée fut que la compression du cerveau étoit la cause de ces nouveaux symptômes ; mais en examinant la chose de plus près, & en voyant que le ventre étoit un peu élevé & douloureux au toucher, & que les yeux étoient brillans, nous soupçonnâmes qu'il pouvoit y avoir des vers, en attendant cependant pour saisir cette indication des signes caracté-

riſtiques. Ces ſignes ne tardèrent pas à paroître, & l'on adminiſtra dès le ſoir même au malade des remèdes anthelmintiques. Ces remèdes, qui étoient pour la plupart des purgatifs, procurèrent d'abord pluſieurs ſelles, & rendirent la tête un peu plus libre, mais les convulſions durèrent juſqu'au 10, que le malade, au milieu de pluſieurs évacuations abondantes, rendit quatre vers ſtrongles vivans. Les jours ſuivans, on continua l'uſage de la coralline de Corſe & des autres anthelmintiques; le malade rendit pluſieurs vers morts, les convulſions cessèrent tout-à-fait, la tête ſe remit par degrés, & l'appétit ſe fit ſentir.

Pendant tout ce temps la ſuppuration avoit été des plus abondantes; le 16 au matin le pouls étoit vif & dur, le viſage rouge & la peau sèche, & je m'empreſſai de faire le panſement, pour voir en quel état étoit la plaie. Je trouvai ſous les plumaceaux environ quatre cuillerées de pus d'une couleur verdâtre, & en comprimant le cerveau avec le *meningophylax*, le pouls racifiloit par deſſous le crâne, & venoit aboutir au trou du trépan, ce qui paroiſſoit indiquer qu'il s'étoit formé un dépôt dans quelque endroit du cerveau.

Du 16 au 24 il y eut des alternatives dans la fièvre & dans la suppuration, qui quelquefois étoit légère, & d'autres fois très-abondante. La parole commençoit à être plus libre, les yeux étoient dans leur état naturel, & le bras paralysé étoit absolument rétabli.

Le 25 il y eut très-peu de suppuration, mais la dure-mère me parut tendue & enflammée, le pouls étoit lent & concentré, l'os qui avoit été découvert commençoit à jaunir, les chairs voisines étoient fongueuses & d'un rouge très-vif. La suppuration fut des plus abondantes, mais je trouvai la dure-mère engagée dans le trou du trépan, & très-tendue, avec un point blanc au milieu. J'enfonçai un stylet dans le point blanc; & en le retirant, il en sortit un peu de matière purulente de couleur très-blanche: pour achever d'ouvrir ce dépôt, je plongai la pointe d'une sonde crénelée dans cette petite ouverture, & je fis une incision dans la dure-mère de toute la longueur des deux trous du trépan; ce qui pouvoit faire environ quinze lignes. La matière purulente jaillit aussitôt avec force, & il en sortit à-peu-près un demi-verre, qui fut suivi d'environ une demie poëlette de sang fluide, qui vraisemblablement étoit fourni par

les vaiſſeaux de la dure-mère que j'avois diviſée, ou peut-être même par quelques artères du cerveau que la pointe du biſtouri auroit pu toucher en s'échappant de la ſonde.

Je crus devoir attribuer ce dépôt à ce que la dure-mère s'étoit cicatriſée trop vîte, & je penſai que la cauſe de cette prompte cicatrice étoit due à l'eſſence de térébenthine dont j'avois imbibé les ſindons, ſans corriger aſſez ſes propriétés ſiccatives. Pour empêcher que les parties ſéparées ne contractaſſent encore une adhéſion de même nature, j'emportai avec des ciſeaux toute la portion de la dure-mère qui ſe préſentoit, en pratiquant mon inciſion de manière que les bords de cette membrane reſtèrent éloignés l'un de l'autre d'environ quatre à cinq lignes. Je panſai enſuite très-mollement & à ſec: la nuit fut aſſez tranquille, & le malade ſommeilla environ cinq heures en deux fois.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable du trente au quarantième jour, ſi ce n'eſt que le malade reprit des forces, qu'on lui permit un peu de nourriture, & qu'il fut purgé. Pendant cet intervalle, la ſuppuration marcha bien.

Le quarantième jour, il ſe ſépara du

pariétal une esquisse assez semblable à une écaille de carpe.

Le quarante-unième, le malade fut purgé ; & le quarante-deuxième, la partie de l'os qui avoit été exposée au contact de l'air, se sépara entièrement, d'une seule pièce, comprenant toute l'épaisseur du pariétal du côté du trépan, & se terminant en forme d'écaille de poisson inégale. Cette séparation laissa un grand vide, qui se trouva rempli par un tissu cellulaire rouge & fongueux.

Depuis ce moment, le malade alla toujours de mieux en mieux, quoiqu'il lui survînt de temps en temps quelques accès de fièvre, causés par un catarrhe ou par des indigestions; & la guérison fut parfaite dans les premiers jours de janvier, un peu plus de trois mois après l'accident.

IIIe OBSERVATION.

Ulcère fongueux au coronal, à la suite d'une contusion, avec une complication dépendante d'une cause interne; par M. DUCHEMIN, chirurgien-major de l'hôpital de la Fère. (Juillet 1782.)

Une jeune fille âgée de quatorze ans,

voulant atteindre quelque chose, fit tomber une brique de la hauteur d'environ trois pieds, qui, dans sa chûte, se dirigea perpendiculairement sur sa tête, & l'atteignit à la partie moyenne & supérieure du coronal. Il en résulta une contusion assez légère, à laquelle l'enfant ne fit aucune attention; quelques jours après il survint à la partie contuse une petite tumeur, accompagnée de douleurs assez vives & d'étourdissemens, au point que la malade éprouvoit des foiblesses continuelles. Ces accidens obligèrent d'appeler un chirurgien de mes confrères, qui lui fit une saignée, & qui fit l'ouverture de la petite tumeur, d'où il sortit une très-grande quantité de pus sanguinolent. L'on pansa la plaie avec l'onguent de la mère pendant quarante-deux jours, sans pouvoir la guérir & la faire cicatriser. A cette époque, il survint des symptômes alarmans, qui déterminèrent les parens à mettre cet enfant dans notre hôpital. Ces symptômes étoient des mouvemens convulsifs violens, & qui se répétoient souvent. Ayant examiné l'ulcère avec attention, je n'y trouvai rien de parriculier. Si les accidens convulsifs dépendoient de la blessure, comme cela paroissoit d'abord vraisemblable, ils ne pouvoient venir que

de la percussion, qui avoit causé quelque altération dans la substance du cerveau: mais d'un autre côté la percussion n'avoit pas été violente, & la malade avoit été plusieurs jours sans en ressentir aucune suite ; ce qui paroissoit extraordinaire & difficile à expliquer : cependant les foiblesses, la pâleur du visage, la dilatation des pupilles, les mouvemens convulsifs, avoient une cause qu'il étoit important de découvrir. Je demandai à la mère de cette malade si sa fille étoit réglée, & si, à l'approche de ses règles, elle avoit quelquefois éprouvé des accidens analogues à ceux qu'elle ressentoit alors: cette femme me dit que sa fille éprouvoit effectivement beaucoup de difficulté à chaque époque, & qu'elle avoit eu quelquefois des accidens nerveux, mais qu'ils étoient bien moins violens que ceux dont elle étoit agitée depuis quelques jours.

Il me parut très-probable que la commotion produite par la blessure avoit disposé le cerveau à se ressentir plus vivement qu'à l'ordinaire de la difficulté du flux menstruel, soit que ce fût l'effet d'une agitation nerveuse, soit que ce fût simplement celui de la pléthore sanguine. Quoi qu'il en soit de cette aitiologie, les moyens curatifs qui en dérivoient furent

employés avec le plus grand ſuccès. Une ſaignée du pied, un véſicatoire appliqué à la nuque, & une infuſion théiforme de ſafran oriental, ſuffirent pour procurer les règles & pour diſſiper tous les accidens. Quant à l'ulcère, il a été promptement guéri. J'emportai les fongoſités avec les ciſeaux; je réprimai les végétations qui pulluloient, par le moyen de la pierre infernale; je panſai avec de la charpie sèche: la plaie ſe cicatriſa promptement, & la malade ſortit parfaitement guérie.

IVe OBSERVATION.

Fracture de l'os occipital, accidens qui en réſultent, & le traitement pratiqué; par M. FAIVRE, chirurgien-major de Veſoul.

Le 20 ſeptembre 1752, on apporta dans l'hôpital de Veſoul un jeune homme qui, deux jours auparavant, étoit tombé de ſa hauteur, & de devant en arrière ſur le bord ſaillant d'une marche de pierre. Sa mère, qui l'accompagnoit, me dit que depuis l'inſtant de ſa chûte, il n'avoit eu ni connoiſſance, ni mouvement, qu'aucun chirurgien n'avoit été appelé pour le ſecourir; & elle ajoutoit ingénuement, que voyant qu'il ne pouvoit ni vivre, ni

mourir, elle avoit pris le parti de me l'amener. J'examinai aussitôt ce malade, & je trouvai sur le côté gauche de la protubérance de l'os occipital une petite plaie que je sondai ; mon stylet s'engagea dans une fracture que je distinguai aisément des inégalités assez ordinaires à cet os.

Je commençai par faire raser la tête ; je m'occupai ensuite à dégager la plaie par des incisions dont j'enlevai les angles, & je pansai avec la charpie brute, pour absorber le sang & resserrer les vaisseaux extérieurs, dont l'hémorrhagie ne m'auroit pas permis d'opérer. Le pouls du malade étoit petit & profond, l'assoupissement toujours aussi fort ; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, que le blessé n'avoit donné aucun signe de sensibilité pendant tout le temps de cet examen. Ces circonstances ne me permirent pas d'attendre le temps que j'aurois demandé dans tout autre cas, avant d'appliquer le trépan, & je me déterminai à lever l'appareil deux heures après l'arrivée du malade. Le sang donna très-peu, & j'apperçus très-distinctement une fracture considérable, avec enfoncement de la portion inférieure ou vertébrale de l'occipital, distante du niveau de l'épais-

ſeur d'une pièce de vingt-quatre ſous. Il n'étoit pas poſſible d'avoir recours à d'autre moyen qu'à celui de la perforation du crâne, & je le mis en œuvre de la manière ſuivante.

D'abord j'appliquai une couronne ſur la portion qui débordoit, en y comprenant la fracture. La pièce ne fut pas ſitôt levée, qu'un caillot de ſang ſe préſenta en dehors : j'appliquai enſuite une ſeconde couronne à côté de la première, vis-à-vis le pariétal gauche où la fracture finiſſoit, & j'eus l'attention de ne faire qu'un même trou des deux ouvertures. La ſeconde ayant produit le même effet que la première, j'en fis une troiſième, dans les mêmes vues & avec les mêmes précautions. Je ne fus pas trompé dans mon attente, & j'obtins une nouvelle évacuation de matière ſanguinolente extravaſée.

Malgré cette abondante évacuation, il n'y eut que très-peu de changement dans les accidens, qui reſtèrent toujours à-peu-près les mêmes. Le lendemain je m'empreſſai de rechercher quels étoient les progrès de cette fracture par en-bas, & je vis avec douleur par mes dilatations, qu'au lieu de ſe porter obliquement du côté oppoſé, cette fracture faiſoit

faiſoit un tour prolongé ſur l'arcade inférieure de l'occipital.

Juſqu'ici j'avois travaillé ſur la portion de l'os occipital qui répondoit au lobe gauche poſtérieur du cerveau, & j'avois pu le faire avec d'autant plus de ſécurité, que les praticiens multiplient en cet endroit les ouvertures avec hardieſſe; mais, d'après la découverte du trajet de la fracture, je me trouvai dans une poſition très-embarraſſante. En effet, il falloit éviter le ſinus latéral, & perforer confuſément l'occipital au bas de l'adhérence circulaire de la tente du cervelet; car, non-ſeulement le trajet de la fracture indiquoit qu'il y avoit du ſang extravaſé dans cet endroit, mais l'enfoncement de l'os, qui étoit manifeſte, ne permettoit pas de douter de la compreſſion qui avoit lieu ſur cette partie.

La difficulté & le danger d'appliquer le trépan ſur cette portion de l'os occipital étoient manifeſtes; mais il me parut encore plus évident que cette ſeconde opération étoit néceſſaire pour ſauver les jours du malade. Je m'occupai donc principalement de méditer ſur la manière dont je devois y procéder; & après avoir mûrement réfléchi ſur la nature de la partie affectée, je reconnus que je pouvois

pratiquer deux couronnes, l'une à droite, & l'autre à gauche de la cloiſon qui ſépare la cavité occipitale, contenant le cervelet en deux portions latérales, & où, ſuivant le trajet de la fracture, il devoit y avoir deux foyers ſéparés de matière épanchée. Dirigé d'ailleurs par la crête occipitale, je perçai à égale diſtance de l'un & de l'autre côté, malgré l'inégalité & l'épaiſſeur de l'os en cet endroit. Ces deux ouvertures donnèrent iſſue à du ſang extravaſé, qui étoit en moins grande quantité que celui qui étoit ſorti par les ouvertures ſupérieures, mais dont la conſiſtance étoit très-légère, & qui avoit même une odeur de corruption.

Je ne tardai pas à recueillir le fruit de mon travail : le pouls de mon malade ſe développa preſque auſſitôt après l'opération; la connoiſſance lui revint un peu, & il fit des mouvemens qu'il n'avoit point encore faits depuis ſon accident. Le lendemain le changement étoit plus remarquable. Le malade diſtingua ceux qui lui rendoient viſite; il ſe prêta aux attitudes que je lui demandai pour la commodité des panſemens; & il prit du bouillon, première nourriture qu'il fut poſſible de lui donner depuis ſon malheur, à

l'exception de quelques lavemens nourrissans, qu'on avoit eu bien de la peine à lui administrer.

Ces avantages m'invitèrent à tenter de nouveaux efforts pour relever la pièce enfoncée. Un élévatoire & une spatule dirigés & soutenus à la faveur du trépan, furent les instrumens que j'employai pour cet effet; & en les conduisant avec douceur, je parvins à relever la pièce enfoncée.

Cependant j'étois bien éloigné du terme, & je m'attendois à avoir encore plus d'une difficulté à surmonter, tant à cause de l'énormité de la fracture, que de l'abondance & de la mauvaise qualité de la suppuration. Vers le neuvième jour, j'apperçus du côté de l'apophyse mastoïde une source fistuleuse: je comprimai légèrement la dure-mère avec un *meningophylax*, & la sanie qui sortit par ce mouvement, me fit voir qu'il y avoit encore un désordre dont je n'avois pas connoissance. J'enlevai à l'instant les tégumens, & je découvris que la fracture s'étendoit jusqu'à l'apophyse mastoïde, c'est-à-dire, jusqu'à l'extrémité de l'os, au-delà de laquelle elle n'avoit pu se porter, à cause de la suture lambdoïde. J'appliquai aussitôt à cette extrémité de la fracture

une ſixième couronne de trépan. La dure-mère déja altérée formoit un petit champignon, que je détruiſis inſenſiblement avec de légers eſcarrotiques placés avec précaution. Je panſai le malade, ainſi que j'avois déja fait avec les plaques de Belloſte : les exfoliations ſe firent au temps ordinaire, la cicatriſation fut prompte, & le malade ſortit bien guéri.

Ve OBSERVATION.

Dépôt & carie dans le ſinus maxillaire gauche ; par le même.

En 1771, un jeune homme âgé de quinze ans, fut frappé au côté gauche du viſage par un morceau de glace qui lui fut lancé par un de ſes camarades avec lequel il jouoit. La projection étoit ſi violente, que le bleſſé tomba ſur le coup, & qu'au ſortir de ſon évanouiſſement, il reſſentit une douleur très-aiguë. Le jeune homme cacha à ſes parens ce qui lui étoit aſſuré au moment de l'accident, & ce qu'il éprouva dans les jours qui le ſuivirent. L'empreinte extérieure de la contuſion ſe diſſipa au bout de dix ou douze jours ; mais il reſta une douleur ſourde qui fut diſſimulée avec la même attention.

Dans le moment où ce jeune homme reçut ce coup, il se trouvoit dans une circonstance fâcheuse; il venoit d'avoir une galle qui avoit été répercutée avec promptitude, & cette humeur, subitement refoulée à l'intérieur, se porta sur la partie blessée, qui, par l'effet de la contusion, devoit présenter un tissu cellulaire lâche, & des nerfs irritables. La douleur sourde & lente augmenta insensiblement, & il s'établit dans le lieu de la blessure un épanchement purulent, qui, par son acrimonie, rongea les parois des sinus, & se fit jour sous l'orbite à côté de l'apophyse nasale ou montante. L'infiltration se porta dans le tissu cellulaire de la joue, & arriva jusqu'à la jonction de la gencive avec la lèvre supérieure. Ce fut alors qu'un gonflement léger, mais œdémateux, fut sensible à la vue & au toucher : cependant le jeune malade, obstiné dans son silence, ne formoit toujours aucune plainte; ses parens ne s'apperçurent du mal, que lorsque la difformité fut choquante; & c'est à cette époque qu'il fut remis entre mes mains. J'examinai d'abord le gonflement qui étoit sous la lèvre supérieure, où je vis une tumeur molle & indolente, de la figure & de la grosseur d'une fève, que j'ouvris le lendemain. Le liquide

ichoreux & fétide qu'elle contenoit, me fit craindre la carie de l'os maxillaire, & j'en parlai avec cette circonſpection qu'inſpire l'altération des os de la face; mais le malade ne ſouffrant preſque plus de douleur vive, & ayant une grande frayeur pour toute opération chirurgicale, je n'inſiſtai pas ſur cette idée. Quelques jours après, à l'occaſion d'un froid vif auquel le malade fut expoſé, il lui ſurvint ſur la joue, du côté malade, une fluxion pour laquelle les ſaignées du bras & du pied, & les topiques émolliens furent employés, mais ſans pouvoir réſoudre l'inflammation. Il y eut une accumulation purulente dans le voiſinage de la tumeur ancienne; & ce dépôt s'ouvrant dans l'intérieur de la joue, ſauvoit au malade une cicatrice extérieure, & me facilitoit les moyens de traiter en même temps le dépôt & la fiſtule qui paroiſſoit naitre du deſſous de l'œil, & dont l'écoulement augmentoit tous les jours. Je conſeillai d'emporter la dent molaire la plus voiſine du bas-fond du ſinus maxillaire, pour entraîner par cette contre-ouverture les humeurs étrangères & naturelles, & faciliter l'entrée aux injections dans ce ſinus. Par ce nouveau jour, la maladie intérieure me paroiſſoit moins difficile à combattre. Les

liqueurs portées par le conduit alvéolaire pouvoient laver à la fois le ſinus & le vice extérieur. L'exſiccation pouvoit être plus prompte, & l'on pouvoit ſauver au malade une cicatrice extérieure très-difforme. Cette marche curative, qui me paroiſſoit la plus convenable, fut contrariée par une conſultation, dont le réſultat fut d'en venir inceſſamment à la dilatation extérieure du haut en bas, & de traiter en même temps le vice intérieur du ſang produit par la répercuſſion de la galle.

Je pris ſur moi de ne découvrir que la partie de la peau ſous l'orbite qui couvroit le ſinus; &, après avoir fait remarquer un petit trou qui conduiſoit dans la cavité du ſinus même, j'inſiſtai de nouveau ſur l'attaque de la troiſième dent molaire, avant de faire à l'intérieur de nouvelles dilatations. Je ne fus pas le maître d'agir ſuivant ma manière de voir; il fallut achever de ſilloner le reſte de la joue juſqu'à la fiſtule ſur la gencive; ce qui ne produiſit aucun avantage.

Je traitois ainſi ſans ſuccès l'appareil extérieur de la maladie : les ſuppurations augmentoient en quantité chaque jour, malgré l'uſage des lotions & des topiques abſorbans continués pendant deux mois; enfin le malade, fatigué autant que

moi du mal & de ſa réſiſtance, me permit d'emporter la dent que je deſirois voir arracher depuis ſi long-temps. Après cette extraction, je perforai l'alvéole avec un trois-quarts, ce qui fut ſuivi de l'iſſue d'une très-grande quantité de matière purulente. Je paſſai enſuite dans le trou alvéolaire une canule d'argent qui y reſta à demeure, & qui me permit de pouſſer mes injections en dedans & en dehors. Ce fut alors que la plaie extérieure, ceſſant d'être abreuvée par la purulence, fut cicatriſée dans dix-huit jours; & l'amélioration augmentant de même dans l'intérieur du ſinus, le paſſage alvéolaire ne reſta fiſtuleux que pendant deux mois. Le malade fut parfaitement guéri à cette époque, regrettant beaucoup de n'avoir pas eu plus tôt recours à un moyen qui, s'il eût été employé à temps, lui auroit ſauvé la difformité des cicatrices de la face (*a*).

(*a*) C'eſt à l'Académie de Chirurgie, & particulièrement à M. *Bordenave*, que nous devons les bons principes ſur la manière de remédier & de traiter les maladies humides du ſinus maxillaire. *Note de l'Auteur.*

VIe OBSERVATION.

Dépôt enkyſté dans l'ovaire droit, attaqué par inciſion; par le même.

En 1753, une femme fit une fauſſe-couche vers le quatrième mois de ſa groſſeſſe, & cette fauſſe-couche fut ſuivie des accidens les plus fâcheux par la témérité, & la violence avec laquelle on tirailla la matrice pour en entraîner l'arrière-faix qui y étoit reſté par la rupture du cordon. Les débris de l'arrière-faix ne furent cependant expulſés que lorſqu'on eut laiſſé la malade tranquille; mais l'utérus avoit été ſi irrité, qu'il ne put pas ſe rétablir dans ſon état naturel.

Pendant un an cette femme fut ſujette à un écoulement ſéreux & âcre, qui duroit quinze à dix-huit jours tous les mois, & qui ſuivoit la marche des règles. Enſuite les retours périodiques furent preſque nuls, & il s'établit une douleur gravative à la région iliaque droite, qui devenoit aiguë & très-douloureuſe par paroxyſmes. Les médecins, chargés dans ces premiers temps de la malade, la traitèrent pour colique néphrétique, à raiſon de la nature & du ſiège des douleurs, & de quelques ſédimens glaireux

obſervés dans les urines. Les remèdes qui furent alors adminiſtrés à la malade, & ceux qu'on lui donna dans les mêmes circonſtances pendant pluſieurs années, étoient des remèdes adouciſſans & anti-phlogiſtiques, qui paroiſſoient calmer & ſuſpendre les paroxyſmes; mais vers le milieu du mois de ſeptembre de l'année 1760, il ſurvint un accès plus violent & plus long, qui dura quinze ou dix-huit jours dans ſa force, & qui fut ſuivi de langueur & de mal-aiſe juſqu'au 24 novembre, où les ſymptômes reparurent avec une nouvelle violence. Il y avoit des douleurs vives & aigües dans toute l'étendue du bas-ventre, & principalement au flanc droit, au coccix, au pubis, aux cuiſſes & à la vulve. La fièvre étoit aiguë, & accompagnée de friſſons irréguliers & d'autres accidens plus fâcheux, tels que vomiſſemens, délire, hoquet, pouls miſérable.

Dans cette ſituation déplorable, qui ſembloit ne permettre plus d'autres ſecours que ceux de la religion, je vis par les ſignes ſenſibles, la confirmation de l'exiſtence d'un dépôt dans le côté droit, opinion que j'avois depuis long-temps, quoique ce côté parût à peine un peu plus élevé que le reſte du bas-ventre;

& je proposai le seul moyen de guérison qui fût possible, l'ouverture de ce dépôt par le moyen de l'instrument. MM. *Fallot*, *Billard* & *Mesmer*, médecins qui furent appelés pour conférer sur ce cas singulier, approuvèrent cet avis; & nous procédâmes à cette importante opération, le même jour 6 janvier à onze heures du soir. Je ne voulus pas faire usage du trois-quarts, & je crus agir avec plus de sureté, en faisant une incision sur la peau & à la graisse, au moyen d'un pli transversal que j'élevai autant que la tension de cette partie pouvoit me le permettre. Cette incision ayant été portée à l'étendue de trois bons travers de doigt, je divisai successivement les muscles, & j'arrivai au tissu cellulaire du péritoine, que je dilacérai; je saisis ensuite cette membrane avec une érigne, & l'ayant coupée en dédolant, il en sortit avec précipitation une grande quantité de pus de couleur & de consistance laiteuse. L'irruption purulente rallentie, je portai mon doigt dans le bas-ventre, & je sollicitai par ce moyen d'ultérieures dilatations du côté du bassin, où le grand foyer faisoit séjour. Nous évitâmes une trop grande évacuation, pour prévenir les foiblesses dont elles sont les suites. Je portai dans le bas-

ventre une large bande imbibée d'une liqueur ſpiritueuſe : des plumaceaux de charpie brute, des compreſſes & un bandage de corps, achevèrent l'appareil. La malade, tranſportée dans un autre lit avec toutes les précautions convenables, eut pluſieurs foibleſſes alarmantes. Cependant, ranimée par les cordiaux les plus ſimples, & encore plus par l'eſpérance que lui donnoit l'iſſue de l'opération, elle dormit depuis cinq heures du matin juſqu'à neuf. Au premier panſement, il ſortit par l'ouverture de l'abdomen une livre de pus ou environ. Je lavai le bas-ventre avec une injection légèrement animée; la plaie fut panſée comme à l'ordinaire, & toute la région abdominale fomentée avec une décoction émolliente.

Dès l'inſtant de la première évacuation du pus, le vomiſſement ceſſa, le hoquet devint fort & moins fréquent, le pouls prit un meilleur caractère, & tous les autres ſymptômes de cachexie furent moins graves. La fièvre cependant continua avec des redoublemens réguliers pendant plus de deux mois; mais les accidens diminuèrent graduellement, ſuivant que la ſuppuration devint moins abondante ou de meilleure qualité. La plaie n'avoit que

trop de tendance à se fermer, & j'eus besoin de la dilater, pour empêcher une cicatrisation trop prompte, qui auroit été dangereuse. Je laissai ainsi une ouverture fistuleuse à l'abdomen pendant près de trois ans, & j'assurai par ce moyen une guérison radicale à cette malade, qui, depuis ce moment, n'a pas cessé de jouir de la santé la plus parfaite.

ERRATA pour la page 16 de ce N°, ligne 26, le pouls racisiloit par dessous le crâne, *lisez*, le pus ruisseloit par dessous le crâne.

OBSERVATION

Sur un catarrhe inflammatoire des poumons, avec des remarques sur une ancienne colique hépatique, & sur des calculs biliaires dans la vésicule du fiel; par M. GRATELOUP, docteur en médecine de l'université de Montpellier, à Dax.

Madame *de Labeque* commençoit à se refaire un peu d'une longue maladie, dont je parlerai plus bas, lorsqu'elle fut saisie tout-à-coup, dans la nuit du seizième au dix-septième novembre 1784, d'un froid très-violent; il étoit accompagné d'un tremblement de tout le corps, principalement de la mâchoire inférieure, de

continuels efforts de vomir, d'un pouls très-petit & concentré, d'un léger délire avec assoupissement, d'un visage pâle & défait, & enfin d'un changement particulier dans la voix : tel fut l'état dans lequel je trouvai cette dame vers les huit heures du matin, étendue près d'un grand feu. Mon embarras ne fut pas moindre que mon étonnement. A quoi attribuer un si grand changement, & comment y remédier ? Les momens étoient précieux. En vain je voulus en appeler à une indigestion de mets de son dernier repas ; il avoit été on ne peut plus sobre. Mais considérant son âge de 70 ans, & particulièrement la constitution catarrhale alors régnante, ainsi que le voisinage du solstice, je crus entrevoir les préludes, quoique lents, d'une affection apoplectique ou paralytique. Je me trompai dans ma façon de voir. L'agent morbifique, qui sembloit vouloir affecter essentiellement le principe des nerfs, ne développa pleinement son action qu'au troisième jour de la maladie, sous les signes les plus saillans & les moins équivoques d'un catarrhe violent & inflammatoire des poumons, tels qu'une fièvre aiguë, avec redoublement sur le soir; pouls plein, chaleur & sécheresse de la peau; douleur de tête gra-

vative; visage rouge & yeux brillans ; langue sèche & de couleur de feu ; toux d'abord sèche, puis muqueuse & sanguinolente ; oppression & douleur sourde vers la partie moyenne latérale droite de la poitrine ; léger délire ; beaucoup de constipation & de peine à boire. Malgré tous ces symptômes inflammatoires, la malade n'avoit point de soif, ce que j'attribuai à l'état de la langue, de tout l'intérieur de la bouche & du pharynx : on eût dit que ces parties avoient été cautérisées. Les viscères de l'abdomen n'étoient point souffrans, & les hypocondres n'étoient point tendus.

Des saignées réitérées, des boissons mucilagineuses, soit pures, soit nitrées, des loochs blancs, des lavemens émolliens, un large vésicatoire appliqué sur l'endroit le plus souffrant de la poitrine, des sinapismes appliqués sur la plante des pieds, & enfin des vésicatoires aux jambes, furent mis en usage successivement. Rien ne put enrayer les mouvemens de fluxion sur les poumons ; rien ne put adoucir, envelopper la causticité de cette humeur catarrhale ; rien enfin ne put prévenir, durant les premiers jours de cette maladie, sa fâcheuse terminaison par la suppuration. Ce ne fut que vers le

vingtième jour de la maladie, que tout l'intérieur de la bouche, la langue & les lèvres s'exfolièrent, au point que la malade en enlevoit des pellicules noirâtres & pour ainſi dire brûlées. Il falloit mouiller continuellement ces parties avec un pinceau trempé dans un mélange fait avec deux parties de mucilage, extrait de graines de coings, & une partie de ſirop de vinaigre framboiſé. Les criſes qui eurent lieu vers cette époque, ſoit par les urines, ſoit par la peau, furent très-imparfaites. Les poumons s'abſcédèrent, & la toux, qui étoit quelquefois ſi violente qu'elle faiſoit craindre la ſuffocation de la malade, entraînoit des crachats copieux & entièrement purulens. La fièvre étoit lente & hectique. Les progrès hideux du maraſme & autres ſymptômes bien caractériſtiques d'une phthiſie pulmonaire confirmée, annoncèrent une mort inévitable, qui arriva le cent troiſième jour de la maladie.

Je préſume que cette dame auroit évité la terminaiſon funeſte de ce catarrhe inflammatoire, ſi ſa conſtitution n'eût été fort affoiblie par un principe indeſtructible de maladie, qu'elle portoit dans ſes viſcères. J'expoſerai plus bas la nature & le ſiège de ce principe, que je n'avois pas

même soupçonné durant près de trois ans que j'avois vu assiduement cette malade. J'en dirai la raison dans son lieu. Il est nécessaire que j'instruise préalablement le lecteur de ce qui constituoit son état maladif, depuis le mois de mai 1782, jusqu'au moment de l'invasion de la maladie dont elle est morte.

Madame *de Labeque*, d'un tempérament très-sanguin, avoit constamment joui d'une brillante santé durant soixante-six ans, à des attaques près de migraine & d'hémorrhoïdes fluantes. Elle avoit eu un grand appétit; & par goût elle s'étoit livrée à certains mets de difficile digestion, tels que des viandes salées; elle avoit fait un long abus de café à l'eau, & particulièrement de sel de cuisine. Elle avoit mené une vie très-sédentaire, & faisoit ses digestions fort lentement.

Ce ne fut que dans le courant du mois de mai 1782, que cette dame, digérant beaucoup plus mal que ci-devant, s'apperçut que le moindre mouvement de sa marche portoit spécialement sur l'épigastre. Elle ne pouvoit exprimer cette manière d'être, que par le mot d'*embarras sur l'estomac*. Le dérangement de sa santé devint sensible le mois suivant; elle n'avoit presque pas d'appétit; ses selles,

ſans être fréquentes, n'avoient point de conſiſtance. La digeſtion étoit pénible, & accompagnée (ſuivant elle) de beaucoup de vents. Elle ſe plaignoit habituellement d'une douleur vers le creux de l'eſtomac & la partie inférieure latérale droite de l'épigaſtre, où l'on ſentoit un battement continuel, & dont l'augmentation étoit en raiſon proportionnée de la douleur & du travail de la digeſtion. La maigreur & la foibleſſe inſéparables d'un tel état, devinrent frappantes. La malade fut atteinte ſucceſſivement d'une toux plus ſouvent sèche qu'humide, & qu'elle diſoit venir de l'eſtomac. C'étoit réellement une toux férine, qui étoit ſuivie par fois de quelques crachats verdâtres & de nature ſuſpecte.

Malgré cet état de douleur, madame *de Labeque* conſervoit preſque tous les charmes de ſa gaieté ordinaire. Sa douleur ſe calmant dans le lit, elle dormoit bien, & vaquoit à ſes affaires avec un ordre & une préſence d'eſprit qui n'eſt pas ordinaire dans de telles circonſtances. La couleur de ſon viſage & du reſte du corps étoit d'un blanc pâle, mais point jaune abſolument.

Je ne ferai point mention de tous les moyens curatifs que je mis en uſage

ſucceſſivement pendant près de trois ans ; j'obſerverai ſeulement que les tacts les plus exercés ne purent jamais découvrir aucune obſtruction ſenſible ; rien en un mot qui pût fixer mes idées à cet égard, & m'éclairer ſur la conduite qu'il falloit tenir. Ces recherches, ces explorations réitérées irritoient & aggravoient au contraire l'état ſouffrant de la malade. On ne pouvoit pas cependant douter de l'exiſtence d'une tenſion conſtante dans l'épigaſtre, particulièrement quand elle étoit ou debout, ou aſſiſe.

D'après l'entière diſparition d'une dartre farineuſe fort étendue, qui ſe préſentoit régulièrement tous les ans depuis quelque temps ſous la cuiſſe gauche durant une vingtaine de jours, je ne balançai point à croire qu'il s'étoit fait une métaſtaſe fâcheuſe de cette dartre ſur quelque partie de l'épigaſtre, que je ne pouvois point déſigner avec certitude. Je preſcrivis en conſéquence, & en différens temps, les demi-bains émolliens, le petit-lait, l'extrait de cigüe, le bouillon de tortue, ceux d'eſcargots, le lait d'âneſſe, & enfin l'application de pulpes émollientes & anodynes ſur tout l'épigaſtre, &c. &c. La malade ſe refuſa conſtamment à l'établiſſement d'un cautère,

ainſi qu'à l'application de l'écorce de garou ſur la partie de la cuiſſe où la dartre avoit coutume de ſe placer.

Il y avoit déja près de trois ans que madame *de Labeque* étoit dans un état languiſſant, lorſqu'elle fut atteinte de la maladie aiguë inflammatoire dont j'ai donné l'hiſtoire ci-deſſus, & aux ſuites de laquelle elle ſuccomba le 27e de mars 1785.

Voici l'expoſé de l'état dans lequel nous trouvâmes ſes viſcères. M. *Durozier*, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, ayant fait l'ouverture de la poitrine, nous trouvâmes une certaine quantité d'une eau rouſſâtre dans ſes deux cavités. Les poumons avoient contracté de fortes adhérences de part & d'autre avec la plèvre, principalement le droit, qui paroiſſoit enflammé dans bien des points, & ulcéré dans d'autres. On voyoit les premières ramifications des bronches remplies de mucoſité mêlée avec du pus. Il n'y avoit nul vice dans le cœur; l'eſtomac étoit également très-ſain, & d'une capacité qui n'eſt pas commune; il étoit vide. Le foie n'offroit rien d'extraordinaire; la véſicule du fiel, au contraire, étoit d'un grand volume: on l'ouvrit; nous la trouvâmes remplie de calculs bi-

liaires très-durs, au nombre d'environ quatre-vingt, de différente grosseur, depuis celle d'un grain d'orge jusqu'à celle d'une grosse noisette; d'une couleur généralement de brun foncé, (offrant la plupart des veines blanchâtres & rougeâtres); d'une figure tetraèdre, & avec certains angles bien tranchans. Outre ce grand nombre de calculs, dont les différentes faces sont on ne peut plus lisses & polies, cette vésicule contenoit une certaine quantité de bile d'un jaune très-foncé. J'ai du regret de ne m'être pas assuré si le canal cystique étoit bouché par quelque calcul biliaire, étant très-persuadé, par le défaut absolu d'ictère, & par la nature bilieuse des selles de la malade, que le canal cholédoque étoit libre.

RÉFLEXIONS.

Falloit-il considérer l'état habituellement souffrant de madame *de Labeque* comme une vraie colique du foie produite par la présence de calculs biliaires qui distendoient & irritoient sans cesse la vésicule du fiel, & par sympathie l'épigastre? ... Oui sans doute; & voilà une preuve bien convaincante de la nécessité d'ouvrir des cadavres, pour rectifier

nos idées, & nous éclairer ſur les différentes cauſes de maladies. Mais à quoi devois-je attribuer celle de la formation de ces calculs biliaires ? Faut-il en appeler à une longue époque de 34 à 35 ans, qu'on m'a laiſſé ignorer, où cette dame fut atteinte d'une grande jauniſſe durant près de ſix ſemaines, à la ſuite d'une triſte affection de l'ame, tandis qu'elle a joui depuis lors d'une très-bonne ſanté juſqu'au commencement de l'année 1782 ?... ou bien devons-nous croire que cette affection calculeuſe s'eſt formée ſourdement, & peu de temps avant cette ſenſation particulière que la malade diſoit éprouver ſur l'épigaſtre, en marchant ; car il faut obſerver qu'elle eut dans ce temps-là beaucoup de chagrin & d'inquiétude ; c'eſt alors auſſi vraiſemblablement que la bile dégénera de ſes bonnes qualités, qu'elle s'épaiſſit & ſe condenſa au point de former de vrais calculs, d'après peut-être de fâcheuſes impreſſions que l'ancienne jauniſſe avoit laiſſées dans le foie, ou dans ſes organes excrétoires. L'abus du café à l'eau & du ſel de cuiſine, & particulièrement une vie ſédentaire, peuvent y avoir contribué. *Haller* en appelle beaucoup à cette dernière cauſe, pour rendre raiſon de la fréquence des calculs

de la vésicule du fiel dans les vieux prisonniers (*a*).

Un des grands moyens sans doute de bien connoître les maladies, c'est de faire des ouvertures fréquentes des cadavres, d'apporter dans ce genre de travail beaucoup d'exactitude, & sur-tout beaucoup de connoissance de l'organisation des viscères; en un mot d'imiter le célèbre *Morgagni*. Mais toutes ces recherches nous apprendront-elles constamment la véritable cause, la cause primitive des maladies? Non certainement : l'ouverture du corps nous démontre bien souvent les lieux où la nature a été frappée, la nature & la suite des coups qui lui ont été portés; mais elle ne nous apprend pas toujours comment, pourquoi, & là où elle a été frappée. Nous sommes obligés d'appeler au secours d'autres recherches aussi précieuses & aussi nécessaires.

Si d'un côté le sujet de cette observation démontre pleinement la justesse de l'opinion de *Morgagni* (*b*) & de *Wepfer*, qui dit expressément : *Obturato collo vesiculæ bilariæ, non sequi icterum nisi ductus communis quoque obstruatur*; (car madame

---

(*a*) Vid. *Experim. anat. de Sang. mot.* c. 6.
(*b*) Vid. *Esprit. anatom. med.* XXXVII.

de Labeque n'avoit eu aucun ſigne de jauniſſe durant trente-quatre ans avant ſa mort) d'un autre côté, il contrarie évidemment le ſentiment de *Sauvages*, de *Tacconi*, & autres auteurs célèbres, qui admettent l'ictère comme un ſigne caractériſtique de la colique hépatique, de l'*hépatalgie calculeuſe ;* ou il faut convenir que la douleur habituelle de madame *de Labeque* reconnoiſſoit toute autre cauſe que la préſence de calculs biliaires dans la véſicule du fiel. L'innocuité, ce ſemble, de pareils calculs, trouvés dans un ſi grand nombre de cadavres ouverts par *Morgagni*, n'autoriſeroit-elle pas à le penſer ? Quelque choſe qu'il en ſoit, je ne penſe pas qu'on fût jamais parvenu à évacuer ou à diſſoudre ces concrétions pierreuſes, ni par les leſſives alkalines, ni par la combinaiſon de l'éther vitriolique avec l'huile eſſentielle de térébenthine ; moyens qu'on a recommandés il y a quelques années contre les calculs biliaires. M. *Cullen*, dont l'autorité en médecine eſt généralement & juſtement reconnue, dit expreſſément qu'il ſeroit beaucoup à deſirer qu'on eût découvert un pareil remède. *Voyez* ſes Inſtitutions de médecine-pratique, article *de la Jauniſſe.*

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur les effets du magiſtère de biſmuth, donné intérieurement comme antiſpaſmodique; par M. LOUIS ODIER, *docteur médecin de la Faculté de Genève, membre honoraire, & ci-devant préſident annuel de la Société royale de médecine d'Edimbourg.*

Il y a environ dix ans qu'en réfléchiſſant avec M. le docteur *de la Roche* (*a*) ſur les effets antiſpaſmodiques de quelques ſubſtances métalliques, telles que le mercure, le cuivre ammoniacal & les fleurs de zinc, nous conçûmes l'eſpérance de trouver dans le magiſtère de biſmuth un remède du même genre, qui n'auroit peut-être point les inconvéniens des autres. Nous ne tardâmes pas à en faire l'eſſai; mais comme les effets de ce remède nous étoient abſolument inconnus, nous

(*a*) M. le docteur *de la Roche*, aujourd'hui établi à Paris, en qualité de médecin du régiment des gardes Suiſſes, & juſtement célèbre par pluſieurs ouvrages, étoit alors mon collègue à l'hôpital de Genève, dont nous étions l'un & l'autre médecins.

résolûmes de ne l'employer d'abord qu'en très-petites doses. Nous en fîmes broyer un scrupule avec cinq gros de sucre ; ensorte que chaque grain du mélange contenoit $\frac{1}{16}$ de grain de magistère.

Il résulta de nos premiers essais des effets très-inégaux & très-bizarres ; quelques malades en supportant fort bien jusques à deux grains par jour, sans en observer aucun effet sensible, tandis que chez d'autres il produisoit des vertiges & des nausées, même à la dose d'un seizième de grain quatre fois par jour. Nous en conclûmes qu'il seroit difficile de le doser convenablement ; & quoique nous en eussions obtenu de grands succès, nous ne l'employâmes plus qu'avec beaucoup de timidité, le considérant comme un remède actif à la vérité, mais trop inégal ; & par conséquent trop dangereux pour pouvoir devenir d'un usage général, & bientôt nous y renonçâmes tout-à-fait pendant bien des années.

Au mois de mai 1785, j'eus à traiter un malade qui se plaignoit depuis quelques jours de violentes crampes à l'estomac, immédiatement après chaque repas. Ces crampes duroient deux ou trois heures, & se terminoient par le vomissement. J'essayai successivement plusieurs

remèdes, mais inutilement. J'employai enfin le magiſtère de biſmuth, en commençant par $\frac{1}{8}$ de grain, quatre fois par jour. Le malade ſe trouva d'abord ſoulagé. J'augmentai la doſe ; le ſoulagement fut plus conſidérable, & ne fut accompagné d'aucun effet ſenſible. Enfin, je lui en fis prendre un grain quatre fois par jour ; & cette doſe acheva de le guérir ſi parfaitement, que dès-lors il n'a eu aucun retour de ſon mal.

Cette première guériſon rappela mon attention ſur ce remède. Je l'ai donné depuis à ſoixante-dix-ſept autres malades, à des doſes beaucoup plus conſidérables. J'en ai vu ſouvent de très-bons effets ; & ſon uſage n'a preſque jamais eu aucun inconvénient.

Je me propoſe de publier un jour le détail de toutes ces obſervations : en attendant, je me bornerai à en expoſer ici les principaux réſultats.

Je donne toujours le magiſtère de biſmuth en poudre, délayé dans un peu de ſirop de capillaire & un peu d'eau, à la doſe de deux grains juſqu'à douze, quatre fois par jour, un quart-d'heure avant le repas.

Je ne l'ai conſidéré juſqu'à préſent que comme un remède antiſpaſmodique, &

je ne l'ai employé que dans des maladies nerveuſes, ou pour des ſymptômes qui me paroiſſoient dépendre de l'irritabilité du ſyſtême en général, & ſur-tout de celle de l'eſtomac en particulier.

Je n'en ai obſervé aucun effet ſenſible conſtant; & lorſque dans certains cas il a produit des nauſées, des vertiges ou de l'aſſoupiſſement (ce qui n'eſt arrivé que rarement), ou lorſqu'il a augmenté ou ſupprimé quelque évacuation (ce qui a été plus rare encore); ces effets ont paru tenir au tempérament des malades, ou à la première impreſſion du remède, plutôt qu'à la doſe à laquelle il a été employé: car de très-petites doſes ont toujours opéré ces effets d'une manière auſſi marquée, que des doſes beaucoup plus grandes données aux mêmes malades; & ſouvent de petites doſes ont paru incommoder, à quelques égards, des malades qui en ſupportoient fort bien enſuite de plus grandes. Enſorte que je ne connois point encore les bornes de ce remède, c'eſt-à-dire, les doſes au-delà deſquelles on ne peut pas le donner ſans inconvénient. Au commencement, je n'oſois le preſcrire pour la première fois qu'à la doſe d'un ſeizième de grain. Aujourd'hui je commence toujours par deux ou trois

grains par priſe. Il eſt très-poſſible que dans quelque temps, je le donne avec beaucoup plus de hardieſſe encore. Juſqu'à préſent, je ne l'ai jamais pouſſé au-delà de douze grains, quatre fois par jour; & je le répète, il a rarement eu aucun effet ſenſible.

J'ai vu pluſieurs malades qui n'en éprouvoient d'abord aucun ſoulagement, & qui, par l'augmentation graduelle de chaque priſe, en obſervoient ſucceſſivement des effets d'autant meilleurs, que la priſe en étoit plus forte, & cela juſqu'à leur entière guériſon; ce qui prouve que la doſe de ce remède n'eſt pas toujours indifférente.

J'en ai vu d'autres cependant qui d'une très-petite doſe, éprouvoient ſur le champ ou une guériſon complette, ou tout le ſoulagement que ce remède pouvoit leur procurer, & qui ne gagnoient rien à en prendre de plus grandes doſes, bien qu'ils n'en fuſſent point incommodés.

D'autres n'en éprouvoient abſolument aucun effet, ni bon, ni mauvais, à quelque doſe qu'ils le priſſent.

D'autres enfin, mais en très-petit nombre, en éprouvoient d'abord de mauvais effets, tels que des vomiſſemens, de la diarrhée, de la conſtipation, une chaleur

incommode dans la poitrine, quelques frissons, des vertiges ou de l'assoupissement. Quelquefois ces effets ne duroient point, & n'empêchoient pas qu'on ne pût continuer le remède & en augmenter la dose; lors même qu'ils étoient plus constans, on ne les faisoit point cesser en la diminuant. En un mot, j'ai rarement été obligé de discontinuer l'usage de ce remède par d'autres raisons que celle de son inutilité; & alors les effets dont je parle n'ont eu aucune suite.

Quant à ses effets curatifs, voici ce que j'en ai observé.

De soixante-dix-huit malades à qui je l'ai donné depuis un an, j'en ai vu trente-six qui ont été parfaitement guéris par ce remède seul. La plupart de ces malades étoient affectés de crampes ou de douleurs violentes à l'estomac après le repas. C'est sur-tout dans ces cas-là que j'ai employé le bismuth avec un succès bien supérieur à celui des autres remèdes. Une maladie de ce genre qui duroit depuis quinze ans, & pour laquelle une multitude de calmans & de stomachiques avoient été employés inutilement, a été guérie très-solidement & dans l'espace de quelques jours, par l'usage du bismuth.

Il a eu aussi beaucoup de succès pour

faire cesser des palpitations, des douleurs d'estomac & d'autres mal-aises nerveux, dont se plaignoient quelques femmes enceintes auxquelles je l'ai donné.

Il n'a réussi que rarement dans d'autres maladies nerveuses, dépendantes de l'irritabilité générale du *sensorium*, plutôt que de celle de l'estomac en particulier, telles que l'hystérie & l'épilepsie. Il n'a cependant pas toujours été inutile, & quelquefois il a opéré très-promptement de belles cures dans des cas de ce genre, dont les accès paroissoient très-violens.

Des quarante-deux malades auxquels je l'ai prescrit sans en voir un succès bien complet, il y en a eu dix-sept qu'il a soulagés du plus au moins, & qui ont été guéris ensuite, soit en continuant le bismuth avec d'autres remèdes, soit en l'abandonnant entièrement pour recourir à d'autres moyens de curation, dont la probabilité de succès me paroissoit plus grande.

Des vingt-cinq autres, il y en a eu onze auxquels ce remède n'a fait aucun bien, & quatorze qui ne m'ont point fait savoir l'effet qu'ils en ont éprouvé. C'étoient, pour la plupart, des étrangers qui étoient venus me consulter chez moi, & qui en rigueur pourroient être supposés

guéris par le biſmuth que je leur avois preſcrit, puiſque s'ils ne l'avoient pas été, il eſt probable qu'ils ſeroient revenus me demander de nouveaux conſeils.

Mais en ne les comptant point, il reſte ſoixante-quatre malades, deſquels cinquante-trois ont été complètement guéris ou ſoulagés par le magiſtère de biſmuth, & onze auxquels il a été inutile. La plus grande partie de ces derniers étoient des perſonnes infirmes, depuis long-temps attaquées de maladies graves, compliquées & incurables, dans leſquelles les crampes d'eſtomac & autres accidens nerveux, pour leſquels j'avois preſcrit le biſmuth, n'étoient point idiopathiques, & tenoient à quelque affection organique, plutôt qu'à un ſimple excès d'irritabilité.

Tels ſont les principaux réſultats des obſervations que j'ai faites ſur l'uſage du magiſtère de biſmuth. Tous mes collégues à qui je les ai communiquées, ont employé ce remède à ma recommandation, & en ont vu les mêmes effets.



OBSERVATION

Sur un accouchement laborieux, terminé avec le forceps de SMELLIE; *par M.* PIETSCH, *professeur & démonstrateur royal à Huningue en haute Alsace.*

Le 23 février 1786, je fus appelé à neuf heures du matin pour donner du secours à la nommée *Muller*, femme de *Jean-George Biesel*, bourgeois d'Hésingen, village à une lieue de distance d'Huningue; elle étoit depuis le 19 dans les douleurs de l'enfantement : elle étoit enceinte pour la première fois. Comme elle étoit jeune & sanguine, & qu'on ne lui avoit fait qu'une seule saignée dans le cours de sa grossesse, j'ordonnai qu'on lui tirât du bras huit onces de sang.

En touchant, je m'apperçus que l'enfant présentoit le sommet de la tête au détroit supérieur du bassin; une partie des eaux étoit écoulée, & l'orifice fort peu dilaté. Pendant ce toucher, je sentis que le rectum étoit rempli de matière stercorale; ce qui diminuoit l'étendue du bassin : aussi la femme disoit que depuis plusieurs jours elle n'avoit pas été à la garde-

robe ; cela m'engagea à lui faire donner un lavement d'eau, d'huile, de miel & de ſel.

Ce lavement ayant fait ſon effet, deux heures après qu'elle l'eut pris, elle fut ſaiſie de vives douleurs ſans avancer l'accouchement. En touchant, je m'apperçus que la tête appuyoit ſur le pubis ; je la dégageai & la fis entrer dans le baſſin inférieur où elle reſta enclavée. Pendant que la femme faiſoit des efforts & profitoit de toutes ſes douleurs, j'eus ſoin d'élargir & d'oindre le paſſage, eſſayant ſouvent de paſſer un doigt derrière l'oreille, ou ſous le menton ; mais mes tentatives furent infructueuſes : je me déterminai donc alors à employer le forceps de Smellie. Pour donner à cet inſtrument la chaleur du corps, je fis mettre par la ſage-femme les deux branches dans un vaſe rempli d'eau chaude, placé à côté de moi, ſans que la malade s'en apperçût. Ayant paſſé les deux branches à côté de la tête, elles ſe croiſoient vers leur milieu ; je les ſaiſis en cet endroit, en paſſant le doigt du milieu de ma main droite autour de cette jonction, & les autres doigts avec le plat de la main ſur les parties voiſines des branches, pour les aſſuettir & les tenir ferme ; de la main

gauche, j'embrassai les extrémités antérieures des branches pour les tenir assujetties aux endroits de la tête où elles s'étoient appliquées. Les choses ainsi disposées, je tirai la tête d'un seul trait, la mère faisant en même temps un léger effort d'expulsion ; le reste du corps suivit sans grande peine.

Après l'extraction, il sortit de l'amnios une grande quantité d'eau, & l'accouchée rendit beaucoup d'urine. Pendant que j'étois occupé à faire la ligature & à couper le cordon, l'enfant ouvrit les yeux, & poussa de grands cris. Je le donnai à la sage-femme, pour procéder à l'extraction de l'arrière-faix. Malgré tous les moyens usités que je mis en œuvre, il ne voulut pas suivre spontanément, quoique je donnasse à la matrice tout le temps de se contracter. Mais, voyant qu'elle se resserroit au point de comprimer déjà étroitement les trois doigts que je tenois dans l'orifice, je fis un petit effort pour introduire ma main; je m'apperçus bientôt que la matrice étoit resserrée, & formoit un sac autour du placenta du côté droit ; j'y portai mes doigts par l'entrée du sac, je fis le tour du placenta, que je ne trouvai decollé dans aucun point de sa circonférence ; en pro-

menant ainſi mes doigts, je reconnus un endroit où il me fut poſſible de le percer avec un doigt : après avoir dégagé avec ce doigt auſſi loin qu'il put ſe porter, je parvins à lever un bord, ſous lequel ayant porté la main entière, je détachai dans toute ſon étendue le placenta, je l'empoignai & le tirai, ſans en laiſſer aucun veſtige dans la matrice; je portai de nouveau ma main dans ce ſac pour le mettre à l'uniſſon avec le corps entier.

Tandis que je procédois à cette extraction, la ſage-femme avoit emmailloté l'enfant, & fait convoquer les parrains : on le porta à l'égliſe, où, comme garçon, on lui donna les noms de baptême de ſon père : le lendemain en le démaillottant, on s'apperçut que c'étoit une fille ; erreur qui fut rectifiée par le curé ſur les regiſtres.

RÉFLEXIONS.

Comme je ſuis chargé de l'enſeignement public, j'ai penſé qu'en communiquant cette obſervation, elle pourroit être utile aux jeunes praticiens ; ils verront qu'on n'eſt pas toujours obligé de ſuivre ſi ſcrupuleuſement les préceptes donnés par les auteurs.

Dans les circonſtances où ſe trouvoit

la femme *Muller* & ſon enfant, je courois le riſque de ne pas réuſſir, ſi je m'étois efforcé à vouloir joindre les branches dans leur jonction méchanique. Avant l'invention des forceps, *Roonhuyſen* a fait des merveilles avec ſon levier; & certes il en auroit fait davantage, s'il en avoit employé deux: car il eſt évident que pour une ſemblable extraction, il faut en avoir deux. Il eſt vrai cependant que ſouvent je ne me ſuis ſervi que d'un ſeul, mais ce fut en d'autres cas, quand j'avois amené l'enfant par les pieds, & que la tête tenoit dans le baſſin; alors une branche du forceps de *Smellie* m'a ſervi de levier en la paſſant par deſſus la tête, & en preſſant & tirant vers le dehors; mais pour ce manuel, il faut que toute la force & l'appui ſoient dans la main; car ſi l'on veut prendre un point d'appui contre les os du baſſin, on y fait des meurtriſſures, & l'on pourroit produire la gangrène.

Depuis trente ans que j'exerce & que je profeſſe l'art des accouchemens, c'eſt le ſecond enfant que j'ai vu avoir les yeux ouverts auſſitôt après ſa naiſſance, & le premier au ſexe duquel on n'ait pas fait attention.

MÉTHODE de faire, de la main droite, la ſection de la cornée de l'œil droit dans l'opération de la cataracte, propoſée par M. DEMOURS, fils, médecin de la Faculté d'Avignon, médecin-oculiſte du Roi en ſurvivance, & docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.

Pluſieurs gens de l'art qui ne ſont point ambidextres, ſe plaignent tous les jours de la difficulté qu'ils éprouvent à faire la ſection de la cornée, lorſqu'ils font l'opération de la cataracte à l'œil droit (*a*). Je deſire ſincèrement que la méthode que je propoſe puiſſe leur être de quelque utilité.

Cette méthode de faire la ſection de la cornée de l'œil droit eſt exprimée d'une manière ſi intelligible par la planche ci-jointe, qu'il ſeroit ſuperflu d'entrer, à ce ſujet, dans de longs détails; je me con-

(*a*) On a propoſé tout récemment à Londres un inſtrument, dont la tige a une courbure, au moyen de laquelle on peut pénétrer dans la cornée de l'œil droit du côté du grand angle, par deſſus la racine du nez.

tenterai donc de faire quelques obſervations.

La tige de l'ophthalmoſtat, dont la pointe eſt dirigée vers la partie ſupérieure de la cornée par le doigt *index* de la main gauche, (A. Fig. I.) doit être un peu plus longue que celle de mon ophthalmoſtat ordinaire : la Fig. II préſente les proportions de cette tige ; elle doit avoir une courbure, dont l'uſage eſt de faciliter la ſortie du biſtouri qui a traverſé la chambre antérieure de l'humeur aqueuſe : cette courbure eſt exprimée par la Fig. IV.

La lame du biſtouri eſt connue : elle a cependant cela de particulier que ſon talon, c'eſt-à-dire ſa partie non tranchante, (B. Fig. I.) eſt courbée ſur le côté & ſur le plat. Le biſtouri, dont la lame eſt repréſentée plongée dans la cornée, (B. Fig. I.) indique la courbure ſur le côté ; la courbure ſur le plat eſt indiquée par la Fig. III, qui repréſente l'inſtrument, vu de profil.

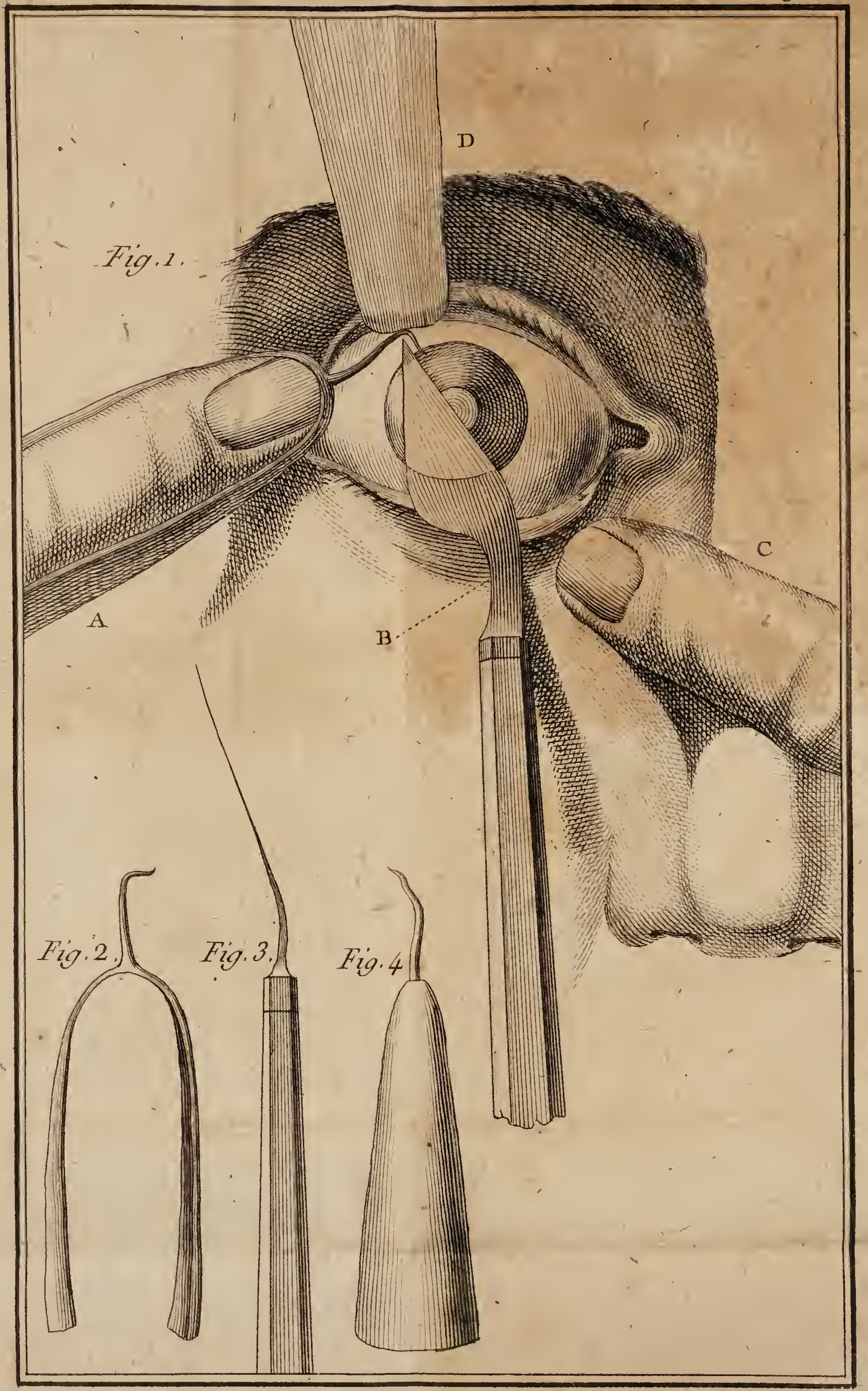
Dans ce procédé, l'aide, qui relève de la main droite la paupière ſupérieure, doit abaiſſer l'inférieure avec le doigt *index* de la gauche, en plaçant ce doigt ſur le nez, (C. Fig. I.) & ſon extrémité le plus près poſſible du point lacrymal, afin de ne pas gêner l'introduction du

biſtouri dans la partie inférieure & un peu latérale interne de la cornée.

La lame d'argent (D. Fig. I.) dont l'extrémité recourbée ſert à relever la paupière ſupérieure, eſt d'une néceſſité preſque indiſpenſable dans cette méthode, à moins que l'œil ne ſoit ſaillant; elle garantit le bord de la paupière qui pourroit être bleſſée par une direction vicieuſe du biſtouri, ou par un mouvement trop précipité. On conçoit aiſément que l'opérateur doit être ſitué au côté droit du malade, afin que ſa main droite, qui dirige le biſtouri, puiſſe ſe trouver placée ſur la joue droite.

N. B. Les ophthalmoſtats & le biſtouri, vus de profil, (Fig. III,) ſont repréſentés dans les dimenſions qu'ils doivent avoir; mais afin de rendre les objets plus diſtincts, la grandeur de l'œil a été un peu exagérée, & la lame du biſtouri, (B. Fig. I.) qui eſt repréſentée plongée dans la cornée, eſt dans la même proportion, un peu plus grande qu'elle ne le doit être.




Fig. 1.
D
A
B
C
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.

SUITE ET FIN DES REMARQUES CRITIQUES,

Et Obſervations ſur la ſection de la ſymphyſe des os pubis, & particulièrement au ſujet de celle qui a été pratiquée à Paris le 7 août 1784, publiée dans le Journal de Médecine, cahier du mois d'avril 1785, pag. 510 & ſuiv. Par M. DESGRANGES, chirurgien gradué à Lyon, membre de pluſieurs académies, &c.

Quæ ſingula non proſunt, ſimul collecta juvant.

OBS. XXIIe. « Un de mes confrères, bon accoucheur, fut appelé pour ſecourir une femme qui depuis deux jours étoit dans les douleurs d'un premier enfantement; ſes forces s'affoibliſſoient, & la tête de l'enfant, bien tombée dans la cavité du petit baſſin, n'avançoit plus: il la ſaiſit avec le forceps, mais dans le moment où l'un & l'autre passèrent ſous l'arcade des os pubis, leur ſymphiſe s'éclata, & ils s'écartèrent de plus de vingt lignes... La malade mourut le ſixième jour. L'ou-

verture du cadavre découvrit les mêmes désordres que ceux obſervés chez la femme *Veſpres*. Le baſſin qui eſt actuellement ſous mes yeux, eſt petit, mais régulier. On ne trouve d'une tubéroſité iſchiatique à l'autre, que deux pouces dix lignes, & c'eſt là le diamètre le plus vicié. La tête de l'enfant, qui vit encore, étoit petite, ſouple, & proportionnée, en quelque ſorte, à l'eſpace qu'il devoit parcourir «.

M. *Duverney* montroit dans ſes cours publics au Jardin-Royal, un baſſin dont les pubis avoient été auſſi ſéparés dans l'accouchement, par les ſeuls efforts de la nature... La mère avoit eu le même ſort que la précédente. Il n'eſt pas dit quel a été celui de l'enfant.

Ici ſe préſente un fait de pratique, que les partiſans de la ſection de la ſymphyſe, pourroient invoquer en faveur du nouveau procédé, & que par cette raiſon nous devons examiner.

OBS. XXIIIe. » *Un couvreur de Dijon*, robuſte & à la fleur de l'âge, fait une chûte de quarante pieds de hauteur. MM. *Enaux*, *Chauſſier*, & *Hoin*, conduits par les ſignes rationnels & à l'aide du toucher, reconnoiſſent un déplacement de l'os in-

nominé gauche, tel que le pubis de ce côté s'élevoit & dépassoit le pubis droit *de deux travers de doigt au moins.....* Sans réduction préalable, que l'excès des souffrances rendit impraticable, sans un repos bien absolu auquel le malade ne voulut pas s'assujettir, à la faveur du seul bandage de corps, *la branche du pubis est descendue de moitié, au moins*, les parties se sont raffermies, & trois mois après cet homme bien rétabli & boitant très peu, a repris son métier de couvreur. «

La luxation étoit *complette*, dit l'historien de ce fait, en ce que l'os des hanches étoit vacillant & désarticulé à ses deux extrémités, le mouvement se communiquant d'une symphyse à l'autre (*a*)... Mais le complément de ce déplacement n'avoit pas lieu dans le sens reçu des pathologistes. Les os dérangés se touchoient encore par beaucoup de leurs faces articulaires, leur séparation n'étoit pas totale, &c... Au surplus l'extrémité antérieure formant le pubis, étoit plus dérangée que la postérieure symphisée avec le sacrum; la pre-

(*a*) Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon; pour la partie des Sciences & des Arts, *Premier semestre*, 1784, pag. 151 & suiv.

mière s'étoit élevée, & la ſeconde abaiſſée en gliſſant, en quelque ſorte, ſur les couches cartilagineuſes qui revêtent leur point d'union, comme ſi l'os eût fait baſcule en arrière ; & il paroît que c'eſt tout le poids du corps, ſupporté ſeulement par la tubérοſité de l'iſchium de ce côté, qui a opéré l'un & l'autre effet.

Quelque robuſte que l'on ſuppoſe ce *couvreur*, il y a tout lieu de croire que la connexion des os formant ſon baſſin étoit, ou peu ſolide, lâche, & diſpoſée à prêter, ou trop sèche, & les liens qui les aſſujettiſſoient ſi fermes & ſi *caſſans*, qu'ils ont cédé ou ſe ſont rompus avec aiſance, de manière à exempter le ſujet des ébranlemens nerveux, & des fortes commotions qui entraînent pour l'ordinaire infailliblement ſa perte, & qui ſont toujours occaſionnées par une trop grande réſiſtance des parties. Un manœuvre de *Bordeaux* en a fourni un exemple funeſte en 1764 (*a*).

OBS. XXIVe. « Egalement d'une conſtitution forte, & tombant de quarante pieds de hauteur, il éprouva *une rupture*

(*a*) Journal de Médecine, cahier de juillet 1785, pag. 84 & ſuiv.

ſi entière de l'union cartilagineuſe des pubis, qu'on pouvoit placer le pouce dans cette ſymphyſe, ce qui fit périr ce malheureux *preſque ſubitement* »...

L'obſervateur ne dit rien de l'union poſtérieure des os innominés avec l'os ſacrum, qu'il ne paroît pas avoir examiné. Cependant il croyoit que dans la chûte, la partie poſtérieure de l'os iléum gauche, avoit *porté* davantage que les autres parties. La ſymphyſe ſacro iliaque de ce côté, devoit donc avoir ſouffert, & il eût été utile de s'en aſſurer. Au reſte, il eſt permis de croire avec lui, que cette mort ſi prompte, a été l'effet d'une commotion portée au plus haut dégré d'intenſité.

On ſait que dans ce cas (abſtraction faite du produit des contre-coups, des commotions, & en ne conſidérant que la *localité* du mal), le danger ne roule pas ſur la diſjonction des pubis, mais que les plus grands accidens naiſſent de la diſruption, ou de la violence exercée ſur les ſymphyſes iléo-ſacrées... Il n'eſt pas dit que, chez le bleſſé de *Dijon*, celle du côté gauche, fût conſidérablement léſée, la conformation extérieure de ces parties n'étoit pas dérangée, il n'y avoit aucune ſaillie en dehors à côté de l'os ſa-

crum ; il ne doit donc pas paroître bien ſurprenant qu'il ſe ſoit tiré d'affaire. Peut-être encore que ſon tempérament peu irritable & peu enclin à l'inflammation, l'ont tenu à l'abri des accidens ſérieux & même mortels qui ſe manifeſtent ſouvent à la ſuite de ces évènemens malheureux (*a*) ? Ce ſeroit donc à tort que les deſſymphyſeurs argumenteroient du fait rapporté par M. *Enaux*. Une obſervation, unique en quelque manière, dont les circonſtances ſont ſi diſſemblables de celles qui ſe rencontrent chez une femme, à qui on a tranché les pubis dans le travail, ne fournit aucune analogie capable d'autoriſer à la pratique de cette opération. Car dans ce dernier cas, les pubis ne ſont pas ſeulement déſunis, ils ſont encore écartés plus ou moins fortement ; les os des hanches deviennent vacillans, ils perdent leur niveau, & il y a réellement déplacement (& non *Diastaſis*) par la manière inégale dont ces os divergent, & s'éloi-

(*a*) Il n'eſt plus permis aujourd'hui d'ignorer ces accidens funeſtes, les auteurs en fourniſſent un trop grand nombre d'exemples, & le Mémoire de M. *Louis*, ſur l'écartement des os du baſſin, en nous préſentant pluſieurs faits de pratique très-précieux à ce ſujet, met cette vérité dans la dernière évidence.

gnent de la ligne verticale & moyenne, qui ſépare le baſſin en deux. Les ſymphyſes ſacro-iliaques éprouvent, dans le même temps, une diſtraction violente dans l'expanſion ligamenteuſe qui les recouvre, une rupture des filets courts & ſerrés qui les lient, & une contuſion & un décollement des ſubſtances intermédiaires qui ſervent à la contigûité des pièces oſſeuſes ; enfin il ſe forme par devant un *hiatus*, plus ou moins grand, en raiſon du dégré d'écartement des pubis qu'on a voulu ſe procurer. L'expérience a montré qu'il étoit enſuite fort difficile d'en opérer le rapprochement, que ce rapprochement lui-même étoit très douloureux, peu exact, & ne pouvoit s'obtenir qu'en faiſant encore de nouvelles violences aux parties, bien éloignées de pouvoir ſe rétablir elles-mêmes dans leur état primitif, comme on l'a penſé, vu la diſtorſion qu'elles ont éprouvée, d'où ſuivent la douleur, la fièvre, l'inflammation & les abcès conſécutifs qui ne manquent pas de conduire à la mort. C'eſt ce que la pratique & l'autopſie ont déjà fait voir plus d'une fois ; & la fin tragiques des femmes *Veſpres* & *Danne*, de celle de *Duſſeldorf*, *d'Arras*, de *Spire*, *&c.* atteſte cette vérité, qu'on s'obſtine encore à voiler.

Selon M. *Demathiis*, il n'y a rien d'auſſi ſimple & d'auſſi innocent que la diviſion du cartilage qui unit le pubis ; l'exécution en eſt des plus faciles, & le ſuccès en doit être toujours heureux & aſſuré, ſoit pour la mère, ſoit pour l'enfant. Mais ſeroit-ce ſe former une idée bien juſte de cette opération & de ſes ſuites, que de juger d'après l'expoſé de M. *Demathiis*, & nous ſera-t il permis de lui oppoſer l'hiſtoire de celle que nous avons vu pratiquer, & à laquelle nous avons même coopéré ?

Détail du fait rapporté, *Obſ. V* (*a*).

« Il s'agiſſoit d'une fille de quarante ans, d'un gros embonpoint, en proie depuis cinq jours aux douleurs d'un premier enfantement, qui ne pouvoit ſe terminer à raiſon du rétréciſſement de ſon baſſin porté à dix-neuf lignes de devant

(*a*) Nous faiſons uſage de ce fait ſans ſcrupule, quoiqu'il ne nous appartienne pas préciſément, l'opérateur l'ayant communiqué lui-même à l'Académie royale de Chirurgie, & à l'auteur du Dictionnaire de Juriſprudence & des Arrêts, nouvelle édition entrepriſe à Lyon. Ce dernier en a fait uſage dans le ſecond tome, au mot *Accouchement*, art. 12... Nous nous croyons donc ſuffiſamment autoriſés à entrer dans les plus grands détails ſur ce qui concerne cette obſervation intéreſſante.

en

en arrière ſupérieurement. On jugea l'enfant mort d'après tous les ſignes qui caractériſent cet état ; d'après la longueur du travail, & par le *toucher* qui fit reconnoître dans le cercle utérin, un corps inégal, charnu & oſſeux en même temps, qui ne pouvoit avancer, & que l'on prit avec raiſon pour la tête déformée. L'emploi du forceps & de la main, ſeule ou armée de crochets, ne pouvant avoir lieu, on ſe détermina à opérer la ſection de la ſymphyſe. On fit donc ſur la région des pubis, une inciſion de plus d'un pouce & demi d'étendue, qui ſe terminoit trois lignes au deſſus de la commiſſure ſupérieure des grandes lèvres. L'opérateur fut très-gêné dans cette première diviſion des parties, le ventre volumineux, fort ſaillant, & volontiers *en beſace*, ne put être relevé convenablement, & la malade oppreſſée & très ſouffrante, ne put reſter couchée ſur un plan horizontal (*a*). Il y

(*a*) Que devient la poſition favorite de M. *Démathiis?* On ne pouvoit ici la mettre en uſage, & il en ſeroit de même chez une hydropique, une aſthmatique, &c. dans ces cas il n'eſt aſſurement pas poſſible de placer *un couſſin ſous les reins de la femme, pour rendre ſon ventre plus élevé que la poitrine & la tête.* Loc. cit. p. 514.

avoit une œdématie conſidérable au mont de Vénus, aux grandes lèvres, ainſi qu'aux extrémités inférieures. Il fallut donc porter l'inſtrument fort avant & à plus d'un pouce & demi de profondeur, ſans obtenir encore beaucoup d'aiſance pour aller à la ſymphyſe. Dans ce trajet pluſieurs veines tuméfiées & deux artères furent ouvertes, l'*attrition* avec les doigts & la déplétion des premières en arrêtèrent le ſang, mais on fut obligé de lier les deux autres, ce qui donna beaucoup de peine & prit beaucoup de temps, à raiſon de l'épaiſſeur des chairs & des graiſſes infiltrées. Enfin on chercha à ſaiſir avec un lithotome à dos l'union cartilagineuſe des pubis qu'on ne fut point aſſez heureux de rencontrer, quoique pluſieurs perſonnes de l'art préſentes y miſſent ſucceſſivement la main. L'inſtrument d'abord dévié & agiſſant ſur l'angle du pubis gauche, fut ramené obliquement à la ſymphyſe, & le baſſin fut ouvert ».

« On ne coupa point le ligament triangulaire, inférieur à l'arc cartilagineux des pubis ; auſſi ſe rompit-il avec effort, & en cauſant un bruit ſourd au premier écartement de ces os, lequel fut d'abord de dix lignes. Cet écartement ſubit, inſtantanée, s'opéra d'abord contre notre intention.

Moins *osés* que M. *Le Roy*, nous voulions y mettre plus de gradation, nous voulions le borner infiniment, & même le *maîtriser* en quelque sorte, à l'aide de deux élèves intelligens placés sur les côtés du bassin, qui s'appliquoient, sinon à rapprocher, du moins à maintenir les pubis dans le premier degré d'éloignement, en prévenant toute vacillation latérale des os des hanches, & qui devoient ne céder qu'insensiblement, c'est-à-dire, ne laisser écarter ces os, qu'à mesure qu'un espace plus ample deviendroit nécessaire dans la manœuvre ».

« Nous avions à faire à un enfant mort qui n'exigeoit aucun ménagement, & sur lequel nous pouvions sans crainte diriger tous nos efforts, ce qui nous fit concevoir l'espérance de l'extraire au moyen d'une disjonction des pubis très-modérée, & c'est là la raison principale qui valut la préférence au procédé *Sigaultien*, dans cette circonstance. Mais toutes nos précautions devinrent absolument inutiles ; le forceps, sur lequel on fondoit quelque espoir, ne put réussir, & lâcha toujours prise, à raison du peu de résistance qu'offroit la tête, dont les os étoient désunis & flottans dans le cuir chevelu... Il fallut donc aller chercher les

pieds de l'enfant, & dans ce travail infiniment pénible, & qui exigea de grands efforts, les os innominés vacilloient sans cesse sous la main des aides ; les pubis, & principalement le gauche, s'élevoient & s'abaissoient, selon que la main de l'opérateur avançoit au dessus du détroit supérieur, ou rentroit dans l'excavation du bassin ; & au moment où l'on fit franchir à l'enfant le passage défectueux, la diduction antérieure fut portée à deux pouces & demi, ce dont je m'assurai moi-même ; & nous entendîmes de nouveau un craquement bien sensible, qui nous fit mal augurer de ce qui se passoit aux symphyses postérieures ».

« La malade pendant cette épreuve terrible poussoit des cris affreux, le sang ruisseloit de toutes parts, les ligatures avoient manqué, l'incision extérieure s'étoit agrandie, le bassin largement ouvert sembloit n'avoir plus de solidité, la vulve étoit gonflée & béante, ce qui offroit un spectacle effrayant, dont aucune des opérations connues ne sauroit fournir d'exemple ».

« Il fallut ensuite rapprocher les os, les affronter, refouler dans l'intérieur du bassin la partie antérieure de la vessie qui s'étoit engagée entre les pubis, ainsi qu'une

portion du vagin, ce qui ne se fit qu'imparfaitement, avec beaucoup de difficulté, & en occasionnant bien des souffrances. Un frisson violent se fit aussitôt sentir, & dura plus d'une heure, malgré l'attention qu'on eut de le combattre. Le ventre resta toujours élevé & sensible, & la sortie des urines fut par fois involontaire, & par fois très-pénible. Le pouls étoit foible & misérable. Les lochies ne s'établirent point. La malade se plaignit de vives douleurs aux lombes, à la région sacro-iliaque gauche, & à la cavité cotyloïde de ce même côté. Le bandage de corps, contentif des os du bassin, devint insupportable; on le relâcha d'abord, puis on fut obligé de l'ôter tout à fait.. Bientôt le balonnement de l'abdomen fit des progrès, le hoquet s'en mêla, les douleurs & les anxiétés devinrent extrêmes, & toutes les parties extérieures de la génération furent frappées d'une gangrène rapide; enfin le délire se joignit à tous ces accidens, & la mort les termina le troisième jour, cinquante-deux heures après l'opération ».

« A l'instant du décès, la femme étant encore dans son lit, les pubis furent trouvés écartés de quatre lignes, & le devant de la vessie, comme le haut du vagin, s'y présentoient, ce que j'avois déja re-

connu dans les panſemens ; ces deux organes étoient déſunis, & détachés en partie des pubis. L'urèthre, rangé du côté droit, étoit dilaté à pouvoir y introduire le petit doigt, le bas de la ligne blanche étoit déchiré de ſept à huit lignes au deſſus de l'inciſion primitive, la partie inférieure de l'épiploon, une grande partie de la matrice, ſur-tout vers ſon col, tout le vagin & tout le ſinus externe des parties génitales étoient gangrénés. Les inteſtins grêles, la poche urinaire & le rectum étoient enflammés dans pluſieurs points de leur étendue ; enfin les ſymphyſes ſacro-iliaques étoient entr'ouvertes de quatre lignes du côté droit, & de près de ſix du côté gauche, où ſe trouvoit de plus un déchirement marqué de l'expanſion perioſto-ligamenteuſe qui la recouvre intérieurement &c. »

« L'enfant étoit d'une bonne groſſeur, ſans être exceſſive. Nous ne pûmes meſurer ſa tête affaiſſée, dont les os étoient ſans liaiſon, par la mort arrivée depuis quelques jours, mais ſa poitrine déprimée nous offrit encore trois pouces d'épaiſſeur ſur quatre de largeur ; auſſi eut-on beaucoup de peine à lui faire franchir la barrière qu'oppoſoit le paſſage rétréci, quoiqu'on ne négligeât pas de l'y engager dans

le ſens le plus favorable. Nous ne doutâmes point que ſi la tête avoit eû ſa ſphéricité & ſa ſolidité ordinaires, il auroit fallu encore écarter d'avantage les pubis, que ſa ſortie auroit été plus difficultueuſe, peut-être même impoſſible, & que ſi ce frêle individu eût eté plein de vie, il l'auroit infailliblement perdue, quelque précaution que l'on eût pu prendre ».

M. *Démathiis*, qui prétend avoir trouvé une extrême facilité à ſéparer les pubis de la femme *Huguet*, donne comme un précepte nouveau, & d'une grande importance, de commencer la ſection du cartilage, *à la partie ſupérieure*... parcequ'il rencontra dit-il, *au milieu* une réſiſtance qui l'effraya : pour cet effet, il porta le doigt ſous la peau, afin de conduire ſon inſtrument,... c'eſt à dire, qu'il travaillât ſous œuvre. Mais alors, il eſt fort aiſé de manquer la ſymphyſe, & ſi l'on tâtonne, on multiplie les douleurs de la patiente. Il faut couper préciſément dans le milieu de l'intervalle qui ſépare les épines des deux pubis. Voilà l'eſſentiel : mais cet intervalle, qui a une certaine largeur en devant, en a moins en haut, & n'offre qu'une ligne en

dedans (*a*), (je parle du baſſin d'un ſujet rachitique), au lieu d'un bourrelet bien marqué, qui s'y rencontre ordinairement. Si l'on coupe près de l'épine, l'inſtrument porte ſur l'os, on a beaucoup de peine à ouvrir le baſſin, & l'opérateur s'il n'eſt entiérement maître de ſa main, s'expoſe à léſer des parties qu'il eſt eſſentiel de reſpecter. Je l'ai déja dit ; j'ai vu l'épine d'un pubis, plus ſaillante que l'autre, qui exiſtoit à peine, égarer un praticien, qui, la prenant pour guide, coupa tout près d'elle, & entama l'os. Sa coupe fut oblique, elle vint joindre la ligne mitoyenne & cartilagineuſe, où la ſection s'opéra aiſément. On crut que la moitié ſupérieure de la ſymphyſe étoit oſſifiée ; mais l'examen des parties fit voir le contraire... J'ai vu une autre fois l'opérateur manquer également la ſymphyſe, quoiqu'il l'attaquât, *par ſa partie ſupérieure*, porter & rapporter l'inſtrument, s'arrêter à l'endroit qui lui fut aſſigné par un conſultant, ſon ancien, & éprouver la plus grande difficulté à

(*a*) Ainſi tout ce qu'a dit M. *Le Roy* ſur la coupe latérale du cartilage *inter-pubis*, eſt en pure perte. *Voyez* ſes Recherches hiſtoriques & pratiques ſur la ſection de la ſymphyſe, &c. pag. 94 & ſuiv.

ouvrir le baſſin, ce qui fit croire à l'oſſification entière du cartilage ſymphytique ; l'inſtrument dont il ſe ſervoit en s'ébréchant, fit l'office d'une ſcie (*a*)... La malade mourut, l'on vit avec étonnement ſur le cadavre, que le pubis droit, avoit été coupé : ſa portion retranchée, qui avoit trois ou quatre lignes d'épaiſſeur, étoit reſtée ſymphyſée avec le pubis gauche. Ce fourvoiement, provenoit de la déviation de la ſymphyſe elle-même, qui ſe portoit plus à gauche qu'à droite, de ſorte qu'elle n'occupoit pas le milieu d'une ligne tirée d'une épine antérieure, & ſupérieure d'un os des iles, à pareil endroit de l'autre. La ſonde miſe dans l'urèthre, pour prévenir la léſion de ce canal, pouvoit ſervir de guide dans la diviſion de la ſynchondroſe des pubis ; car il nous a paru que ce conduit répondoit toujours à la partie moyenne de cette union cartilagineuſe ; mais en donnant à l'inciſion extérieure plus d'étendue par le haut, on découvriroit bien mieux l'eſpace inter-

(*a*) On voit ſi M. *Démathiis* devoit tant *s'effrayer* & craindre *de briſer ſon inſtrument*, parce qu'il attaquoit le cartilage dans le milieu de ſon étendue.

médiaire, qu'il faut attaquer, & l'on faciliteroit l'écartement des os, qui feroit alors moins bruyant, moins pénible, & qui s'opéreroit avec moins de déchirement par devant... Peut-ête conviendroit-il auparavant de porter un inftrument aigu, pour fonder la molleffe du terrain, reconnoître le cartilage, s'affurer de fa foupleffe, & faifir la ligne intérieure qui y répond ? Mais, *idem tutor & hoftis effe poteft.*

La fection de l'os lui-même ne fauroit être, à mon avis, auffi indifférente qu'on l'a penfé, 1°. par la difficulté qu'il y a de l'achever, les fecouffes auxquelles elle expofe, & la bleffure de parties effentielles qui peut s'en fuivre, à raifon des efforts qu'on eft obligé de faire ; 2°. parce que les cellules offeufes mifes à découvert, peuvent fe gonfler extrêmement, s'infiltrer de fucs étrangers, donner naiffance à des végétations, à des fongofités de mauvaife nature, & produire des expanfions calleufes, capables d'ajouter encore au rétréciffement du baffin ; enfin la carie peut furvenir, & des dépôts & des fufées s'établir confécutivement, fur-tout fi l'opérée eft cacochyme, ou entachée de quelque virus, &c. (*a*). *Marguerite Markard*,

(*a*) J'ai vu, chez un homme de quarante

observation neuvième du tableau comparatif, *pag. 11*, qui s'est rétablie parfaitement, a couru de grands dangers, & peut-être ne doit-elle son salut qu'à son excellente constitution. *Olof Acrell* a vu une femme dont la symphyse des pubis fut disjointe dans un accouchement. Cinq semaines après, il y trouva une suppuration bien établie, & les deux os cariés, dont elle ne guérit qu'avec beaucoup de peine & de temps. Il se forma d'abord entre les pubis une espèce d'expansion charnue, qui acquit de la solidité dans la suite, & parvint à les réunir stablement... Cette fluxïon, si je puis parler ainsi, de sucs nourriciers concrescibles, en soudant intimement ces pièces, forme donc un grand obstacle, au premier emploi de la section de la symphyse, comme à sa réitération (*a*);

ans, mort d'une phthisie vénérienne, à la suite d'un ulcère rongeant sur la région des pubis, qu'aucun remède ne put dompter, ces mêmes os cariés, leur symphyse détruite, & dans l'endroit de leur union un champignon cancéreux qui sortoit du pubis gauche, dont la substance étoit très-gonflée & beaucoup plus endommagée.

(*a*) La femme d'*Hesdin*, observat. vingtième, avoit une ossification totale de la symphyse, qui ne permit pas d'en faire la section... *Se-*

& dans l'un & l'autre cas, il faudroit recourir à la ſcie : mais cet inſtrument ſe-

---

verin Pineau dit avoir rencontré dans le baſſin d'une femme, *honeſtiſſimæ mulieris*, une exoſtoſe ou un gonflement à l'épine du pubis gauche, qui s'étendoit dans l'intérieur de ce vaſe oſſeux, tout proche & juſqu'à la partie inférieure de la ſymphyſe, lequel apporta un grand obſtacle à la délivrance ; l'enfant vint mort, & la mère périt..... (*Opuſc. phyſ. & anat. cap. v*, *lib. ij*, *p.* 139.) Cette ſynchondroſe étoit vraiſemblablement oſſifiée & inattaquable par l'inſtrument tranchant. Ainſi, ſi la défectuoſité de ce baſſin ſemble preſcrire la ſection, celle-ci ſe trouve interdite par l'état non naturel & maladif de la ſymphyſe elle-même. *Ambroiſe Paré* avoit déja fait la remarque, que dans un cas de déſunion des pubis à la ſuite d'un accouchement laborieux, il ſe formeroit un *calus* (comme il arrive toujours aux fractures des os), lequel rendroit les accouchemens ſuivans plus difficiles. Auſſi regardoit-il l'uſage que l'on diſoit, de ſon temps, être établi en Italie, *de rompre les pubis aux jeunes filles, pour qu'elles enfantent avec plus d'aiſance*, comme faux, menſonger & abſolument oppoſé aux vues qu'on ſe ſeroit propoſé de remplir... (au vingt-quatrième livre de la génération, chap. xiij.)

Le défaut de repos, un gluten trop ténu, trop diſſous, (effet d'une cachexie vénérienne, ſcorbutique, &c.) la pénurie du ſuc nourricier, &c. pourroient donner lieu à un vice contraire, empêcher la conſolidation des ſym-

roit ſans effet, ſi pareille ſoudure ſe trouvoit à une des ſymphyſes ſacro-iliaques,

---

phyſes du baſſin relâchées, rompues, ou qu'on auroit diviſées, & rendre pour toujours la malade infirme. *Daniel Ludovic* en fournit un exemple remarquable, (Eph. des cur. de la nature, ann. 1672). Il rapporte qu'une femme, *déjà d'un âge mûr*, à la ſuite d'un premier accouchement qui fut très-pénible, éprouva un écartement des pubis, & que les os reſtèrent ſéparés de telle ſorte, que cette femme ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de précaution, ſentant les pubis vaciller dans les différens mouvemens qu'elle faiſoit. — On a vu dans la Normandie une femme qui, en accouchant *dans un âge avancé* avec les plus grandes douleurs, éprouva une déſunion des pubis qui ne purent enſuite ſe recoller. Cette femme marchoit avec une double claudication, les os chevauchant ſouvent l'un ſur l'autre. On dit que M. *Baudelocque*, ſavant accoucheur de la capitale, a rencontré quelque choſe de ſemblable. — *G. Stein* a trouvé un baſſin très-difforme qui néceſſita l'opération céſarienne. —Au lieu d'exoſtoſes que l'on ſoupçonnoit, on vit ſur le cadavre *un déplacement des os des hanches avec une très-grande mobilité dans leurs articulations, &c.* La défectuoſité n'étoit ici que *relative*.— Une dame accouchée aſſez heureuſement ſe déſunit le pubis cinq jours après, en ſe baiſſant, d'où ſont réſultés pluſieurs accidens fâcheux. (Journal de Médecine, cahier de ſeptembre 1785, pag. 75, & ſuiv.)

ou à toutes les deux, & nous en avons plus d'un exemple.

On trouve dans *Weidmann* (*a*) la gravure d'un baſſin, dont le ſacrum eſt intimement ſoudé du côté droit avec l'os des iles, au moyen d'une exoſtoſe, *ankyloſi hyperoſtotica*, qui occupe la partie ſupérieure de la ſymphyſe iléo-ſacrée de ce côté, tandis que le bas de cette ſynchondroſe n'eſt point affecté. Du côté gauche la ſoudure eſt parfaite, & l'os des hanches ſi déjeté, que le pubis ſe porte du côté oppoſé, de telle ſorte, que la ſymphyſe antérieure correſpond à la ſymphyſe ſacro-iliaque droite, au lieu d'être vis-à-vis le milieu du ſacrum. M. *Ludwig* décrit un baſſin (qu'il conſerve dans ſon cabinet) auquel il y a *deux ankyloſes entre les os ileum & le ſacrum*... (*b*) : je connois un baſſin qui appartenoit à une femme morte en travail de ſon ſecond enfant, dont l'os innominé gauche, eſt abſolument ſoudé avec l'os ſacrum, y ayant un gonflement à l'endroit de leur juſte poſi-

(*a*) *Comparatio inter ſectionem cæſaream, &c.* pag. 61, planche deuxième.

(*b*) *Voyez* les additions de ce praticien au Traité complet de la ſynchondrotomie par *James-Péterſen Michaëlis*, 1784.

tion. La macération la plus longue dans l'eau chaude, m'a convaincu qu'il y a ankyloſe parfaite, ou ſoudure intime des deux pièces, par l'effet de leur engorgement réciproque, & l'endurciſſement de la ſubſtance intermédiaire.

Cet état contre nature des connexions poſtérieures du baſſin, qu'on ne ſauroit nier, forme une complication fâcheuſe, inſurmontable à tous les efforts de l'art, & qui contre-indique formellement la ſection de la ſymphyſe, d'autant mieux, qu'il n'exiſte aucun ſigne capable d'en faire reconnoître l'exiſtence. Que doit-on penſer après cela de la crédulité aveugle de M. *Démathiis*, qui ſe laiſſe bonnement perſuader *que les cartilages ſymphytiques ne s'oſſifient jamais chez des femmes qui font des enfans ?*

Dans chaque obſervation que les prôneurs de la ſymphyſotomie nous ont tranſmiſe, ils ont eu ſoin d'avancer & de donner pour certain que la diviſion du cartilage inter-pubis n'occaſionne aucune douleur, & M. *Démathiis* vient à ſon tour nous certifier que la ſection des ſymphyſes eſt *abſolument inſenſible*... Mais d'abord cette inſenſibilité ſuppoſée ne pourroit que s'entendre de la ſubſtance cartilagineuſe elle-même, & priſe intrin-

ſéquement. Les parties qui la recouvrent, qui la fortifient, ſoit en dedans, ſoit en dehors, ne ſont certainement pas dénuées de ſentiment. Mais cette ſection n'eſt qu'un point, même très-petit, dans l'opération dont il s'agit, & a-t-on jamais donné pour preuve de l'innocuité de l'amputation d'une extrémité, le peu de douleur qu'elle occaſionne, & pour garant de ſa réuſſite, l'inſenſibilité momentanée de la ſection de l'os dépouillé de ſon périoſte? Il eſt donc ridicule de tant inſiſter & de revenir ſi ſouvent ſur ce prétendu avantage, qui encore n'a pas lieu, car j'oſe aſſurer que la diviſion du *moyen* qui forme la réunion des pubis eſt douloureuſe, & je crois m'en être convaincu chez la malade qu'on a opérée ſous mes yeux. A cette preuve de fait viennent ſe joindre le raiſonnement & l'autorité d'un maître, dont M. *Démathiis* ne ſauroit révoquer le témoignage. C'eſt M. *Le Roy*, qui adoptant entièrement la doctrine de *Sevérin Pineau*, ſur le gonflement & le ramolliſſement des ſymphyſes, le fait parler ainſi : « lors » qu'on applique le doigt ſur le pubis » d'une femme groſſe, cette partie donne » des preuves d'une *extrême ſenſibilité*, » ce qui dépend de ce que l'engorge-

» ment qui arrive à cette articulation » diſtend le périoſte, le ſépare, & le » rend très-ſenſible (*a*) ». Ainſi donc, ſoit qu'il y ait en ces parties une *fluxion muqueuſe*, pour me conformer au langage de *Pineau*, ſoit qu'il y ait diſſolution du principe ſolidifiant, comme l'avance M. *Le Roy*, & addition d'un principe humide, ce qui revient à la théorie de *Pineau*, le même effet doit s'en ſuivre, la ſenſibilité doit naître, ſe développer & même s'exalter dans les ſymphyſes ramollies (*b*), à-peu-près comme on la voit ſurvenir dans les os malades décompoſés, *carnifiés*, & d'autant plus que leur *moyens* ſeront plus gonflés, ce

(*a*) Recherches hiſtoriques ſur la ſymphyſe, par M. *Le Roy*, pag. 8.

(*b*) Si les ſymphyſes trop raffermies d'un baſſin rachitique n'étoient ni gonflées, ni ramollies, du moins les parties qui les entourent, qui les avoiſinent, & que l'inſtrument doit également diviſer, ſeroient ſurement engorgées, tendues, irritées, & en quelque ſorte enflammées... d'où naîtroit un excès de ſenſibilité, des douleurs plus aiguës & une ſuppuration précoce en ces parties, ce qui balanceroit bien & au-delà le léger avantage que ſembleroit offrir la ſection *inſenſible* du cartilage, ſi toutefois il étoit avéré que cette inſenſibilité eût réellement lieu.

qui s'obſervera ſur-tout dans les accouchemens longs, qui ont exigé des efforts pénibles & ſoutenus de la part de la mère, tels que ceux pour leſquels on ſe détermineroit à pratiquer la nouvelle opération, d'où il ſuit que cette inſenſibilité ſi vantée eſt illuſoire, contraire à l'expérience & gratuitement ſuppoſée. C'eſt un appât auquel le public s'eſt laiſſé ſurprendre; c'eſt un véritable piége adroitement tendu au ſexe, qui, toujours timide & craintif, en donnant tout au moment préſent, n'héſite pas de ſe ſoumettre de préférence à l'opération réputée la moins douloureuſe, ſans égard pour les ſuites & ſans pouvoir prendre la peine de balancer les avantages & les inconvéniens reſpectifs des autres méthodes qui lui ſont offertes.

Le baſſin ouvert, doit-on s'attendre que les os des iles qui ont été écartés de deux ou trois pouces par-devant, & dont les connexions poſtérieures auront été ébranlées & même dérangées par la manœuvre pénible qu'il aura fallu employer pour faire franchir à l'enfant le paſſage vicié, quoique élargi, ſeront enſuite rapprochés avec aiſance, réunis ſans douleur, & maintenus convenablement *avec un ruban en huit?* (On conçoit que

je n'entends parler ici que des cas où l'accouchement par les voies naturelles, sans opération préalable, seroit de toute impossibilité). L'expérience interrogée de nouveau sur ce point, ne permet pas de se livrer à cet espoir, ni de croire au récit du nouveau dessymphyseur. La dame *Souchot*, dont la symphyse a été tranchée sans un besoin urgent, & dont les pubis par conséquent ont dû être peu éloignés, (on se rappelle que l'écartement *spontanée* a suffi) trouvoit déjà les moyens contentifs employés, fatigants, insupportables, & demandoit sans cesse qu'on l'en délivrât. Il en est de même de plusieurs femmes opérées dans les provinces; & celles des observations cinquième & vingt-deuxième, dont nous avons vu les pubis divisés, écartés chez l'une jusqu'à trente lignes, & chez l'autre jusqu'à vingt, se plaignoient de vives douleurs à l'endroit des symphyses sacro-iliaques, qu'elles croyoient occasionnées par les bandages circulaires, ce qui nous força de les enlever. On crut y suppléer par des rouleaux de linges usés, placés de chaque côté des hanches, contre les fesses, pour soutenir & supporter les os des hanches, en quelques manière désarticulés; mais ces rouleaux,

quoique mis avec beaucoup de précaution, les blessoient encore, & étoient bien éloignés de produire le rapprochement désiré ; aussi dans le cours des pansemens, comme au moment où la mort vint mettre fin aux souffrances de ces deux femmes, nous avons observé que le bassin étoit ouvert & que les pubis étoient disjoints. Leur rapprochement n'étoit pas prêt à se faire, & il n'y avoit aucune trace de végétation capable de remplir le vide; cependant les malades garderent toujours la situation la plus propre à seconder nos vues. . .

Ainsi les *bandages*, la *situation* & les autres *moyens auxiliaires* sont insuffisans pour resserrer cette cavité osseuse & rapprocher ses symphyses, lorsqu'elles ont été trop ouvertes & séparées avec effort, lorsqu'il n'y a pas eu seulement *diastasis*, mais déplacement réel des pièces qui composént le bassin, comme il arrivera toujours dans les cas d'étroitesse extrême, qui requerroient exclusivement l'opération césarienne, à laquelle on aura voulu mal à propos substituer la division de la symphyse des pubis.

Pour parvenir à une parfaite réduction des os disjoints ou déplacés d'un bassin *ouvert par-devant*, il ne suffit pas

d'opérer le rapprochement des pubis, il faut encore les affronter, les égaliser & rendre leur coaptation exacte & régulière, de manière à conserver à ce vase solide la configuration qui lui est propre, & à ne pas augmenter ses défectuosités ni le resserrement de ses détroits. Mais toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour sur les femmes *dessymphysées*, à raison d'étroitesse du bassin, d'étroitesse suffisante pour s'opposer à l'accouchement, ont été pénibles, douloureuses & constamment infructueuses. C'est une remarque que nous avons faite à Lyon, & qui n'a pas échappé aux commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris. Ils ont observé chez la femme *Souchot* que les os pubis, le quinzième jour de l'opération, n'étoient pas alignés supérieurement, le gauche se trouvant plus bas & au-dessous du droit; de même l'alignement en devant n'avoit pas lieu; car ils disent, dans leur rapport, avoir remarqué le dix-neuvième que le bord gauche & antérieur de la symphyse étoit plus élevé (plus saillant en devant), & dépassoit de quelque chose le bord droit; cependant le dérangement des pubis n'avoit pu être considérable, puisque la conformation de ce bassin ne s'éloigne pas beaucoup de celle qui

eſt naturelle (*a*). — Chez *le couvreur de Dijon*, toute réduction fut interdite par l'atrocité des douleurs que les ſeules tentatives occaſionnoient, & la branche du pubis déplacé, quoique deſcendue à la longue & recollée avec ſa congénère, excédoit encore le niveau ordinaire *d'un travers de doigt*. Ce bleſſé, comme on l'a dit, s'étoit aſſujetti au bandage de corps pendant ſept ſemaines...

Je termine là mes *remarques*, je ne ſais ſi elles paroîtront *ſolides* aux yeux des partiſans outrés de la ſymphyſe; mais j'ai lieu de croire, & je ne crains pas de le dire, que ces *remarques*, qui n'ont pas échappé ſans doute à beaucoup de praticiens, s'oppoſeront toujours à *l'univerſalité des ſuffrages* (*b*), en faveur

---

(*a*) Le défaut de coaptation, qui peut être nul dans un cas de bonne conformation, ou léger dans un cas de conformation peu viciée, ſeroit bien plus conſidérable, lors d'une étroiteſſe extrême qui requerroit impérieuſement une opération, telle que chez les femmes de *Duſſeldorp*, *Vépres* & *Danne*, ſoumiſe à la ſection de la ſymphyſe; mais la mort, qui en eſt inſéparable alors, a empêché juſqu'à ce jour de reconnoître cet inconvénient; auſſi n'en a-t-on pas fait mention.

(*b*) Journal de Médecine, cahier d'avril 1785, *loc. cit.*

d'un procédé qui n'offre guère plus d'avantage que le forceps pour le passage d'un enfant à travers un bassin rétréci jusqu'à un certain point, qui même alors expose plus évidemment les jours de la mère, & qui ne sauroit remplacer l'opération césarienne dans aucun des cas où celle-ci est exclusivement indiquée, si on en excepte peut-être ceux d'étroitesse du détroit inférieur, qui sont les plus rares (*a*).

Sola experientia docet ea quæ prosunt, quæque nocent. Gal. lib. I.

(*a*) J'ai cherché à déterminer ces cas, & ceux en général où la symphysotomie pourroit convenir, dans des *Réflexions à ce sujet*, qui ont paru en 1781, & qui se vendent à Paris chez *P. Fr. Didot* le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins. Je crois avoir mis beaucoup de réserve, en exposant mon sentiment à cet égard, & je reconnois encore aujourd'hui qu'on ne sauroit trop en mettre.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1786.

Du premier au douze, la colonne de mercure ne s'eſt ſoutenue dans le baromètre qu'un jour de 28 pouces une demi ligne, à 28 pouces 1 ligne ½; deux jours de 27 pouces 11 lignes, à 28 pouces 1 ligne, & neuf jours de 27 pouces 11 lignes: elle eſt deſcendue à 27 pouces 7 lignes, & du treize au trente-un le mercure s'eſt ſoutenu au-deſſus de 28 pouces, & s'eſt élevé à 28 pouces 5 lignes ½.

Le premier & le ſecond le thermomètre a marqué au matin ½. ¼ au-deſſus de 0, & il a gelé à glace, N-N-E. Nord ſoufflant à midi 8, 9, au ſoir 5, 6, au-deſſus de 0, & juſqu'au dix-huit la chaleur a augmenté progreſſivement de 4 à 14 au matin, de 9 à 19 à midi, & de 6 à 16 au ſoir; les dix-neuf, vingt & vingt-un la température s'eſt refroidie par N-E, & le thermomètre a marqué alors 8 à 9 au matin, 12 à 15 à midi, 8 à 10 au ſoir; le reſte du mois, il s'eſt élevé de 9 à 16 ½ au matin, de 15 à 22 à midi, de 11 à 17 degrés au-deſſus de 0 au ſoir.

Le ciel a été clair dix jours, couvert ſix, variable

variable quinze jours. Il y a eu dix fois de la pluie, deux fois de la grêle, une fois du tonnerre, le 4, par S-S-O. Il a gelé deux fois à glace.

Les vents ont soufflé un jour Nord, six jours N-E, deux jours N-O, deux jours N-N-E, un jour N-N-O, un jour Nord, un jour
N-N E
N-E, — un jour E-S-E, un jour O, trois jours
S O Est
O-S-O, deux jours Sud, un jour S-O, deux jours Sud, un jour O-S O, un jour S-S-O,
O-S-O S-S-E O-S-O
un jour S-S-E, un jour S-E, trois jours S-S-O.

Les Nord & N-E ont été piquants : les S-S-O ont été orageux.

L'hygromètre est monté le matin de 3 à 11, le soir de 7 à 16.

Il est tombé à Paris trois lignes un dixième d'eau pendant le mois.

La température, qui les premiers jours étoit froide & un peu humide, est devenue tempérée, même chaude & sèche ; elle s'est ensuite refroidie pendant trois jours, après lesquels la chaleur s'est accrue avec la sécheresse jusqu'à la fin du mois.

Cette constitution a donné lieu à des affections catarrhales, occasionnées par le déran-

gement subit & fréquent de la transpiration : telles que des fluxions, des toux, des rhumes simples, des ophthalmies, des coliques, des diarrhées & des dyssenteries. Ces affections ont été peu graves en général ; quelques-unes cependant ont été accompagnées de fièvre, & compliquées avec une humeur rhumatismale, & toutes plus ou moins bilieuses. Cependant le nombre des malades de la classe des affections aiguës de la poitrine, a sensiblement diminué pendant la première quinzaine. Les affections catharrales bilieuses sont devenues plus nombreuses, plus aiguës & comme régnantes pendant la seconde quinzaine ; elles avoient un caractère pleurétique, & elles se sont annoncées par des points douloureux que le toucher rendoit plus sensibles, & par des nausées ; la langue étoit chargée, la bouche amère, le pouls peu dur, & les crachats teints de sang.

Ces symptômes ont exigé, à l'invasion de la maladie, deux & même trois saignées, & l'usage des délayans, après lesquels l'émétique achevoit, pour l'ordinaire, de dissiper & la teinte de sang dans les crachats, & les points douloureux ; & la maladie par la suite n'offroit plus rien de grave, en procurant des évacuations de bonne qualité : mais si on n'obtenoit point de ces évacuations, & que la bile ne coulât que crue & par intervalle, la maladie

devenoit alors plus fâcheuſe, & ſouvent mortelle.

Les fièvres intermittentes ont été nombreuſes, & les plupart rebelles dans leur traitement. La coqueluche a régné dans pluſieurs penſions ; elle a attaqué indiſtinctement & les enfans & les adultes. Les rhumatiſmes aigus ont été très-communs ; ils ont exigé plus ou moins de ſaignées, & l'uſage continué des délayans. On a eu de la peine à préparer & à mettre en fonte la bile dans la plupart des maladies de cette ſaiſon, ce qui a rendu les fièvres intermittentes rebelles, & les fièvres bilieuſes plus longues.

On a peu ou point vu de maladies éruptives ; les petites-véroles ont été très-rares ; les affections goutteuſes ont traîné en longueur ; il y a eu quelques dyſſenteries & flux de ſang, & quelques fièvres méſentériques bilieuſes, mais peu nombreuſes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
MAI 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	0, 0	9, 0	3,16	27 8, 4	27 9, 7	27 10, 4
2	0, 0	8, 7	5, 3	27 10, 6	27 10, 1	27 9,11
3	1, 2	10,18	8,11	27 9, 3	27 7,11	27 7, 0
4	5, 0	9,16	5,13	27 6,10	27 6, 1	27 6, 9
5	3,15	10,18	5,17	27 7, 7	27 7, 5	27 7, 4
6	1,18	10,18	6, 0	27 7, 1	27 7, 5	27 7, 1
7	4,11	14,12	8, 2	27 5, 2	27 5, 5	27 6, 4
8	5, 4	11,18	7, 9	27 6, 6	27 6, 2	27 6, 2
9	6, 5	12, 4	11, 0	27 5, 9	27 4,11	27 4, 2
10	9, 0	15,16	10, 4	27 4, 4	27 5, 5	27 6, 9
11	8, 2	14,17	10,13	27 7,10	27 9, 2	27 9, 0
12	10, 0	14,12	10,18	27 7, 0	27 7, 9	27 8,10
13	8,16	16,12	10, 6	27 9, 3	27 11, 3	28 1, 2
14	6,13	15, 3	11,11	28 2, 2	28 2,10	28 2, 6
15	8, 0	18,13	14, 4	28 2, 0	28 0 10	28 0, 4
16	11, 0	18, 1	14, 0	28 0, 4	28 0, 0	27 11, 6
17	10,10	20,16	11, 3	27 10,10	27 10, 7	27 11, 1
18	8,13	16, 0	11, 0	27 11, 1	27 10, 8	27 10, 8
19	5,15	10,18	6, 8	27 11, 0	27 11, 8	28 0, 7
20	5, 4	13, 6	8,12	28 0, 9	28 0, 5	28 0, 7
21	7, 2	12, 8	10,15	28 0, 4	28 0, 5	28 0, 7
22	9,18	15, 8	11,10	28 0, 5	28 0, 6	28 0, 8
23	6,12	16, 7	9, 5	28 1, 0	28 1, 2	28 1, 6
24	5,17	17, 1	12,17	28 1, 6	28 1, 7	28 1,11
25	10, 5	20,13	15, 1	28 2, 0	28 2, 1	28 1,11
26	10, 6	22,10	15,11	28 1, 9	28 1, 1	28 0, 8
27	11,18	21, 9	10, 2	28 0, 9	28 0, 7	28 1, 1
28	9,13	15,17	12, 7	28 1, 7	28 2, 0	28 2, 6
29	7, 5	16,10	12, 6	28 2,10	28 3, 0	28 2, 9
30	9,15	15, 7	16,19	28 2, 5	28 2, 0	28 1, 5
31	11, 4	21,10	14, 7	28 1, 0	28 0, 7	28 0, 6

Vents et État du Ciel.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N-E. co. fro. v.	N-E. co. frais, v.	N E. ser. fro. v.
2	N-E. *idem.*	N-E. ser. froi. v.	N-E. *idem.*
3	N-E *idem.*	S. co. doux, v.	S-O. c. dou. v.
4	S-O. co. froi. v.	S-O. *idem.*	S-O. cou. frais, ve. tonnerre.
5	S. serein, froid.	S-O. *idem.*	S. cou. froid.
6	S-O. co. froid.	S. co. tempéré.	N-E. nu. fra. to.
7	N-E. *idem.*	S-E. *id.* gr. de pl.	N-E. cou. doux.
8	N-E. co. frais.	N-E. *id.* électri.	N. *id.* pl. électr.
9	E. *id.* pluie.	S. co do. pluie.	S. cou. dou. pl.
10	S-O. c. dou. pl.	S-O. *id.* tonner.	S-O. *idem.*
11	S-O. ser. frais.	S-O. nua. chau.	S-O. c. tempé.
12	S-O. c. tempér. vent.	S-O. cou. chau.	S-O. ser. temp. plu. ve. électr.
13	S-O. ser. do. v.	S-O. *idem*, ve.	S-O. n. do. ve.
14	S-O. co. fra. v.	S-O. co. chau.	S-O. ser. temp.
15	E. ser. doux.	S. serein, chau.	E. ser. chaud.
16	S-E. *idem.*	S-O. n. chau. v.	E. cou. chaud.
17	E. co. tempéré.	O. *idem.*	O. nua. chaud.
18	N-E. cou. doux.	N-E. couvert, chaud.	N-E. cou. chau. grains de plu.
19	N-E. c. frais, v.	N-E. c. temp. v.	N-E. nu. fra. v.
20	N. cou. frais.	N-E. cou. chau.	N. couv. doux.
21	S-O. *idem.*	S-O. *id.* gr. de pl.	N-O. *id.* v. bru.
22	S-O. couv. do.	S-O. cou. ch. v.	N. c. d. gr. de pl.
23	N. cou. frais.	N-E. *idem.*	N-E. cou. dou.
24	N. ser. frais.	S-O. *idem.*	N. *idem.*
25	N. couv. doux.	N-O. co. chau.	N. ser. chaud.
26	E. serein, doux.	E. ser. chaud.	N. ser. doux. v.
27	N-E. *idem.*	N. *idem*, vent.	N-E. *idem.*
28	E. ser. temp. v.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
29	E. ser. frais, ve.	E. *idem.*	E. ser. chaud.
30	E. ser. doux.	S-E. ser. chau.	E. *idem.*
31	E. *idem.*	S-E. nua. chau.	E. cou. chaud.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de ch.	22, 10 deg.	le 26
Moindre deg. de chal.	0, 0	le 1 & le 2
Chaleur moyenne.....	10, 19 deg.	

	pouc.	lig.	
Plus grande élévation du mercure.........	28,	3, 0,	le 29
Moindre élév. du mercure.	27,	4, 2,	le 9
Elévation moyenne.	27,	10, 9	

Nombre de jours de Beau....	11	
de Couvert...	17	
de Nuages...	3	
de Vent.....	11	
de Tonnerre.	3	
de Pluie.....	3	
Quantité de Pluie........	2	5, lig.
Evaporation..........	37	2
Différence........	34	10
Le vent a soufflé du N.....	12 fois	
N-E....	24	
N-O....	2	
S......	7	
S-E....	4	
S-O....	27	
E......	15	
O......	2	

TEMPÉRATURE, fraîche d'abord, ensuite chaude & sèche.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse...	58, 0 deg.	le 2
Moindre.............	10, 0	le 12
Moyenne.........	30, 8	

A Montmorency, ce premier juin 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mai 1786; par M. BOUCHER, médecin.

Il y a eu, ce mois, des alternatives dans la température de l'air. La liqueur du thermomètre, dans les premiers jours du mois, s'est trouvée, le matin, peu éloignée du terme de la congélation : mais du 15 au 18, elle s'est élevée, au milieu du jour, au-dessus du terme de 15 degrés. L'air, ce dernier jour, a été refroidi au point qu'il a gelé à la campagne dans la nuit, & dans celle qui l'a suivie. Il y a eu ensuite quelques jours de chaleur : le 27, la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 degrés.

Le vent, qui avoit constamment été *Nord* ou *Nord-Est* depuis le 15 du mois dernier, ayant passé au Sud dans les premiers jours de celui-ci, il y a eu des pluies d'orage pendant quelques jours; mais elles n'ont pas été abondantes ni générales. Le tonnerre a grondé le 10, le 11 & le 12 du mois.

Il y a eu des variations dans le baromètre & dans les vents. Cependant, après le 13, le mercure s'est constamment soutenu au-dessus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
1 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuag.
11 jours de pluie.
4 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité jusques vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mai 1786.

Le même genre de maladies aiguës qui avoient régné dans le mois précédent, a eu lieu durant le cours de celui-ci; savoir, des fièvres inflammatoires. Mais elles ne s'étoient pas considérablement étendues, & dans le petit nombre de ceux qui en ont été attaqués, on n'a pu guères en accuser que des défauts de régime, ou la répercussion de la matière de la transpiration par l'impression de l'air froid après des exercices outrés. C'étoit sur-tout la pleurésie & la pleuro-péripneumonie. Dès qu'elle ne cédoit pas de suite aux remèdes antiphlogistiques, elle dégéneroit en fièvre continue-

rémittente putride. La crise alors avoit lieu pleinement par les selles. Au reste il étoit essentiel de recourir de bonne heure aux remèdes indiqués, & sur-tout à la saignée, qui devoit être copieuse & répétée plus ou moins, selon la violence des symptômes, l'oppression, les étouffemens, l'embarras ou la rénitence du pouls, &c.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux quelques personnes du peuple attaquées de la fièvre putride maligne, avec des taches pourprées sur la peau des différentes parties du corps. Elles ont guéri moyennant un traitement convenable. L'élixir fébrifuge d'*Huxham*, administré avec du vin, a été d'un grand secours, ainsi que les vésicatoires, dans le cas d'un grand abattement & de la dépression du pouls.

Beaucoup de personnes ont été affectées de pesanteur de tête, avec courbature, des éblouissemens, des mouvemens vertigineux, la vue obscurcie, & dans quelques-uns l'engourdissement d'un des côtés du corps, de façon qu'ils étoient menacés d'apoplexie: quelques-uns même en ont été réellement attaqués, & sont restés hémiplégiques.

Les fièvres tierces & double-tierces persistoient & étoient très-opiniâtres.

Des rhumes négligés ou traités peu convenablement, ont dégénéré dans nombre de personnes des deux sexes en pulmonie ou fièvre hectique.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Kongl. Vetenskaps Academiens nya Handlingar, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm. Tome V., pour l'année 1784. A Stockholm, chez* Lange, 1785.

1. Le premier article du premier trimeſtre, préſente les obſervations météorologiques, faites pendant l'année 1783, par M. *Melanderhjelm.*

Dans le quatrième, M. *André-Jean Hagſtroem*, cherche à fixer le jugement qu'on doit porter ſur l'efficacité de l'opium dans les affections vénériennes. Il a adminiſtré ce narcotique à un grand nombre de malades, parmi leſquels il en a choiſi quatre pour rendre un compte détaillé de leur traitement. Ces malades, rongés d'ulcères, affectés de condylomes, tourmentés de douleurs cruelles durant la nuit, &c. n'avoient obtenu aucun ſoulagement des remèdes mercuriels. M. *Hagſtroem* leur donna l'opium d'abord à petites doſes, & enſuite depuis dix juſqu'à douze grains par jour pendant pluſieurs ſemaines. Une ſeule fois il a vu que les ulcères ont changé de qualité : ils ſont devenus ſaignans, & reſſemblans aux ulcères ſcorbutiques. Il a d'ailleurs

obſervé que l'opium produiſoit ſur ces malades les effets qui lui ſont ordinaires, lorſqu'on l'emploie à des doſes auſſi fortes. Il penſe donc que, ſans lui ſuppoſer des vertus ſpécifiques contre les affections vénériennes, on peut s'en promettre des effets heureux, lorſqu'il s'agit de combattre les accidens ſpaſmodiques qui s'y réuniſſent.

On lit dans le cinquième article, une obſervation ſur des matières noires, ſemblables au vernis de la Chine, rendues par le haut & par le bas. M. *Faxe*, qui l'a faite, a ordonné des frictions avec de l'huile de palmier ſur la région de l'eſtomac, l'uſage des laxatifs, de l'eau de ſel, de la crême de tartre, du ſel végétal, & pour déjeûner, celui d'une ſoupe où entroient la racine de dent de lion, & l'oſeille. Le ſuccès a répondu à ſon attente.

L'article ſixième contient des obſervations ſur la tortue de terre (*teſtudo puſilla*); par M. *Jean-Otto Hagſtroem* : il en réſulte que leur appétit a commencé de ſe perdre au mois de ſeptembre, qu'il a encore plus diminué au mois d'octobre; que les tortues qui ſont le ſujet de cette obſervation, ont paſſé les quatre mois d'hiver ſans rien manger du tout; qu'en les expoſant à une chaleur plus forte que celle de l'atmoſphère, on abrège le temps de leur jeûne; que, conformément à pluſieurs expériences, leurs excrémens pèſent préciſément autant que les alimens qu'elles ont pris; que durant le froid leur démarche eſt très-lente, & qu'à une chaleur de 68 à 86 degrés du thermomètre de *Fahrenheit*, elle eſt très-vive.

Le ſeptième mémoire eſt conſacré à l'expoſé des expériences chymiques auxquelles M. *Rinman* a ſoumis une eſpèce de zéolite de l'Oſtgothland.

M. *Berkenmeyer* nous apprend dans le neuvième, qu'il a vu une ſangſue conſervée dans un bocal de verre, pondre des œufs, d'où ſont ſortis peu à peu cent-cinquante jeunes.

Les articles relatifs à notre journal, renfermés dans le ſecond trimeſtre, ſont le troiſième. M. *Scheele* y décrit le procédé qu'il a ſuivi pour réduire en criſtaux l'acide du citron. Il a d'abord saturé cet acide avec de la craie, & l'en a enſuite chaſſée à l'aide de l'acide vitriolique. M. *Scheele* nous dit que huit livres de jus de citron donnent entre trois & quatre onces de criſtaux. Il termine ſon mémoire par le détail des expériences faites avec les terres & les métaux, afin de connoître la nature de cet acide.

Le cinquième; M. *Geyer* y rend compte des eſſais qu'il a faits pour fondre les pierres précieuſes, & des phénomènes qu'il a obſervés dans ces opérations. Comme l'air déphlogiſtiqué qu'on obtient du nitre, augmente conſidérablement la vivacité de la chaleur, l'auteur a inventé une machine, au moyen de laquelle il dirige ſur la flamme d'une lampe cet air déphlogiſtiqué, à l'aide de la compreſſion, par un tuyau adapté à cette machine.

Le ſixième a pour ſujet les obſervations ſur l'épidémie variolique, durant les années 1783 & 1784. M. *Bergius* a vu la petite vérole, bien que d'une eſpèce putride, marquer ſa véritable nature, & affecter, dans

le commencement, des ſymptômes inflammatoires. Il a employé à l'inoculation, le pus d'une variole confluente, ſans qu'il en ſoit reſulté une petite vérole de même eſpèce. Pluſieurs malades qui avoient fait un uſage abondant du mercure, ont eu une petite vérole très-mauvaiſe. La méthode rafraîchiſſante retarde, ſelon lui, l'éruption, & fait avorter les derniers boutons. Le terme auquel la fièvre d'éruption ſe déclare, varie du 5 au 7, à dater de l'inſertion, ſoit ſpontanée, ſoit artificielle : elle ne ſe manifeſte jamais que le ſeptième jour de l'inoculation, ſi l'on s'eſt ſervi pour cette opération d'un fil ſec, à moins qu'on n'ait appliqué un véſicatoire. Afin de prévenir les dépôts aux extrémités, M. *Bergius* fait mordre des ſangſues aux endroits menacés, & lorſque l'écoulement du ſang a ceſſé, il y applique un cataplaſme ſaturnin, ou bien un liniment volatil. Quoiqu'il ait traité un très-grand nombre de varioleux, il n'a jamais rencontré de deuxième véritable petite vérole ; & conſidérant que l'épidémie des années indiquées a enlevé 1043 perſonnes à la Suède, il fait des vœux que l'inoculation devienne générale dans ſa patrie, & que le gouvernement en ordonne la pratique.

Le troiſième article du troiſième trimeſtre, eſt de M. *Scheele* ; c'eſt l'analyſe de la terre que contient la rhubarbe. En mâchant avec attention un morceau de cette racine, on ſent entre les dents une eſpcée de ſable qui, ſelon cet académicien, eſt un compoſé de terre calcaire & d'un acide analogue à celui de l'oſeille.

Le cinquième, dans lequel M. *Geyer* donne la description de la machine qu'il a inventée pour faire servir l'air pur à ses expériences spagiriques.

Dans le septième, M. *Odhelius* nous entretient des opérations de quelques cataractes vénériennes, & de leurs suites. Dans un des sujets, la prunelle s'est tellement resserrée après l'opération, & l'iris fendue s'est réunie au point que la vue de cet œil a été entièrement perdue. Dans un autre la même membrane, sans avoir été blessée, s'est également fermée tout-à-fait dans un œil, tandis que dans l'autre, où elle a été fendue, & où il y a eu un épanchement considérable d'humeur vitrée, la vue a été rétablie.

M. *Bjœrnlund*, dans le huitième, fait connoître les propriétés de l'écorce du *Prunus-Padus* dans la maladie vénérienne. Il résulte des observations insérées dans cet article, que cette écorce suffit pour guérir les malades qui ne sont pas infectés trop fortement, & que dans les cas graves elle augmente considérablement l'efficacité du mercure. Pour s'en servir, on fait bouillir six onces d'écorce sèche, ou huit onces d'écorce verte dans huit livres d'eau, jusqu'à réduction de moitié. Les malades en prennent quatre fois par jour un quarteron. Cette décoction est stomachique & antiscorbutique ; elle convient dans les épanchemens séreux, la cachexie & les éruptions cutanées.

Dans le douzième, M. *Odhelius* communique ses recherches sur cette espèce de fureur dont il est question dans les anciennes légendes du nord, connues sous le nom de

Berserkagœng. Cette fureur des héros de ces temps ne duroit qu'un jour, & se portoit également contre les sujets vifs ou morts. L'auteur croit qu'on se la donnoit avec le champignon aux mouches (*Agaricus muscarius*), dont on se sert encore dans l'Asie septentrionale, chez les Ostiaques, les Samoïèdes, &c. afin d'étouffer pour un temps la raison. La fureur que l'usage de ce champignon excite, dure douze heures, & est suivie d'abattement & de sommeil.

M. *Geyer*, dans le quatrième trimestre, décrit les essais que feu M. *Swarz* a faits pour connoître les rapports des métaux entre eux, mis en fusion à l'aide de l'air déphlogistiqué : nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'aux deux articles suivans, qui sont, l'un de M. *Dryander*, dans lequel il s'occupe du genre *d'Albuca*, & l'enrichit de trois nouvelles espèces ; & l'autre de M. *Mutis*, qui y donne la description d'une nouvelle plante, sous le nom de *Pera arborea*, de la Mariquita de l'Amérique.

Un paysan, dit M. *Faxe* dans le neuvième article, étoit tombé dans le marasme à la suite d'une fièvre : il étoit devenu si foible, qu'il ne savoit plus proférer une seule parole, & qu'il avoit perdu l'usage de tous les sens. Il étoit depuis douze ans dans cet état, lorsqu'après avoir bu de l'eau d'une fontaine, il lui survint un tremblement de tout le corps : le sang jaillit en trois endroits de son visage, par des veines qui s'ouvrirent spontanément, & la santé lui revint.

Le dernier article est l'almanach des insectes, pour l'année 1784, par M. *Bjerkander*.

Recherches ſur la mélancolie, par M. ANDRY. Extrait des regiſtres de la Société royale de médecine, années 1782-1783. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, *in-4° de 54 pag.*

2. On a dit qu'un médecin, pour bien connoître & traiter les maladies, devroit les avoir éprouvées toutes. Si cela étoit vrai, ce ſeroit particulièrement par rapport à la melancolie, dont il eſt très-difficile de bien exprimer & peindre toutes les nuances. Le médecin en connoît les principaux traits; mais les malades ſeuls peuvent rendre compte de ces ſenſations variées, fugitives & extraordinaires auxquelles ils ſont continuellement en butte. Cependant on trouvera cette maladie parfaitement décrite dans l'ouvrage que nous annonçons. M. *Andry* y réunit, à toute l'érudition qu'un pareil ſujet comportoit, un grand nombre d'obſervations qui lui ſont propres, & qui peuvent jeter un nouveau jour ſur la nature & le traitement de l'affection mélancolique.

Il définit cette affection, *un délire long, opiniâtre, ſans fièvre, pendant lequel le malade eſt preſque toujours occupé d'une ſeule & même penſée, qui le fait délirer, quoiqu'il raiſonne d'une manière juſte ſur toutes les autres : il arrive cependant quelquefois que le malade délire ſur pluſieurs idées.* Cette affection, ſelon les médecins anciens & la plupart des modernes, tient à un tempérament particulier, & à une certaine conſtitution

du ſang, naturelle ou acquiſe. M. *Andry* diſtingue trois états dans la mélancolie, depuis l'inſtant où cette maladie s'annonce par la pâleur du viſage, la peſanteur de tout le corps, & une certaine lenteur dans toutes les actions, ſoit vitales, ſoit animales, juſqu'à celui où les facultés intellectuelles du malade, tout-à-fait perdues, ne lui laiſſent, pour ainſi dire, plus d'exiſtence morale, & où les ravages multipliés que l'humeur mélancolique exerce dans tous les viſcères, mettent fin à ſon exiſtence phyſique. L'auteur préſente pluſieurs exemples de ces ravages, dans le rapport qu'il fait de quelques ouvertures de cadavres. Les effets moraux de la mélancolie forment auſſi, dans l'ouvrage de M. *Andry*, un tableau de faits curieux, & très-propres à intéreſſer les lecteurs qui ſont moins familiariſés que les médecins avec les phénomènes extraordinaires qu'offre la mélancolie.

Les causes phyſiques de cette affection, ſelon M. *Andry*, ſont tout ce qui peut contribuer à l'épaiſſiſſement des humeurs; telles ſont les mouvemens accélérés & la ſtagnation des fluides, les changemens de vie extrêmes & ſubits, une température de l'air trop chaude, une conſtitution de l'atmoſphère trop humide, les exhalaiſons des pays marécageux, les alimens groſſiers, farineux, non fermentés, les viandes de difficile digeſtion, les boiſſons d'eau bourbeuſe, marécageuſe, les vins mal fermentés, l'abus des remèdes actifs, les boiſſons trop froides, les exercices violens, la ſolitude, l'ennui, la trop longue contention de l'eſprit, la pareſſe & l'oiſiveté, les veilles opiniâtres, les maladies aiguës, mal traitées ou *mal jugées*, enfin la ſuppreſſion des écoulemens naturels ou artificiels.

Quant aux caufes morales, le reffentiment d'une injure grave & non méritée, eft, parmi les différentes difpofitions de l'ame, une des plus capables de conduire à la mélancolie. Mais toutes les paffions triftes ou trop exaltées, ont plus ou moins de pouvoir pour altérer la conftitution phyfique de notre corps & les facultés de notre ame.

M. *Andry* exclut du traitement des mélancoliques, ces moyens qui confiftent à faire éprouver aux malades des impreffions fubites ou fortes, telles que celles de la terreur, d'une immerfion foudaine, d'une forte menace, d'une douleur vive : il préfère des voies plus douces ; il veut qu'on fe prête même à la folie des malades, pour les conduire à une guérifon plus fûre : il divife le traitement de la mélancolie en diététique & en médicamenteux. Les moyens diététiques font, les voyages, la mufique, les occupations variées, une habitation agréable & aérée, les frictions avec le liniment volatil de la pharmacopée de Londres, ou la teinture de cantharides, le changement de demeure & d'air, l'abftinence des liqueurs fpiritueufes, narcotiques, aftringentes, la modération dans les plaifirs de l'amour, les diftractions. Lorfqu'il y a pléthore, la faignée eft néceffaire ; dans le cas de réplétion des premières voies, on fait vomir le malade avec l'ipécacuanha ; on lui donne des remèdes anti-acides, tels que la magnéfie, les pierres d'écreviffes, le favon amygdalin, les fels alkalis : on le purge enfuite une ou deux fois, & on entretient le ventre libre, par le moyen de doux laxatifs. Dans le premier état de la maladie, l'auteur recommande les émolliens, les favonneux, les

bains, l'exercice. Dans le ſecond état, il veut qu'on cherche à rétablir le ton de tout le ſyſtême vaſculaire, & principalement celui de l'eſtomac, & du canal alimentaire. Les remèdes qu'il croit les plus propres à remplir cette indication ſont, le quinquina, la racine de columbo, celle de gentiane, l'écorce d'orange, la canelle, la fumeterre, les antiſcorbutiques, &c.

Dans le troiſième état, où le malade eſt dans une ſituation déſeſpérée, M. *Andry* preſcrit, à l'exemple d'*Hippocrate* & de *Baillou*, l'application des ſangſues au fondement, & les purgatifs, même forts, en les joignant aux mucilagineux. Il rapporte la méthode de M. *Percival Pott*, qui conſiſte à donner l'infuſion de ſéné acidulée avec le jus de citron, & la teinture de la racine de columbo, à grande doſe. Celle de M. *Locher*, qu'il rapporte auſſi, eſt de preſcrire, après les remèdes généraux, une infuſion très-forte de ſommités de mille-pertuis, à la doſe d'une chopine; de faire prendre après le dîner une once & demie de vinaigre diſtillé, en pluſieurs fois, à la doſe d'une cuillerée tous les quarts-d'heure.

Des maladies des femmes, par M. CHAMBON DE MANTAUX, *médecin de la Faculté de Paris, de la Société royale de médecine, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, deux volumes in-12. Prix 5 liv. broché; 6 liv. relié. Année 1784.*

3. Sous ce tire général de *Maladies des femmes*, l'auteur ne traite que des maladies des

femmes en couches, & de leurs maladies à la cessation des règles. Dans le premier volume, il expose les maladies aiguës qui accompagnent, ou suivent immédiatement l'accouchement. Les maladies chroniques, formées par la substance laiteuse, ou par les autres circonstances des couches, sont la matière du second volume, qui comprend aussi les *Maladies des femmes à la cessation des règles.* On trouvera dans cet ouvrage une discussion approfondie de ce que les anciens & les modernes ont écrit sur ce sujet. On y appercevra aisément une certaine prévention, de la part de l'auteur, en faveur des anciens; mais il n'est pas tellement esclave de leurs opinions, qu'il ne les combatte quelquefois, sans en excepter *Hippocrate* lui-même. Il ne s'est point borné à comparer & à apprécier les idées des uns & des autres; il y a joint aussi les siennes, qu'il appuie souvent par des observations qui lui sont propres. On doit le louer sur-tout de s'être élevé avec force contre l'usage des remèdes incendiaires, que les anciens prescrivoient pour rappeler l'écoulement des lochies; pratique que les médecins venus après eux, n'ont que trop long-temps suivie. Les règles que M. *Chambon* établit à cet égard, ainsi que par rapport aux autres affections des femmes en couches, sont saines, dictées par le bon sens, & conformes à l'observation. Les explications qu'il donne de certains phénomènes de l'économie animale, ne nous paroissent pas aussi sûres; sans compter qu'il leur a donné trop d'extension, ce qui a peut-être rendu son style un peu verbeux. L'auteur est aussi sujet à se jeter dans des digressions étrangères à la matière qu'il traite; & on

en voit un exemple dès ſon introduction, qui n'introduit à rien ; car l'auteur y parle de toute autre choſe que de ce dont il va s'occuper.

Des maladies des filles ; par le même, pour ſervir de ſuite aux Maladies des femmes, *du même auteur. A Paris, rue & hôtel Serpente, deux vol. in-12. Prix 5 liv. br. 6 liv. rel. Année 1785.*

4. L'auteur commence par donner une idée de la conſtitution de la femme ; & outre les idées qui lui ſont communes avec d'autres ſur cet objet, il penſe que la force des artères, relativement à celle des veines, eſt plus forte dans les hommes que dans les femmes. Il fait dépendre de cette différence de force une diſpoſition néceſſaire à la pléthore des viſcères abdominaux, & la facilité avec laquelle ſe forment les engorgemens, & toutes les maladies du bas-ventre, qui attaquent les femmes. Il s'écarte auſſi en cela de la doctrine des anciens, qui attribuoient aux affections des organes de la génération, tous les accidens particuliers aux femmes.

Sur la virginité des filles, l'auteur penſe, comme beaucoup de perſonnes ſages, qu'on doit s'en mettre peu en peine, & qu'au ſurplus rien n'eſt plus incertain que les ſignes phyſiques par leſquels on prétend la conſtater. Mais nous trouvons qu'il a fait de trop grands frais de rhétorique à ce ſujet. Il nous ſemble que des mouvemens oratoires auſſi animés que ceux de

M. *Chambon*, feroient mieux placés ailleurs, que dans un traité de maladies. Tantôt il se constitue avocat des femmes qu'on a tourmentées par rapport à leur virginité, & plaide pour elles avec toute la chaleur que doit inspirer un sexe foible, qu'on opprime : tantôt il adresse un sermon très-pathetique aux filles qui altèrent leur santé par des plaisirs qui ne vont point au but de la nature. En parlant du bien que la danse peut faire à celles qui ont les pâles couleurs, il dit que *le plaisir est l'ame de la vie*. Un médecin qui prescrit le plaisir comme un remède, ne doit point le faire sur le ton d'un personnage d'opéra : chacun doit avoir son langage; il est une décence de style, qui ne permet, dans les matières graves, que des expressions propres à réveiller des idées, sans rien dire au sentiment ou à l'imagination; & c'est manquer aux convenances, que de parler trop souvent de *volupté*, en faisant le tableau des infirmités humaines.

Malgré ce défaut, & ces hors-d'œuvres fréquens, qu'on rencontre dans cet ouvrage, le lecteur attentif y démêlera de nouveaux apperçus, une pratique toujours sage, qui est le résultat de la comparaison des observations de ceux qui ont traité la même matière, & de l'expérience particulière de l'auteur sur le même objet.

Des maladies de la grossesse; par le même, pour compléter l'histoire des Maladies des femmes & des filles, *du même auteur. A Paris, rue & hôtel*

Serpente, deux vol. in-12. Prix 5 liv. br. 6 liv. rel. Année 1785.

5. M. *Chambon* expose, dans le premier volume, d'une manière très-étendue, peut-être même un peu prolixe, les causes de la stérilité, les effets immédiats de la conception, les signes de la grossesse dans ses divers temps, & les dérangemens qu'elle entraîne dans l'économie animale; tels que le dégoût des alimens, le vomissement, le goût dépravé, les douleurs de tête, les vertiges, la douleur du sein, les palpitations, la toux, la difficulté de respirer, la douleur des reins, des lombes; & tous ces effets, ou du moins la plupart, sont faciles à déduire des changemens mécaniques que le développement de la matrice opère dans la circulation des humeurs, & dans l'état naturel des divers organes du corps. L'auteur y parle aussi des moles; il les distingue, comme *Ruysch*, en deux espèces, en vraies & en fausses: celles-ci sont un amas de fluides, qui acquièrent une certaine consistance par le rapprochement de leurs molécules; les autres offrent à la vue une continuité de parties organiques de différente nature. Rien n'est plus concluant que les raisons dont l'auteur se sert pour faire voir la difficulté de constater l'existence d'une mole, & de la distinguer d'une vraie grossesse. Au sujet des *grossesses précoces*, il blâme, avec raison, l'usage de marier les filles avant leur entier accroissement, & lui attribue avec fondement la dégénération de l'espèce humaine.

Dans le second volume, entre autres points importans, que M. *Chambon* discute avec beau-

coup de ſavoir & de ſagacité, il examine ce qui a été dit du pouvoir de l'imagination ſur le fœtus, & des envies. La logique de l'auteur à cet égard ne nous paroît pas bien exacte; parce que, voulant plier à des notions mécaniques, des faits d'un ordre différent, qui ne ſauroient s'y rapporter, il ſe croit autoriſé à les nier; de ſorte qu'il ne fait que répéter tous les faux raiſonnemens qu'on a faits à ce ſujet. Il eſt fort ſurprenant qu'on voie tous les jours des affections convulſives ſe communiquer d'un individu à un autre, & qu'on nie que la mère puiſſe faire partager les ſiennes à ſon enfant, qui vit avec elle d'une vie commune. M. *Chambon* dit qu'un épileptique ne communique ſa maladie à ceux qui ſont frappés de ſon aſpect, que par le trouble univerſel qu'il leur cauſe: mais un trouble univerſel eſt un effet vague, qui ne préſente rien de déterminé; au lieu qu'un accès d'épilepſie occaſionné par la vue d'un épileptique, eſt un effet précis, une parfaite imitation d'un état ſemblable. Peut-on dire que le bâillement excité par la préſence d'une perſonne qui bâille, ſoit l'effet d'un trouble univerſel excité, par celle-ci, ſur une autre? M. *Chambon* paroît n'avoir pas beaucoup réfléchi ſur les phénomènes de cette nature, qui tiennent à des loix de la ſenſibilité encore trop peu connues, & qui ſortent de l'ordre des faits immédiatement liés à la diſpoſition méchanique des organes. C'eſt faute d'avoir diſtingué ces deux genres d'effets dans l'économie animale, que les phyſiologiſtes ſont tombés dans les plus grandes erreurs.

Quoique nous ayons relevé pluſieurs paſſages dans les divers traités que nous annonçons, nous

nous n'en reconnoiſſons pas moins le mérite, & les connoiſſances très-étendues de leur auteur, à qui on doit ſavoir gré des recherches pénibles & ſavantes qu'il a faites pour ſe rendre utile, & qui ne peut-que l'être à ſes lecteurs.

Des maladies de la peau, de leur cauſe, de leurs ſymptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur ſont contraires; par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, ſervant par quartier, ancien médecin des hôpitaux royaux, aſſocié de l'Académie de Dijon. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1785. In-12 de 72 pag.*

6. L'auteur de cet ouvrage prétend, dans ſon avertiſſement, *qu'il ne reſſemble à aucun de ceux que nous avons ſur le même ſujet; qu'on n'y trouvera que des faits, tant iſolés que compris dans les réſultats.* D'après ſes recherches, il conſte que *les rapports qui exiſtent entre le foie & les maladies de la peau ſont univerſels*: il prouve cela par l'hiſtoire de la ſecrétion de la bile & de la tranſpiration, & par l'expoſé des cas dans leſquels l'état du foie influe ſur les maladies de la peau: après quoi, il a cru pouvoir conclure que la pléthore bilieuſe eſt la cauſe de la plupart des fièvres exanthématiques; telles que la rougeole, la ſcarlatine, la miliaire, le pourpre, la miliaire des femmes en couches, la fièvre puerpérale: les bubons, les pétéchies peſtilentielles ne

peuvent pas venir d'une autre cause extérieure, selon M. *Retz*. Il n'y a pas de doute pour la jaunisse & l'ictère verte ou noire. Mais, par des rapprochemens on pourroit bien conjecturer que la goutte tient aussi à l'état du foie. Les croûtes laiteuses des enfans dérivent plus manifestement de la même source ; les boutons qui s'élèvent sur la peau, à l'époque du printemps, les dartres, les ophthalmies qui s'aggravent alors, les douleurs hémorroïdales qui s'irritent, les flueurs blanches, & les fréquens écoulemens jaunes, qui ne sont pas vénériens, le scorbut, enfin la plupart des ulcères spontanés sont les effets d'une portion de substances bilieuses, surbondantes & viciées.

Dans le traitement des maladies de la peau, l'auteur se propose pour but, 1°. de détruire la pléthore bilieuse; 2°. de rétablir la secrétion de la bile; 3°. de favoriser la transpiration : son principal moyen est le régime; il voudroit qu'il ne consistât qu'en végétaux, & en boissons aqueuses : il recommande sur-tout l'eau pure, & l'infusion de chiendent : quand ces secours ne suffisent pas, il a recours à la saignée, à l'émétique, aux purgatifs aussi, quoiqu'avec plus de réserve; mais il proscrit sévèrement les toniques, les amers, les æthiops, l'antimoine; il permet l'usage bien administré des préparations mercurielles dans quelques cas compliqués; enfin les cautères ne lui paroissent propres qu'à ajouter une nouvelle maladie à une autre. Au surplus, l'auteur a tant de confiance dans ce qu'il dit, qu'il est convaincu qu'on ne sauroit, *sans indécence*, lui contester la vérité de ses principes.

Dissertation sur l'effet de la musique dans les maladies nerveuses ; par M. L. DESBOUT, chirurgien de l'amirauté Russe. A Saint-Pétersbourg, 1784. Grand in-8° de 75 pag.

7. Les effets de la musique dans les maladies en général, & dans les affections nerveuses en particulier, sont suffisamment connus, & l'impossibilité d'y avoir recours toutes les fois que l'espoir de la réussite y détermineroit, est vraisemblablement la seule cause pour laquelle elle est si rarement appliquée aux usages médicinaux.

M. *Desbout* a eté témoin, à Livourne, des faits qu'il rapporte dans cette brochure.

Une fille de quatorze à quinze ans, peu de temps après la première éruption des règles, fut attaquée de points de côté très-violens, & ensuite d'une toux convulsive. Au sortir du second période les convulsions devinrent plus violentes, & les affections nerveuses très-variées ; elle perdoit en même temps l'usage de la parole ; ces accidens resisterent aux remèdes les plus efficaces, même au musc, donné à la dose de trente grains, dans l'espace de vingt-quatre heures. Au bout de quatre semaines ces accidens reparurent en même temps que l'écoulement périodique ; ils furent bien plus violens que la dernière fois, & durèrent depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Ils formoient des accès d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure, dont le retour eut lieu toutes les deux heures;

ce fut alors qu'on proposa d'essayer la musique, en faisant usage d'ailleurs du petit lait, des demi-bains, & des pilules antihystériques. On donna à la malade tous les jours à onze heures & à cinq heures, des concerts, lesquels faisoient visiblement la plus grande sensation sur elle. Les accès devinrent peu à peu moins violens, plus courts, & cessèrent enfin, après que les règles eurent paru pour la quatrième fois. Une chose assez singulière, est que la respiration de la malade, & même le battement de l'artère, répondoient à la mesure & au mouvement de la musique, & que toutes les fois qu'on jouoit trop lentement, ou qu'on cessoit tout-à-coup de jouer, elle indiquoit avec les plus vives expressions, qu'on devoit hâter le mouvement, ou reprendre les instrumens.

NOOTNAGELLS handbuch fur practische Aerzte, *&c.* C'est-à-dire, *Manuel pour les médecins cliniques ; par M. le docteur* DANIEL NOOTNAGELL, *premier vol. première section. A Hambourg & Leipsick, 1784, in-8°. de 252 pag.*

8. L'assertion d'un philosophe que les hommes ne peuvent parvenir à connoître une vérité qu'après avoir épuisé toutes les erreurs relatives au même sujet, pourroit, si elle étoit fondée, autoriser un recueil des erreurs trouvées, & en démontrer l'utilité. M. *Nootnagell* auroit-il eu en vue cette idée, lorsqu'en formant le plan de ce

manuel, il y a fait entrer les notices d'ouvrages qui doivent être condamnés à un éternel oubli, *afin*, dit-il, *d'insinuer aux lecteurs qu'ils n'ont rien d'utile à espérer dans un pareil écrit.* Nous concevons que dans une bibliothèque, & dans un journal littéraire de médecine, on ne doit laisser échapper aucune production sans en faire mention, quand ce ne seroit que pour empêcher les lecteurs qui veulent traiter le même sujet, de s'égarer de nouveau : mais que M. *Nootnagell*, dans le dessein d'épargner aux médecins cliniques les dépenses & les recherches pénibles, mêle avec les mémoires, observations, remarques, tant propres qu'empruntés, des notices sur des écrits qu'il reconnoît ne mériter aucune attention, cela nous paroît absolument contraire à son objet. Qu'il nous présente l'or sans mélange ; qu'il nous dispense de lire ce que nous ne devons pas retenir, & qui par conséquent ne peut nous profiter en rien. Quant au choix des articles qui ne font que confirmer des vérités connues, nous pensons absolument avec l'auteur qu'ils ne sont rien moins qu'inutiles, & nous sommes entièrement persuadés qu'ils sont d'une utilité bien plus grande que nombre de ces observations merveilleuses qui, n'ayant aucun rapport avec la marche ordinaire de la nature & les doctrines médicinales fondées sur cette régularité, ne laissent souvent rien entrevoir d'instructif, pas même le principe de leur écart de l'ordre naturel.

Onomatologia medico-practica, *&c.* C'est-à-dire, *Encyclopédie de médecine-pratique, à l'usage des médecins cliniques, rédigée par ordre alphabétique, par une Société de médecins, deuxième volume. A Nuremberg, chez* Raspe, *1784. Grand in-8°. d'environ 260 p.*

9. Ce volume renferme les lettrines F, G, H, I, K. Les articles *febris*, *fel*, *Galenica medicina*, *Gangræna*, *graviditas celata*. *Hæmatemesis*, *Hæmaturia*, *Hæmoptoe*, *Hæmorrhagia*, *Hydrops*, *Icterus*, *impotentia virilis*, *indicatio*, *infanticidium*, *inflammatio*, *inspectio legalis*, *ischuria*, *Karkinoma*, *krisis*, méritent sur-tout l'attention des lecteurs.

[On a fait connoître le premier volume en 1785. Tom. LXV, pag. 297.]

BURGGRAVE des jungern, &c. auserlesene medicinische fælle und Guttachten, *&c.* C'est-à-dire, *Observations & consultations choisies de médecine, rédigées par* JEAN-PHILIPPE BURGGRAVE *le jeune, ancien conseiller de la Cour, & médecin du Corps de sa grandeur l'Electeur de Mayence, premier médecin clinique de Francfort-sur le-Mein, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, &c. A Francfort-sur-le-Mein, chez* Varre-

ſtrap fils, & Werner, 1784. *In-8° de près de 400 pag.*

10. Les libraires ayant acquis tous les manuſcrits de feu M. *Burggrave*, ils ſe ſont adreſſés à M. le docteur *Kæmpf*, conſeiller & médecin du prince d'Hanau, actuellement landgrave de Heſſe-Caſſel, pour préſider au choix qu'en feroient MM. *Muller* & *Jaſſoy*. Quatre-vingt-dix-neuf articles ont paru dignes d'être préſentés au public. Les ſymptômes ſont bien décrits, & les avis qui les accompagnent paroiſſent ſages & adaptés à la ſituation des malades. Nous penſons donc qu'en général ces objets pourront contribuer à l'inſtruction des jeunes médecins; mais nous ſommes perſuadés que leur utilité auroit été infiniment plus grande, ſi l'auteur eût marqué chaque fois le réſultat des conſultations & le ſuccès de ſes ordonnances. Il n'arrive que trop ſouvent que le traitement en apparence le mieux combiné échoue, & qu'un plan curatif qui n'a pas ce mérite, réuſſit. Il ſeroit, par conſéquent, à ſouhaiter que les médecins cliniques appuyaſſent toujours, par l'expoſé fidèle de l'événement, la juſteſſe de leurs conſeils. C'eſt cependant ce qui eſt ſouvent négligé: quelquefois, il eſt vrai, ils ne ſont pas en état de le faire, parce qu'ils ne reçoivent des malades aucune nouvelle.

Il nous ſeroit impoſſible de préſenter à nos lecteurs une analyſe ſuivie de tous les cas réunis dans ce Recueil; nous en détacherons ſeulement quelques obſervations qui nous ſembleront pouvoir intéreſſer.

Donnons d'abord la manière de préparer

une gelée de cerfeuil au ſucre de lait, à laquelle M. *Burggrave* attribue de grandes vertus contre les obſtructions des viſcères, & pour atténuer les humeurs. La voici :

Prenez trois pieds de veau, & deux onces de corne de cerf rapée, faites bouillir avec une pinte (maas) *& demie d'eau, dans un vaſe bien fermé : à une forte chopine de colature de ce bouillon, ajoutez trois poignées de cerfeuil jeune & nouvellement cueilli ; faites encore bouillir pendant quelques minutes, paſſez dans un linge & conſervez cette gelée pour l'uſage dans des pots de faïence.* Lorſqu'on voudra s'en ſervir, on en fera bouillir une cuillerée dans demi-ſeptier d'eau de veau, après quoi on y fera fondre depuis un gros juſqu'à une demi-once de ſucre de lait. Cette doſe ſera répétée ſoir & matin. Pour ſeconder l'effet de ces bouillons, on y joindra des lavemens compoſés d'eau de ſon, d'une cuillerée de miel & de deux gros de ſel ; on les prendra dans la matinée.

L'auteur a conſeillé contre une cachexie pituiteuſe, accompagnée de maraſme, une ſolution d'une once & demie d'extrait de trèfle d'eau, & d'une demi-once de ſel de Sedlitz, dans huit onces de quelque véhicule aqueux. Il faut en avaler alternativement une ou deux cuillerées toutes les heures, depuis ſept heures du matin juſqu'à une heure avant dîner, & depuis une heure après dîner, juſqu'à une heure avant ſouper.

Dans une cacochymie pituiteuſe avec accidens apoplectiques, il a propoſé une émulſion faite avec l'opoponax aiguiſée de la terre foliée de tartre. Ce remède, ſuivant lui, atténue les humeurs tenaces, & ranime l'élaſticité des vaiſſeaux.

Consulté pour une hémiplégie, survenue à la suite d'un saisissement & d'un accès de colère, il a ordonné, 1° une émulsion préparée avec deux gros de galbanum, autant de sel ammoniac depuré, & huit onces d'eau de pouilliot, pour en prendre alternativement toutes les heures une ou deux cuillerées depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures avant midi, & depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. 2°. Au bout de cinq jours une poudre composée d'un scrupule de quinquina, de castoreum, de rhubarbe & de sel ammoniac dépuré, de chaque cinq grains, pour en prendre une dose pareille trois fois par jour. 3°. Un onguent dont voici la formule :

Prenez *d'onguent martiatum*, demi-once,
De poudre de cantharides, deux gros.
D'huile de bois de Rhodes, dix gouttes.
On fera du tout un mélange.

On devoit en oindre le dos & les articulations du malade, ensuite les frotter jusqu'à ce qu'ils fussent devenus rouges.

Les détails anatomiques suivans sont curieux. Ils concernent une fille célibataire morte des duretés & d'hydropisie de l'ovaire. Après avoir levé les tégumens du bas-ventre, on a apperçu un corps énorme, ovale, bosselé, couleur de chair pâle, qui depuis le bassin s'étendoit jusqu'au sternum, & qui occupoit les deux côtés de l'abdomen. La surface de ce corps étoit couverte d'un pus d'une consistance inégale, de l'épaisseur de quatre à cinq lignes. On reconnut que c'étoit l'ovaire droit

qui avoit dégénéré, & pesoit trente livres. En l'incisant dans sa longueur, il s'en écoula quelques pintes d'une eau épaisse, collante, & l'on vit alors distinctement que cette substance étoit partagée en un très-grand nombre de cases, remplies de différentes espèces de liquides: car selon que l'incision pénétroit dans telle ou telle cellule, il en sortoit ou de cette eau collante, ou une humeur grise, ou enfin un fluide laiteux.

Une petite fille eut à l'âge de huit ans, une rougeole d'une espèce très-grave: quatre semaines après, elle essuya une petite vérole bénigne. A quelque intervalle de-là il lui survint une éruption cutanée par tout le corps, qui céda également aux remèdes appropriés. A la suite de ces maladies elle rendoit avec les excrémens du sang caillé. Cette évacuation, qui se répétoit tantôt une fois par semaine, tantôt de trois semaines en trois semaines, ou bien à des intervalles encore plus longs, étoit constamment précédée de violentes douleurs au dos.

L'auteur assure qu'une expérience constante l'a convaincu que l'extrait de ciguë a la vertu de dissoudre les humeurs stagnantes dans les vaisseaux des glandes; bien qu'il ne puisse rien contre l'endurcissement du corps glanduleux même.

On lit encore dans ce Recueil, une observation sur une sueur qui ne paroissoit qu'au côté droit.

L'auteur a rencontré dans le cadavre d'un jeune homme de seize ans, le cœur extrêmement volumineux, qui reposoit sur les deux

lobes du poumon, & étoit adhérent au médiastin & au diaphragme. Quelques mois avant la mort, le pouls de cet adolescent ne battoit que trente-quatre ou trente-cinq fois par minute; rareté dans les pulsations que M. *Burggrave* attribue à ces adhésions vicieuses.

La dernière observation, dont nous ferons mention, concerne une femme qui rendoit l'urine & les excrémens par le vagin. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé ce conduit rempli de nodosités dures, gangréneuses & cancéreuses. Le rectum partageoit cet état vicieux à l'endroit où il étoit troué pour fournir le passage au vagin. L'orifice de la matrice étoit également dur, cancéreux & gangréné, mais le corps de ce viscère étoit intact. L'ovaire gauche ne formoit pour ainsi dire qu'un grand abcès, dont les parois extrêmement minces, se déchiroient au moindre attouchement, & verserent un pus ténu. La moitié de la vessie étoit détruite, comme si on l'eût enlevée par une section régulière.

Medical cases with occasional remarks, &c. C'est-à-dire, *Observations de médecine, avec des remarques. On y a joint une appendice, contenant l'histoire d'un cas extraordinaire très-récent; par M. R. W.* STACK, *docteur en médecine à Bath. Grand in-8° de 118 pages. A Bath, chez* Cruttwell, 1784.

11. Ces observations étoient rédigées & mises en ordre depuis plusieurs années. Une pra-

tique étendue n'avoit point permis à l'auteur de donner ſes ſoins à leur édition ; mais, ayant renoncé à l'exercice de la médecine, il s'eſt procuré un loiſir dont il a profité pour effectuer un projet long-temps ſuſpendu.

Nous allons faire connoître ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les vingt-une ſections qui compoſent cet écrit.

Dans une inflammation de poitrine, les crachats s'étant ſupprimés, le malade étoit ſur le point d'étouffer. M. *Stack* lui preſcrivit trois grains de kermès minéral, autant de ſel volatil de corne de cerf réduits en bol, avec quantité ſuffiſante de ſirop de ſafran. Le malade devoit prendre une doſe pareille toutes les trois heures. Il fit en même temps appliquer un véſicatoire, & il eut la ſatisfaction de diſſiper l'orage. M. *Stack* profite de cette occaſion pour donner l'hiſtorique du kermès minéral, & y joint des réflexions ſur la meilleure manière de le préparer.

Les acides dans les premières voies ne manifeſtent pas toujours leur préſence de la même manière ; ils cauſent quelquefois des accidens qui en impoſent & ſemblent annoncer des maladies de toute autre nature. Notre auteur a vu ces ſucs depravés, occaſionner des douleurs exceſſives dans la région des reins, & des cuiſſons en urinant, qu'on auroit pris pour des ſymptômes néphrétiques. Des vomitifs réitérés, & la magnéſie blanche, priſe dans les intervalles d'un émétique à l'autre, en détruiſant la cauſe, ont fait ceſſer ſes effets.

M. *Stack* a rencontré une fièvre inflammatoire, ſurvenue à un ſaignement de nez qu'on avoit arrêté ſubitement,

Un garçon de onze ans étoit tombé en foiblesse à la suite d'une hémorragie du nez; le sang avoit coulé pendant le sommeil dans l'estomac de cet enfant, & l'avoit réduit dans un état approchant de la mort. L'observateur lui a fait avaler dix grains de vitriol blanc, qui lui ont fait rendre un liquide d'un rouge brunâtre, mêlé de morceaux de sang caillé.

Des accidens spasmodiques peu communs, qui étoient survenus à une fièvre, ont été dissipés par la sortie d'un lombric vivant par la bouche, & par l'évacuation d'un autre avec les matières fécales.

Les observations suivantes roulent sur une dissolution de sang qui s'étoit déclarée par une hémoptysie: sur une maladie putride, accompagnée de pétéchies, dont la marche a été très-rapide, & qui s'est terminée par la mort: sur une dissolution de sang fort prompte devenue très-subitement mortelle: sur une consomption nerveuse. La malade s'étant livrée à la jalousie, depérissoit à vue d'œil. Elle dut sa guérison à un heureux *quiproquo*. Au lieu d'un remède ordonné, on lui présenta une once & demie de teinture volatile de valériane: elle l'avala, & sentit dès ce moment sa santé se rétablir.

Viennent ensuite des détails sur des accidens hydropiques, causés par des calculs biliaires & dissipés par l'évacuation de ces corps étrangers: sur des affections singulières, attribuées à la présence du ver solitaire, telles que des tumeurs blanches aux genoux, la coqueluche, l'anasarque: sur des troubles dangereux que les vers ont fait naître pendant le cours d'une petite-vérole inoculée: sur une fièvre d'éruption

qui n'eſt ſurvenue que le dix-neuvième jour de l'inoculation.

Cet opuſcule eſt terminé par la réfutation des objections faites contre la pratique de l'inoculation, & par l'éloge du bain tiède.

L'appendice contient la deſcription d'une maladie dont la cauſe n'a été connue qu'après la mort, & qui conſiſtoit dans un endurciſſement de la partie inférieure de l'eſtomac, dans le gonflement & l'endurciſſement des glandes méſentériques.

Neuer unterricht fur Wundærzte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouvelles inſtructions pour les chirurgiens, publiées par une Société de gens de l'art, en faveur de l'utilité publique, premiere Partie. Grand in-8° de 320 pages. A. Halle, chez* Hemmarde, 1785.

12. A la ſuite d'une courte introduction, on trouve un précis de l'hiſtoire de la chirurgie tant ancienne que moderne. Comme ce précis eſt preſque entièrement emprunté de l'ouvrage de M. *Portal*, il ne faut point admettre légèrement ce qu'il renferme. L'inſtruction contient, dans cette première partie, des conſidérations ſur l'état des ſolides & des liquides comme cauſes des maladies chirurgicales, & vingt neuf formules relatives au traitement des maladies.

Opuſcules de chirurgie ſur l'utilité & l'abus de la compreſſion, & les propriétés de l'eau froide & chaude dans la cure des maladies chirurgicales; par M. LOMBARD, *chirurgien-major en chef de l'hopital royal militaire de Strasbourg, maître en chirurgie de la ville de Dole, ancien chirurgien-major employé en cette qualité à l'armée des côtes, membre de plusieurs Académies, &c. A Strasbourg, chez* Treuttel; *à Paris, chez* Didot le jeune, & Barrois jeune; *& à Nancy, chez les libraires qui vendent les nouveautés, 1786. In-8° de 395 pag.*

13. M. *Lombard* exerce la chirurgie depuis vingt-cinq ans avec une réputation méritée; il eſt connu d'ailleurs par deux traités ſur l'uſage des évacuans dans les maladies chirurgicales. Il nous donne aujourd'hui deux Précis que nous allons faire connoître.

Le premier, ſur la compreſſion, eſt compoſé de deux ſections, dans leſquelles ſe trouvent expoſés avec exactitude la manière de comprimer, ſon utilité, ſes abus, les maux qu'elle peut occaſionner. M. *Lombard* y a joint un chapitre intéreſſant ſur l'emploi avantageux des contre-ouvertures. La compreſſion eſt perni-

cieuſe à bien des égards ; ce qui eſt prouvé par pluſieurs exemples. Il fait voir que l'uſage établi, & trop généralement adopté en France, de faire porter aux ſoldats des vêtemens trop juſtes, eſt très-nuiſible ; il ne l'eſt pas moins d'exiger que leur col ſoit ſerré, ſous prétexte de leur donner un air plus martial. M. *Lombard* en démontre les inconvéniens.

C'eſt à la compreſſion faite par une cuiraſſe devenue incommode par le ſeul défaut des proportions, que l'on a raiſonnablement attribué l'origine d'une tumeur lipomateuſe, qui a cauſé la mort à M. le Marquis *de Cambis* après de longues & cruelles ſouffrances : on trouve dans ce volume l'hiſtoire de cette maladie.

Dans le ſecond Précis ſont expoſées les propriétés de l'eau ſimple employée extérieurement dans le traitement des maladies chirurgicales : il eſt également compoſé de deux parties. Dans la première M. *Lombard* s'occupe de l'utilité de l'eau froide ou glacée. L'hiſtoire ancienne de l'art apprend que l'eau froide jouiſſoit autrefois de la confiance des plus célèbres médecins : peut-être même eſt-ce de l'abus que l'on en a fait, qu'eſt venu le diſcrédit dans lequel elle eſt tombée aujourd'hui. Mais on a reconnu depuis un temps immémorial que l'eau froide a la propriété de calmer les douleurs des ulcères, de tempérer l'acrimonie des fluides, & d'entretenir l'écoulement des matières qui circulent avec trop de lenteur à leur circonférence; auſſi l'a-t on toujours recommandée dans les ulcères cancéreux, & principalement dans ceux des mammelles, pour la guériſon deſquelles il ne reſte que la reſſource bien incertaine de

l'extirpation. La plupart des ophthalmies reçoivent des secours avantageux de l'usage de l'eau froide.

La seconde partie de ce Précis est employée à démontrer les propriétés de l'eau chaude.

Tiède ou chaude, elle relâche & affoiblit les solides; bouillante, elle détermine une oscillation plus forte dans les vaisseaux, & cautérise.

L'eau tiède, selon *Celse*, étoit un remède qui, appliqué à propos, contribuoit beaucoup à la guérison de la plupart des plaies, des tumeurs, des luxations & des fractures.

Ces deux Traités présentent une saine étiologie, d'excellentes réflexions, & des observations pratiques bien vues. Ils sont écrits avec méthode & avec précision. Bien que spécialement destinés à l'instruction des élèves en chirurgie, ils méritent l'attention des maîtres

On trouve à la fin, des recherches & des observations nouvelles, faites par deux habiles chirurgiens François, MM. *Thomassin & Chaussier*; elles confirment la doctrine exposée par M. *Lombard*.

JO. JAC. HARTENKEIL, Dissertatio inauguralis de vesicæ urinariæ calculo, quam, præside D. CAR. GASP. SIEBOLD, propugnavit. *Grand in-4º de 150 pages, avec quatre planches en taille-douce. A Bamberg, 1785.*

14. Avant de s'attacher aux recherches sur les pierres urinaires en particulier, le savant

auteur de cet opuſcule s'occupe, dans la première ſection, des calculs humains en général. Il remarque qu'on rencontre quelquefois dans les viſcères compacts une eſpèce de mortier (*cæmentum molle pultaceum, quaſi calx cum arena int ita*), qu'il diſtingue des incruſtations tophacées, & des pierres qui ſe trouvent dans les viſcères creux, les vaiſſeaux ſanguins, &c. ſans entreprendre de décider ſi le gravier diffère des calculs, & en quoi conſiſte cette différence.

Dans la deuxième ſection, il préſente la claſſification des pierres urinaires ſelon leur couleur, leur forme, leur dureté, leur tiſſu, les corps étrangers qui leur ſervent ſouvent de noyau, leur manière d'être dans la veſſie, c'eſt-à-dire libres ou adhérentes.

La troiſième ſection contient des recherches ſur l'origine de ces calculs : ils diffèrent, ſelon M. *Siebold*, de l'urine par leurs principes conſtitutifs réciproques, & l'on voit ſouvent de ces concrétions, dans leſquelles on ne découvre que peu, ou point d'acide phoſphorique. Il doute encore qu'elles ſe forment par une eſpèce de criſtalliſation ; il penſe, au contraire, que la plupart d'entre-elles ont commencé à ſe former dans les reins.

Leur analyſe chimique fait le ſujet de la quatrième ſection ; elle a pour auteur M. le profeſſeur *Pickel*, déja avantageuſement connu dans l'art ſpagirique. Au moyen de la diſtillation au bain-marie, ce chimiſte a obtenu d'une once de calcul urinaire quelques gouttes de phlegme, 355 pouces cubes d'air ; ſavoir, 301 pouces d'air fixe, ou acide aérien, & 54 pouces cubiques d'un gaz dont l'air nitreux de l'eu-

diomètre de M. l'abbé *Fontana* n'a absorbé qu'un quart; 55 grains d'esprit alkalin, un gros & neuf grains d'huile empyreumatique. Ayant calciné à l'air libre pendant quatre heures le *caput mortuum*, pesant deux gros & trente-trois grains, il l'a réduit à demi-grain.

Les expériences variées qu'il a faites avec divers calculs, afin de s'assurer en quelle proportion se trouvent les principes fixes avec les volatils, lui ont constamment donné des résultats différens. Tantôt il a obtenu d'une pierre pesant demi-once, ou 240 grains, un résidu de 80 grains; tantôt il a essuyé une perte de 139 grains.

Les infusions dans l'eau tiède, même dans l'eau bouillante, soit distillée, soit commune, dans l'eau de chaux, dans la liqueur anodyne minérale de *Hoffmann*, dans l'esprit de nitre dulcifié, n'ont que peu, ou point altéré ces corps; tandis que l'acide nitreux a presque entièrement dissous les pierres qu'on a exposées à son action: il n'a laissé que quelques flocons spongieux.

En ajoutant à cette solution quelques gouttes d'acide vitriolique, il s'est précipité de quelques-unes une quantité assez considérable de gypse.

Mais, quelques essais que M. *Pickel* ait pu tenter, il n'est jamais parvenu à en tirer du sel microcosmique. La lessive alkaline caustique a dissous environ un tiers de ces calculs, ainsi que du sédiment de l'urine des goutteux.

M. *Siebold* conclud, de toutes ces expériences, que les principes constitutifs des pierres urinaires varient beaucoup, & qu'il ne faut pas tirer des conséquences générales, d'un petit

nombre d'essais souvent en contradiction avec d'autres.

Il parle dans la cinquième section, des signes de la présence des calculs. La plupart d'entre eux sont très-infidèles. La difficulté d'uriner, les douleurs dans la vessie, les démangeaisons au gland, le ténesme, le sédiment dans l'urine, &c. peuvent tenir à des accidens locaux, aussi bien qu'ils peuvent être des accidens sympathiques. L'alkalescence de l'urine, dont on s'assure par l'épreuve avec le sirop de violettes, est un indice des pierres qui mérite une attention particulière. Cette section est terminée par des réflexions sur l'exploration des calculs urinaires dans la vessie, au moyen de la sonde.

La sixième est consacrée aux lithontriptiques. L'auteur donne l'énumération de tous ceux qui ont été prônés depuis *Alexandre de Tralles*, jusqu'à M. *Hulme*.

Dans la septième, il est question des obstacles qui rendent l'opération de la taille difficile ou impraticable : tels que l'inflammation de la vessie, les ulcères, l'épaississement charnu des parois de ce réservoir, l'extrême grosseur de la pierre, son adhésion ou son incarcération; enfin quelques circonstances particulières qui se rencontrent très-rarement.

M. *Siebold* apprécie dans la huitième section le mérite respectif des quatre manières de faire la taille; & dans la neuvième, il traite en particulier de la méthode de feu M. *Le Cat*, dont il a été élève. Il présente encore dans cette section quelques remarques sur l'opération en deux temps, & désigne les circonstances qui peuvent la demander, ainsi que les précautions

qu'il faut prendre lorsqu'on veut suivre cette méthode.

Les détails de cinq lithotomies faites par M. *Siebold* forment une appendice très-intéressante.

On voit sur les planches la figure des pierres extraites par l'auteur, la représentation des instrumens de *Le Cat*, celle de l'opération même, & celle des parties internes qui y ont rapport.

BALTHAZAARS, &c. Sammlung einiger wichtigen chirurgischen Wahrnehmungen, &c. C'est-à-dire, *Recueil de quelques observations importantes de chirurgie, par M. BALTHAZAAR, chirurgien à Amsterdam, avec une dissertation de M. WY, chirurgien à Amsterdam, sur une préparation utile du sublimé corrosif; traduites du hollandois en allemand. A Leipsick, chez* Weygand, 1785. *In-8° de sept feuilles.*

15. Il auroit été sans doute facile à M. *Balthazaar* de faire un choix plus rigoureux, & de ne mettre au jour que des observations d'un mérite égal; mais peut-être que dans sa manière de voir, il les a cru toutes dignes de l'attention du public. Nous allons faire mention de quelques-unes.

Il s'étoit formé un dépôt au coude à la suite

d'une fièvre aiguë; & quoique la capsule eût été rongée, il n'en est point résulté d'ankylose.

M. *B.* a traité une luxation, accompagnée de la fracture de l'humérus; l'une & l'autre survenues de cause interne à la suite de la petite-vérole.

Il a ouvert une tumeur qui s'étoit formée à l'aisselle droite, il a soutenu les forces du malade par l'usage du quinquina, il a fait des injections dans la plaie, & appliqué des fomentations. Trois semaines de ce traitement ont suffi pour amener une parfaite guérison : cependant, quinze jours après, il s'est manifesté une nouvelle tumeur, qui est devenue tous les jours de plus en plus douloureuse, s'est ouverte, & a fourni un ichor ténu, fétide. La carie s'est mise de la partie, & a détruit près d'un pouce de la substance de l'humérus : malgré tous ces accidens, le malade a été guéri.

Le tendon du muscle extenseur de l'*index* ayant été coupé, l'auteur y a fait une suture, & a remédié à la roideur du doigt, en l'exposant à la vapeur de l'eau chaude.

M. *B.* a dissipé un rhumatisme violent à l'humérus, qui avoit résisté à un vésicatoire & à plusieurs autres remèdes, en administrant l'électricité.

Il a résous une tumeur enkystée au genou, & d'autres fois des ganglions, au moyen d'un liniment fait avec parties égales d'huile de laurier, de savon & d'eau.

Un testicule endurci depuis quinze ans a été résous par des topiques légèrement irritans, fortifians, résolutifs, secondés par un traitement antiphlogistique.

Quant à la préparation du ſublimé corroſif propoſée par M. *Wy*, nous renvoyons à l'ouvrage même, qui eſt terminé par quelques expériences & obſervations relatives à l'uſage de ce ſel métallique.

A Diſſertation on the theori and cure of the cataract, *&c.* C'eſt-à dire, *Diſſertation ſur la théorie & le traitement de la cataracte; ouvrage dans lequel on expoſe les avantages de l'extraction, &c.; par M. JONATHAN WATHEN, chirurgien. Grand in 8° de 166 pag. A Londres, chez* Cadell, 1786.

16. Cet ouvrage eſt diviſé en douze chapitres. Suivant M. *Wathen* on donne la dénomination de cataracte à toute ſorte de cécité dans laquelle un corps opaque intercepte les rayons de la lumière, & les empêche de ſe porter ſur la rétine. On a méconnu pendant long-temps la nature de ce corps intermédiaire, juſqu'à ce qu'enfin *Kepler* a démontré le premier, que le ſiége de la viſion n'eſt point dans le criſtallin, & que cette lentille ſert ſeulement à la réfraction de la lumière. Malgré ce premier pas fait, & malgré les travaux de *Briſſeau*, de *Maître-Jan* & de *Heiſter*, ce ne fut qu'en 1719 qu'on reconnut généralement que le criſtallin obſcurci étoit le vrai corps qui cauſoit la cécité. *Daviel* décrivit enſuite la cataracte membraneuſe, & l'obſcurciſſement de la capſule du criſtallin.

A la ſuite de cette partie hiſtorique, M *Wathen* paſſe à la recherche des cauſes de la cataracte. Il y prouve la futilité des opinions de *Maître-Jan* & de *Saint-Yves*, ſi oppoſées entre elles, & remarque que nous continuons d'être dans une parfaite ignorance ſur les cauſes internes de la cataracte, & ſur la manière dont elle ſe forme. Selon lui, les violences externes produiſent rarement une cataracte ſimple : elle eſt alors généralement compliquée de quelque léſion particulière. On l'a vu ſurvenir au paſſage ſubit d'une grande obſcurité à une clarté éblouiſſante ; à une tranſition prompte du grand chaud au grand froid. Les forgerons, & les autres ouvriers expoſés à une lumière très-vive, y ſont fort ſujets. Au reſte, cette maladie eſt de tous les âges. Les enfans l'apportent en naiſſant. Il ſe rencontre quelquefois des perſonnes dont un œil en eſt affecté ſans qu'elles s'en apperçoivent. A en croire M. *Wathen*, on peut hardiment annoncer que la cataracte va ſe former, lorſque les malades ſe plaignent de ce qu'ils voient les objets entourés d'un brouillard, d'une fumée, ou comme à travers une peau ou feuille de corne.

Vient enſuite une deſcription anatomique, courte à la vérité, mais très-ſatisfaiſante, de l'œil. L'auteur, conſidérant que les yeux des animaux ont la plus grande conformité avec ceux de l'homme, conſeille très-ſagement aux jeunes oculiſtes de s'exerçer ſouvent ſur ceux-là, avant d'opérer ſur ceux-ci.

Il a vu des cataractes de dix-huit ans, leſquelles occupoient les deux yeux d'un homme, ſe diſſiper tout-à-coup, au point que la vue s'eſt rétablie entièrement, & s'eſt ſoutenue juſqu'à

jusqu'à la mort, arrivée dix-sept ans après. Dans un autre cas, l'extraction n'ayant pu se faire à cause de l'extrême mobilité de l'œil, le malade a commencé de voir au bout de quinze jours, & a entièrement récouvré la vue dans l'espace de trois semaines. Il s'est assuré par une expérience soutenue, que l'électricité, par bain ou par frictions, conjointement avec l'usage interne & externe de l'éther, retardent quelquefois les progrès de cet obscurcissement, & que d'autres fois ils le diminuent ; toutefois quelqu'avantage qu'on puisse retirer de ces secours dans le commencement, il n'en est pas moins certain que lorsque le cristallin est totalement obscurci, il faut en venir à l'opération.

L'objet de l'auteur est de traiter principalement de l'extraction : il croit rendre par là un service d'autant plus important à sa patrie, que cette opération réunit les plus grands avantages, & qu'elle n'est encore que très-peu pratiquée en Angleterre. Il disserte d'abord sur les signes diagnostiques de la cataracte, de sa maturité, & de son état opposé. Il est d'avis qu'on doit s'abstenir de l'opération lorsqu'il n'y a qu'un œil d'affecté. Les raisons qu'il en donne sont, qu'en ôtant le cristallin, le point de vision de l'œil est changé, & que l'expérience prouve le peu d'utilité que ces malades retirent en général de cette opération. Il pose pour principe, qu'il ne faut opérer les enfans, que lorsqu'ils sont parvenus à un âge où leur raison puisse les rendre maîtres de l'instabilité de leurs yeux.

Après avoir ensuite exposé le manuel de la dépression, il entre dans le détail des suites que cette opération entraîne. *Hovius*, *Raw*-

& *Heister* en ont déjà montré les inconvéniens dès le commencement de ce siècle : *Sharp* a suivi ces auteurs ; mais M. *Pott* s'est déclaré le partisan de la dépression : il est peut-être à présent le seul qui la préfère encore à l'extraction.

Dès 1707, *Petit* employa cette dernière manière de rétablir la vue : elle resta néanmois ensevelie dans l'oubli, jusqu'à ce qu'en 1745, *Daviel* lui donna de la célébrité. Cette méthode a été perfectionnée depuis, & l'auteur cite parmi les savans qui y ont le plus contribué, *Garengeot*, *Pallucci*, *de la Faye*, *Poyet*, *Sharp*, *Warner* & *Richter*. Il donne ensuite une description très-détaillée du manuel de cette opération ; & ce qu'il dit à cette occasion, annonce de grands talens, & une pratique raisonnée.

Après avoir ensuite traité de l'inflammation & de la cataracte consécutives, notre auteur s'occupe des diverses espèces de fausses cataractes, qu'il réduit à trois, savoir ; 1°. celle qui consiste dans l'obscurcissement de la membrane propre du cristallin, & dont *Morand*, & *de la Peyronie* ont fait mention les premiers en 1722 ; 2°. celle qui est formée par une substance étrangère; 3°. enfin, celle qu'il appelle fausse cataracte flottante.

Cet excellent ouvrage est terminé par l'exposé des méthodes curatives, adaptées à ces différens cas, & par quelques remarques qui y sont relatives.



Les Règles & les Préceptes de la Santé, de PLUTARQUE, *traduits du grec par* JACQUES AMYOT, *grand aumônier de France, avec des notes & des observations de M. l'abbé* BROTIER *neveu, A Paris, chez* Jean-Baptiste Cussac, *libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne, 1785. In-12, de 111 pag.*

17. Ces règles & ces préceptes de santé, sont un Traité d'hygiène, un cours de philosophie-pratique, à la portée de tout le monde, dépouillé du vain étalage des notions abstraites, & des mots pompeux qui composent ordinairement la morale des livres. Ici la sagesse n'est que l'art de se bien porter, & celui qui la pratique se paye de ses propres mains. *Plutarque*, pour faire voir la nécessité d'allier la philosophie & la médecine, dit qu'il trouve étrange qu'un philosophe étudie la géométrie, la dialectique ou la musique, plutôt que d'apprendre,

Ce qu'il y a de bien ou de mal chez lui.

C'est-à-dire, dedans son corps; il dit que bien loin de craindre de passer les bornes, en étudiant la médecine, les philosophes doivent au contraire *labourer comme en un champ commun avec les médecins*. Mais comme ceux-ci auront toujours sur les premiers l'avantage de voir l'homme de plus près, & de le voir dans toutes les situations de la vie, ils auront nécessairement plus de moyens de le connoître; & la médecine

ſera ſouvent dans le cas de venir au ſecours de la philoſophie. C'eſt ce qu'a fait M. *Simonet*, docteur-régent de la faculté de Médecine de Paris, à l'égard de *Plutarque*, dont il diſcute, modifie, ou redreſſe les principes, dans les obſervations ſavantes qu'il ajoute au traité du philoſophe Grec. Le lecteur pourra s'inſtruire ſans s'égarer, jouir avec ſécurité de la philoſophie aimable, & des tournures piquantes & naturelles de *Plutarque;* & marchant entre un philoſophe & un médecin, aller à la perfection & au bonheur, ſans craindre les faux-pas qu'il pourroit faire dans ſa route.

Die Eiſspflanz als ein faſt ſpecifiſches arzney mittel, *&c.* C'eſt-à-dire, *La Glaciale, ou Meſembryanthemum cryſtallinum de* LINNÉ, *recommandée comme médicament ſpécifique; par M.* JEAN-FRÉDÉRIC-GUILL. DE LIEB, *A Konigsberg, 1786, in-8°.*

18. La Glaciale eſt vantée dans ce nouvel ouvrage contre les viſcoſités amaſſées dans le bas-ventre, la dyſurie, la ſtrangurie, les ſpaſmes de la veſſie, la toux convulſive, la cachexie, l'hydropiſie, la phthiſie, & les fièvres bilieuſes épidémiques d'été.

Von dem wahren heilſamen und faſt ganz, *&c.* C'eſt-à-dire, *De la Douce-amère, plante vraiment ſalutaire, mais*

presque entièrement oubliée; par JEAN-GEOFFROI KUHN, *docteur en médecine. A Breslau, chez* Korn, 1785. *In-8° de 48 pages.*

19. Après la description de la douce-amère, suit le détail de ses vertus; mais cet opuscule n'est recommandable ni par le style, ni par la méthode. M. *Kuhn* ignore que cette plante ligneuse a été fort préconisée en France, il y a déjà quelques années.

Experiments and observations on quilled and red Peruvian bark, *&c.* C'est-à-dire, *Expériences & observations sur le quinquina roulé, & sur le quinquina rouge; par M.* THOMAS SKEETE, *docteur en médecine. A Londres, chez* Murray, 1785.

20. De toutes les espèces d'écorce du Pérou, le quinquina rouge est, selon notre auteur, le meilleur. Ce n'est pas, comme quelques écrivains l'ont prétendu, une production du tronc & des grosses branches d'un vieil arbre; c'est une véritable variété, & M. *Skeete* a trouvé un morceau de cette espèce, qui avoit la forme du kina roulé. Il est probable que les diverses apparences tiennent à ce que cette écorce n'est pas enlevée à des arbres d'une même variété, & qu'au lieu de provenir du *Cincona officinalis*, elles proviennent des Cinconas de la Jamaïque, de Saint-Vincent & de Sainte-Lucie.

Notre auteur remarque que parmi les menſtrues ordinaires, l'eſprit de vin rectifié a plus d'action ſur le quinquina, que l'eſprit cauſtique du ſel ammoniac : l'eau-de-vie & le rum, agiſſent plus fortement ſur lui que l'alkool; & l'eau, en la faiſant bouillir avec cette écorce, a plus d'effet que le vin.

Afin de rendre la réſine plus diſſoluble dans l'eau, après avoir extrait la gomme du kina, M. *Skeete* emploie la gomme arabique, il décrit le procédé qu'il ſuit pour cet effet, ainſi que la manière de ſe ſervir de cette ſolution comme remède.

L'article chymique le plus intéreſſant de ce volume concerne les effets de la magnéſie ſur le quinquina. L'auteur penſe que cette ſubſtance en facilite la diſſolution, du moins quant à ſes parties les plus actives. Nous traduirons ici les détails de l'expérience faite avec la chaux, attendu que MM. *Percival* & *Macbride* ont déjà conſidéré ce ſujet.

« On tritura deux gros de quinquina roulé, en poudre, dit M. *Skeete*, avec deux onces d'eau de chaux, durant l'eſpace de trois quarts-d'heure, & après avoir enſuite laiſſé repoſer, pendant quinze minutes, la teinture fut paſſée par le filtre. Cette infuſion étoit rouge, reſſemblante, à bien des égards, à une teinture de la même écorce, faite avec l'eſprit de vin alkooliſé. Elle étoit beaucoup plus amère qu'une infuſion à froid dans l'eau pure, quoique ſa peſanteur ne répondît nullement à ce qu'en indiquoient ſes propriétés ſenſibles ; une meſure commune peſant à peine un grain de plus que la même quantité d'une infuſion ſimple, choſe difficile à expliquer ; car on devoit s'attendre

que le goût & l'apparence etant différens, l'eau de chaux eût dissous beaucoup plus de cette écorce que l'eau simple, & que par conséquent elle peseroit davantage, toutefois, si le poids absolu du quinquina n'a pas été diminué par l'action du menstrue, il paroît certain par d'autres expériences, que cette substance a été dépouillée de ses propriétés actives, dans une raison bien supérieure à ce qu'auroit pu faire l'eau commune. Une cuillerée de solution de sel de Mars, ajoutée à une certaine quantité de l'infusion mentionnée, l'a rendue très-trouble, d'une couleur foncée, & a causé un dépôt noir très-abondant. »

L'air fixe & l'acide saccharin en précipitent également un sédiment abondant, avec perte de la couleur rouge. Lorsqu'on triture une quantité plus considérable de chaux avec le quinquina, avant d'y ajouter de l'eau, il se fait à peine quelque solution de cette écorce, & qui en même temps conserve ses propriétés sensibles ordinaires.

« Deux gros d'écorce du Pérou, en poudre, & une demi-drachme de magnésie calcinée, ont été triturés dans un mortier, dit ensuite M. *Skeete*, avec quatre onces d'eau distillée, durant l'espace de dix à quinze minutes : on a ajouté l'eau peu-à-peu, afin de réduire d'abord le tout en pâte. L'infusion ayant été passée par le filtre, présentoit les propriétés suivantes : 1°. elle étoit d'une couleur rouge extrêmement foncée, & beaucoup plus que l'infusion dans l'eau de chaux; 2°. elle étoit beaucoup plus amère & astringente au goût, qu'une infusion de quinquina rouge; 3°. en y ajoutant d'une solution de sel de Mars, elle devenoit très-

noire, & laiſſoit tomber un précipité abondant : tandis qu'une pareille addition à l'infuſion ordinaire de kina, cauſoit ſeulement une foible décoloration, & un précipité peu conſidérable ; 4°. cette infuſion reſtoit tranſparente trois ou quatre jours : elle étoit tellement antiſeptique, qu'à la fin d'une ſemaine, en été, elle n'avoit preſque point fait de progrès vers la fermentation ; tandis qu'une infuſion de quinquina dans l'eau ſimple avoit fermenté au bout de deux jours ; 5°. elle ſurpaſſoit en gravité ſpécifique l'infuſion de quinquina dans l'eau de chaux, en raiſon même majeure de l'infuſion dans l'eau de chaux, comparée à celle faite à l'eau pure. »

SCRIBONII LARGI compoſitiones medicamentorum, &c. *Les compoſitions des médicamens de* SCRIBONIUS LARGUS, *nouvelle édition, faite d'après celle de* RHODIUS ; *par* J. MICHEL BERNHOLD, *docteur en philoſophie & en médecine, conſeiller aulique du marquis de Brandebourg-Onold-Culmbac, médecin phyſicien d'Uffenheim & de Creglind, de l'Académie impériale des curieux de la nature ; avec une Préface & une Table. A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire, 1786. In-8° de 158. pag.*

21. *Scribonius Largus*, médecin romain, qui vécut dans le premier ſiècle, ſelon les lexicographes, & ſous l'empire de *Claude*,

gagna (dit-on) des sommes considérables par les différentes espèces de médicamens qu'il inventa & qu'il recueillit de la pratique des autres personnes de l'art. Dès le temps de *Scribonius*, bien des médecins avoient leurs formules qu'ils tenoient cachées. Ce médecin tint une autre conduite ; il mit au jour les siennes entre l'an 43 & l'an 48 de notre ere. Quoiqu'il y en ait un bon nombre de vaines ou superstitieuses, elles furent accueillies, parce qu'il assura, en les publiant, qu'elles avoient eu les plus heureux succès. Il afficha d'ailleurs des sentimens si honnêtes, qu'il ne put manquer d'être cru sur sa parole ; cependant *Freind* & plusieurs autres n'ont regardé, & avec raison, *Scribonius Largus*, que comme un débiteur de remèdes.

Son recueil de médicamens, souvent cité par *Galien*, a eu différentes éditions ; celles de *Ruel* & de *Rhodius* étoient jusqu'à présent les plus estimées. M. le docteur *Bernhold*, médecin à Uffenheim, a apporté tous ses soins pour rendre la sienne exacte & correcte. Il l'a dédiée à M. *Casimir Christophe Schmidel*, conseiller intime, savant botaniste & premier médecin du sérénissime prince de Brandebourg. Il présente dans sa préface sur *Scribonius Largus* diverses particularités qui ont échappé aux historiens de la médecine, & indique les éditions qu'on a faites de ce recueil de formules. Les principales formules regardent les maux de tête, de la poitrine, de l'estomac, des yeux, des dents ; les tumeurs les ulcères les polypes les chancres de la bouche ; les hydropisies ; la goutte ; les vers ; les hémorrhagies ; les hémorrhoïdes ; les poisons, &c.

Scribonius employoit, contre les douleurs & les tumeurs des oreilles, le ſuc de pariétaire, qu'il appeloit *Urceolaris.* Il recommande la même plante broyée avec un peu de ſel, pour appliquer ſur les congeſtions goutteuſes.

La formule ſuivante eſt ſingulièrement louée, par *Scribonius*, contre les douleurs de tête les plus invétérées, parce que, dit-il, il l'a toujours employée avec ſuccès.

Prenez *des baies de laurier,*
De la rue verte, } de chacune trois onces.

Des amandes amères,
Du ſafran,
Du ſerpolet, } de chaque deux onces.

De la myrrhe,
Du caſtoreum,
De la berce,
De l'hélianthème, } de chaque une once.

Broyez le tout avec du vinaigre, faites-en des paſtilles que vous mêlerez avec du miel, du vinaigre & des roſes, pour en frotter le front, & y en appliquer enſuite.

L'on y trouve le dentifrique dont la fameuſe *Meſſaline*, femme de *Claude*, faiſoit uſage pour entretenir la blancheur de ſes dents.

Corne de cerf calcinée, réduite en poudre, deux onces.
Maſtic de Chio, une once.
Sel ammoniac, demi-once.

A la ſuite du recueil de *Scribonius* ſe trouvent, 1°. quelques recettes de remèdes cités par

Pline. 2° Plusieurs explications de *Brunfels*, sur la dénomination de divers médicamens peu connus.

De tous les biographes & bibliographes qui ont parlé de *Scribonius Largus*, & de ses écrits, aucun ne l'a fait d'une manière plus curieuse & plus satisfaisante que M. *Goulin* dans ses *mém. littér. & critiq.* 1775. in-4°. pag. 235 240.

Pharmacopœa, seu formulæ selectæ medicamentorum ad normam medicinæ hodiernæ aptatorum, quas collegit, redegit, proposuit WILL. BATT, in Universitate Genuensi chemiæ prof. publ. *In-8° de 96 pag. A Gènes, chez* Repett, 1785.

22. Cette pharmacopée avoit été rédigée par ordre du collège de médecine de Gènes; mais comme cette compagnie se propose d'en publier une elle-même, celle-ci n'a pas été reçue. Le collége déclare qu'il en veut une qui soit pure, composée par les médecins du pays, & sans y rien faire entrer des pharmacopées publiées par les Anglois ou François. (*Pharmacopœam puram velle, ab indigenis excogitatam, neque ulla Anglorum Gallorumve solertiâ contaminatam.*)

D. CHRIST. FRIDER. REUSS, med. prof. &c. &c. *Dispensatorium universale, &c.* C'est-à-dire, *Dispensaire universel, accommodé à notre temps*

& disposé sous la forme de Dictionnaire chimico-pharmaceutique. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, *libraire*, *1786. In-8°. de 612 pag.*

23. La multitude de maux, qui affecte l'homme, a fait rechercher des moyens pour les soulager ou les guérir. Les trois règnes de la nature ont été mis à contribution. Ces substances, d'abord employées seules, ont été ensuite unies à d'autres ; ce mélange s'est fait avec art & suivant certaines proportions ; de là sont venues les formules : & les recueils de ces formules ont été appelés dispensaires. On trouve dans celui que M. *Reuss* nous présente aujourd'hui, les doses, les propriétés, l'usage de chaque formule, avec l'indication des maladies contre lesquelles le médecin & le chirurgien doivent l'employer.

M. *Reuss* a extrait ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les pharmacopées Russe, Danoise, Suédoise, Suisse, de Londres, d'Edimbourg, de Brunswic, d'Autriche, de Virtemberg, de Prague, de Hambourg, de Strasbourg, de Herborn; de MM. *Piderit*, *Spielmann*, *Plenck*, *Triller*, &c. Il y a joint des observations choisies des meilleurs auteurs de Pharmacopées, comme de *Duman*, *Leonhard*, *Weber*, *Gruner*, *Haller*, *Goulard*, *Fallk*, *Dover*, *Rosenstein*, *Mellin*, *Walter*, *Storck*, *Haen*, *Bicker*, *Collin*, *Fischer*, *Pfingsten*, *Selle*, *Gœttling*, *Witt*, *Wert*, *Theden*, *Schmucker*, *Werlhoff*, *Guy*, *Tissot*, *Saunder*, *Mœnch*, *Biedermann*, *Baldinger*, *Kœnigsdorff*, *&c.*

Pour donner une idée de ce dispensaire,

nous allons mettre ſous les yeux de nos le-ctеurs quelques formules.

1°. Eau ophthalmique ſaphirienne extemporanée.

Prenez *de l'eau de chaux récente*, huit onces.
Du ſel ammoniac, deux ſcrupules.
Du verd-de-gris pulvériſé, quatre grains.

Mêlez, & après quelques heures, vous pourrez mettre en uſage cette eau contre les ophthalmies ſéreuſes, les démangeaiſons, les ulcères de la cornée & de la paupière.

2°. Eau de pulſatille noirâtre.

Prenez *de la pulſatille noirâtre en fleurs, ſans racines, avec huit fois autant d'eau commune; diſtillez juſqu'à diminution de moitié.*

Cette eau eſt réſolutive & diſcuſſive, excellente contre la goutte-ſereine, & les maladies des yeux.

3°. Cire verte.

Prenez *de la cire jaune*, trente-trois onces.
De la poix réſine, } de chacune
De la térébenthine, } douze onces.

Mêlangez, & faites fondre le tout; ajoutez alors *du verd-de gris en poudre fine*, deux onces.

Elle eſt diſcuſſive & ſeptique; ſon uſage eſt contre les cors des pieds.

4°. Collutoire odontalgique.

Prenez *de la racine de pirèthre*, deux gros.
Du ſel ammoniac, un gros.
De l'extrait d'opium, deux grains.
Du vinaigre & de l'eau diſtillée de Lavande, de chaque deux onces.

Découpez & pilez ce qui doit l'être ; faites infuser le tout pendant plusieurs heures, & servez-vous de la colature.

Tenez-en, plusieurs fois le jour, une cuillerée dans la bouche, contre les maux de dents, provenans de la carie ou de rhumatisme.

5°. Poudre de *Plunket* contre le cancer.

Prenez *des feuilles de la renoncule* appelée *petite douve*, deux poignées.
De l'herbe de camomille puante, une poignée.
De l'arsenic blanc, deux gros.
De la fleur de soufre, un gros.
Mêlez, faites-en une poudre.

L'usage de cette poudre, qui est regardée comme spécifique, est d'en mettre sur les cancers ; ce qui en calme parfaitement bien les douleurs. L'on en fait avec le blanc d'œuf une pâte, pour être appliquée sur l'ulcère, qu'il faut laisser pendant 24 à 48 heures.

6°. Poudre purifiante.

Prenez *de l'antimoine crud pulvérisé*, demi-once.
De la magnésie blanche, un gros.
Du sucre de Canarie, cinq gros.
De la fleur de cassie, demi-gros.

Cette poudre est dépurative, diaphorétique, absorbante, antiacide. Son usage corrige l'acrimonie des humeurs, enveloppe & absorbe les acides de l'estomac.

La dose est depuis demi-gros jusqu'à un.

La fleur de caſſie entre non ſeulement dans la compoſition de cette poudre, mais bien encore dans l'elixir de vitriol de Mynſicht, adopté par ce Diſpenſaire, & dans les morſules antimoniées de *Kunckel.* On trouve auſſi la manière de faire une eau diſtillée ſimple & compoſée avec la même fleur, ainſi qu'une huile. La fleur de caſſie n'étant pas aſſez connue dans les pharmacies françoiſes, nous croyons qu'il eſt à propos d'en dire un mot ici, puiſqu'elle eſt d'un uſage fréquent en médecine dans le Nord.

Le végétal, qui donne cette fleur odorante, eſt, ſuivant nous, la *minoſa farneſiana* du chevalier *de Linné*, qui eſt la caſſie du Levant, & l'*acacia indica farneſiana.* C'eſt un arbriſſeau fort joli, que les curieux élèvent en caiſſe dans les orangeries; ſes fleurs jaunes forment de petites boules très-belles & odorantes, paroiſſent en automne & en hiver dans les ſerres. Elles ſervent à parfumer les pommades. Son feuillage eſt d'un beau vert.

Cet arbriſſeau croît ſpontanément à Saint-Domingue, dans l'Amérique, dans le Levant. Il a été cultivé avec ſuccès, pour la premiere fois, dans le jardin de Farnèſe, en 1611. Il ſe trouve actuellement, aſſez communément, chez les curieux. Son eau diſtillée ſe voit ſubſtituer dans quelques pharmacies allemandes, à l'eau de cannelle orgée.

J. ANDREAS MURRAY, D. eques ord. R. Waſa conſiliarius aul. R. & profeſſor med. P. O. ſucci aloës amari initia. *Apperçus ſur le ſuc amer de l'aloès ; par M.* JEAN-ANDRÉ

MURRAY, *&c. A Gottingue*, *chez* Dieterich; *& à Strasbourg*, *chez* Kœnig, 1785. *In-4° de 24 pag.*

24. Parmi les ſucs végétaux que nous recevons des Indes ou d'Amérique, il en eſt quelques uns ſur l'origine deſquels les ſavans ne ſont pas encore d'accord. Celui d'aloès eſt de ce nombre; & l'on doit ſavoir gré à M. *Murray* de s'être occupé de ſon hiſtoire: s'il n'éclaircit pas tous les doutes, il met au moins l'état de la queſtion dans le jour le plus lumineux: diverſes obſervations très-intéreſſantes enrichiſſent cet opuſcule.

Cette diſſertation eſt diviſée en douze paragraphes. L'auteur conſidère d'abord le genre de l'aloès; il indique enſuite les botaniſtes qui en ont traité avec le plus de ſoin. Parmi eux ſe diſtingue M. Thunberg, (*Diſſert. de aloe*, *Upſal*, *1785*.) On s'accorde, dit M. *Murray*, à diſtinguer ce genre végétal, de ceux qui lui ſont voiſins, par ſa corolle monopétale, tubulée, inférieure, & par l'inſertion des étamines au réceptacle entre la corolle & le germe.

Les apothicaires & les droguiſtes diſtinguent trois eſpèces de ſucs d'aloès, le *ſuccotrin*, l'*hépatique* & le *caballin*. Quelques auteurs prétendent que ces ſucs ſont recueillis de plantes d'eſpèce différente: d'autres penſent qu'ils ne diffèrent que par la manière dont ils ſont préparés; mais ils croient qu'ils ſont toujours tirés de l'aloès vulgaire de *Gaſpard Bauhin*.

M. *Murray* avoue, qu'avec beaucoup d'autres botaniſtes, il ne connoît pas bien cet aloès vulgaire de *Bauhin*, qui eſt l'*aloe perfoliata vera* du chevalier *de Linné*. Il décrit dans le

plus grand détail une espèce qu'il a vu fleurir dans le jardin de Gottingue, & qu'il trouve le plus en approcher, c'est celle qui est représentée dans les planches de *Regnault*, sous le nom d'*aloès* commun. M. *Murray* l'appelle *aloe elongata*. Son caractère spécifique est d'avoir les fleurs disposées en épi, tubulées, triangulaires, légèrement partagées en deux lèvres, pendantes obliquement; les feuilles agrégées, garnies de dents épineuses.

M. *Murray* ajoute beaucoup d'autres remarques botaniques sur l'histoire de l'aloès, & termine cet excellent Essai, en engageant les voyageurs instruits, à ne pas négliger dans leurs notes itinéraires, tout ce qui concerne ce suc.

Dissertatio de medicamentis vegetabilibus adstringentibus. *Dissertation sur les remèdes végétaux astringens; par M. JEAN-FRÉDÉRIC HEINE, de Zell, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Dieterich; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-8° de 33 pag.*

25. Après avoir retiré, par le moyen des réactifs, le principe astringent de chaque plante dont il est traité dans cette dissertation, M. *Heine* expose ses idées sur la propriété & sur la manière d'agir des astringens. MM. *Gleditsch* & *Durande* lui ont été d'un grand secours. Le Mémoire de ce dernier, sur les plantes astringentes indigènes, inséré dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, contribue beaucoup à rendre intéressant l'opuscule de M. *Heine*.

Le principe aſtringent, ſelon M. *Durande*, doit s'élever à la chaleur du feu, ſans perdre ſes propriétés; ſe mêler à un grand nombre de menſtrues; & , malgré ce mélange, précipiter encore le fer en noir; il eſt capable de fixer la volatilité de l'éther: un tel principe doit néceſſairement influer beaucoup ſur les vertus des plantes. Non-ſeulement il agit ſur les fibres auxquelles il s'applique, ſur les liqueurs, avec leſquelles il ſe mélange ſans s'altérer; mais il paroît encore opérer ſympathiquement ſur les fibres & ſur les vaiſſeaux les plus éloignés. *Schultze* fait obſerver que quelques gouttes de baume rouge vulnéraire de *Dippel*, ayant été verſées dans la gueule d'un chien auquel on avoit ouvert l'artère crurale, firent ceſſer l'hémorrhagie, & donnèrent lieu à la formation d'un caillot qni boucha l'ouverture de l'artère. Mais, quoiqu'il ſoit très-intéreſſant de s'aſſurer de la préſence du principe aſtringent, & qu'il ſoit très-facile d'acquérir cette connoiſſance, cependant on trouve dans toutes les claſſes de la matière médicale des remèdes aſtringens auxquels on attribue les vertus les plus oppoſées, & l'on en voit d'autres que l'on dit aſtringens, ſans qu'ils aient cette qualité. M. *Heine* diſcute ces faits dans quarante-neuf paragraphes, & paſſe en revue la claſſe nombreuſe des plantes aſtringentes. Dans cette prodigieuſe énumération de végétaux, on remarque le cornouiller blanc de Virginie, & la fleur de mauve-maurice. Le premier eſt un arbre facile à cultiver; il ſe trouve dans les jardins botaniques. La mauve-maurice eſt cultivée comme plante uſuelle. Elle eſt annuelle & indigene à l'Italie, à l'Eſpagne & au Portugal.

Voilà deux végétaux dont M. *Heine* vient d'enrichir la claſſe de la matière médicale aſtringente.

Diſſertatio medico-practica ſiſtens eupatorii Græcorum vires, &c. C'eſt-à-dire, *Diſſertation de médecine-pratique ſur les vertus de l'eupatoire des Grecs*, ou *aigremoine ; par M. JEAN CONRAD BECKER, docteur en médecine. A Erford, chez* Nonnius, 1783. *In-4°. de 28 pag.*

26. Cet opuſcule renferme la deſcription botanique de l'aigremoine, ſa dénomination, ſa ſynonymie, ſon analyſe chymique, & l'énumération de ſes propriétés, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur.

L'aigremoine eſt inciſive, déterſive ; elle convient dans les maladies occaſionnées par des obſtructions, dans les hémorrhagies, l'incontinence d'urine, les flueurs-blanches, le crachement de ſang, & autres affections pour leſquelles les toniques ſont indiqués.

A l'extérieur, les anciens eſtimoient cette plante dans les luxations, les inflammations, les ulcères, les fiſtules, les congeſtions ; les douleurs nocturnes des articulations, les verrues. Mais c'eſt ſur-tout contre la gale que l'aigremoine eſt la plante de prédilection de M. *Becker.* Il cite pluſieurs exemples de ſes effets merveilleux contre cette maladie cutanée.

Un jeune homme, dit-il, âgé d'environ vingt-huit ans, d'une conſtitution lâche & molle, ayant commis pluſieurs fautes dans ſon

régime, fut attaqué d'une gale sèche, qui le fit souffrir pendant un an. Il fut purgé plusieurs fois; il prit des décoctions convenables pour adoucir l'âcreté de la lymphe; il se frotta ensuite avec un onguent où entroient le soufre & le mercure. Comme cette gale ne se dissipoit pas, M. *Becker* mit le malade à l'usage de l'infusion suivante.

Feuilles d'aigremoine, une once.
Réglisse découpée menue, un gros.
Mêlez.

On en prenoit une pincée pour une tasse d'eau chaude en forme de thé, matin & soir. Après un usage de quelques jours, la démangeaison cessa, les petits ulcères psoriques se desséchèrent; &, au bout de deux semaines, le malade fut parfaitement guéri.

Une femme de la campagne, âgée de vingt-deux ans, étoit depuis long-temps affectée d'une gale purulente, contre laquelle elle avoit employée divers remèdes; elle s'étoit imprudemment frottée avec un onguent qui avoit répercuté l'humeur psorique. Trois semaines après ces frictions, il lui vint des tumeurs aux jambes & aux pieds, accompagnées de grandes douleurs. C'est à cette époque, qu'elle vint consulter M. *Becker*, qui, lui conseilla d'appliquer sur ces tumeurs des feuilles d'aigremoine; par ce topique continué pendant quinze jours, elle se trouva complétement guérie.

M. *Becker* rappelle dans sa Dissertation trois espèces d'aigremoine, qui se trouvent dans l'histoire des plantes de *Morison*; savoir,

1°. l'eupatoire des anciens, qui eſt notre aigremoine des boutiques;

2°. L'eupatoire odorant de *Blois*; l'aigremoine odorante de *Camerarius*. Quoique *Linné* & d'autres botaniſtes ne faſſent pas une eſpèce particulière de cette plante, nous eſtimons avec *Miller* & d'autres anciens ſimpliciſtes, qu'elle n'eſt point une variété de l'aigremoine commune, puiſque cette dernière eſt rampante, & que l'odorante eſt toujours droite; que ſes feuilles, ſes épis de fleurs, ſon odeur, ſont abſolument différens de l'autre. Nous la cultivons depuis plus de vingt-cinq ans au jardin royal des plantes de Nancy, elle n'a jamais dégénéré. Il faut donc regarder l'aigremoine droite odorante, comme une eſpèce diſtincte & ſéparée des autres du même genre; d'ailleurs ſon aromat ne ſe fait ſentir qu'en broyant ſes feuilles, elles répandent alors une odeur agréable. On en prépare, (ſuivant *Philippe Miller*, dans ſon Dictionnaire des Jardiniers,) en Angleterre, un thé d'une charmante fraîcheur, & une tiſane rafraîchiſſante, que pluſieurs bons médecins preſcrivent aux perſonnes qui ont la fièvre.

La *troiſième* aigremoine, donc M. *Becker* parle d'après *Moriſon*, eſt le grand eupatoire romain odorant.

Cet opuſcule académique mérite d'être accueilli.

De camphora & partibus quæ eam conſtituunt: *Diſſertation ſur le camphre & ſes parties conſtitutives; par M. DAVID-AUGUSTE-JOSUÉ-FRÉD.*

KOSEGARTEN, de Schwerin, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier, 1785. *In-4° de 69 pag.*

27. Le camphre eſt une ſubſtance végétale, réſineuſe, fragile, blanche, luiſante, denſe, ſavonneuſe au tact, amère au goût, d'une odeur très-forte, qui approche un peu de celle du romarin, qui reſte ſuſpendue ſur l'eau, y brûle, & qui eſt diſſoluble dans les huiles & dans l'eſprit de vin. On retire le camphre du tronc & des groſſes branches d'un laurier à feuilles de ſaule, qui croît abondamment dans la partie occidentale de la Chine, du Japon, à l'île de Bornéo, & dans d'autres contrées orientales.

Cette diſſertation renferme à peu près tout ce qu'il y a d'eſſentiel à connoître ſur le camphre; ſon hiſtoire naturelle, ſon extraction, ſa purification, ſon étymologie, ſa force, ſes diſſolvans, ſes qualités, ſon emploi, ſon analyſe, ſes produits, ſes effets.

Le laurier camphrier eſt un arbre difficile à cultiver en Europe; il a peine à s'accoutumer à notre climat, même dans les ſerres chaudes; néanmoins il s'eſt conſervé pendant très longtemps dans le jardin électoral de Dreſde. M. *Koſegarten* donne dans cet écrit l'énumération des végétaux qui fourniſſent une ſubſtance camphrée. Il fait remonter l'uſage médicinal du camphre au temps d'*Avicenne*. Cette diſſertation eſt dédiée au prince *Frédéric-François*, duc de Mecklembourg.

J. T. GMELIN uber die neuern entdeckungen in der Lehre von der lufte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Lettres ſur les nouvelles découvertes dans la doctrine de l'air, & ſur ſon application à l'art de guérir. A Berlin, 1784. Grand in-8° de 272 p.*

28. La difficulté de réunir les différentes recherches ſur les airs, répandues dans un grand nombre d'ouvrages, a déterminé M. *Gmelin* a entreprendre ce travail, afin de préſenter au public un écrit dans lequel il puiſſe ſe procurer tous les éclairciſſemens néceſſaires, ſans être obligé de recourir à de nombreux volumes. La France poſsède depuis l'année dernière un excellent ouvrage dans le même genre (*a*).

M. *Gmelin* répond aux reproches qu'on fait à la chymie, ſur ce qu'elle a introduit dans la médecine une théorie fondée ſur les opérations ſpagiriques; il traite enſuite des ſubſtances qui voltigent ordinairement dans notre atmoſphère, & de leurs effets nuiſibles, principalement lorſqu'elles ſe trouvent dans des endroits clos & que l'air n'eſt pas renouvellé; de l'influence de l'air déphlogiſtiqué

(*a*) Eſſai analytique ſur l'air pur & les différentes eſpèces d'air. Par M. *de la Metherie*, docteur en Médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1785, in-8° de 474 pages.

ſur la chaleur & la rougeur du ſang ; de l'utilité & du déſavantage des vents ; de l'influence des végétaux ſur l'air atmoſpherique ; de l'eudiomètre ; des vertus médicinales de l'air fixe, &c. L'auteur a eu ſoin de porter un œil attentif au rapport que la doctrine de l'air peut avoir avec la diététique, la police médicale, la médecine clinique, les maladies des armées tant de terre que navales. On ne peut qu'approuver le plan & l'exécution de cet ouvrage.

Nouvelles expériences & obſervations ſur divers objets de phyſique ; par JEAN INGEN-HOUSZ, *conſeiller aulique, & médecin du corps de leurs Majeſtés impériales & royales, membre de la Société royale de Londres, &c. A Paris, 1785, chez* P. Théoph. Barrois le jeune, *libraire, quai des Auguſtins, n° 18, in-8° de 498 pag. Prix rel. 6. liv.*

29. Le public connoît trop les ingénieuſes expériences de M. *Ingen-Houſz*, pour ne point accueillir avec empreſſement ce volume d'opuscules détachées, où l'on traite des objets les plus intéreſſans de la phyſique actuelle. Ce volume eſt en partie une traduction des diſſertations qui ont été publiées dans les tranſactions philoſophiques ; mais on y trouvera beaucoup de choſes, qui n'étoient point connues. *La théorie de l'électrophore* y eſt plus développée

veloppée que dans les transactions philosophiques; & elle est à la suite d'un précis du système de M. *Franklin*, nécessaire pour ceux qui n'ont qu'une idée imparfaite de cette doctrine. La dissertation *sur l'air déphlogistiqué*, lue devant la société philosophique de Rotterdam, est considérablement augmentée. On retrouvera encore ici le mémoire sur *le degré de salubrité de l'air commun en pleine mer*, & augmenté de quelques notes. L'auteur a joint de nouvelles observations à celles qu'il avoit faites sur *le magnétisme, les aimans artificiels* & le *magnétisme de la platine*; observations qui se lisent dans le soixante-sixième volume des transactions philosophiques. Il a fait beaucoup d'additions à sa *théorie nouvelle de la poudre à canon, & de la poudre fulminante.*

Les deux autres pièces contenues dans ce volume d'opuscules, sont nouvelles.

L'une traite de *la différence de la célérité avec laquelle la chaleur passe à travers les différens métaux.* Il y fait voir qu'à quelques égards, il y a une certaine analogie entre la célérité de la marche du feu électrique, & celle du feu ordinaire ou de la chaleur, dans un grand nombre de corps; que, par exemple les métaux en général sont les meilleurs conducteurs du feu électrique, & qu'ils sont aussi, de tous les corps, ceux qui transmettent la chaleur le plus promptement.

L'autre pièce traite de la combustibilité des métaux, & l'objet qu'on s'y propose principalement, est de démontrer que les métaux sont capables de brûler dans l'air déphlogistiqué, de la même manière que les autres corps combustibles brûlent dans l'air commun: car ce qui

fait qu'un métal, qui a acquis un certain degré d'incandescence, ne continue point à brûler comme une bougie, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé, c'est que l'air commun déjà chargé de phlogistique, ne peut point absorber celui que le métal répand autour de lui; au lieu que l'air déphlogistiqué, dépouillé de principe inflammable, reçoit & absorbe aisément celui qui se dégage du métal, qui est dans un état d'ignition. Rien n'est plus digne de piquer la curiosité des physiciens, que des objets semblables, traités par un observateur aussi ingénieux & aussi exact que M. *Ingen-Housz* : rien par conséquent n'est aussi plus propre à faire desirer la publication du second volume d'opuscules qu'il annonce.

D. HENR. FRIED. DELII, med. prof. prim. Erlang. &c. Adversaria argumenti physico-medici. Fasc. III. *in-4°. A Erlang, 1783.*

30. La vaste érudition, & la célébrité justement acquise de M. *Delius*, sont un garant sûr de l'accueil que le public fera à cette collection des différentes dissertations qu'il a composées à l'occasion des disputes établies pour le doctorat en Médecine.

Le volume que nous annonçons contient quatre de ces dissertations académiques.

La première est intitulée, *Meditationes quædam in Medicinæ universæ partes.* Nous remarquerons que depuis la composition de cet opuscule, il s'est fait sur les différens objets qui s'y

trouvent, des découvertes qui rectifient quelques-unes des assertions de l'auteur.

La deuxième a pour titre, *Propositiones quædam medico-chirurgicæ, cum adversariis nonnullis Chemicis.* Les remarques chimiques font la partie la plus intéressante de cette dissertation.

Le titre de la troisième porte, *de Gratiola ejusque usu præsertim Chirurgico, cum corollariis nonnullis physico-chemicis.* L'auteur donne l'analyse chimique de l'herbe au pauvre homme, observe qu'on ne manque pas de purgatifs plus actifs & moins nauséabondes; que cependant on lui a vu produire des effets très-avantageux dans les ulcères aux jambes. Il prouve cette dernière assertion par cinq observations; & ajoute que l'extrait aqueux a plus d'efficacité que la poudre des feuilles; que cet extrait a procuré un soulagement considérable dans les ulcères fistuleux à la face.

La quatrième est intitulée, *de affectibus arthriticis, cum adversariis chemicis.* M. *Delius* avance qu'il y a une grande conformité entre la matière arthritique & la pierre urinaire. Il fonde même son assertion sur des expériences chymiques: de-là il passe à la considération de l'analogie qui règne entre les affections arthritiques & d'autres maladies, & de la différence qu'il y a entre la goutte & le rhumatisme, &c. Il apprécie ensuite le mérite des remèdes nouvellement préconisés contre l'arthritis, tels que la solution de la résine du gaïac dans le taffia, la rose de neige de Sibérie, quelques plantes vénéneuses, sans toutefois rapporter aucune expérience qui lui soit propre.

L'électricité forme le dernier sujet de ses

recherches. Il prétend que jusqu'ici elle n'a été que de peu d'utilité contre l'affection arthritique. La partie chymique concerne particulièrement l'acide du spath. Cet acide lui paroît être le même que celui du sel marin.

CAROLI A LINNÉ, equitis aurati de stella polari, archeatri regii amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ & auctæ, cum Tabulis æneis, volumen octavum, edidit JO. CHRIST. DAN. SCHREBERUS. *A Erlang*, *chez* Palm, 1785. *In-8° de 354 pag.*

31. Les dissertations qui composent ce volume, sont

1°. *Coloniæ plantarum.* Il arrive souvent que les botanistes rencontrent dans leurs excursions des plantes qui ne sont pas indiquées dans les catalogues des végétaux qui croissent spontanément dans les mêmes contrées où ils les trouvent. A quoi attribuer cette omission ? Il n'est pas naturel d'en accuser l'inexactitude des phytographes. Le chevalier *de Linné* pense donc que ce sont de nouvelles acquisitions que ces pays ont faites : il examine par conséquent la part que peuvent avoir à ces transplantations les oiseaux, les vents, les eaux & le commerce. Il désigne en particulier les plantes qui croissent depuis peu en Suède, & qui y

ont été transportées d'autres régions. Il fait enfin mention de plusieurs végétaux qui étoient inconnus anciennement dans quelques autres contrées, & qui y viennent à présent spontanément.

2°. *Medicus sui ipsius.* Cette Dissertation contient d'amples instructions relatives aux choses dites non-naturelles.

3°. *Morbi nautarum Indiæ.* L'auteur remarque que dans la partie de l'Inde, qui est limitrophe de la Chine, le pourpre blanc & rouge font de grand ravages; & que les navigateurs arrivés dans ces pays sont très-sujets au *cholera morbus.* Il attribue cette dernière maladie à l'usage excessif des tortues & des petits citrons aigres. Il croit encore que l'eau corrompue, dont on se sert sur les vaisseaux donne naissance au *tænia*, & rapporte que le charbon de terre en poudre, pris avec de l'eau-de-vie, passe pour spécifique contre ce ver. Le scorbut qui devient plus fâcheux dans les voyages de retour qu'il n'étoit lors du passage aux Indes, est arrêté dans ses progrès par l'usage des tortues à l'isle Ascension, &c.

4°. *Flora Akeroensis.*

5°. *Erica.*

6°. *Dulcamara.* Le chevalier *de Linné* avertit ici de ne pas confondre la douce-amère avec le *solanum quercifolium*, auquel elle ressemble beaucoup. Il croit que les tiges de ce végétal ont plus d'efficacité que le quinquina, la salsepareille & le gaïac. Leur principale vertu est de chasser les âcretés par les urines. Des observations qu'il a faites, l'auteur conclud que les tiges de la douce-amère sont très-effi-

caces dans la ſciatique, la jauniſſe, le ſcorbut, la ſuppreſſion des règles, les meurtriſſures, la gale, la maladie vénérienne.

7°. *Candora & flora Rybienſis.*

8°. *Fundamenta teſtaceologiæ.*

9°. *Reſpiratio diætetica.* Il eſt queſtion ici de la reſpiration de divers animaux, tant en ſanté qu'en maladie; comme auſſi des qualités qui rendent l'air plus ou moins propre à être reſpiré.

10°. *Fraga veſca.* L'auteur fait les plus grands éloges des fraiſes ſur-tout, & les regarde comme propres à purifier la maſſe du ſang.

11°. *Obſervationes in materiam medicam.*

12°. *Planta cimiſuga.* Cette plante ſe donne en Sibérie contre l'hydropiſie, c'eſt un vomitif doux, comparable à l'ipécacuanha.

13°. *Eſca avium domeſticarum.* On lit ici un catalogue des inſectes & des végétaux, dont les ſemences fourniſſent en Suède une partie de la nourriture des animaux domeſtiques.

14°. *Morum.* Le *Pline* du nord conſeille de conſerver les fleurs de cette plante dans des bouteilles bien bouchées. On en obtient, au moyen de la diſtillation, une huile très-précieuſe pour ſes qualités nerveuſes, ſudorifiques & diurétiques.

15°. *Viola ipecacuanha.* L'auteur conſeille de la donner en petites doſes dans les points de côté, & dans les fluxions de poitrine.

16°. *Plantæ ſurinamenſes.* On y trouve treize nouveaux genres.

17°. *Sedum paluſtre.* La gale, la teigne, le

mal de gorge gangréneux, la lèpre, le dragonneau, telles ſont les maladies contre leſquelles ce végétal peut être adminiſtré avec ſuccès.

18°. *Opium*. Il s'agit ici principalement de la vertu ſudorifique du ſuc du pavot.

19°. *Bigæ inſectorum*.

20°. *Planta aphyteia*.

21°. *Hypericum*.

Chemical Eſſays, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſais chimiques; par M. R. Watson, docteur en théologie, membre de la Société royale de Londres, & profeſſeur royal de théologie dans l'univerſité de Cambridge, Vol. IV, petit in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1786.

32. Quelques attraits que la chimie ait pour M. *Watſon* il s'eſt décidément déterminé à y renoncer & à ſacrifier tous ſon temps aux devoirs de ſon état. Ainſi, après avoir choiſi parmi ſes manuſcrits, les eſſais qui compoſent ce volume, il a condamné au feu tous les autres. S'il faut approuver cette action courageuſe, nous regrettons en même temps la perte que le public a faite.

Les articles, qui compoſent ce quatrième volume, roulent ſur la pierre calaminaire, la blende, le zinc, l'airain, l'*orichalcum*, le bronze, les compoſitions dont on coule les

cloches, les miroirs, &c. l'étamage la dorure, &c. l'ardoise de Werelant, le *lapis obsidianus* de Pline, &c.

Nous ne uous arrêterons qu'à un passage qui intéresse l'histoire littéraire, & dans lequel M. *Watson* revendique pour un de ses compatriotes l'honneur qui lui est dû.

Bergman, dans son histoire de la découverte de la méthode de tirer le zinc de la pierre calaminaire, dit-il, ne fait aucune mention du docteur *Isaac Lawson*, dont *Pott*, dans son essai sur le zinc, parle néanmoins avec beaucoup de respect, en nous apprenant qu'il a réellement obtenu de la pierre calaminaire, quelques grains de ce demi-métal; ensorte que, quoique *Henckel* soit le premier, *Lawson* est probablement le second chimiste de l'Europe, qui ait extrait le zinc de la calamine, Je n'ai pas pu m'assurer positivement, s'il est cet Anglois dont *Bergman* dit qu'il fit le voyage de la Chine, pour apprendre le procédé de cette fusion. Nos auteurs Anglois qui ont traité ce sujet, parlent de *Lawson* en termes très-honorables; je suppose que c'est d'après une connoissance personnelle, car ils ne renvoient à aucune relation écrite. Ainsi le docteur *Pryce* s'exprime de la manière suivante ». Feu le docteur *Isaac Lawson*, ayant observé que les fleurs de la cadmie, étoient les mêmes que celles du zinc, & qu'elles produisoient encore sur le cuivre les mêmes effets que ce demi-métal, muitiplia ses recherches jusqu'à ce qu'il eut trouvé la méthode de dégager de ce minérai, le zinc pur ». Le docteur *Campbell*, entre dans de plus grands détails encore dans

ſon *Survey of Britain.* « La conſidération, peut-être même la valeur de la calamine, ont beaucoup gagné depuis qu'un de nos ingénieux compatriotes a découvert qu'elle étoit la véritable mine du zinc. Ce compatriote étoit le docteur *Iſaac Lawſon*, qui mourut avant qu'il ait pu retirer aucun avantage de ſa découverte ». Les auteurs du ſupplément au dictionnaire de *Chamber*, publié en 1753, déclarent poſitivement que « le docteur *Lawſon* a prouvé le premier que la cadmie contient du zinc. Nous avons à preſent ſur pied une fabrique établie par les perſonnes qui ont découvert ce minérai; elle nous diſpenſera probablement d'importer du zinc en Angleterre ».

A tous ces témoignages, je n'ajouterai qu'un ſeul, qui pouvera que les Anglois ont ſu extraire, de la pierre calaminaire, du zinc, avant que M. *Van-Swaab* en enſeignât le procédé aux Suédois. Ce témoignage ſe trouve dans une diſſertation de *Henkel* ſur le zinc, publiée en 1757, où, parlant des grandes eſpérances que quelques perſonnes ont conçues de la poſſibilité d'extraire le zinc de la pierre calaminaire, il ajoute que cette méthode eſt déja connue en Angleterre; *ce qu'un Anglois arrivé depuis peu de Briſtol, dit avoir vu réuſſir dans ſon pays.*

Zoologica Danica, ſeu animalium Daniæ & Norwegiæ rariorum ac minus notorum deſcriptiones & hiſtoria: *Zoolo-*

gie Danoiſe, ou *Hiſtoire & deſcriptions des animaux rares & peu connus du Danemarck & de la Norwège, tome II, propres à ſervir d'explication à l'Iconologie des animaux; par* OTHON-FRÉDÉR. MULLER, *conſeiller intime du roi de Danemarck, des Académies des ſiiences de Bologne, de Stockholm, de Bohéme, de Paris, de Berlin, de Londres, de Danemarck, de Norwège, de Berne & de Dantzick. A Leipſick; & à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *1784. In-8° de 124 pag.*

33. Le premier volume de cette zoologie, parut à Coppenhague, en 1779. On s'empreſſa de le traduire en danois & en allemand. Le ſecond, qui fait le ſujet de cet article, a reçu le même accueil dans le Nord. M. *Muller*, que la mort a enlevé, depuis quelque temps, étoit ſurnommé *le Pline danois*, titre qu'il devoit à ſes profondes connoiſſances dans l'Hiſtoire naturelle. Ce Traité renferme des explications ſolides ſur les animaux rares que M. *Muller* a eu l'occaſion d'obſerver. Le but de ce ſavant naturaliſte, en publiant ce Recueil, a été d'épargner de grandes dépenſes aux perſonnes qui ne ſont pas en état de ſe procurer les ſuperbes planches qui repréſentent ſéparement les animaux décrits dans cette zoologie.

On trouve dans ce ſecond volume la deſcription complète & très-bien détaillée de plus de quatre-vingts eſpèces d'animaux, ſoit teſtacées, reptiles, quadrupedes, poiſſons, ou inſectes. A la phraſe ſpécifique & individuelle de M. *Muller*, ſuccède la ſynonymie, extraite d'*Aldrovande*, du chevalier *de Linné*, de *Fabricius*, de *Pallas*, de *Schreber*, de *Baſter* & autres. Chaque article eſt terminé par une indication préciſe des ouvrages où ſe trouve l'animal dont il eſt queſtion.

Parmi ces animaux nous remarquerons le *ténia* de la perche & celui du ſcorpion. Rien n'eſt plus curieux que leur hiſtoire. Il en eſt de même de l'hiſtoire de la ſangſue hippogloſſe & de la ſangſue à bandelettes.

Diſons un mot des cœurs-unis, animal marin, aſſez ſemblable aux zoophites, & décrit avec ſagacité, par M. l'abbé *Dicquemare*. Ce ſont des corps gris, ſales, comme la roche ſur laquelle ils ſont attachés, recouverts d'un même limon : ce groupe mamelonné offroit ſur chaque mamelon deux tuyaux creux, terminés à leur ouverture par ſix petits membres coniques ; chacun de ces mamelons & leurs tuyaux entrent en contraction de moment à autre, de ſorte qu'on voit toujours dans la maſſe quelque mouvement. Les cœurs-unis de M. l'abbé *Dicquemare*, ſont appellés par M. MULLER, *Aſcidia aſpera* ; il a trouvé cet être animé dans le varec qui croît ſur les rives de la mer de Norwège.



The natural hiſtory, *&c.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire naturelle de divers zoophytes curieux & peu communs, recueillis des différentes parties du globe; par feu* JEAN ELLIS, *arrangés ſyſtématiquement, & décrits par feu* DANIEL SOLANDER, *avec 62 planches. A Londres, 1786, in-4°.*

34. Ce livre eſt dédié à M. *Banck*, par la fille d'*Ellis*. Il eſt précédé d'un avertiſſement qui nous inſtruit qu'après la mort d'*Ellis* & de *Solander*, c'eſt aux ſoins généreux de M. *Banck* que nous ſommes redevables de ſa publication. Enſuite vient l'énumération des divers écrits d'*Ellis*; puis l'arrangement méthodique des zoophytes.

Seize genres compoſent ce ſyſtême.

1°. *Actinia*; il y en a dix eſpèces.

2°. *Hydra*; deux eſpèces qui ſont les ſeules du chevalier *de Linné*; ſavoir, l'*hydra fuſca*, & *griſea*: il rapporte enſemble ces deux zoophytes, étant les ſeuls qui appartiennent aux eaux fraîches & vives. Tous les autres ſont des productions marines.

3°. *Fluſtra*. On adopte ce nom, donné par le *Pline* ſuedois, au lieu de celui d'*Eſcharia*. Ce genre offre douze eſpèces.

4°. *Cellaria*; dix-huit eſpèces.

5°. *Tubularia*, vingt-deux eſpèces.

6°. *Sertularia*, trente-six espèces.

7°. *Pennatula*, dix espèces.

8°. *Gorgonia*; vingt-trois espèces. Il y a dans cet article une petite dissertation sur ce genre; on y prouve que les zoophytes ne croissent pas à la manière des plantes; mais qu'ils sont en tout conformes pour l'organisation aux animaux. M. *de Grandmaison* doit en publier la traduction dans le tome cinquième de ses Mélanges.

9°. *Antipathes*; six espèces. Ce zoophyte a été classé parmi les gorgones. *Solander* croit en devoir faire un genre nouveau, par rapport à ses épines & à sa substance gélatineuse.

10°. *Isis*; trois espèces.

11°. *Corallina*; trente-six espèces.

12°. *Millepora*; vingt espèces.

13°. *Tubipora*; une espèce.

14°. *Madrepora*; quatre-vingt-une espèces.

15°. *Alcyonium*; huit espèces.

16°. *Spongia*; treize espèces.

Cette zoophytographie est accompagnée de soixante trois planches, dont quelques-unes contiennent plusieurs zoophytes. Il y manque des explications qui ne se sont pas trouvées dans les papiers de *Solander*. Deux choses seroient encore nécessaires; l'exposition de ce nouveau systême, & des tables.

Dissertatio botanica del Sida, *&c.* C'est-à-dire, *Dissertation botanique sur le Sida, & sur quelques plantes qui lui*

ressemblent ; par ANTOINE-JOSEPH CAVANILLES *de Valence en Espagne. A Paris, chez* François-Ambroise Didot, 1785. *In-4° de 44 pages, avec treize planches gravées.*

35 Cette dissertation, sur un genre malvacé, a été analysée par les commissaires de l'Académie des sçiences, MM. *Adanson* & de *Jussieu*. Ce que nous allons dire, est extrait de leur rapport.

Le *Sida* de *Linné*, disent ces académiciens botanistes, désigné antérieurement par *Tournefort*, sous le nom d'*Abutilon*, se distingue des autres genres de mauves, principalement par son calice simple. *Linné*, en adoptant ce caractère distinctif, a décrit sous ce genre vingt-une espèces, dans la treizième édition de son *Systema plantarum*. On en retrouve vingt-sept dans la quatorzième édition, publiée après sa mort. M. de la *Marck* en donne trente-deux dans le premier volume de botanique de la nouvelle encyclopédie ; il n'avoit point connoissance des espèces contenues dans les herbiers de *Commerson* & autres, ni de celles qui ont été envoyées par M. *Dombey*, & par d'autres voyageurs. M. *Cavanilles*, qui a eu la facilité de parcourir ces différens herbiers, s'est proposé de les décrire toutes dans cette dissertation, & il en a porté le nombre jusqu'à quatre-vingt-deux, sans compter les variétés remarquables qui n'ont pas été omises. Chaque espèce y est distinguée par un nom adjectif, ou trivial, à la manière de *Linné*,

suivie d'une phrase descriptive, des citations des auteurs, & d'une description détaillée. Ces articles sont terminés par l'indication du lieu natal de la plante, de sa durée, de l'herbier dans lequel elle existe, du voyageur qui, le premier, l'a fait connoître, & par une critique raisonnée des diverses opinions sur la dénomination de ces plantes.

L'énumération de genres & d'espèces est précédée par une introduction, dans laquelle M. *Cavanilles*, expose l'objet & le motif de sa dissertation ainsi que les observations générales faites sur l'ensemble des espèces. Il a placé à la fin l'explication de treize planches gravées qui terminent l'ouvrage, & dans lesquelles sont figurées la plupart des espèces décrites.

Ce travail, qui a exigé beaucoup de recherches, & un examen détaillé des caractères spécifiques, est en général bien fait, propre à donner des notions plus exactes, sur un genre des plus étendus du regne végétal. M. *Cavanilles* continue ses savantes recherches. Il vient de donner une seconde dissertation sur les mauves. C'est ainsi que M. *Cavanilles* enrichit la botanique.

Les diverses espèces de *Sida* sont exotiques, étant originaires du Pérou, des Indes, du Brésil, de l'Amérique, de l'Afrique, de la Caroline, de Perse, du Mexique, du Sénégal, du Cap de Bonne-Espérance, de Monte-video, de la Sibérie, de la Suisse, de Bahama, de Lima, de Madère, de Java, du Malabar, des îles-Mahé, Philippines, Bourbon, Caïenne, de France, de Saint Domingue & de la Providence. Des quatre-vingt-

deux espèces décrites par M. *Cavanilles*, deux seulement peuvent être mises en usage en médecine ; savoir, l'abutilon ordinaire, ses proptiétés approchent de celles de la Guimauve, elle est émolliente, & fait urriner ; la seconde, est l'abutilon à feuilles en cœur, ou le *Sida cordifolia* du chevalier de *Linné*. Les Indiens l'emploient en décoctton pour le flux de sang, avec du riz pour toute nourriture.

Histoire des plantes de Dauphiné, tome premier, contenant une Préface historique, un Dictionnaire des termes de botanique, les classes, les familles, les genres, & les herborisations des environs de Grenoble, de la grande Chartreuse, de Briançon, de Gap & de Montelimar ; par M. VILLARS, médecin de l'hôpital militaire de Grenoble, membre de la Société littéraire de la même ville, correspondant de la Société royale de Paris, & de la Société royale des sciences de Turin, professeur de botanique. A Grenoble, chez l'auteur & les libraires ; à Lyon, chez les frères Perisse, *& chez* Piestre *&* de la Morliere ; *à Paris, chez* Prevost, 1786. *In-8° de 467 pag. Prix broché 9 liv. & 8 liv. pour les souscripteurs.*

36. M. *Villars* a dédié cette histoire des plantes à ses compatriotes. Ce que nous allons

dire pour donner une idée de cet ouvrage, eſt extrait du rapport de MM. les commiſſaires de la Société royale de médecine.

Dans la préface M. *Villars* donne une notice géographique de la province, qu'il diviſe en trois régions principales. Il expoſe enſuite les moyens qui l'ont amené à l'étude de la botanique ; il parle des maîtres qui lui en ont applani les voies ; il fait l'énumération de ſes travaux dans cette partie, & des diverſes herboriſations faites dans l'intérieur de la province, pour en connoître les productions. En citant chaque lieu parcouru, il nomme les plantes les plus rares qu'il y a obſervées, & dont quelques unes n'étoient pas encore connues. Ces détails ſont ſuivis de l'indication des auteurs qui ont traité des plantes du Dauphiné, entre leſquels il diſtingue *Berard*, pharmacien de Grenoble, & contemporain des Bauhins, dont il exiſte un ouvrage manuſcrit très-conſidérable, conſervé dans la bibliothèque publique de cette capitale de la province. Cette préface eſt terminée par les preuves de la néceſſité d'une méthode en botanique, par quelques notices des travaux des anciens & des modernes, par des réflexions ſur le choix le plus convenable, parmi les méthodes plus récentes & plus complettes, par l'expoſé des motifs qui ont engagé M. *Villars* à compoſer une nouvelle méthode, dont il développe le plan & les diviſions : « J'ai employé, dit-il, pour l'établiſſement de mes claſſes, le nombre ſeul des étamines de chaque fleur, la réunion de ces mêmes étamines par leur filet ſeulement : leur inſertion au calice, ou au réceptacle, ou

à l'ovaire, lorſqu'elles ſont au nombre de douze ». Cette manière d'enviſager les étamines, lui fait réduire à douze, vingt-trois claſſes du ſyſtême de *Linné*. Il en établit une treizième correſpondante à la vingt-quatrième du même auteur, fondée ſur l'abſence ou occultation de ces mêmes étamines. Cette méthode, ſelon lui, eſt plus ſimple, plus facile, plus propre à conſerver les familles naturelles. On pourroit lui obſerver, ſur ce point, pluſieurs raiſons que Meſſieurs de la Société royale allèguent avec connoiſſance de cauſe.

Après avoir fait quelques réflexions ſur les diverſes ſubdiviſions des claſſes des plantes, telles que les ſections, genres, eſpèces, ainſi que ſur la nomenclature, ſoit botanique, ſoit populaire, l'auteur préſente pour l'utilité des élèves, un dictionnaire des termes propres à la ſcience. Ce travail, qui a déja été fait par pluſieurs autres botaniſtes, offre en abrégé, & quelquefois d'une manière aſſez préciſe, une portion des connoiſſances déja acquiſes dans cette partie.

M. *Villars* retrace enſuite le plan général, & le tableau de ſa méthode ; il eſſaie de caractériſer les familles qui lui paroiſſent le plus naturelles, au nombre de vingt-ſept ; de déterminer leurs vertus générales, de reconnoître la nature & les propriétés des principes conſtituans des plantes. Après cette expoſition, il paſſe à la deſcription des genres indigènes du Dauphiné, qu'il diſtribue dans les claſſes & ſections de ſa méthode. Les caractères qu'il adopte ſont ceux de *Linné*, abrégés, tels qu'on les trouve dans les dernières éditions des eſpèces du botaniſte ſuédois.

Les plantes des environs de Grenoble dont il s'agit dans cette hiſtoire ſont diviſées en cinq herboriſations, qui commencent à cinq portes différentes de la ville. M. *Villars*, qui a parcouru ce canton avec ſoin, nomme les plantes ſelon l'ordre des lieux où il les a trouvées ; il emploie la nomenclature de *Linné*, & déſigne par une marque particulière, celles qui ſont nouvellement connues, & qu'il a le premier nommées & caractériſées ; il range par ordre aphabétique, dans une liſte particulière, les plantes qui croiſſent à deux lieues de la ville.

Cet ouvrage de M. *Villars*, doit être ſuivi de la deſcription générale & détaillée de toutes les plantes du Dauphiné. L'auteur connoît parfaitement les eſpèces, & les détermine avec exactitude. Son travail ſera ſpécialement utile aux botaniſtes de ſa province, qu'il guidera dans leurs recherches.

Il ne nous reſte plus qu'à donner un fragment que nous tirerons de l'article des ſaveurs & des odeurs propres à faire connoître les les vertus des plantes.

« Nous avons dit, après *Linné* & pluſieurs médecins célèbres, que les ſaveurs, l'odeur, la couleur & le lieu natal des plantes, pouvoient ſervir à nous faire connoître leurs vertus.

« La ſaveur nous fait diſtinguer des plantes amères, douces, acides, âcres, acerbes, viſqueuſes, ſèches, aqueuſes, graſſes, &c. Celles qui ont quelqu'une de ces ſaveurs particulières, en ont probablement les vertus. Je dis probablement, car la ſaveur amère de l'abſinthe & de la coloquinte ne nous indique

pas que l'une est propre à fortifier l'estomac & la digestion, tandis que l'autre, le moleste, purge, & le trouble; ni que la saveur légérement piquante du tartre stibié, le rend très-émétique, tandis que le goût piquant du sel de nitre, le rend incisif & rafraîchissant ».

« Telles sont les loix de l'économie animale; l'architecte qui les a établies semble s'en être réservé le secret: du moins sont-elles au dessus de nos calculs & de nos systêmes. Chaque règle a son exception, & chaque individu, a son caractère particulier qui le distingue ».

« Les amers sont toniques.... les doux tempèrent.... les acides appaisent la soif.... les âcres échauffent.... les acerbes ou astringens rapprochent nos fibres.... les visqueux ramollissent.... ainsi que les substances grasses... les plantes sèches absorbent l'humidité superflue de nos parties.... les aqueuses délaient.... les odeurs fortes sont cordiales.... les odeurs agréables récréent, &c. »

Nous exhortons M. *Villars* de presser la continuation de son histoire des plantes du Dauphiné, parce que nous sommes persuadés que les botanistes l'accueilleront avec distinction.

Exercitationes physico-medicæ de admiranda naturæ simplicitate, & de utili quidem sed admodum limitanda medicina populari. Aut. LEON. LUD. FINKE, doct. & prof. med. in Acad.

Lingensi. *In-8° de 570 p. A Rinteld, chez* Bœsendahl, 1785.

37. M. *Finke* nous promet dans l'avant-propos de publier un ouvrage sous le titre, *de Medicina variarum gentium indigena atque populari*, dans lequel il réunira tout ce qu'il trouvera dans les voyageurs anciens & modernes sur les objets de médecine propres aux diverses nations. Il s'est déjà fait connoître avantageusement par une dissertation *de morbis biliosis anomalis ;* & dans les deux discours qu'il donne ici au public, il soutient l'opinion favorable qu'on a conçue de lui. Il a prononcé le dernier en 1780, à l'occasion de la prise de possession de la chaire de médecine, & le premier en 1784, lors de sa démission du rectorat de l'université. Il a néanmoins supprimé dans l'un & l'autre tout ce qui n'étoit que des ornemens oratoires.

Bedenklichkeiten uber die itzige lage der Heilkunst, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur l'état actuel de l'art de guérir ; par M. le docteur* METZLER. *In-8° de 101 pag. A Augsbourg, chez les héritiers* Rieger, 1785.

38. Il y a des hommes d'une humeur chagrine qui trouvent à redire à tout. Ils demandent par-tout une perfection qu'il n'est pas donné aux choses humaines d'acquérir. M. *Metzler* paroît avoir une dose de cette humeur. Il s'en prend à l'art de ce qu'il y a des

médicastres ; de ce que des ignorans ſont décorés d'un titre qui les autoriſe à exercer la médecine ; de ce qu'il y a eu en tout temps, comme il y a encore aujourd'hui, des détracteurs de l'art. Il expoſe enſuite les imperfections des loix & préceptes relatifs à la conſervation de la ſanté. Il parle des ſages-femmes, des eccléſiaſtiques, des droguiſtes, des pharmacies des couvens, des barbiers, &c. &c. Il décrit dans une autre partie de ſon ouvrage l'éducation que, ſelon lui, un médecin doit recevoir, & prend, dès les premières inſtructions, les études qu'il voudroit qu'on fît faire à un élève en médecine, &c. &c.

Nos 1, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 20, 22, 28, 30, 31, 32, 37, 38, M. GRUNWALD.
2, 3, 4, 5, 6, 17, 29, M. ROUSSEL.
13, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 33, 34, 15, 36, M. WILLEMET.

Errata pour le cahier d'avril.

Page 89, ligne 29 & *ſuiv.* Je preſcrivis ſur le champ le bandage, *liſez*, je fis ſur le champ ôter le bandage, & je preſcrivis des applications réſolutives animées, la diète & les boiſſons précédentes.

Cahier de mai.

Page 212, ligne 10, au lieu de *la*, liſez les.
Page 227, ligne dernière, pède, *liſez* pode.

Page 346, ligne 4, effacez &.
Page 349, ligne 20, de, *lisez* du.
Page 350, ligne 9, Ellior, *lisez* Elliot.
Page 370, ligne 3, quelque, *lisez* quelle que.
Page 407; ligne 7, 220, *lisez* 210.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1786. A Paris, ce 24 juin 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1786.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

Nº 8.

Topographie de l'hôpital de Meaux.

MEAUX est une ancienne ville de France, à dix lieues de Paris, située dans une plaine fertile, arrosée par la Marne.

Cette rivière traverſe la ville qu'elle partage en deux parties, dont l'une eſt appelée *la Ville*, & l'autre *le Marché*. L'hôtel-dieu eſt placé dans l'intérieur de la ville, dans le voiſinage de la cathédrale. Cet hôpital, dont la fondation eſt ancienne, eſt fort bien doté ; les bâtimens en ſont ſolides, étendus, & en général aſſez bien diſtribués.

Il y a deux grandes ſalles au rez-de-chauſſée, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ces deux ſalles ſe tiennent, & forment enſemble une eſpèce de triangle : elles ſont bien aérées ; &, au lieu de poêle, il y a deux grandes cheminées. Elles ſont diviſées par une ſéparation exacte ; mais, comme les femmes ſont obligées de traverſer la ſalle des hommes pour parvenir à la leur, il y a toujours une communication directe & trop fréquente entre ces deux ſalles.

Chacune des ſalles conſacrées aux malades contient cinquante lits de fer, mobiles au moyen de roulettes. Ces lits ſont garnis pendant l'été de rideaux blancs ; ils ſont ſans ciel ; leur largeur eſt aſſez grande pour qu'on puiſſe y coucher deux malades en cas de beſoin ; mais ils ſont garnis de lits de plumes, ce qui eſt ſujet à bien des inconvéniens.

Il n'y a qu'une ſeule cour pour la promenade des hommes & des femmes.

On reçoit dans cet hôpital les malades de maladies aiguës, les femmes en couche; mais on y admet difficilement les malades de maladies chroniques.

Il y a une pratique très-utile dans cet hôpital, c'eſt de couper les cheveux à ceux qui ſont attaqués d'une maladie grave, & de plonger leurs vêtemens dans une chaudière d'eau bouillante.

On reçoit à l'hôpital de Meaux les petites-véroles, qui ſont ſéparées des autres maladies, & placées dans une ſalle qui ſe trouve ſituée à côté des latrines.

Les petites-véroles en général n'y ſont pas dangereuſes; &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a attribué au voiſinage des latrines qui répandent une odeur infecte, la bénignité de ces maladies.

L'hôpital général de Meaux eſt très-bien ſitué, & aſſez beau. Ses bâtimens ſont en bon état; il contient deux cents perſonnes, dont cent enfans, cinquante garçons & autant de petites filles, & cent vieillards de l'un & l'autre ſexe. Les dortoirs ſont fort propres & fort aérés, particulièrement ceux des enfans. On occupe ces enfans à filer du coton pour faire les

étoffes que l'on fabrique avec cette matière. Cette maiſon eſt gouvernée par douze Sœurs de la Charité qui ont un revenu fixe, ſans compter les charités qu'elles reçoivent.

Il y a une infirmerie où les différens ſexes ſont traités dans des ſalles particulières. Beaucoup d'enfans ont des ophthalmies; beaucoup d'autres ſont cacheſtiques, & attaqués de cette maladie caraſtériſée par les obſtruſtions au méſentère & la dureté du ventre, à laquelle on donne le nom de carreau. On attribue cette maladie à l'uſage du blé gâté.

RÉFLEXIONS.

Cette courte deſcription de l'hôpital de Meaux fait voir avec quelle facilité les abus s'introduiſent dans les maiſons les mieux diſpoſées pour le bon ordre, & comment avec un peu d'attention on découvre preſque toujours le mal à côté du bien. Il eſt étonnant que dans un hôpital riche & bien réglé, la ſéparation des ſexes ne ſoit pas plus marquée. En général, c'eſt un vice de conſtruſtion dans un hôpital, qu'une ſalle ſerve de paſſage pour parvenir dans une autre, à cauſe du bruit, du tumulte & de la malpropreté qui en réſultent; mais ce vice

eſt ſur-tout très-repréhenſible, lorſqu'il oblige les femmes à traverſer la ſalle des hommes, ou les hommes à traverſer celle des femmes : on ſent par les mêmes motifs combien il eſt néceſſaire que les promenoirs ſoient différens pour les différens ſexes; & quand l'adminiſtration de l'hôtel-dieu de Meaux donnera à cet hôpital cette augmentation néceſſaire, elle s'occupera ſans doute d'établir des cours aérées plantées d'arbres, & ſuffiſamment grandes. C'eſt multiplier les bienfaits que les pauvres reçoivent dans les hôpitaux, ou plutôt c'eſt donner à ces aſyles ſi honorables pour l'humanité, les conditions qui leur conviennent, que d'y réunir tout ce qui eſt propre à perfectionner la guériſon, & à aſſurer la convaleſcence des malades.

Des lits de fer, mobiles ſur des roulettes, & ouverts par en-haut, ſont un établiſſement qui fait le plus grand honneur à l''adminiſtration de l'hôpital de Meaux. Il en réſulte beaucoup d'avantage, tant pour la propreté des malades, & pour la circulation de l'air autour d'eux, que pour la facilité de nettoyer ſouvent la place qu'occupent ces lits ſans fatiguer les malades. Lorſqu'on aura ſubſtitué des paillaſſes de crin & des ma-

telas aux lits de plume, on aura donné à ces lits le degré de perfection dont ils ont besoin pour servir de modèles en tout point (*a*).

Si la petite-vérole n'est pas meurtrière dans l'hôpital de Meaux, c'est sans doute qu'elle y est raremenr confluente, & que le traitement de cette maladie est sage, méthodique, & conforme aux principes de la saine médecine ; & la raison sur laquelle on fonde la bénignité de la petite-vérole dans cet hôpital, doit paroître aussi peu valable aux yeux des médecins que des physiciens. Le voisinage des latrines, c'est-à-dire celui d'un air chargé de parties alkalines, méphitiques & putrides, ne peut qu'être malfaisant pour des malades affectés de maladies aiguës ; mais il doit être encore plus dangereux pour des malades attaqués d'une maladie éruptive. L'avantage que l'on retire dans les petites-véroles d'un air pur & fréquemment renouvelé, est trop reconnu pour qu'il soit besoin d'insister sur ce sujet. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'opinion reçue dans l'hôpital de Meaux sur cet article

---

(*a*) C'est encore un défaut d'avoir donné trop de largeur à ces lits ; il auroit mieux valu en augmenter le nombre, & les disposer de manière qu'il ne fût jamais possible d'y coucher les malades deux à deux.

eſt une opinion populaire qu'on retrouve encore dans quelques endroits, mais qui paroît dénuée de tout fondement (*a*). L'air qui s'exhale des latrines eſt un air inſalubre, & ſemblable, à quelques égards, à celui qui ſe forme dans les ſalles des hôpitaux trop remplis de malades. Or on a eu des preuves répétées du mauvais caractère que prenoient les petites-véroles placées dans ces ſalles. Il y a quelques années, on obſerva dans un des plus grands hôpitaux de France, que beaucoup d'hommes attaqués de petite-vérole perdoient la vue, tandis que la même choſe n'arrivoit pas aux femmes, & on en trouva la raiſon dans la poſition de la ſalle où étoient placés les hommes affectés de cette maladie, poſition d'autant plus inſalubre, qu'elle ſe trouvoit comme l'égoût de pluſieurs autres ſalles dont elle recevoit les émanations.

L'obſtruction du méſentère qui a été obſervée ſur les enfans de l'hôpital général, eſt une maladie malheureuſement

(*a*) On a remarqué que les vidangeurs étoient préſervés de quelques maladies de la peau, mais la maladie vénérienne fait chez eux les progrés les plus rapides & les plus fâcheux. *Voyez* les Recherches ſur la nature & les effets du méphitiſme, par M. *Hallé*, pag. 159.

fort commune dans les maiſons des pauvres de ce genre. En général, on peut être certain qu'elle doit ſon origine à la mauvaiſe nourriture, mais elle a ſouvent lieu ſans que le pain ſoit fait avec du blé de mauvaiſe qualité. Du pain mal fermenté, mal cuit, ou un régime mal réglé, & particulièrement une trop grande abondance de farineux ſecs & mal préparés, voilà la ſource d'une maladie qui fait périr miſérablement beaucoup d'enfans dans les hôpitaux de cette claſſe. Un peu plus d'attention dans le choix des alimens qu'on donne aux enfans, & quelques ſoins particuliers, ſauveroient beaucoup de ces malheureuſes victimes. Les carottes, les bettes, les navets & d'autres racines ſucculentes données de temps à autre, quelquefois des légumes verds, des fruits rouges en été, un peu de vin aux plus débiles, des vêtemens ſuffiſans à tous, le travail & l'exercice proportionnés à l'âge & à la ſaiſon : voilà les moyens de prévenir la cachexie des enfans dans les maiſons des pauvres; ces moyens, que l'on commence déja à mettre en uſage dans quelques-uns de ces hôpitaux, ſont faits pour faire bénir leur inſtitution, & pour aſſurer à l'Etat une population nombreuſe & robuſte.

SUITE DES OBSERVATIONS DE CHIRURGIE.

VIIIe OBSERVATION.

Extirpation de matrice ; par M. FAIVRE, chirurgien en chef de l'hôpital civil de Vesoul.

Une femme de dix-neuf ans, mariée à un cavalier du régiment Dauphin, accoucha, le premier avril 1767, dans les plus heureuſes diſpoſitions ; mais l'impéritie & la témérité de la ſage-femme qui reçut ſon enfant, lui firent éprouver l'accident le plus affreux. Cette matrone ignorante, trouvant de la réſiſtance dans l'extraction de l'arrière-faix, tira avec la plus grande violence, pour le ſéparer de la matrice. L'accouchée ſe plaignit de la plus vive douleur, & il ſe fit une perte conſidérable, qu'on chercha à arrêter par le moyen d'une potion tonique. Peu de temps après, l'accouchée ſe plaignit d'un nouveau ſymptôme, en diſant qu'elle ſentoit un poids énorme à la région de la matrice ; & en ſe préſentant pour uriner, elle apperçut avec effroi, ſur les bords de la vulve, un corps gros comme

le poing. La ſage-femme, bien loin d'être inſtruite par cet accident de la faute qu'elle avoit commiſe, a recours à une manœuvre plus barbare encore que la première, en travaillant de toutes ſes forces à arracher cette tumeur qu'elle prenoit pour un corps étranger.

Cette femme ayant en vain épuiſé ſes forces pour extraire ce corps étranger qui avoit augmenté de volume entre ſes mains, me fit prier de venir à ſon ſecours. Je trouvai la tumeur groſſe comme la tête d'un enfant; & ſi j'avois pu méconnoître au premier coup-d'œil que cette tumeur étoit formée par la matrice renverſée, le ſang qui s'en échapoit encore goutte à goutte, & une couche de l'arrière-faix déchirée, qui y étoit adhérente, m'en auroient promptement inſtruit.

Je fis en vain quelques tentatives pour opérer la réduction; &, voyant qu'il m'étoit impoſſible de réparer le déſordre qui avoit été commis, je dis qu'il falloit ſaigner la malade, lui faire des fomentations émollientes, lui appliquer des topiques de même nature, & lui préparer tout de ſuite un bain tiède.

Ces conſeils furent aſſez mal exécutés. A ma ſeconde viſite chez cette malade, j'y trouvai un médecin, qui, jugeant ainſi

que moi que ce cas étoit un renverſement complet de matrice, me propoſa d'en faire ſur le champ la ligature. Cette entrepriſe me parut prématurée, parce qu'on pouvoit encore eſpérer de la réſolution, & que d'ailleurs, dans l'état d'inflammation où étoit l'*uterus*, il y avoit à craindre qu'un étranglement artificiel, tel que celui qui eſt produit par la ligature, ne propageât l'état inflammatoire aux autres viſcères du bas-ventre.

Pendant quelques heures, je conçus l'eſpérance de voir naître un état plus avantageux ; mais, ſur la fin de la journée, je m'apperçus que je ne parviendrois jamais à prévenir les ſuites dangereuſes de l'inflammation. Déjà l'odeur qui s'exhaloit de la tumeur, annonçoit la gangrène. Il étoit temps de recourir au dernier moyen qui ſe préſentoit pour tâcher de ſauver la vie à cette infortunée, & je la fis transporter pour cet effet à mon hôpital.

Depuis pluſieurs ſiècles des praticiens reſpectables nous ont donné l'hiſtoire d'heureuſes extirpations de matrice. Etoit-ce dans des circonſtances auſſi orageuſes ? Cette pauvre femme venant d'accoucher, toutes les évacuations néceſſaires dans ce moment étoient ſuppri-

mées ; la gangrène de la matrice paroiſſoit un coup mortel ; la ligature en pouvoit être un ſecond, & c'étoit cependant le ſeul moyen qui pût être employé.

Une heure après l'arrivée de cette femme à l'hôpital, je fis la ligature ſuivant les principes de l'art, après avoir préalablement introduit une petite ſonde dans le méat urinaire pour diſtinguer ce canal, le dégager & le préſerver de tout accident. Pluſieurs médecins & chirurgiens furent préſens à cette opération, & entre autres M. *Fallot*, médecin de l'hôpital, & M. *de Sallcneuve*, chirurgien-major du régiment Dauphin cavalerie. Je ne diſſimulerai pas que l'état de la malade ne fut plus qu'une alternative de vomiſſemens, de convulſions, de tiraillemens inexprimables vers les reins, de tenſion au bas-ventre juſqu'à la chûte de la matrice, qui ne ſe fit que vers le vingt-ſeptième jour, à compter de celui de la ligature. Outre ces accidens, il y eut conſtamment une fièvre continue, avec des redoublemens très-longs & très-forts. Il ſurvint de plus, au bout de quelques jours, un dévoiement qui pouvoit être utile ſous certains rapports, mais qui n'en étoit pas moins dangereux. Quelque temps après la diarrhée, je vis

naître un autre ſymptôme qui me parut de bien plus mauvaiſe nature. C'étoit un engorgement œdémateux des extrémités inférieures, qui devint ſi exceſſif, que pour prévenir la gangrène, je fus obligé, en pluſieurs endroits, de débrider par de profondes ſcarifications, & de faire un panſement relatif.

Après que la ſéparation de la partie morte & de la partie vivante fut faite, les débris de la portion du vagin détachée de la matrice, donnèrent pendant un mois, des ſuppurations fétides; mais cette plaie ſe cicatriſa enſuite promptement, & il a ſuffi d'employer, pour cet effet, une mèche légèrement enduite de baume verd, aidée d'une teinture de quinquina. La malade fut enfin guérie, mais je ne l'abandonnai pas ſans lui faire un cautère à chaque jambe pour ſuppléer aux évacuations dont elle alloit être privée. Cette femme reprit des forces avec une promptitude étonnante, & ſa ſanté s'eſt ſoutenue avec vigueur.



IXe OBSERVATION.

Sortie des urines par le nombril dans une jeune fille de douze ans, occasionnée par la présence d'une pierre à l'orifice de la vessie; par le même.

La nommée *Marguerite, Piquet* de Vesoul, âgée de douze ans, urinoit depuis quatre ans par le nombril; & pendant ce long intervalle, il n'étoit sorti aucune goutte du fluide urineux par les voies ordinaires. Epuisée de fatigue, de douleurs, d'insomnie, elle inspira les plus grandes craintes, lorsqu'à la fin l'on vit se former à la surface extérieure de l'abdomen un engorgement considérable, produit par l'éruption accidentelle des urines dans le tissu cellulaire de la peau, des muscles & du péritoine; & c'est ce qui la fit transporter à l'hôpital dans le cours du mois de mai 1786.

En sondant la malade par les voies ordinaires, je fus arrêté vers le fond du canal, dont les parois, quoique rapprochées, ne m'empêchoient cependant pas, lorsque la malade étoit debout, de distinguer avec ma sonde, par des impulsions légères, un corps dur qui faisoit obstacle à la sortie des urines.

L'ouverture à la région ombilicale, que la nature ingénieuse s'étoit ménagée dès les premiers temps de l'adhérence du corps étranger, offroit un chemin sûr pour arriver à la vessie ; c'est pourquoi, pénétrant par cette nouvelle route dans l'intérieur de cet organe, je touchai une pierre fixée vers son orifice intérieur, mais mobile par l'endroit où je l'atteignis.

Je conçus que la pierre n'étant adhérente à la vessie que par un point de sa surface, pouvoit être ébranlée, & facilement extirpée, en pratiquant une ouverture convenable ; mais il falloit des moyens propres à être adaptés à la circonstance. Je crus qu'il n'y en avoit pas de plus simple & de plus sûr, que d'introduire ma sonde dans la vessie par l'ouraque, & j'en espérai d'autant plus, que malgré l'épaisseur naturelle des tégumens du bas-ventre, & leur engorgement, le bout de ma sonde étoit sensible à l'extérieur.

En conséquence, après avoir pris sur ce cas important l'avis de M. *Fallot*, médecin de l'hôpital, & de M. *de Salleneuve*, chirurgien-major du régiment Dauphin, je fixai l'opération au lendemain, persuadé que l'indication la plus

preſſante étoit de rétablir le cours des urines, & raſſuré d'ailleurs par la force de la jeune malade, & par ſa bonne conſtitution.

Au moment de l'opération, l'enfant fut couchée ſur une table ſans être lié; je la fis ſeulement maintenir par quatre aides vigoureux. La tête & les feſſes étoient un peu élevées. Après avoir introduit dans la veſſie par l'ouraque une ſonde canelée, je fis la coupe des tégumens, à environ trois travers de doigt de la ligne blanche, en finiſſant aux os pubis. Je priai alors M. *de Salleneuve*, qui maintenoit la ſonde, de la porter avec un peu de force contre les muſcles du bas-ventre, alors dénudés, pour me ſervir de guide, & les comprendre dans une ſeule coupe avec les membranes de la veſſie ſur une longueur à-peu-près pareille à celle que je venois de faire à la peau, & dans la proportion du volume de la pierre que je pouvois évaluer à celui d'un œuf de pigeon.

Pour faciliter ce coup de main, je fis baiſſer en arrière la tête & les feſſes de l'enfant; & guidé par la canelure de la ſonde, je l'exécutai avec un large & court ſcapel, qui me ſervit de lithotome. L'enfant ſe ſoutenoit avec une fermeté

bien au dessus de son âge ; je l'exhortai à persister, car il falloit saisir la pierre & la tirer sans violence. Je craignois en l'ébranlant de déchirer la membrane interne de la vessie ; mais je fus assez heureux pour saisir la pierre avec des pinces à pansemens, & pour la tirer après quelques secousses peu fortes.

Après cette extraction, l'enfant fut promptement porté dans son lit, où mon premier soin fut de tenter l'introduction de la sonde par le méat urinaire dans la vessie. J'y arrivai après un petit travail, & je fixai la sonde en l'attachant à la ceinture par les moyens ordinaires.

Les suites de l'opération ne furent pas moins heureuses. Les urines infiltrées se dissipèrent par la plaie des tégumens avec la plus grande célérité, & la cicatrisation auroit été très-prompte, si la petite malade, fatiguée de la présence continuelle de la sonde dans la vessie, ne se fût avisée de la tirer souvent pour se soulager ; ce qui fit porter de nouveau les urines à la plaie & à l'ouraque. La convalescence fut imparfaite tant que la malade continua de toucher à la sonde ; mais enfin au bout de quatre mois, les fausses routes furent fermées, & le bas-ventre réduit à son volume naturel. La

ſonde devint abſolument inutile, & les urines ſortirent par les voies ordinaires.

Xe OBSERVATION.

Fracture remarquable du tibia; par le même.

En 1772, je fus mandé à *Noidan* pour y voir un jeune homme, qui depuis ſept mois revolus ſouffroit les douleurs les plus cruelles pour une fracture à la jambe droite, dont la conſolidation n'étoit pas plus avancée que le premier jour de ſon malheur, malgré les tentatives & les ſoins de pluſieurs chirurgiens, qui depuis quelque temps avoient renoncé à l'eſpoir de le guérir.

Ce malade, de la meilleure conſtitution, étoit ſans fièvre; la jambe n'étoit point enflée; les fiſtules de pluſieurs dépôts qui s'étoient formés au mollet, ſoit par l'attitude, ſoit par l'irritation des bandages, étoient taries; & on ne pouvoit ſoupçonner les humeurs d'être infectées par un virus. Je ne trouvai à l'endroit de la fracture qu'une légère fiſtule dont il ſuintoit une liqueur à peine ſuffiſante pour mouiller la charpie. Un ſtylet que j'introduiſis par cette ouverture, me conduiſit ſur la face interne du tibia, qui me

parut dénudée, & de-là dans une cavité profonde, formée par l'intervalle qui se trouvoit entre les deux bouts de l'os, anciennement rompu; la crête inférieure du tibia n'étoit point parallèle à la supérieure, & il y avoit quelques lignes de différence entre l'une & l'autre, l'on voyoit de plus une dépression sensible à la face interne de cet os, & à côté de la fracture vers la partie moyenne de la jambe.

Sur la face externe du même os, dans un point correspondant à la fracture, j'apperçus une pointe d'os, dont le corps étoit implanté dans une petite tumeur circonscrite. Cette pièce étoit vacillante; l'attention que je mis à l'examiner rappela aux parens, que dans le cours du premier traitement, il s'étoit échappé deux pièces pareilles, que je me fis représenter. La plus large s'étoit détachée de la lame compacte extérieure: la petite plus épaisse appartenoit au corps du tibia; mais, ni la pièce osseuse mobile, ni les pièces d'os détachées & sorties par la plaie, ne pouvoient me rendre raison de ce que la fracture ne s'étoit pas réunie depuis sept mois dans aucun point de sa circonférence. J'en étois à toutes ces recherches, lorsque d'une main je levai la partie su-

périeure de la jambe, & de l'autre je saisis l'inférieure pour essayer des mouvemens qui confirmassent le rapport de mobilité dont on se plaignoit. Quel fut mon étonnement, lorsque ébranlant la partie inférieure de la jambe contre la supérieure qui étoit assujettie, j'exécutai des mouvemens de charnière entrecoupés, accompagnés d'un bruit sec & obtus. Le malade, attentif aux mouvemens de surprise dont je ne fus pas le maître, s'attendoit à me voir confirmer l'amputation à laquelle il avoit été condamné par ceux qui m'avoient précédé; mais je trouvai au contraire dans le mouvement que je venois de faire exécuter des motifs de rassurer le malade sur la nécessité de l'opération qu'il redoutoit.

Le mouvement sec & borné lorsque je levai & abaissai la partie inférieure du membre, la cause de la fracture qui avoit été faite par un coup de pied de cheval vigoureux, me firent soupçonner qu'il y avoit un éclat d'os fixé entre les deux bouts du tibia rompu; & en répétant l'élévation & l'abaissement, je fus de plus en plus convaincu de l'existence de ce corps intermédiaire; mais d'un autre côté j'étois étonné qu'un corps étranger, disposé comme je le supposois,

n'eût pas porté pendant ſept mois plus de déſordre dans les parties molles extérieures, & qu'il n'y eût pas eu plus d'accidens. Je me rappelois ce fait rapporté par *Van-Swieten*, d'un avant-bras fracturé où la nature ingénieuſe avoit, au défaut de l'art, formé une ſorte d'articulation en forme de charnière; & je ſongeois qu'il étoit poſſible dans la circonſtance préſente d'eſpérer une pareille terminaiſon. Mais en continuant mes réflexions, je vis que par cette expectation, le malade étoit preſque sûr de perdre ſon membre, & peut-être même la vie; & je pris ſur moi de le déterminer à une opération qui pouvoit lui ſauver l'un & l'autre. Le malade, ennuyé de ſouffrir depuis ſi longtemps des douleurs inutiles, ſe décida avec courage à l'opération; & pour me prouver ſa réſignation, il ſe fit tranſporter à l'hôpital, où les chirurgiens éloignés du tumulte & à l'abri des contrariétés qu'il eſt aiſé de leur ſuſciter ailleurs, trouvent l'ordre, la tranquillité & le ſang-froid qui doivent accompagner les grandes opérations.

Il falloit attaquer la fracture, & la découvrir au point, non-ſeulement de reconnoître le corps étranger, mais de l'extraire librement. Je commençai par

dénuder les faces internes & externes du tibia, ſans trop m'embarraſſer du dégât que j'étois obligé de faire ſur ces parties. Après avoir enlevé pluſieurs fragmens iſolés, je demêlai au milieu de la fracture une aſpérité étrangère que je ne pus pas caractériſer au premier coup-d'œil, à cauſe du ſang & des autres ordures dont la plaie étoit recouverte. Mais, après avoir abſorbé tout le fluide ſanguinolent, je tirai une pièce d'os enclavée dans la fracture, du diamètre d'un pouce & demi; cette pièce cave d'un côté, & convexe de l'autre, comprenoit toute l'épaiſſeur du tibia. Son extraction ne fut ſuivie d'aucune liqueur dépravée provenant de la cavité médullaire, comme on auroit pu le craindre; il y avoit carie à la face interne de l'os, mais les deux bouts de la fracture n'étoient éloignés l'un de l'autre que d'une diſtance égale à la convexité de la pièce du tibia. Je cautériſai par le moyen du feu toutes les parties qui étoient altérées; & après avoir attaqué tour-à-tour les caries & les autres altérations sèches de l'os, je ramenai au niveau l'une de l'autre les deux extrémités de l'os fracturé, qui furent réunies par le moyen d'une végétation oſſeuſe, qui, partant des deux

bouts fracturés, répara la perte de substance qui avoit eu lieu dans cette fracture. La guérison de ce malade étoit complète au bout de six mois, & le bon état du péroné, qui n'avoit point du tout souffert ni de l'accident, ni de ses suites, assura & accélera la guérison.

XIe OBSERVATION.

Plaie contuse avec déchirement complet du muscle biceps; par M. DUCHEMIN, chirurgien-major de l'hôpital de la Fere.

Le nommé *Poyer*, ouvrier travaillant dans les moulins à poudre, fut enseveli dans les débris d'un de ces moulins qui s'enflamma subitement le 4 juillet 1782. Ayant été déterré promptement, il fut transporté aussitôt à l'hôpital, où on ne lui trouva d'autres accidens généraux que ceux d'une commotion légère. Quant aux blessures, il avoit une plaie contuse à la partie moyenne antérieure du bras gauche, intéressant la peau & les graisses; le corps du muscle biceps se trouvoit déchiré en entier transversalement, & presque tous les muscles de la partie antérieure & postérieure du bras étoient contus.

Ce bleſſé fut d'abord ſaigné pluſieurs fois, & mis à une diète très-légère, comme il étoit néceſſaire de le faire pour prévenir les ſuites de la commotion, & la violence de l'état inflammatoire qui ne pouvoit manquer de s'établir.

Le premier panſement de la plaie fut fait avec la charpie trempée dans l'eſprit de vin camphré, & les autres pièces de l'appareil furent imbibées dans l'eau marinée animée d'eau-de-vie.

Le quatrième jour la ſuppuration commença à s'établir, & je panſai avec la charpie sèche, & le cérat de Goulard, que je recouvris d'un cataplaſme émollient. Le cinquième jour, je débridai la plaie du haut en bas. Le huitième, j'ouvris un ſinus conſidérable ſitué à la partie interne du bras le long de l'artère brachiale. Le panſement fut fait avec la charpie sèche & le cérat de Goulard, tandis que les chairs pâles & baveuſes de la première plaie m'obligèrent de la panſer pendant quelques jours avec la teinture de myrrhe. Bientôt les deux plaies fournirent également du pus de bonne qualité, mais très-abondant ; ce qui me fit adminiſtrer la décoction de quinquina.

Le vingt-unième jour, j'ouvris un nouveau

nouveau ſinus à la partie inférieure proche le coude ; & les accidens étant ceſſés preſque tous, je crus pouvoir permettre au malade de prendre un peu de nourriture pour réparer les pertes que la ſuppuration lui avoit fait faire ; mais dès le lendemain, la douleur, les élancemens, la fluctuation qui ſe manifeſtèrent à quelque diſtance de la dernière ouverture, me forcèrent à recourir encore au biſtouri. Il n'y avoit plus alors qu'une plaie depuis l'aiſſelle juſqu'au coude ; celle qui étoit à la partie antérieure du bras étoit guérie, & je croyois pouvoir répondre qu'il ne ſe formeroit plus d'abcès. Trois jours après, il ſe forma un dépôt dans les glandes axillaires, qu'il fallut ouvrir comme les précédens, & il n'auroit ſûrement pas été le dernier, s'il ne fût pas ſurvenu une fièvre continue rémittente, accompagnée d'inflammation à l'avant-bras. Cette fièvre fut traitée par les évacuans, & dura, ſans aucun accident, pendant une partie du mois d'août. Pendant celui de ſeptembre, la plaie marcha rapidement à la cicatriſation. J'eus beſoin d'employer quelquefois la pierre infernale pour réprimer les chairs ; mais je ne me ſervis pour le panſement que de charpie ou de cérat. Le malade ſortit de l'hôpital dans les pre-

miers jours d'octobre, bien guéri, & après avoir été purgé plusieurs fois pour assurer sa convalescence.

XIIe OBSERVATION.

Dépôt phlegmoneux sous l'aponévrose palmaire ; par le même.

Un garçon journalier nommé *Laurent*, avoit en travaillant fait entrer dans sa main une esquille de bois qu'il n'avoit pas retirée, & il avoit gardé ce corps étranger pendant six semaines sans ressentir autre chose qu'une douleur légère. A cette époque, il éprouva des douleurs très-vives, qui furent suivies d'accidens inflammatoires, pour lesquels le malade se remit d'abord entre les mains d'un guérisseur à secret, qui lui procura peu de soulagement. Au bout de quinze jours de souffrances, le malade vint à l'hôpital réclamer des soins plus éclairés. Les accidens étoient toujours très-graves, & je n'en fus point étonné en voyant qu'on n'avoit fait aucune ouverture, & qu'il n'y avoit à la main qu'un petit trou par où sortoit un peu de sérosité sanguinolente. Je proposai au malade de faire une ouverture capable de débrider dans toute sa longueur l'aponévrose, qui étoit le

ſiège du mal, en lui diſant que c'étoit le moyen le plus efficace de s'oppoſer aux fuſées, qui ſont la ſuite néceſſaire des dépôts de cette eſpèce. Il ſe refuſa à ma propoſition, ce qui me détermina à introduire dans la petite ouverture un morceau de pierre à cautère pour débrider en rond cette aponévroſe, & par-là faire ceſſer les accidens de gonflement & d'inflammation. J'aſſujettis la pierre par le moyen d'un emplâtre d'onguent de la mère, que je recouvris d'un cataplaſme maturatif pour accélérer la ſuppuration. La largeur de l'ouverture, la grande quantité de pus qui en ſortit, & le régime auquel le malade fut aſſujetti, procurèrent un mieux ſenſible, mais le dégorgement qui eut lieu, ne fut pas aſſez abondant pour empêcher le pus de fuſer dans le tiſſu cellulaire de l'avant-bras. Trois jours après ſon entrée à l'hôpital, ce malade voyant, par la néceſſité où l'on étoit d'ouvrir ces abcès, combien il avoit eu tort de ne pas me laiſſer faire les dilatations que je lui avois propoſées, conſentit à tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa guériſon. J'ouvris les deux dépôts, je débridai l'aponévroſe; tous les accidens cessèrent, les panſemens furent ſimples, & la guériſon prompte.

XIIIe OBSERVATION.

Fracture compliquée du tibia par un coup de feu ; par M. CARDON, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Provins.

Dans les premiers jours du mois d'août 1785, on apporta à l'hôpital un homme qui avoit reçu quarante-huit heures auparavant un coup de feu à la jambe. Cet homme, âgé de quarante-deux ans, paroissoit d'une bonne constitution, mais il avoit langui, faute de secours, depuis le moment de son accident. La blessure étoit à la partie moyenne antérieure du tibia, & elle étoit d'autant plus grave, que le fusil avoit été tiré à bout portant, & qu'il étoit chargé de dix ou douze chevrotines. Je commençai par débrider à l'entrée & à la sortie des chevrotines, & je retirai quinze esquilles considérables, & tout ce qui faisoit corps étranger. Je pansai ensuite en employant le bandage à dix-huit chefs, des plumaceaux couverts d'un digestif animé, & en arrosant tout l'appareil avec une décoction émolliente. Le malade fut saigné deux fois, & mis à une diète très-sévère, & je fis reposer la jambe sur le côté externe, à raison du peu de soutien qu'elle auroit

eu si elle eût été dans une autre situation. Au bout de quelques jours, le gonflement cessa, ainsi que toutes les autres suites de l'étranglement. La suppuration s'établit & devint très-abondante, & je me contentai d'un pansement simple. Peu de temps après, la fièvre & le dévoiement me firent recourir à la décoction de quinquina : cependant il survint différens abcès que j'ouvris consécutivement, l'un sur le cou-du-pied, l'autre à la malléole externe, & le troisième sur le calcanéum. La décoction de quinquina formoit toujours la boisson du malade, & elle paroissoit en même temps diminuer la quantité de la suppuration, & donner une meilleure qualité au pus. Les plaies tendoient à se cicatriser promptement; mais l'exfoliation du bout supérieur de la fracture, où l'os avoit été dénudé dans l'espace de deux pouces & demi ou environ, retarda la guérison, qui eut lieu cependant dans un espace de temps assez court, sans employer d'autre pansement que la charpie sèche.



XIVe OBSERVATION.

Fracture très-compliquée du poignet par un coup de feu, guérie sans amputation; par M. COUTURIER, chirurgien-major de l'hôpital de Vaucouleurs.

Un jeune homme de Blenod, près de Toul, âgé de dix-neuf à vingt ans, d'une excellente constitution, reçut, dans le mois de juin dernier, un coup de pistolet à bout portant, qui lui brisa les os du carpe de la main gauche, la tête d'une partie de ceux du métacarpe & la tête du cubitus.

Toute l'articulation du poignet fut traversée obliquement du bas en haut, & du dedans en dehors, parce que le coup partit inopinément dans le moment où le jeune homme retiroit le pistolet d'une de ses poches en le tenant par le bout du canon.

Il est aisé de juger de l'énormité de cette blessure par le simple exposé que j'en fais. En effet, on peut voir qu'elle hachoit & détruisoit non-seulement une articulation des plus compliquées, mais encore toutes les parties tendineuses, capsulaires, ligamenteuses & aponévro-

tiques environnantes ; & ce qui rendoit encore le ravage produit par ce coup de feu plus considérable, c'est que le pistolet étoit chargé avec la mitraille de fer, qui présente une surface plus inégale & plus raboteuse que celle du plomb.

Cette blessure fut suivie d'accidens très-graves, dont les plus formidables furent la stupeur & l'engourdissement du bras, la contraction spasmodique des muscles qui servent aux différens mouvemens de la main, & particulièrement de ceux du pouce & du petit doigt, & une douleur intolérable que cette contraction faisoit redoubler à chaque instant par la compression qu'elle occasionnoit sur les esquilles dont la plaie étoit remplie.

Dans un cas aussi grave, la chirurgie ne présentoit d'autres ressources que les dilatations pratiquées avec la plus grande hardiesse, ou l'amputation de la partie blessée.

Ce dernier parti étoit même le seul qui parût convenir ; mais lors même qu'on regarde le sacrifice du membre comme inévitable pour sauver la vie du blessé, il est question de savoir quel est le moment où il faut faire cette opération.

M. *de la Martiniere*, dans un excellent Mémoire inséré dans le recueil de ceux de l'Académie de chirurgie, soutient le parti de ceux qui en pareille circonstance veulent différer l'opération (*a*). Pénétré de la solidité & de la force des raisons données par M. de *la Martinière*, & convaincu d'ailleurs que ce délai est souvent nécessaire pour assurer le prognostic du chirurgien le plus éclairé, qui ne peut pas toujours apprécier avec une égale justesse les ressources de la nature, je crus devoir différer l'amputation, malgré la violence des accidens & le désordre effroyable de la partie blessée.

Les saignées, les boissons délayantes, & différens autres remèdes, avoient déjà

(*a*) Le peu de succès, dit M. *de la Martinière*, des amputations faites sur le champ, peut être attribué, en général, à la surabondance des forces des blessés, aux dispositions inflammatoires, & à l'irritation du genre nerveux. On a remarqué en effet que, lorsque l'on ne peut y procéder que tardivement après que la fougue des accidens primitifs a été apaisée par les saignées, les boissons délayantes & le régime, &c. lorsque les esprits ne sont plus irrités, que les forces vitales sont au degré convenable, & que le calme est rétabli dans l'économie animale, l'amputation réussit presque toujours. (*Mém. de l'Ac. de chirurg. t. iv, p. 9 & 10, cité par M. Couturier.*)

été employés ſans apporter aucun ſoulagement au malade ; mais ces remèdes ne pouvant qu'être auxiliaires en pareille circonſtance, il falloit attaquer directement le mal dans ſa ſource, en faiſant ceſſer la cauſe de l'irritation, & des tiraillemens qui avoient lieu dans la partie bleſſée. Or le moyen le plus propre à faire ceſſer cette cauſe & à détruire l'irritation, étoit de faire avant tout des inciſions & des dilatations propres à couper les parties tendineuſes, ligamenteuſes & aponévrotiques qui avoient été léſées.

La méthode des inciſions & des dilatations eſt fort recommandée en pareille circonſtance ; mais on ne connoît peut-être pas encore aſſez la hardieſſe avec laquelle on peut les pratiquer, & les ſuccès qui peuvent en réſulter dans les cas les plus déſeſpérés.

Je coupai d'abord latéralement & en travers l'aponévroſe palmaire, qui étoit déchirée à ſa partie moyenne ſupérieure ; & cette inciſion fut faite de manière qu'elle ſépara le creux de la main en deux portions égales de haut en bas : cette inciſion ne fut pas achevée, que les mouvemens convulſifs des doigts cessèrent ſur le champ. Le poûce & le petit doigt,

ſur-tout, par le moyen du relâchement de leurs muſcles abducteurs que cette inciſion avoit opéré, n'eurent plus de mouvemens involontaires & irréguliers comme auparavant.

La contraction ſpaſmodique des muſcles de l'avant-bras devoit évidemment ſon origine à la léſion de leurs tendons, qui étoient preſque tous plus ou moins endommagés. Je ne fis aucune difficulté de couper en travers généralement tout ce que je trouvai du reſte de ces parties, & je compris même dans mon inciſion des tendons qui ne préſentoient d'autre ſigne de léſion qu'une tenſion outre meſure. Ces différentes dilatations diminuèrent ſenſiblement la contraction ſpaſmodique; mais cette amélioration n'étoit pas encore aſſez marquée, pour me raſſurer entièrement. J'examinai quelle pouvoit être la cauſe du reſte de cet érétiſme, & je vis clairement qu'il étoit dû à la preſſion conſidérable qu'exerçoient le ligament tranſverſal interne & le ligament du carpe ſur ce qui reſtoit des tendons fléchiſſeurs des doigts. Le bien qui avoit réſulté des précédentes inciſions, me détermina à couper ſur le champ ces deux ligamens en travers, au moyen d'une inciſion

longitudinale aſſez conſidérable. Cette inciſion qui fut faite en remontant, & une autre que j'étendis au-delà du ligament annulaire, qui y fut compris entièrement, procurèrent un relâchement parfait, & j'eus bientôt la ſatisfaction de voir ceſſer tous les accidens primitifs.

La plaie fut panſée mollement avec de la charpie sèche, & je ne me bornai pas à ce panſement : je fis appliquer ſur l'avant-bras un cataplaſme, fait avec la pulpe des herbes émollientes, pour empêcher le gonflement & entretenir la liberté de la circulation dans cette partie. Je redreſſai & je contins les doigts par le moyen d'un bandage convenable, & je les enveloppai avec des compreſſes trempées dans une décoction émolliente & réſolutive, animée avec de l'eau-de-vie camphrée; dans la vue de les défendre de la gangrène & de la pourriture, dont ils étoient menacés.

Comme le bleſſé étoit jeune, robuſte, & qu'il y avoit encore des ſignes de diſpoſition inflammatoire, je fis réitérer plusieurs fois la ſaignée, je preſcrivis une diéte ſévère, & des boiſſons délayantes & tempérantes. Les cataplaſmes & les compreſſes réſolutives étoient changés

très-fréquemment; mais j'attendis jusqu'au quatrième jour pour lever l'appareil. La plaie étoit d'une couleur convenable, les doigts & la main me parurent fort dégorgés, & présentoient un coup-d'œil plus vivant; on voyoit deja des signes d'une suppuration prête à s'établir, tandis que d'un autre côté l'état du pouls qui étoit presque naturel, le sommeil & la tranquillité du malade, confirmoient les espérances que donnoit l'aspect de la plaie, & éloignoient l'idée de l'amputation, qui paroissoit inévitable avant que les incisions eussent été pratiquées.

Le huitième jour la suppuration étoit très-abondante, mais de mauvaise qualité, & la couleur de la main tout-à-fait différente de ce qu'elle avoit été jusqu'alors. L'odeur fétide qu'exhaloit la plaie, sembloit annoncer qu'elle alloit tomber en pourriture. Pour prévenir ce malheur, on mit le blessé à l'usage d'une forte décoction de quinquina; on acidula les autres boissons, & on lui donna des bols de camphre & de nitre à assez forte dose pour qu'il prît plus d'un demi-gros de camphre dans les vingt-quatre heures. Les pansemens furent plus fréquens, & on se servit d'un digestif animé, pour exciter un travail local.

En peu de temps on eut lieu de se louer de l'usage de ces différens remèdes. La suppuration reprit, par degrés, toutes les qualités qu'elle devoit avoir; la main & les doigts se ranimèrent en moins de six jours; & l'amélioration devint bientôt si sensible, qu'on cessa de donner le quinquina à si forte dose.

Dès le vingt-cinquième jour, l'évènement n'étoit plus problématique; car la plaie montroit tous les signes d'une guérison sûre & prochaine. Cependant la cicatrisation ne fut complète qu'au bout de deux mois & demi, à cause du grand nombre d'esquilles qui sortirent de la plaie pendant la suppuration.

Cette cure est faite pour prouver que la nature a des ressources infinies, qui resteroient cependant inconnues sans le secours de l'art: mais ce qui est digne de remarque, c'est que la difformité n'est point aussi considérable qu'on le croiroit d'abord. On sent bien que le poignet a dû être ankilosé; mais le blessé se sert de sa main beaucoup mieux qu'on ne peut l'imaginer.

Quoique j'aie déja indiqué les raisons qui m'avoient déterminé à adopter cette marche de traitement, je crois devoir

les développer encore davantage, en terminant cette obſervation par les remarques ſuivantes.

Quand le jeune malade me fut amené quarante-huit heures après ſa bleſſure, je trouvai que la main étoit froide, mais qu'elle avoit encore de la vie; par le plus grand des haſards, les deux artères qui devoient lui porter de la nourriture n'avoient point été bleſſées, & il reſtoit une aſſez grande quantité de nerfs. J'étois donc fondé à concevoir l'eſpérance que la nutrition & la vie pourroient être communiquées à la main, malgré le déſordre du poignet.

D'un autre côté, pour diriger mes inciſions avec le plus de ſuccès poſſible, j'évaluai toutes les idées phyſiologiques & pathologiques que fournit au jugement l'effet d'une amputation ſur un membre, & je vis que dans les cas de bleſſures graves & récentes, la ceſſation des accidens primitifs que produit l'amputation, n'étoit due qu'à la ſection que l'on fait en travers de toutes les parties capables de porter par leur irritation le trouble & le déſordre dans l'économie animale.

C'eſt d'après ces principes que je me ſuis cru fondé à couper en travers les

parties tendineuſes, muſculeuſes, aponévrotiques & nerveuſes, qui avoient été leſées; & en effet, je produiſis par cette inciſion ſur la partie bleſſée, les débridemens & les dilatations qui ont lieu dans l'amputation des membres. Mon premier deſſein n'avoit été que de faire ceſſer les accidens primitifs, qui étoient ſi graves & ſi alarmans; mais ayant dès le premier panſement conçu l'eſpérance de conſerver la vie dans la partie bleſſée, je dirigeai mon traitement en conſéquence, & le malade dut la conſervation de ſa main, à l'attention que j'eus de différer une amputation qui, dans le premier moment, paroiſſoit inévitable.

RÉFLEXIONS.

C'eſt auprès des malades, & ſur-tout dans les hôpitaux, que l'on apprend à connoître le rapport néceſſaire qui exiſte entre la médecine & la chirurgie, & les lumières que ſe communiquent réciproquement ces deux parties de l'art de guérir, quand elles ſont dirigées de concert pour le ſecours & la guériſon des malades.

En effet, il y a peu de maladies chirur-

gicales où les lumières & les combinaiſons médicales ne ſoient néceſſaires ; & d'ailleurs, il n'eſt pas moins évident que les obſervations de chirurgie joignent ſouvent à l'inſtruction poſitive qu'elles préſentent, des vues intéreſſantes & précieuſes pour la médecine pratique.

Les premières réflexions que font naître les obſervations chirurgicales inſérées dans ce N° & dans le précédent, c'eſt de faire ſentir quels dangers l'on court dans le traitement des maladies qui paroiſſent être le plus du reſſort de la chirurgie, lorſqu'on n'eſt pas aſſez vigilant pour diſtinguer les accidens étrangers à la maladie, & aſſez éclairé pour remonter à la ſource de la complication.

Dans la ſeconde obſervation que nous avons rapportée, en vain M. *Colombier*, chirurgien-adjoint de l'hôpital de Soiſſons, auroit-il multiplié les trépans & employé toutes les reſſources de l'art, ſoit pour relever les pièces oſſeuſes fracturées, ſoit pour donner iſſue au ſang épanché entre le crâne & la dure-mère, ſi les nouveaux ſymptômes qui ſurvinrent le ſixième jour euſſent été mal jugés, & ſi l'on eût attribué aux ſuites de la fracture ce qui étoit l'effet d'une complication vermineuſe. En effet, au lieu de donner des

purgatifs & des anthelmentiques qui ont dissipé les convulsions & les autres accidens qui se sont manifestés alors, on auroit pu pratiquer des saignées qui auroient été pernicieuses, en abattant les forces du malade sans attaquer le foyer d'irritation.

M. *Duchemin*, chirurgien-major de l'hôpital de la Fère, nous présente dans la troisième observation un exemple semblable, où le coup-d'œil médical a également servi à prévenir une erreur dangereuse. Un ulcère fongueux au coronal, rebelle à un traitement méthodique, qui étoit continué depuis plus de six semaines, pouvoit bien faire rapporter à l'altération du cerveau ou de ses enveloppes, la cause des mouvemens convulsifs violens & répétés, dont la jeune malade étoit affectée ; mais M. *Duchemin* ne voyant pas, par l'état de la plaie & par l'histoire de la maladie, une liaison évidente entre ces accidens spontanés & la blessure, soupçonne une autre cause aux convulsions de sa malade : ses doutes sont confirmés par ses recherches, & des emménagogues guérissent en peu de jours des accidens qui paroissoient d'abord formidables. C'est bien là le cas où l'on peut dire avec Sydenham : *Si morbi cujuslibet*

hiſtoriam diligenter perſpectam haberem; par malo remedium nunquam non ſcirem adferre.

La cinquième obſervation, qui fait voir l'importance des ouvertures & des contre-ouvertures dans les maladies des ſinus maxillaires, ſi bien démontrée par M. *Bordenave* & par M. *Louis*, confirme l'opinion de ce dernier, qui penſe que ces maladies offrent d'autant plus de complication, qu'elles ſont combinées avec un vice primitif, & qu'il eſt fort important, dans la cure de cette maladie, d'attaquer le vice des humeurs qui en eſt la première cauſe.

D'un autre côté, les complications diverſes & multipliées qui proviennent dans les maladies chirurgicales par le mauvais état des premières voies, par la ſuppreſſion ou par la ſuſpenſion d'une excrétion périodique, ainſi que par les virus qui ſe mêlent à nos humeurs, ſont des points d'inſtruction qui n'échappent point aux médecins qui cherchent à recueillir tout ce qui peut répandre de la clarté ſur la médecine clinique. En effet, en voyant une maladie ſimple, telle qu'une fracture ou une plaie, devenir une maladie compliquée & alarmante par la préſence d'une ſaburre conſidérable ou de plu-

ſieurs vers dans les premières voies, en ſuivant avec étonnement les accidens divers qui réſultent d'une cauſe auſſi ſimple & auſſi palpable, on voit comment ſe forment les principes morbifiques qui donnent ſouvent un caractère ſi dangereux aux maladies aiguës. Les ſymptômes effrayans qui ſurviennent tout-à-coup dans les maladies chirurgicales, lorſque quelque ſécrétion ſe trouve ſubitement ſuſpendue ou diminuée, ne ſont-ils pas propres à nous faire connoîrre quelle eſt la cauſe de ces révolutions ſubites & extraordinaires qui donnent une nouvelle face aux affections aiguës & chroniques, & qui ſuſpendent la marche critique dans les maladies. Les obſtacles que mettent à la guériſon des maladies chirurgicales la préſence d'un virus, l'état inflammatoire des humeurs, ou l'atonie de la fibre, ſont de même nature que ceux qui dans les maladies aiguës s'oppoſent à la coction, & qui rendent les maladies chroniques ſi longues & ſi fâcheuſes; mais l'effet des remèdes que l'on donne pour combattre ces différentes diſpoſitions étant plus direct & plus évident dans les maladies externes, que dans celles qui ont leur ſiège à l'intérieur, on voit juſqu'à quel point l'ob-

ſervation chirurgicale peut ſervir à établir & à confirmer par l'analogie les principes de médecine clinique.

Il ſeroit ſuperflu de nous occuper ici à démontrer la liaiſon & les rapprochemens de deux ſciences eſſentiellement unies, & il eſt beaucoup plus intéreſſant de fixer notre attention ſur pluſieurs des obſervations précédentes, qui nous retracent les progrès qu'a fait la chirurgie dans ce ſiècle.

Les ſavans Mémoires de M. *Queſnay* ont appris à diſtinguer & à reconnoître les cas dans leſquels l'application du trépan étoit inutile, ceux dans leſquels elle eſt néceſſaire, & ſur-tout les circonſtances dans leſquelles il faut les multiplier avec hardieſſe. La diſtinction qu'a fait ce ſavant médecin des ſignes primitifs & conſécutifs, ſera toujours un guide ſûr dans ces circonſtances délicates & embarraſſantes.

En effet, ſi les accidens qui ſe déclarent dans l'inſtant du coup peuvent être attribués ſouvent à la commotion du cerveau, ceux qui ſurviennent après que les accidens primitifs ont diſparu, & même, à plus forte raiſon, ſans qu'il en ait exiſté, doivent faire préſumer l'épanchement, & en conſéquence déterminer

à trépaner en quelque temps qu'ils s'annoncent. Quand la fracture est évidente ou l'enfoncement du crâne manifeste, il n'y a point à balancer pour pratiquer une ouverture par le trépan, à moins que l'écartement des os n'en tienne lieu. Ces réflexions sont celles qui viennent à l'esprit, en lisant les observations de fracture du crâne que nous avons rapportées.

Dans la seconde observation, où il est question d'une fracture au pariétal, le blessé n'avoit point d'abord éprouvé d'accidens primitifs; mais les accidens consécutifs étoient des signes déterminans de la nécessité du trépan, quand même la fracture n'eût pas été sensible. L'enfoncement de l'os, la séparation de ses deux tables, ont déterminé M. *Colombier* à appliquer une double couronne de trépan, & la nécessité où il a été ensuite de percer la dure-mère pour donner issue au sang extravasé entre cette membrane & le cerveau, sont des preuves évidentes de la justesse de son diagnostic, & de l'adresse avec laquelle il a opéré.

La quatrième observation par M. *Faivre*, qui présente une fracture très-compliquée de l'occipital, est plus intéressante encore. Si le malade dont il est question eût été examiné dans le moment

de ſa chute, les accidens primitifs auroient pu paroître équivoques ; mais dans le moment où il a été conduit à l'hôpital, & même long-temps avant, la préſence de la fracture & la perſévérance des accidens ne permettoient pas de douter de la néceſſité du trépan.

On ſait aujourd'hui qu'on peut multiplier les trépans à un point étonnant, quand l'indication de les appliquer eſt évidente. *Vander-Wiel* rapporte qu'on en a appliqué juſqu'à vingt dans un ſeul cas (*a*). Différens faits conſignés dans les Mémoires de l'Acacémie de chirurgie, & ailleurs, ont appris qu'on peut enlever des portions oſſeuſes du crâne trés-conſidérables, telles qu'une très-grande portion du pariétal ; mais les léſions de l'occipital ont toujours été regardées comme très-graves ; & il eſt peu de faits qui préſentent, relativement aux fractures de cet os, une manœuvre auſſi hardie & auſſi heureuſe que celle de M. *Faivre*.

Pour faire ſentir toute la valeur de l'obſervation de M. *Faivre* ſur la fracture de l'occipital, nous nous contentons de rapporter le fait ſuivant, extrait des Mé-

---

(*a*) Obſervat. rares de médec. tom. j, p. 37.

moires de l'Académie impériale de Pétersbourg, dont l'analogie avec l'obſervation faite dans l'hôpital de Veſoul, nous a paru frappante & inſtructive (*a*).

Un homme ivre tomba ſur un pavé très-dur, & ſe fit une grande bleſſure à la tête. L'ouverture des tégumens qui ſe trouvèrent contus, préciſément au point où le pariétal droit s'unit à l'occipital, fit appercevoir deux félures & un petit écartement de la ſuture ſagittale & lambdoïde. Le bleſſé, après être revenu de ſon ivreſſe, conſerva ſa raiſon tant qu'il vécut; il étoit d'ailleurs tranquille, & ne ſe plaignoit de rien; ſon état ne préſentoit aucun ſymptôme effrayant, à l'exception de la foibleſſe, qui étoit à un degré étonnant pour un homme qui, quelques heures avant ſa chute, jouiſſoit de la meilleure ſanté. Une perte ſi ſoudaine des forces, l'état d'ivreſſe où étoit le malade pendant ſon accident, & les deux félures perſuaderent à M. *Schreiber* qu'il y avoit du ſang répandu ſur la dure-mère. On chercha à guérir ce malade par les ſaignées, les purgatifs & les topiques. Ces ſecours furent inutiles, & il mourut le quatrième jour.

(*a*) Tom. vij, ann. 1734 & 1735.

M. *Schreiber*, après avoir dit qu'on trouva à l'ouverture du cadavre un épanchement de ſang coagulé qui s'étendoit ſuivant la longueur des fiſſures, dont l'une alloit juſqu'au trou occipital, & que les deux hémiſphères du cervelet correſpondans étoient déprimés, flaſques & affaiſſés, conclut que l'épanchement ſanguin ſur le cerveau peut exiſter ſans être accompagné par la plupart des ſignes qu'on dit le déſigner; qu'il y avoit cependant des motifs ſuffiſans pour le ſoupçonner dans ce cas, & que le bleſſé devoit être trépané, quoique l'épanchement du ſang ſur le cervelet rendît le ſuccès de cette opération douteux.

Cette obſervation, qui confirma la doctrine de M. *Queſnay*, fait voir évidemment toute la ſagacité de M. *Faivre*. On a dû remarquer également dans l'obſervation de cet habile chirurgien, l'heureux effet de la multiplicité des trépans. Les deux ouvertures pratiquées ſi hardiment aux deux côtés de la crête occipitale, & qui redonnèrent la connoiſſance & la vie au malade, n'auroient formé qu'un demi-ſuccès, ſi M. *Faivre* n'eût pas porté une ſixième couronne de trépan à l'extrémité de la fracture vers l'apophyſe maſtoïde, où il trouva la dure-mère altérée.

Les

Les talens diſtingués de M. *Faivre* ne brillent pas moins dans ſes autres obſervations.

Pluſieurs obſervateurs ont pris pour des tumeurs abdominales enkyſtées des abcès qui avoient leur ſiège dans les tégumens. *La Mothe* n'a pas été exempt de ce reproche, ainſi que pluſieurs autres chirurgiens plus modernes ; mais il eſt des cas dans leſquels le ſiège de la tumeur n'eſt point équivoque ; & tels ſont ceux dans leſquels ſe trouvent réunies toutes les circonſtances détaillées par M. *Faivre* dans ſa ſixième obſervation. On trouve l'hiſtoire d'une tumeur ſemblable, & traitée avec le même ſuccès par l'inciſion, dans la ſoixante-unième obſervation de *La Mothe* (*a*), & dans le ſecond volume de *de Haen*. Ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que ces différentes tumeurs ſont toutes ſurvenues après des couches peu heureuſes, & que l'adhérence de la tumeur au péritoine a été, dans ces différens cas, la cauſe des ſuccès de l'opération.

De Haen dit expreſſément : « Cette tumeur étoit immobile, voiſine du péritoine, & vraiſemblablement collée à cette

(*a*) Chirurgie *de la Mothe*, tom. j, p. 263.

membrane (*a*) ». *La Mothe* s'exprime de même dans l'obſervation que nous avons rappelée : « Je promenai mon doigt, dit cet auteur recommandable, autour d'une cavité conſidérable, qui étoit l'endroit où la matière étoit contenue, & je ne rencontrai point les inteſtins, ce que je craignois beaucoup (*b*) ». Et lorſque M. *Faivre* dit : « Je portai mon doigt dans le bas-ventre, & je ſollicitai par ce moyen d'ultérieures dilatations du côté du baſſin où le grand foyer faiſoit ſéjour »; il fait bien voir qu'il eſt queſtion d'une tumeur enkyſtée qui ne communiquoit point avec la cavité abdominale.

Ce qu'il y a de remarquable encore dans la conduite qu'a tenu M. *Faivre* dans le traitement de cette tumeur enkyſtée, c'eſt qu'il a opéré par inciſion, & qu'il a eu ſoin de laiſſer l'ouverture de cet abcès libre pendant long-temps.

Il n'y a rien de mieux à faire lorſqu'il eſt queſtion d'opérer des tumeurs enkyſtées à la région des ovaires, diſoit M. *Le Dran*, que 1° de pratiquer une grande ouverture, & par conſéquent de ne point faire uſage du trois-quart; 2° de

(*a*) *Ratio medendi*, tom. iij, pag. 96.
(*b*) *La Mothe*, *ibidem*, pag. 271.

faire cette ouverture de bonne heure, pour prévenir la grande extenſion de la tumeur, & la compreſſion qui en réſulte; 3° de tenir long-temps cette ouverture libre, afin que l'intérieur puiſſe ſe mondifier, & que les parois du kyſte ſe rapprochent inſenſiblement, tant par leur élaſticité, que par la compreſſion qu'elles reçoivent de toutes les parties qui ſont à la circonférence (*a*).

La huitième obſervation de M. *Faivre*, qui a pour objet une extirpation de matrice, renferme encore un fait plus rare & une guériſon plus heureuſe, parce qu'elle étoit moins probable. Tout le monde connoît par quels accidens le renverſement complet de matrice arrive le plus communément; mais l'on ne ſait point aſſez que les fautes les plus légères peuvent y donner lieu dans certaines circonſtances, & même qu'elle peut arriver entre les mains de l'accoucheur le plus habile & le plus prudent. *Ruiſch* rapporte des obſervations qui prouvent cette dernière propoſition; & M. *Sabatier*, dans ſon Mémoire ſur le renverſement de matrice, a donné le complément à cette

(*a*) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. ij, pag. 441.

vérité, en démontrant que le renversement complet de matrice, pouvoit dépendre de cause interne & survenir indifféremment aux filles & aux femmes. Néanmoins les faits rapportés par *Ruisch* & par M. *Sabatier* sont très-rares, & malheureusement les accidens qui proviennent de la mal-adresse & de l'impéritie des sages-femmes, sont assez communs. *Vander-Wiel* rapporte, d'après *Hildan*, *Bartholin* & *Marchetis*, plusieurs observations de renversement complet de matrice, qui furent funestes par la rapidité avec laquelle la gangrène s'y mit, & raconte un fait semblable dont il fut témoin, ayant été appelé une heure après la mort de la femme (*a*). *Ruisch* dit dans ses observations avoir vu plusieurs femmes, après un accouchement difficile, éprouver une gangrène de la vulve & de l'intestin, & guérir contre l'attente de tout le monde; mais il raconte ensuite l'exemple d'un chirurgien qui voulut séparer par la ligature l'uterus renversé, & qui n'eut pas le bonheur de réussir, puisque la femme mourut (*b*).

L'extirpation de la matrice a été faite

(*a*) *Vander-Wiel*, Observ. 67.
(*b*) *Ruisch*, Observ. Chirurg.

plusieurs fois avec succès; mais l'observation de M. *Faivre* est un des plus heureux faits qu'on puisse citer sur cet article. La mutilation de l'uterus avoit été portée au dernier point, les accidens étoient extrêmes, il n'y avoit plus qu'un seul moyen de sauver la malade, & M. *Faivre* n'a pas balancé. Les accidens affreux dont cette opération fut suivie, ne doivent pas détourner de la pratiquer en pareille circonstance, puisqu'elle est une ressource unique (*a*).

Des accidens aussi graves & aussi fâcheux sont bien propres à faire sentir la nécessité d'éclairer les sages-femmes de campagne par des instructions publiques,

---

(*a*) Il y a dans le Journal de Médecine plusieurs observations relatives à l'extirpation de la matrice. M. *Caillé*, médecin, y rapporte, dans le cahier du mois de mai 1757, l'observation d'une jeune fille, du village de *Bordigat*, près de *Sainte-Flaire* en bas Poitou, qui, ayant la matrice totalement renversée & gangrenée, fut opérée par amputation, & guérie en quinze jours. — Dans l'année 1766, cahier de septembre, M. *Anselin*, maître en chirurgie à Amiens, donna une observation sur une extirpation totale de matrice par ligature, sur laquelle M. *Quequet*, maître en chirurgie de la même ville, fit plusieurs réflexions critiques en juin 1767.

& de leur inſpirer au moins la prudence & l'expectation dans les cas douteux & embarraſſans, où leur main ignorante & téméraire peut apporter ſi promptement la mort.

Malgré l'état affreux où la malade de M. *Faivre* étoit quand elle a été tranſportée à l'hôpital; cet habile chirurgien a différé de ſe déterminer à l'extirpation, juſqu'à ce que les ſignes de gangrène aient été manifeſtes. M. *Sabatier*, dans le Mémoire que nous venons de citer, rapporte pluſieurs faits qui confirment la poſſibilité de réduire la matrice déja enflammée par de mauvaiſes manœuvres, quand l'inflammation n'a pas été pouſſée juſqu'au dernier période, & qu'il eſt poſſible d'eſpérer encore la réſolution (*a*).

Ce n'eſt point un phénomène rare que la ſortie des urines par le nombril. M. *Littre* a donné dans les Mémoires de l'Académie des ſciences pluſieurs obſervations de ce genre. Dans les Mé-

---

(*a*) Mém. de l'Acad. de Chir. t. iij, p. 283. On trouve des obſervations encore plus concluantes dans le Journal de médecine. *Voyez*, année 1758, cahier de novembre, & ann. 1759, cahier de janvier, les obſervations de M. *Campardon* & de M. *Mazars de Cazelles*.

moires de l'Académie de Chirurgie, il eſt queſtion d'un homme de 32 ans, qui rendit ſubitement l'urine par le nombril dans un accès de néphrétique. On y rappelle encore un fait qui ſe trouve dans l'alphabet anatomique de *Cabrol*, & dans lequel il eſt queſtion d'une fille de 20 ans, qui rendoit les urines par l'ombilic, à cauſe d'une membrane qui bouchoit le canal de l'urètre.

L'obſervation de M. *Faivre* a cela de nouveau & de particulier, qu'après avoir préſenté pour cauſe de ce phénomène l'obturation du canal de l'urètre par un corps pierreux ; il donne un exemple de l'opération de la taille au haut appareil, ingénieuſement imaginée, en profitant avec adreſſe des circonſtances pour introduire ſon cathéter dans la veſſie avec autant de facilité que de ſureté.

Dans les cas malheureux de retention complette d'urine, avec impoſſibilité abſolue de ſonder les malades, on fait la ponction à l'hypogaſtre, & cette opération ne réuſſit preſque jamais, faute de pouvoir fixer la veſſie, qui, après avoir été ainſi ouverte à la partie ſupérieure, laiſſe couler l'urine dans la cavité abdominale. Quel bonheur dans ces circonſtances, ſi l'ouraque étoit ouvert, & ſi

l'on pouvoit aller ſans danger juſqu'à la veſſie par ſon moyen ! mais cette idée paroît chimérique, quand on ſonge que preſque tous les ſujets chez leſquels l'ouraque s'eſt trouvé ouvert, étoient dans un âge voiſin de l'enfance, & que la ligature faite au moment de la naiſſance, confond l'ouraque avec les artères ombilicales : cependant on pourroit peut-être à ce ſujet demander aux anatomiſtes des recherches & des obſervations poſitives ſur l'état de l'ouraque dans les différens cadavres qui ſont ſoumis à leur examen.

Il eſt en chirurgie, ainſi qu'en médecine, des principes lumineux & féconds qui ont les conſéquences les plus étendues & les plus utiles ; & l'on peut ranger parmi ces principes celui qui preſcrit les débridemens dans les plaies, dans les contuſions, dans les fractures. Ce principe, développé d'abord par M. *Queſnay* dans ſon traité de la gangrène, eſt devenu une des baſes fondamentales de la chirurgie. Les obſervations de MM. *Duchemin*, *Cardon* & *Couturier*, ont préſenté des exemples frappans de l'uſage que la chirurgie doit faire des débridemens, & de la manière hardie & circonſpecte en même temps avec laquelle il falloit les pratiquer dans les différentes circonſtances.

On aura remarqué ſur-tout l'obſervation de M. *Couturier*, qui, en donnant les preuves de la hardieſſe & du ſuccès avec lequel on peut multiplier les débridemens dans les dilacérations des muſcles, des tendons & des aponévroſes, a rappelé les diſcuſſions intéreſſantes qui ont eu lieu ſur l'amputation des membres. Outre le Mémoire de M. *de la Martinière*, ſi juſtement cité par M. *Couturier*, on retrouve dans ſon obſervation les argumens de M. *Boucher*, qui a établi par une ſuite de faits l'avantage de différer l'amputation des membres (*a*), les principes de MM. *Faivre* & *le Conte* ſur les cas où il convient de faire l'opération ſur le champ, & ceux où il faut la différer (*b*).

(*a*) Mémoire des l'Académie de Chirurgie, tom. ij, pag. 287 & 461.

(*b*) MM. *Faivre* & *Le Conte* avoient concouru, en 1755, ſur cette queſtion : l'*Amputation étant abſolument néceſſaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui ſont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération ſur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raiſons.* M. *Faivre* eut le prix, & M. *Le Conte* l'*acceſſit.*

OBSERVATIONS

Sur une affection peu commune de l'œsophage; par M. TARANGET, docteur en médecine, professeur royal en l'université de Doüay, & de l'Académie d'Arras.

Une maladie qui s'annonce par des signes invariables, dont le début & les progrès sont marqués par des symptômes toujours les mêmes dans tous les individus; une maladie qui, par les accidens dont elle est accompagnée, fait également reconnoître l'organe qu'elle attaque, le vice qu'elle y introduit, & une indication positive; une telle maladie peut être plus ou moins dangereuse, mais du moins, sa marche ouverte & franche, en éclairant l'observateur attentif, le sauve d'une situation pénible, celle de l'incertitude sur les moyens à employer: au contraire, lorsqu'une affection morbifique, équivoque dans ses commencemens, n'offre encore dans son accroissement qu'une progression lente, qui n'apprend rien, ou qui ne donne que de faux jours; quand c'est sourde-

ment, & ſous un voile impénétrable, que la nature prépare & conſomme une deſtruction inévitable, & qu'elle ne révèle ſon affreux ſecret, que quand les déſordres qu'elle a ſoufferts, réduiſent le praticien à l'impoſſibilité évidente de les réparer.... ſi, à ces premiers traits, vous ajoutez que des connoiſſances plus anciennes n'auroient encore été que des connoiſſances ſtériles; alors vous avez la réunion déſolante des circonſtances les plus déplorables, & vous ne ſavez plus ſi vous devez vous plaindre de la nature, ou de l'impuiſſance de votre art.

Tel, & plus affreux peut-être encore, s'eſt préſenté à mes yeux le ſignalement des affections dont je vais rendre compte. Ce ſont des faits que je vais produire. Dans une ſcience expérimentale, les faits doivent précéder les raiſonnemens.

I. Il y a une vingtaine d'années, un religieux de l'abbaye d'Anchin eut un mal de gorge. La déglutition étoit difficile; elle devint enfin impoſſible. Le malade mourut de faim; ſon cadavre fut ouvert; les glandes *dorſales* étoient ſquirreuſes.

II. A-peu-près à la même époque, une religieuſe de l'abbaye des Prés ſe

plaignit de mal de gorge ; la déglutition étoit difficile ; elle devint impoſſible. L'engorgement ſe propageoit au dehors, dans toutes les glandes du cou & de la mâchoire inférieure. On pratiqua une ouverture inférieurement à la place où la malade avoit reſſenti la première douleur. On établit à cette ouverture une eſpèce d'entonnoir, dans lequel on verſoit des nourritures liquides. Elle vécut ſeize mois avec cet heureux artifice. Son cadavre fut ouvert, tout l'œſophage préſenta un engorgement en tout ſemblable à celui du dehors.

III. Vers le même temps, le père de M. le marquis de ... eut abſolument la même maladie, avec les mêmes ſymptômes. On eſſaya de fondre les engorgemens extérieurs qu'on ſoupçonnoit s'oppoſer ſeuls à la déglutition. La pierre à cautère qu'on y appliquoit, n'intéreſſa jamais que la peau ; & les glandes refusèrent conſtamment de ſe laiſſer entamer.

IV. Il y a deux ans, M. le comte de ... mourut d'un mal de gorge, qui lui duroit depuis près de trois ans ; avec la différence cependant, que jamais rien n'avoit paru au dehors.

V. Mademoiselle de... avoit un mal de gorge qu'elle portoit depuis dix-huit mois. La déglutition devenoit presque impossible, lorsque tout-à-coup elle éprouva une douleur vive à une dent incisive de la mâchoire supérieure. La dent fut arrachée, & le mal de gorge cessa sans retour. Ce fait m'est attesté par des témoins dont je ne peux suspecter ni le bon sens, ni la franchise.

Voilà des faits dont les trois premiers sont beaucoup antérieurs au temps où je pouvois exercer la médecine. En voici d'autres que je produirai comme témoin.

VI. Un jeune homme de 25 ans porte un mal de gorge depuis trois ans. Il y a deux ans qu'il a craché, le matin, en s'éveillant, un corps de forme elliptique, de la grosseur d'un œuf de serin, & d'une consistance très-ferme, Après cette espèce d'expectoration, il s'est trouvé parfaitement bien. Pendant trois mois, il s'est cru guéri; mais depuis il sent les mêmes obstacles, il éprouve les mêmes douleurs, & à la même place. La déglutition est très-difficile.

En examinant ce jeune homme attentivement, je l'ai soupçonné de cacher un germe d'écrouelles. Jamais cependant

il n'en a rien apperçu : ſes parens ſont très-ſains ; mais il a les lèvres groſſes, les chairs pâles & molles, les yeux larmoyans, le bord des paupières rouge.

VII. Une religieuſe de la Providence, âgée de trente-neuf ans, d'une bonne conſtitution, a mal à la gorge depuis le mois de janvier. Sa ſanté paroît en ſouffrir beaucoup. Elle a la peau sèche & ridée ; elle ſe plaint de laſſitudes continuelles, d'eſſoufflemens fréquens, pour peu qu'elle s'agite ; ſon eſtomac eſt pareſſeux, ſon caractère mélancolique. Elle a le ventre ordinairement conſtipé ; aucun ſigne apparent de ſcorbut, la poitrine bonne ; & cependant ſon mal de gorge augmente, & devient chaque jour plus douloureux. Je n'ai jamais pu parvenir à y rien appercevoir. Un ſimple gargariſme d'eau d'orge & de miel roſat, ramène conſtamment un peu de ſang. Tous les ſept à huit jours, elle en perd une quantité conſidérable, qui ſe trouve mêlée de pus.

VIII. Un négociant de cette ville a un mal de gorge depuis pluſieurs années. Il n'augmente pas, mais il lui rend la déglutition ſi pénible, qu'il eſt impoſſi-

ble de ſoutenir de ſang-froid le ſpectacle des efforts qu'il fait pour manger, ou pour boire.

IX. Un jeune homme du peuple avoit mal à la gorge depuis quinze mois. Le mal augmenta rapidement : il y avoit dans le cou, & à la mâchoire inferieure, un engorgement effrayant, qui jetoit dans toutes ces parties une roideur & une angoiſſe inexprimables. Il vient de mourir.

QUESTIONS.

Ces différentes affections, toutes placées dans le même organe, & y déterminant les mêmes léſions, ſont-elles abſolument identiques ? Les ſignes extérieurs d'engorgement, qui, dans certains cas, ſe ſont aſſociés aux accidens internes, ſuffiſent-ils pour établir entre elles une différence eſſentielle ? Quelle eſt la cauſe qui produit une induration extrême ? Quelle eſt la matière dont l'indiſſoluble coalition offre, dans des glandes ainſi tuméfiées, une réſiſtance à jamais inſurmontable ? (*Voy.* le troiſième fait). Cette maladie peut-elle être regardée comme *endémique ?* Appartient elle toujours aux organes lymphatiques ? Y auroit-il dans

le pays que j'habite, des causes toujours présentes, capables de déterminer dans le systême des glandes, une congestion vicieuse (*a*)? Je sens qu'il est au-dessus de mes forces de répondre à toutes ces questions, ainsi qu'à beaucoup d'autres

---

(*a*) Notre pays est un pays humide; les brouillards y sont communs, les pluies longues & abondantes; le sol est marécageux & plat; la constitution sèche de l'atmosphère y est nuisible aux habitans; mais, malgré cette dernière circonstance, je ne m'aviserai pas de croire que la température humide n'ait point aussi ses inconvéniens, quelque analogue d'ailleurs qu'on la suppose à mes concitoyens. Sous le ciel le plus variable, peut-être, la végétation cependant y est belle, & annonce la fertilité. Quelque soit la première couche de la terre, qui me paroît être un mélange de glaise & d'argille, l'épreuve du savon & de l'esprit de vin décèle la qualité séléniteuse des eaux; mais les habitans n'en boivent guère; la bierre est la boisson générale. Nous ajouterons à cet apperçu topographique, que les écrouelles y sont fréquentes, & qu'elles s'y développent rapidement. La noueure & les dartres n'y sont point rares. Les hydropisies compliquées d'obstructions abdominales s'y rencontrent très-souvent;

que je pourrois ajouter; mais mon impuiſſance à les réſoudre n'a point dû m'empêcher d'expoſer les phénomènes. C'eſt avec douleur que je m'en ſuis rappelé l'hiſtoire. Ceux qui m'environnent encore, m'affligent également Quel bonheur pour moi ſi, en dénonçant à mes confrères des faits de cette importance, je réuſſiſſois à procurer à mes concitoyens des reſſources & des remèdes contre une maladie qui ſemble ſe naturaliſer parmi eux! Je ne ceſſerai de ſolliciter les lumières de mes collègues en faveur de cet objet intéreſſant; & puiſque la foibleſſe de mes talens m'interdit la jouiſſance la plus délicieuſe, celle de faire le bien que je deſire, je ſerai du moins utile encore, en invoquant des ſecours étrangers, & je les recevrai avec la plus vive reconnoiſſance.



OBSERVATIONS

Sur une fièvre bilieuſe, compliquée de cholera, *terminée par la mort. — Sur une affection iliaque, terminée par la mort dans le temps où l'on croyoit le malade ſauvé. — Sur une affection iliaque, occaſionée par une meurtriſſure d'inteſtins. — Sur une épilepſie apoplectique. — Sur une fièvre inflammatoire avec délire, & ſur les heureux effets de la muſique; par M. DUPONT, conſeiller-médecin ordinaire du Roi en la ville & ſénéchauſſée de Tartas.*

Si l'on doit publier ſes ſuccès dans le cas où le récit des faits eſt intéreſſant, il faut auſſi raconter naïvement ſes malheurs. De notre temps il réſulteroit, je penſe, plus d'avantages pour le public & pour le monde médecin, du narré fidèle & circonſtancié des maladies qui ont mal tourné, que de celui des guériſons. En dépit de l'amour-propre, je me féliciterai, ſi les obſervations que je vais rapporter peuvent conduire à une pratique plus éclairée & plus heureuſe que la mienne. S'il y a à profiter de mes erreurs,

je tâcherai à mon tour de tirer bon parti des lumières que mes confrères auront à me communiquer.

PREMIERE OBSERVATION.

Fièvre bilieuse, compliquée de cholera, *terminée par la mort.*

L'abbé *Duplan*, prêtre, régent latiniste de cette ville, est le sujet de cette observation. Il fut autrefois en butte à des coliques intestinales & rénales, qui étoient portées jusqu'au plus haut degré d'atrocité. Il en étoit garanti depuis plusieurs années; mais un asthme humide avoit succédé aux coliques. Il avoit perdu depuis cette époque beaucoup de son embonpoint, & il paroissoit épuisé par l'abondance de matière qu'il crachoit. Il étoit grand mangeur, & préféroit les alimens salés & de haut goût.

Le 28 juin 1781, l'abbé *Duplan* fut saisi par la fièvre à trois heures après dîné. Le frisson & la chaleur ne furent pas ce jour-là fort considérables; l'accès se termina dans la nuit par quelques sueurs.

Le 29, point de fièvre.

Le 30, elle se montra plus forte que dans le premier accès, & commença à

dix heures du matin. Il y eut pendant le froid des vomiſſemens d'humeurs glaireuſes & bilieuſes. La boiſſon qu'avoit pris le malade n'avoit pas bien paſſé : il mouilla ſept à huit chemiſes. Je le vis, pour la première fois, à neuf heures du ſoir.

La fièvre étoit ſur ſon déclin ; le pouls petit ; la peau moite ; la bouche fort amère ; la langue chargée d'un limon fort épais : il ſe plaignoit d'un mal-être général, & ſur-tout de douleurs dans les articulations : il avoit reſſenti une forte ſciatique dans la durée de l'accès.

Le premier juillet, je preſcrivis deux verrées d'eau de caſſe & de tamarins, aiguiſées avec deux grains d'émétique.

Ce remède procura quelques vomiſſemens, & pluſieurs déjections bilieuſes très-âcres. Le malade fut très-agité dans la journée ; il ſe ſentit très-accablé..... Point de ſommeil pendant la nuit.

Le 2, dès trois heures du matin, la fièvre ſe déclara ſans froid marqué. La chaleur fut inquiétante, & la douleur des lombes, cruelle. Cet accès commençoit à peine à diminuer, lorſqu'il ſe préſenta à neuf heures un froid violent, qui dura juſqu'à onze. Le malade alla deux fois à la garderobe, & il vomit des matières porracées.

Il ne faut pas omettre que, dès la première visite, j'avois trouvé un gonflement sensible, & de la dureté dans le foie & dans la rate.

Cet accès de fièvre sub-intrante fut très-considérable ; le malade en proie à des agitations continuelles, ne trouvoit aucune position favorable : la douleur des lombes se faisoit vivement ressentir ; les urines étoient suspendues ; la soif importune, le pouls dur & fréquent, & tout le corps avoit une chaleur des plus excessives. On tira à midi deux poilettes de sang du bras ; il offrit beaucoup de sérosité jaunâtre, & un coagulum fort épais.

Le reste de la journée se passa dans les agitations d'une fièvre très-vive, qui diminua enfin peu à peu pendant la nuit.

Le 3, le malade prit de très-bonne heure un cathartico-émétique, préparé avec une once & demie de manne, deux gros de cristal minéral, & deux grains d'émétique : le tout dans une décoction de bourrache. Il vomit une seule fois des humeurs d'un mauvais caractère, & il fut deux fois à la garderobe. Comme le remède n'opéroit pas assez abondamment, à mon avis, je fis donner à huit heures de la même matinée, en deux

doſes, un grain d'émétique diſſous dans un véhicule convenable. Tout porta par en-bas; il y eut ſept à huit ſelles bilieuſes très-fétides dans le cours de cette journée.

Le 4, l'accès prit à minuit ſans friſſons; il y eut des douleurs violentes & des inquiétudes continuelles. La langue étoit totalement couverte d'un limon jaune: la putridité paroiſſoit complétement développée.

A neuf heures du matin, il ſurvint un redoublement, précédé d'un froid, qui perſiſta pendant deux heures, avec des ſpaſmes cutanées & intérieurs, très-fatigans.

Le chaud de la fièvre amena des accidens bien autrement dangereux que les précédens. Les angoiſſes furent épouvantables, les agitations permanentes, la région précordiale tendue, gonflée, douloureuſe; le pouls petit, enfoncé, ſe faiſoit à peine ſentir; les extrémités devinrent froides, tandis que l'intérieur étoit en feu. L'eſtomac parut affecté d'une manière particulière, & en proie à une violente douleur, après que le malade eut pris quelques cuillerées d'une potion anti-émétique. On ordonna alors une abondante boiſſon d'eau de poulet for-

tement acidulée avec le jus de citron, & une mixture où entroient les ſels d'abſinthe & de prunelle, le ſirop de limon, l'eau de laitue, & un peu de celle de fleurs d'orange.

Vers les ſept heures du ſoir, l'eſtomac ſe ſouleva au point qu'il y eut un vrai *cholera.* Le malade vomiſſoit, pour ainſi dire, à chaque inſtant une bile porracée, érugineuſe, corroſive, d'une couleur verte, mélangée de bleu. Ces accidens perſévérèrent avec la même intenſité juſqu'à quatre heures du lendemain, temps où le vomiſſement fut moins conſidérable, & fournit alors des matières en partie jaunes, brunes, & de différentes couleurs.

Le 5, la copieuſe excrétion de bile ſi dégénérée, ſi cauſtique, ſembla calmer la cruelle douleur qui, le jour précédent, avoit affecté l'eſtomac & le canal inteſtinal : les hypocondres parurent moins gonflés, moins tendus, moins douloureux. Le pouls fut moins concentré ; la chaleur moins âcre : cependant l'abattement étoit extrême & prodigieux; le danger me parut imminent.

Intimement perſuadé que les cordiaux ou aſtringens, ainſi que tout purgatif un peu fort, ſeroient très-pernicieux, on ſe

détermina à faire prendre une pinte d'eau de poulet, avec de la crême de tartre & des tamarins, demi-once de chacune. Cette boiſſon tempérante, anti-putride & légèrement laxative, nous ſembla propre à remplir les indications qui s'offroient alors à notre vue.

Le malade but toute la liqueur préparée; il fit quelques ſelles, & il vomit de temps à autre de la bile très-dégénérée. Le pouls étoit mauvais; les forces s'épuiſoient de plus en plus; la chaleur intérieure produiſoit des anxiétés cruelles. Il y eut pendant la nuit des angoiſſes, & un redoublement aſſez marqué.

Le 6, ayant vu le malade de grand matin, j'apperçus un mal-être univerſel, une plus grande proſtration de forces. Le pouls étoit preſque effacé, les extrémités étoient froides. Il y avoit des nauſées, quelques vomiſſemens par intervalles; & le hoquet ſurvint à trois ou quatre repriſes.

A neuf heures, il revint un violent accès avec beaucoup de froid, des douleurs atroces, & des ſpaſmes dans la région précordiale.

A onze heures, le malade ſentit la chaleur renaître, quoique les extrémités reſtaſſent froides à la ſenſation des perſonnes

ſonnes qui les touchoient. La reſpiration ſe faiſoit avec difficulté ; les angoiſſes ſe rapprochoient, l'anxiété s'accroiſſoit, le pouls s'effaçoit ; bientôt les convulſions ſe manifeſtèrent, & le malade expira à deux heures après midi. Peu de momens avant la mort, on a remarqué ſur les bras quelques taches ou plaques, d'un rouge bleuâtre & livide.

RÉFLEXIONS.

Le commencement de la maladie, ſes progrès & les ſuites, ont conſtamment démontré un amas conſidérable, & une turgeſcence exceſſive de ſucs très-putrides & bilieux. Il eſt vraiſemblable que cette affreuſe maladie ſe préparoit de loin : les embarras apperçus d'abord dans les vaiſſeaux du foie & de la rate, le font penſer. Une dépravation auſſi complette n'eſt pas l'affaire de peu de temps.

Il fut queſtion dans le principe d'une fièvre-tierce, accompagnée de beaucoup de ſaburre. On s'occupa à remplir les indications que préſentoit ce premier état. Après les deux premiers accès, la fièvre devient ſub-intrante, elle prend le caractère de la tritéophie, ou tierce-continue-maligne : il n'y eut plus à cette époque de vraie intermittence, on apperçut

ſeulement de la rémiſſion dans les jours intermédiaires.

La terminaiſon funeſte de cette maladie, pendant laquelle on employa des moyens relatifs aux ſymptômes qui annonçoient, ce ſemble, le beſoin indiſpenſable de l'évacuation, & l'uſage des tempérans, des acides, des digeſtifs, m'inſpire des doutes & des regrets ſur le paſſé : elle me perſuade que, dans un cas analogue à celui-ci, il conviendroit d'employer une méthode différente ; celle dont on a fait uſage a-t-elle été mal indiquée ? le genre de dépravation qu'il s'agiſſoit de combattre, étoit-il ſuſceptible d'être corrigé ?

M. *Sauvages*, dans ſa noſologie, donne la deſcription d'une eſpèce de *choléra* compliqué de fièvre intermittente, dont parlent *Torti* & *Morton*. Il prétend que cette maladie eſt mortelle, ſi, quand elle eſt parvenue à ſon *augment*, ou état, on ne fait pas prendre ſix gros, au moins, de kina dans l'intervalle d'un accès à l'autre, obſervant qu'il y ait quatre heures que ce remède ſoit pris lors du retour du paroxyſme.

L'inutilité des ſecours employés dans l'obſervation rapportée, ne ſeroit-elle pas un motif ſuffiſant pour déterminer à

faire uſage du kina, ſi un pareil cas ſe préſentoit ?

Toutefois, dans la ſuppoſition même que l'écorce du Pérou pût être ſpécifique dans un cas ſemblable, il eſt aſſez probable que mon malade n'auroit pu la retenir : l'eſtomac étoit ſi ſoulevé, ſi irrité, que toute boiſſon étoit rejetée, attendu que les vomiſſemens ſurvenoient tous les quarts-d'heure au plus tard. Mais, dans cette circonſtance fâcheuſe, ne ſeroit-il pas utile d'aſſocier l'opium au fébrifuge ; c'eſt du moins le parti que je prendrois dans un cas de cette eſpèce. Peut-être le kina, (ſi toutefois l'eſtomac ne l'eût pas refuſé) donné le 5 à haute doſe, auroit-il calmé les accidens ultérieurs, & prévenu l'accès du 6, qui emporta le malade.

Mais plus on approfondit les queſtions, plus on voit naître de difficultés qui embarraſſent dans la pratique. Les auteurs que j'ai cités obſervent que le kina eſt ſpécifique dans le *cholera*, auquel ſe joint la fièvre intermittente, qui eſt alors ſymptôme : d'où l'on peut inférer qu'il n'opéreroit pas auſſi efficacement, quand la fièvre eſt eſſentielle & le *cholera* ſymptomatique, ainſi que la choſe arriva au malade.

On peut juger, d'après cette remarque, si elle est juste, que le fébrifuge, si admirable dans certaines fièvres intermittentes-malignes, auroit resté sans succès dans la maladie dont j'ai rapporté l'histoire (*a*).

IIe OBSERVATION.

Affection iliaque, dont les suites furent mortelles, à l'époque où on croyoit le malade hors de danger.

M. *de Maurian*, âgé de quarante-huit ans, homme fort éclairé & ingénieux,

---

(*a*) *Note de l'Editeur.*

Les bains tièdes n'auroient-ils pas pu prévenir le *cholera*, s'ils eussent été employés dès les premiers jours de la maladie? — J'ai à citer quelques observations qui autorisent au moins à se persuader que le bain tiède produit les effets les plus heureux dans les fièvres continues & dans les intermittentes, lorsque les accès deviennent *sub-intrans*, en même temps que les symptômes font reconnoître une grande âcreté dans les humeurs, une irritation & une chaleur des plus excessives. Dans de telles circonstances l'indication de détendre & de rafraîchir, n'est-elle pas plus pressante que celle d'évacuer, puisque l'action même des évacuans ajoute à l'excès d'érétisme & de chaleur, dans le cas où ils sont déja portés à un degré extrême?

d'un tempérament bilieux mélancolique, éprouva, dans le mois d'octobre 1777, une fièvre putride qui ne se termina qu'au vingt-deuxième jour, sans crise manifeste due aux efforts de la nature. L'art dut tout faire, pour ainsi dire, & les évacuans, plusieurs fois réitérés, furent les principaux moyens auxquels la maladie parut céder.

Sa convalescence fut très-imparfaite, & traversée par plusieurs accidens. L'estomac, affoibli par la maladie, & par la multiplicité des remèdes employés précédemment, fit mal ses fonctions. Il y eut plusieurs fois des digestions pénibles, des constipations, des douleurs dans l'abdomen, & des retours de fièvre en tierce, en double tierce, & d'anomales. Il ressentoit souvent des mal-aises intérieurs qui lui donnoient, malgré lui-même, de l'humeur & de l'inquiétude. Plusieurs fois les coliques & les accès de fièvre se renouvellèrent après des repas trop copieux.

Cet état d'infirmité exigea différens remèdes relatifs à la situation. On donna des décoctions apéritives préparées avec les plantes savonneuses, des minoratifs, des bols sédatifs, & de l'aloès, à titre de stomachique ; les lavemens furent

multipliés & indiſpenſables à raiſon de la conſtipation.

Il eſt bon d'obſerver que la maladie avoit été précédée de l'uſage du quinquina, continué pendant ſix mois conſécutifs, pris pour diſſiper une migraine opiniâtre & habituelle, à laquelle M. *de Maurian* étoit ſujet.

Il fut ſaiſi, dans la nuit du 19 au 20 janvier, d'une douleur dans l'eſtomac & au ventre, qui devint intolérable, & qui occaſionna une tenſion & un gonflement violens. Ne pouvant trouver de ſituation ſupportable, il fut obligé de quitter le lit, & il éprouva des envies de vomir.

On eut d'abord recours aux boiſſons émollientes, puis à l'huile d'olive pour faciliter le vomiſſement. Ces moyens n'eurent pas de ſuccès; les accidens perſiſtèrent. A cette époque, on donna de l'eau émétiſée, & le malade vomit des alimens non digérés qu'il avoit pris la veille.

Appelé à ſept heures du même jour, je fus témoin des mêmes ſymptômes. Je dois ajouter qu'à mon arrivée le pouls étoit accéléré, petit & concentré : toutes les régions de l'abdomen tendues & douloureuſes : le ventre ſerré. Cet état perſiſta pendant la journée, où il y eut deux

vomiſſemens de matières indigeſtes & de beaucoup de bile.

Le 21 offrit les mêmes accidens, qui ne cédèrent pas aux onctions ni à l'application des flanelles trempées dans une décoction émolliente ſur tout l'abdomen. La conſtipation réſiſta aux lavemens, qui ne pouvoient être retenus. On fit boire abondamment de l'eau de poulet nitrée.

Le 22 ne fut pas plus favorable : le ventre étoit tendu, gonflé, douloureux; le pouls fébrile, la bouche mauvaiſe; il ne ſe faiſoit aucune évacuation par les ſelles. Le malade prit le ſoir une petite doſe de bouillon très-léger; il fut preſque auſſitôt rejeté par le vomiſſement. On reconnut que ces derniers liquides rejetés étoient un peu fétides & d'une couleur de brun foncé, ce qu'on attribua au bouillon qu'on avoit rouſſi avec le ſucre brûlé. Quoi qu'il en ſoit, le malade éprouva la nuit ſuivante un vomiſſement très abondant de matières liquides d'une odeur infecte, & un peu noirâtres.

Le 23, le canal inteſtinal ne pouvant faire ſes fonctions naturelles, les matières ſtercorales refouloient dans l'eſtomac par l'effet d'un mouvement anti-périſtaltique, & en étoient rejetées quand il y avoit un amas un peu conſidérable.

Assuré de la perte du malade si on ne parvenoit pas à dissiper la cause qui empêchoit les matières de passer par les voies inférieures, je jugeai, avec les MM. *Lafitte* & *Marque*, qu'il convenoit de recourir a l'usage des doux laxatifs, tandis qu'on appliqueroit en même temps sur les parties tendues & douloureuses un cataplasme de mie de pain & de lait, avec les jaunes d'œufs. On fit prendre en conséquence deux gros de crême de tartre, & par dessus une demi-verrée de décoction de tamarins. La qualité putride-bilieuse des humeurs rejetées par le vomissement, fit donner la préférence aux évacuans acidules. Ce remède ne produisit aucun effet.

Il y eut à onze heures un vomissement de la même qualité que celui de la nuit précédente, & un autre encore à deux heures après midi. Le malade rendoit des vents infects & insupportables à lui-même; il tomboit dans un abattement extrême; la fièvre fut violente, la voix très-foible, le ventre dur, boursoufflé & très sensible sur-tout dans la région ombilicale.

Il fut mis le soir dans un demi-bain émollient, où il demeura trois quarts d'heure. Le ventre se détendit un peu après le bain. Comme les lavemens n'o-

péroient point, & qu'ils ne pouvoient pas même être retenus, je fis uſer d'un ſuppoſitoire avec du ſel marin & du jalap, 24 grains de chacun, incorporés avec le miel, réduits en conſiſtance ſolide. On l'appliqua quelque temps après le bain : son irritation à l'anus procura la ſortie de quatre ou cinq boules d'excrémens très-durcis, de la groſſeur d'une noix.

Cependant les vomiſſemens perſiſtoient avec le même caractère d'infection. On donna un lavement préparé avec une diſſolution de ſavon & de ſel de cuiſine; on replaça le ſuppoſitoire, dont l'effet procura l'excrétion de nouvelles matières très-dures. On baigna le malade le 24; on lui fit avaler le ſoir un grain d'opium, tandis qu'on continuoit l'application des cataplaſmes émolliens, précédés d'onctions huileuſes.

Ces différens ſecours, & ſur-tout la ſortie des matières fécales endurcies, avoient procuré beaucoup de détente, & diminué la tenſion, la douleur, & le gonflement de l'abdomen.

D'après cela, il fut décidé que le malade prendroit le 25 un bol compoſé d'un ſcrupule de poudre cornachine, de quinze grains de mercure doux avec un grain d'opium, incorporés avec ſuffiſante quan-

tité de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe. Ce purgatif ne procura point d'évacuation dans la journée, malgré l'uſage aſſez abondant d'eau de poulet aiguiſée avec le ſel de Glauber. On donna, pendant la nuit, en trois fois, une diſſolution de trois à quatre onces de manne. Il y eut, le 26, des évacuations d'une énorme abondance. On apperçut d'abord des matières un peu dures, & enſuite une bile foncée, copieuſe, très-fluide, & d'une puanteur abominable.

Le vomiſſement diſparut, & le bas-ventre ſe ramollit. On donna, le 28, un purgatif préparé avec trois onces de manne diſſoute dans une décoction de tamarins. Il y eut, à l'aide d'une abondante boiſſon d'eau de poulet, un grand nombre de déjections bilieuſes.

Le 29, on baigna le malade, & on lui fit prendre quelques verrées d'un apozème apéritif ſavonneux, aiguiſé avec le ſel de Glauber.

Le 30 ne préſenta aucun ſymptôme fâcheux. Beaucoup de boiſſon délayante, & un lavement, c'eſt tout ce qu'on mit en uſage... On repurgea le malade le 31 avec ſuccès, & de manière que le ſoir les choſes ſemblèrent aller au mieux.

Le 1 février il n'y avoit point de fièvre,

ni de douleur ; le ventre étoit souple ; la voix, qui avoit été presque entièrement éteinte pendant l'orage, étoit redevenue presque aussi forte que dans la meilleure santé ; l'estomac, très-bien disposé en apparence, desiroit quelque nourriture solide. Le moral participoit à son tour au changement favorable survenu dans le physique.

Dans ces circonstances, qui annonçoient l'aurore d'une convalescence heureuse, on lui permit de manger une demi-assiète de légère crême de riz à l'eau, avec une ou deux bouchées de pain. D'abord il parut que cette nourriture passoit sans trouble ; mais à midi le malade ressentit quelque douleur & quelque embarras : il prit néanmoins du bouillon, & but ensuite un peu de vin rouge, sans faire part à qui que ce soit de son nouvel état, comptant qu'il n'auroit pas de suites.

Bientôt il survient une douleur affreuse qui saisit l'estomac & les intestins. Toutes les régions de l'abdomen sont gonflées & tendues ; le malade pousse les hauts cris ; il a de fréquentes nausées, & il ne vomit point malgré une abondante boisson, & des prises d'huile d'olive. On donne des lavemens qui restent sans effet ; le pouls se concentre, les forces s'éclipsent, &

une ſueur froide s'empare de toute l'habitude du corps : on donne des cordiaux; mais tout fut inutile.... Les accidens ſe ſoutiennent ; ils augmentent même d'un inſtant à l'autre. La nuit eſt affreuſe : le pouls ne ſe fait plus ſentir. Le lendemain, à ſept heures, on donne un lavement de vinaigre, qui ne fût pas plutôt rendu, que le malade expira.

L'examen qui fut fait, offrit les phénomènes dont voici le détail. 1°. L'eſtomac, & tous les inteſtins grêles extérieurement phlogoſés. Le ventricule preſque vide, & ſa membrane interne enflammée, ſur-tout dans un endroit qui approchoit de l'orifice inférieur.

2°. Peu de matières dans les inteſtins. On trouva une portion de l'ileum, de la longueur de quatre à cinq pouces, livide, putréfiée, gangrénée ; il avoit formé avec les parties voiſines des adhérences contre nature.

3°. Le méſentère offrit une tumeur de la grandeur d'un petit œuf, qui formoit une ſorte de boule ſtéatomateuſe, ou tumeur enkiſtée, renfermant une humeur blanche épaiſſe qui avoit la conſiſtance du ſuif fondu.

4°. La véſicule du fiel renfermoit une vingtaine de petits corps, ronds, noirs

au dehors, & jaunes au dedans, qui étoient véritablement des calculs biliaires. Ces petits corps avoient le volume des grains ordinaires d'un chapelet, & n'étoient point d'une consistance très-dure.

5°. On ne trouva rien de particulier dans le foie.

6°. Comme le malade avoit eu, quelques jours avant sa mort, des quintes d'une toux sèche, & puis humide, on examina les poumons, qui ne parurent point affectés.

IIIe OBSERVATION.

Miserere *produit par une meurtrissure d'intestin.*

Le 14 juin 1772, M. *de Chamble*, lieutenant-criminel du sénéchal (sujet bilieux, affligé depuis l'enfance d'une hernie inguinale qu'il avoit l'habitude de faire rentrer lui-même quand elle sortoit par l'anneau, & accoutumé à se servir d'un bandage), éprouva une colique venteuse après avoir dîné. Il but un peu d'une liqueur spiritueuse, dans l'espoir qu'elle favoriseroit la sortie des vents. La douleur du ventre persista, & le malade s'occupa à faire rentrer l'intestin sorti, qui, sans

doute, se trouva boursoufflé, puisque les tentatives employées pour le faire rentrer, le froissèrent rudement.

La continuité de la colique engagea le malade à boire encore de la liqueur sur les cinq heures du soir. Bientôt après il rentra chez lui, & il se coucha très-souffrant.

Appelé à son secours, je trouvai le ventre sensible, tendu, douloureux; la hernie étoit rentrée. Je fis donner un lavement émollient, & je conseillai la boisson d'une infusion des fleurs de camomille. Il n'y avoit point de fièvre, & j'ignorois encore, à cette époque, la violence faite à l'intestin pour le remettre dans sa place.

Les choses persistèrent dans cet état jusqu'à une heure après minuit; alors le vomissement se joignit aux accidens énoncés plus haut; tout ce que renfermoit l'estomac fut rejeté par intervalles. Je trouvai le 15 tout l'abdomen extrêmement tendu & douloureux; le malade ne pouvoit pas aller à la selle, & il rendoit les lavemens tels qu'il les avoit pris. Nulle boisson ne passoit. Le vomissement s'accrut, il se rendit de plus en plus abondant à raison du mouvement anti-péristaltique sensiblement marqué, d'où s'ensuivit l'excrétion des matières stercorales

remontées dans l'eſtomac. Je fis préparer une mixture avec l'eau diſtillée de menthe, celles de pourpier, de fleurs d'orange, le ſyrop de limon, l'huile d'amandes douces & le laudanum liquide de Sydenham. Le malade en prenoit de temps à autre, quelque demi cuillerée, mais qui étoit rejetée bientôt après, confondue avec des matières pourries, fétides, pareilles à celles dont j'ai déja parlé.

Je fis ſaigner du bras pour prévenir l'inflammation. Les lavemens émolliens furent continués. L'application des flanelles trempées dans une décoction calmante, immédiatement après des onctions huileuſes, le demi-bain émollient, tous ces remèdes furent alternativement employés. Le malade n'éprouvoit que de petits intervalles de tranquillité ; le vomiſſement revenoit d'un moment à l'autre.

On fit prendre, à onze heures de la nuit, un grain d'opium qui produiſit de l'aſſoupiſſement avec un calme de quatre heures. L'inſtant d'après, les accidens reparurent encore. Je preſcrivis, à cinq heures du matin, un demi-grain d'opium. Il y eut quelques heures de calme. Le pouls s'éleva, enſuite il devint dur & fréquent ; la douleur ſur l'anneau des muſ-

cles obliques externes fut plus vive ; le ventre météoriſé, ſenſible & tendu, & le vomiſſement plus abondant. Cette augmentation d'accidens inſpira de vives alarmes ſur l'événement, & fit recourir tout de ſuite, vers huit heures du matin, à une copieuſe ſaignée du bras. Peu de temps après, il ſurvint des vomiſſemens très-abondans.

On donna, à onze heures, un lavement qui fut retenu. La boiſſon, priſe en petite quantité, commença à paſſer : enfin, vers trois heures, le ventre s'ouvrit ; le lavement fut rendu, & il entraîna des excrémens. Dès-lors la bouffiſſure & la tenſion de l'abdomen diminuèrent conſidérablement, ainſi que la douleur ; les boiſſons furent digérées ſans trouble ; tout, en un mot, prit une face nouvelle.

Il y eut, le ſoir & pendant la nuit, pluſieurs ſelles qui dégageoient merveilleuſement le malade. Tout alla au mieux depuis cette époque ; les fonctions rentrèrent dans l'ordre.

Le malade eut encore, pendant quelques jours, d'abondantes évacuations bilieuſes par les ſelles. Le convaleſcent prit, le ſixième jour de ſon accident, un cathartique qui réuſſit au gré de nos deſirs.

IVe OBSERVATION.

Epilepsie apoplectique.

Un vieux paysan de la paroisse de Tartas, fut attaqué le 3 juin 1773, d'une maladie que je dois caractériser, sur le rapport qui me fut rendu, d'épilepsie apoplectique. Le paroxysme arriva à midi, & je ne pus arriver qu'à deux heures. J'apperçus d'abord les symptômes de l'apoplexie ; assoupissement profond, privation des sens & des mouvemens volontaires ; pouls véhément ; respiration forte, &c. On m'apprit que le visage avoit été très-rouge au commencement de l'attaque, qu'il avoit écumé, & qu'il s'étoit agité involontairement avec violence. Il avoit rendu ses excrémens sans le savoir.

Je fis faire sur-le-champ une grande saignée au pied, qui fut bientôt après suivie d'un lavement très-purgatif.

Je revins chez le malade à cinq heures. Les choses étoient à peu près dans le même état, excepté que la rougeur du visage & la violence du pouls étoient bien diminuées. La mâchoire avoit été convulsivement serrée lors de ma première visite ; mais cet accident se dissipa successivement.

Je preſcrivis quatre grains d'émétique, diſſous dans du vin blanc, pour être pris en deux doſes, à demi-heure l'une de l'autre.

Je m'apperçus le ſoir que le malade avoit le bras droit paralyſé ; il ne pouvoit ni le ſoutenir, ni le mouvoir. A cette époque il commençoit un peu à revenir de ſon état de ſtupeur ; quoiqu'il n'eût pas encore recouvré la connoiſſance, l'embarras du cerveau paroiſſoit cependant diminué. Le vomitif avoit beaucoup opéré par les voies inférieures : on en donna encore, pendant la nuit, une nouvelle doſe.

Le 4, même état que dans la ſoirée du jour précédent.

J'ordonnai l'application d'un large véſicatoire à la nuque. Il fut levé le 5 ; il avoit donné iſſue à beaucoup de féroſités. Le malade avaloit tous les liquides avec aſſez d'aiſance.

Le 6, point de fièvre, ni de paralyſie au bras : le plein exercice des ſens renaît, & notre vieillard répond avec aſſez de juſteſſe aux queſtions qu'on lui fait, & le 7, je le trouvai ſans aucun mal-être.

Ve OBSERVATION.

Sur une fièvre inflammatoire avec délire, & sur les heureux effets de la musique.

M. *Dorthe*, marié depuis dix-huit mois, âgé de vingt-deux ans, d'une constitution assez foible, extrêmement maigre, mal rétabli d'un grand nombre de fièvres tierces, double-tierces, continues & erratiques, qu'il avoit essuyées à la fin de l'été, pendant l'automne, & une partie de l'hiver, fut saisi, le 26 mars 1782, d'un grand froid de fièvre avec un violent point au côté, & beaucoup de toux.

L'ardeur de la fièvre attira, en se développant, une douleur de tête qui fut des plus cruelles.

Le malade fut saigné au bras le 27.

La fièvre & les autres symptômes continuèrent, & il survint dans la nuit un flux de ventre très-abondant de matières infectes, qui déterminèrent à donner un léger purgatif, qui opéra abondamment. La fièvre se soutint néanmoins dans le même degré de violence, & la tête parut affectée. On fit alors une saignée du pied, & on appliqua deux vésicatoires sur les jambes.

Je me rendis chez le malade le 31, vers sept heures du soir. Le malade avoit

totalement perdu la tête, il avoit déliré toute la journée; les yeux étoient rouges, enflammés ; il y avoit une toux ſèche, de la douleur à la poitrine, une fièvre véhémente, un feu dévorant & des mouvemens convulſifs fréquens dans preſque tout le corps.

Je fis ſaigner le malade au bras deux fois pendant la nuit ; je preſcrivis l'application des blancs d'œufs battus avec du gingembre, mis ſur des étoupes, ſur le côté douloureux de la poitrine. On donnoit de temps à autre quelque cuillerée d'un mélange fait avec l'huile d'amandes douces, & le ſyrop de violettes. On faiſoit, d'ailleurs, fréquemment avaler au malade de l'eau de poulet, altérée avec les feuilles de bourrache & de chicorée.

La nuit fut affreuſe, le délire ſi violent qu'on ne pouvoit contenir le malade.

Le premier avril, les accidens ſubſiſtant, je fis appliquer ſix ſangſues aux tempes; on laiſſa couler le ſang pendant pluſieurs heures; j'y étois déterminé par la rougeur des yeux & par l'état du pouls qui étoit dur, plein, très fort & fréquent.

Malgré cette abondante ſaignée locale, & malgré l'uſage des bols faits avec le camphre & le nitre, malgré l'emploi d'autres ſédatifs, le délire fut toujours perſiſtant & le tranſport furieux Les véſica-

toires agirent mal. La fièvre redoubloit fréquemment, le ventre étoit ſerré, & les urines couloient involontairement. La journée & la nuit ſe paſſèrent dans cet état de détreſſe.

La matinée du 2, les mêmes accidens qui avoient paru les jours précédens, ſubſiſtèrent ; je fus d'autant plus alarmé de leur durée, qu'on entroit au ſeptième jour de la maladie, & que depuis le premier moment de ſon invaſion tous les ſymptômes avoient toujours été croiſſant; d'ailleurs les tranſports furieux du malade avoient occaſionné une perte incroyable de ſes forces.

Convaincu que l'engorgement de la tête donnoit lieu aux différens ſpaſmes & à l'exceſſive tenſion de tout le ſyſtême nerveux & membraneux, & qu'il ne pourroit céder qu'aux médicamens qui auroient, *à cette époque*, la propriété de relâcher, & à ceux qui pourroient fondre & diſcuter l'humeur engouée dans les capillaires trop diſtendus, je me déterminai à faire raſer la tête, & appliquer ſur toute la ſurface du crâne un épithème compoſé avec les feuilles de joubarbe, de laitue, de pavot blanc, de plantain, les fleurs de roſes rouges, l'eau fortement nitrée, & du vinaigre,

Son application pendant deux heures, ne produisit aucun bon effet sensible : même violence de fièvre & de délire.

J'eus enfin recours à un moyen singulier, qui m'attira quelque plaisanterie de la part des assistans. Comme le malade étoit musicien, je songeai que son délire pourroit être calmé par le son des instrumens. Nous avons des cures qui attestent le triomphe de l'harmonie dans des circonstances à peu près semblables (*a*).

Je fis jouer du violon dans l'appartement du malade. On ne tarda pas à s'appercevoir de l'impression heureuse qui

(*a*) *Morbi animi corporisque per musicam curantur. Acta erudit.* Lipf. anno 1717, mai, p. 214.

Morbor. cura per musicam. Act. erud. Lipf. anno 1683, mai, p. 197.

Musica morbor. medela. ROLFINCKII, consult. med. libr. 14, sect. 3, cap. 19, p. 1032.

De method. curandi morbos quamplures musicâ, &c. BAGLIV. prof. med. de fibr. motr. cap. 145, pag. 390.

Musica in deliniendis animi affectibus præstans. *FIEDLINII.* Hist. med. anno 6 sept. observat. 19, pag. 1055.

Musices vis medica. *FRANKMANN*, Satyr. med. pag. 479.

Musica quomodo passiones animi sedat. *WILLIS*, anat. cerebr. cap. 17.

ALBRECHT, *tract. physicus musices in corpus animant.* In-8°, Lipf. 1734, 16 f. Kœnig, Strasb.

en fut la ſuite. Le phrénétique ſuſpendit ſes fureurs pour ſe montrer ſenſible à la ſymphonie ; touché des différens accords, & ſur-tout des airs vifs & de la rapidité des mouvemens, il étoit alors plus paiſible. Je fis donner dans la ſoirée un julep anodin.

Ces divers ſecours mirent enfin la nature à même de ſe dégager, en produiſant une détente & de la moiteur. C'étoit en effet la criſe la plus favorable dans les circonſtances. Dès-lors le jeune homme devint tranquille, ſon tranſport diminua conſidérablement ; le pouls prit de la molleſſe ; il ſurvint des légères moiteurs qui allèrent enſuite en augmentant.

Le 3 mars, je ſecondai l'effort de la nature par l'uſage abondant de boiſſons diapnoïques. La foibleſſe fut proportionnée à l'énorme dépenſe de forces & à la violence du tranſport, qui fut à ce degré, que le malade, d'un coup de dent, avoit emporté net un palme de ſon drap, & enlevé avec deux doigts un morceau conſidérable de ſa chemiſe, auſſi parfaitement coupée qu'avec des ciſeaux.

Les ſueurs qui s'accrurent inſenſiblement, furent ſuivies d'un abattement extrême, tandis que les accidens funeſtes s'évanouiſſoient ſucceſſivement. Je fis

donner pour la première fois du bouillon de volaille, &, pour mieux renouveler les forces, je conseillai l'usage, de temps à autre, de quelques cuillerées de bon vin de Malaga.

Les sécrétions de toute espèce se rétablirent, & les plaies des vésicatoires désormais vermeilles, fournirent copieusement une matière bien cuite & liée. Le régime prescrit réussit au mieux : les sueurs se soutinrent parfaitement ; on voyoit les accidens se dissiper & diminuer à vue d'œil, quoiqu'il y eût, par intervalles, quelques mouvemens convulsifs dans les poignets, & un petit délire obscur ; mais ils étoient légers, ces symptômes, comparés à ceux qui avoient excité de si justes alarmes.

Le malade rappelé à lui-même, ignoroit tout ce qui s'étoit passé pendant son délire. Il ne ressentoit plus de douleur à la poitrine, il expectoroit avec assez d'aisance des matières épaisses bien cuites : délivré de sa céphalalgie, il ne se plaignoit que d'une grande foiblesse. Les forces revinrent successivement à l'aide d'un régime convenable & de quelques médicamens stomachiques. Le malade se rétablit même plus promptement qu'on n'eût osé l'espérer.

OBSERVAT.

OBSERVATION

Sur un cochemar, guéri par une fièvre d'accès, communiquée comme un fait ſervant à réſoudre un problême propoſé par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence, inſéré dans le Journal de médecine du mois d'août 1785 : « La fièvre qui ſur-» vient aux maladies apoplectiques, » convulſives, &c. eſt-elle ſalutaire ou » nuiſible ? » *Par M. JURINE, chirurgien de l'hôpital général de Genève.*

M. *Sumeire*, après avoir rapporté pluſieurs aphoriſmes d'*Hippocrate*, qui établiſſent que la fièvre qui ſurvient aux maladies convulſives, apoplectiques, ſoporeuſes, &c. les diſſipe, ou les termine favorablement ; établit une théorie qui ſemble infirmer la confiance que méritent les ſentences du père de la médecine, & finit par dire que la queſtion qu'il propoſe eſt digne d'exciter *la diſcuſſion bien faite de toutes les raiſons & de tous les faits qui peuvent la réſoudre.* Connoiſſant

& ma foibleſſe, & combien les théories ſans la pratique ſont ſouvent dangereuſes, je me garderai d'entrer dans aucun détail ſur la manière d'agir de la fièvre dans les maladies apoplectiques, convulſives, &c.; je me contente de rapporter une obſervation qui prouvera évidemment la vérité des aſſertions d'*Hippocrate*. Une cure de cochemar opérée par une fièvre d'accès, fait le ſujet de cette obſervation: n'ayant pas ſuivi cette maladie ſingulière & aſſez commune, dans ſa naiſſance & dans ſes progrès, je laiſſerai parler le malade, & ce ſera ſon récit que j'expoſerai.

Autant que ma mémoire peut m'en rappeler, dit M. *M*...., les premières attaques de cochemar que je reſſentis, ont été à l'âge de douze à treize ans; ſi j'en ai eu avant cet âge, je l'ignore: comme les accès me prenoient dans le fort du ſommeil, & que je ne m'appercevois de rien à mon réveil, je ne puis rapporter les ſenſations que j'éprouvois dans le paroxyſme; ce que je me rappelle fort bien, c'eſt que ce fut en août 1768 que l'on s'apperçut pour la première fois que j'étois atteint de cette maladie, que l'on me réveilla au grand air, où l'on m'avoit porté pendant mon accès.

On crut devoir attribuer cette attaque

de convulſion à l'impreſſion du ſoleil, & à la fatigue que j'avois éprouvée la veille. Si j'eus d'autres accès juſqu'au mois d'octobre ſuivant, il me ſeroit impoſſible de le ſavoir, puiſque je couchois ſeul dans une chambre ; mais au mois d'octobre, comme je viens de le dire, couchant à la campagne dans la même chambre que ma mère, j'eus un accident ſemblable au précédent ; alors on conſulta, à Lauſanne, M. *Tiſſot*, qui répondit, que ma maladie s'appeloit *cochemar*, & qu'elle n'étoit pas dangereuſe ; il me conſeilla des remèdes, & me ſoumit à un régime très-ſévère pendant deux ans ; la première année on me donnoit par ſon ordre une purgation tous les mois, & je faiſois uſage journellement d'une potion particulière ; la ſeconde année, la purgation fut renvoyée à deux, trois & quatre mois d'intervalle. Tous les remèdes & le régime furent exactement obſervés, j'en éprouvai auſſitôt un effet ſalutaire ; car dès qu'ils furent commencés, je n'entendis plus parler de cette maladie ; quatre à cinq années ſe paſſèrent ſans accès quelconques, mais à ce terme ils devinrent plus forts qu'auparavant, & quoiqu'ils m'éprouvaſſent peu, je ne laiſſois pas de connoître que j'en avois eu dans la nuit,

par la foiblesse de mes jambes, & un certain mal de cœur qui ne m'étoit pas ordinaire.

A cette époque M. *Tissot* n'étant pas à Lausanne, on consulta M. *Petit* à Paris, qui répondit, que l'âge me guériroit, mais que pour accélérer ma cure, il falloit mener une vie active & dissipée, monter à cheval, jouer à la paume, &c. sans excès cependant; souper légèrement & mettre au moins deux heures d'intervalle entre le souper & le coucher, prendre en outre, en me mettant au lit, une cuillerée d'un opiat dont j'ignore la composition, & que je devois continuer pendant six semaines, en buvant par dessus trois tasses de thé bien chaud. J'exécutai le tout, & m'en trouvai très-bien; au bout de trois semaines de l'usage de cet opiat, je n'eus plus d'accès, & je passai environ cinq années sans m'en ressentir: à ce terme ils reparurent avec une nouvelle force, & m'éprouvèrent davantage; je recommençai le régime & l'opiat prescrits par M. *Petit*, en en doublant même la dose, sans éprouver aucun changement; je le consultai de nouveau, & j'exécutai ponctuellement ses ordonnances sans voir changer ma situation, ce qui me détermina à prendre l'avis de dif-

férens médecins à Genève ; leurs remèdes qui étoient en grand nombre, ou me faiſoient mal, ou ne me procuroient aucun bien ; mes accès continuoient, ils ſe répétoient quelquefois deux ou trois fois dans une nuit ; toujours ils me prenoient dans le fort du ſommeil ; enfin, après avoir vécu neuf ou dix mois dans cet état pénible & fatigant, je me déterminai à aller à Montpellier ſous les yeux de M. *de la Mure* : pendant les trois mois que je ſéjournai dans cette ville, il me fit prendre beaucoup de remèdes qui furent preſque ſans effet ; le ſeul avantage que j'en tirai fut d'éloigner les paroxyſmes de ſept à huit jours. De retour à Genève, je me confiai aux ſoins d'un médecin qui, voyant l'inefficacité de l'immenſe quantité de remèdes que j'avois pris, me conſeilla de les quitter, me ſoumit ſeulement à un régime, & me preſcrivit l'uſage habituel de la réſine de kina avec celui du petit-lait ; par ſes conſeils, je prenois en outre des bains froids & inſtantanés, que je répétois juſqu'à trois fois par jour.

Ce nouveau traitement & deux cautères, n'amendèrent point mon état, au contraire les accès devenoient plus violens, ma mémoire s'altéroit prodigieuſement, j'avois de la difficulté à m'é-

noncer ; dans l'attaque, outre le cri que j'avois toujours fait entendre dans le premier inſtant, j'avois de plus fortes convulſions, je me mordois ſouvent la langue, & enfin j'étois très-fatigué à mon réveil.

Si l'eſpoir de guérir, ſelon la promeſſe des médecins, ne m'eût ſoutenu, j'ignore comment j'aurois pu vivre dans un état auſſi cruel & auſſi déſeſpérant, vu l'inefficacité des remèdes ; après deux années de patience & d'eſpérance, j'eus dans une nuit cinq accès très-forts, le lendemain je me trouvai mal, & après mon lever je m'évanouis ; des rêveries ſuccédèrent à cet évanouiſſement : on me ſaigna au pied, & pendant trois ſemaines je fus en proie à une fièvre bilieuſe & nerveuſe, mais je n'avois point d'accès de cochemar ; inſenſiblement le mieux ſe fit ſentir, mes forces revinrent petit à petit, & la fièvre ſe changea en tierce, puis en quarte, en double quarte, enfin elle ſe décida en quarte ; je l'ai conſervée treize mois avec des intervalles de huit à quinze jours. Le bien qu'elle m'a procuré n'étoit pas équivoque, puiſque, à dater du moment où j'eus des accès de fièvre, je ne reſſentis plus d'attaques de convulſions ; cette fièvre ſalutaire m'ac-

cabloit très-peu, & s'eſt diſſipée preſque d'elle-même : depuis quelques années, je n'ai plus eu d'atteintes de cochemar ; mon ſommeil, de peſant qu'il étoit, eſt devenu léger ; j'ai repris ma mémoire & la facilité de parler ; mes idées n'ont plus été confuſes comme auparavant, en un mot je ne me ſuis jamais ſi bien porté. Perſonne dans ma famille n'a eu avant moi cette maladie, & quant à moi je ne me rappelle pas d'avoir eu aucune peur, ni aucun coup à qui l'on puiſſe l'attribuer.

OBSERVATION

Sur un vice d'oſſification des os maxillaires d'un nouveau-né ; par M. TOURTELLE, *docteur en médecine à Beſançon.*

L'épouſe du ſieur *Rable*, âgée de 30 ans, & mère de trois enfans tous bien conformés, étoit parvenue au terme d'une quatrième groſſeſſe dont elle n'avoit éprouvé aucune incommodité. Le 5 décembre dernier, elle accoucha heureuſement d'un fils. Le même jour, je fus appelé avec M. *Boulanger*, chirurgien-

major du fort Griffon, pour remédier à la mauvaiſe conformation de la bouche du nouveau-né. Nous reconnûmes un bec-de-lièvre au côté droit de la lèvre ſupérieure, avec un défaut conſidérable de ſubſtance, qui ſemble ne jamais permettre de rapprochement. La narine droite, confondue avec la bouche, ne faiſoit qu'un ſeul trou. Le côté gauche, jeté preſque tout en dehors, dépaſſoit de beaucoup le nez, dont la cloiſon ſe portoit de ce même côté; le frein de la lèvre, loin de ſe trouver au deſſous de cette cloiſon, s'en éloignoit de près de ſix lignes; & la dentition de ce côté étoit tellement avancée, que les dents paroiſſoient être prêtes à ſortir.

La bouche de cet enfant ouverte laiſſoit appercevoir à nu la cloiſon du nez, & les cornets. L'os maxillaire droit imparfaitement oſſifié, montroit un vide de la moitié de ſa totalité, à l'endroit où il vient s'unir avec ſon congénère, qui s'étoit nourri exceſſivement à ſes dépens; & le voile du palais ſe portoit beaucoup plus en devant que dans les autres enfans. La mâchoire inférieure ne préſentoit d'ailleurs aucun vice de conformation, ainſi que le reſte du corps, & la langue étoit très-mobile.

Cet enfant, qui eſt de la meilleure conſtitution, étant dans l'impoſſibilité de teter, on eſt parvenu à le nourrir avec du lait qu'on lui fait avaler à la cuiller; mais, pour peu qu'il ſe preſſe en avalant, ce lait revient par l'une & l'autre narine.

RÉFLEXIONS

Sur une opération céſarienne faite à Bayonne; par M. LARROUTURE, ancien médecin de l'armée d'Italie, doyen des médecins de Bayonne.

La nommée Franchon Leſquillouté, mariée à *Buiſſon Marin*, âgée à-peu-près de trente-ſix ans, petite, boiteuſe, rachitique dès ſon enfance, devint groſſe & porta ſon enfant à terme. Pendant tout le temps de la geſtation, elle n'a éprouvé aucun accident, ni incommodité. A l'invaſion des premières douleurs, elle appela la ſage-femme & ſon chirurgien ordinaire, qui travaillèrent inutilement pour la délivrer; leurs efforts ayant été inutiles, on appela le lendemain 5 ſeptembre 1785, un ſecond chirurgien jeune, mais qui a déja, comme

accoucheur, une réputation bien méritée. Le chirurgien ordinaire lui ayant rendu compte de ce qui s'étoit passé, convint qu'il n'avoit pas pu pénétrer dans l'uterus; le nouveau chirurgien fut plus heureux, il entra dans la matrice, avec peine cependant, & en biaisant dans les détroits inférieur & supérieur; il retourna l'enfant, chercha les pieds & amena l'enfant jusqu'à la tête. Il vivoit, & il fut baptisé; le même chirurgien fit ensuite des tentatives inutiles, en profitant des douleurs & des efforts de la femme, qui avoit toutes ses forces; mais il ne put finir l'accouchement. Accablé de fatigue, il dit au chirurgien ordinaire qu'il n'en pouvoit plus, qu'il étoit forcé d'aller se reposer quelques momens. Un troisième chirurgien fut appelé, il essaya avec aussi peu de succès de délivrer cette femme; enfin celui-ci conseilla d'en appeler un quatrième, qui se mit à la manœuvre pendant longtemps, & ne parvint qu'à tourmenter cette pauvre femme; ces trois chirurgiens convinrent d'appeler le second, qui s'étoit retiré pour se reposer, & lui proposèrent l'opération césarienne: il en fut effrayé, & observa que l'enfant étoit vivant, il n'y avoit que peu de temps;

il tâcha de s'en aſſurer, & enfin avant d'en venir à l'opération, il propoſa des crochets, le forceps. Ils ne peuvent pas être introduits, répondirent les autres. L'opération céſarienne fut décidée, & il fut décidé auſſi que pour la favoriſer, on couperoit le tronc, & qu'on retireroit enſuite la tête par l'inciſion de la matrice. La femme fut adminiſtrée, elle régla ſes affaires domeſtiques; elle fut opérée le matin du 8 ſeptembre 1785: on tira la tête qui étoit engagée; mais on ne la tira pas entièrement & d'une ſeule fois; ce ne fut pas même l'opérateur de l'inciſion qui la tira, il avoit été troublé d'avoir percé la veſſie; il l'étoit auſſi d'avoir réſiſté à l'avis, aux repréſentations du chirurgien qui avoit trouvé moyen d'entrer dans la matrice, de retourner l'enfant, d'en chercher & trouver les pieds, de les retirer enfin avec le tronc & les épaules, qui étant aſſuré de la mort de l'enfant, puiſqu'on lui avoit coupé la tête, propoſoit avant l'opération, de la vider par des moyens ordinaires: tout fut inutile, il fallût faire l'opération céſarienne. La femme mourut le ſeptième jour après l'opération, & fut enterrée le lendemain, ſans qu'auparavant on l'eût ouverte, pour juſtifier au

moins le motif d'une opération cruelle & dangereuſe.

Une femme de trente-ſix ans, accouche pour la première fois; on introduit la main dans l'uterus, on tourne l'enfant, on le ſaiſit par les pieds, on le retire juſqu'au col, on travaille inutilement à finir l'accouchement, on ne le peut pas: on décide de faire l'opération céſarienne, & avant d'y procéder, on coupe le tronc: l'opération céſarienne étant faite, on retire avec peine la tête, qui étoit enclavée; on ne la tire pas entière, mais à pluſieurs repriſes: cette femme meurt le ſeptième de l'opération. On n'a pas même meſuré, ni calculé les dimenſions du baſſin; on ſait pourtant que la tête de l'enfant à ſon paſſage, peut prendre pluſieurs poſitions: tout le tronc y avoit déja paſſé. On n'a pas ouvert la mère morte: ces faits & les circonſtances qui les ont accompagnés, ont fait naître les réflexions ſuivantes, que je ſoumets aux maîtres de l'art.

En général tous les auteurs conviennent, que l'opération céſarienne eſt des plus dangereuſes; il n'y a que l'eſpoir bien fondé de ſauver la mère & l'enfant, ou au moins l'un ou l'autre qui

puiſſent déterminer à l'entreprendre ; *Varandée* définit ainſi l'opération céſarienne, *de morbis mulierum*, lib. ij, cap. vj, pag. 615 : *Cæſareus enim partus (ut de eo obiter etiam aliquid dicamus), infantis in utero exiſtentis extractio per cæſum, ſeu ſectum abdomen, & ipſum uterum ſuperiori ejus parte quâ reſpicit muſculos epigaſtrii, quando nulla ſpes eſt fœtum exire aut extrahi poſſe per viam conſuetam, &c.* Il demande, quelques lignes après, ſi dans ces circonſtances urgentes, c'eſt-à-dire lorſqu'il n'y a que ce ſeul moyen de ſauver la mère & l'enfant, il eſt permis à un médecin de conſeiller l'opération céſarienne, *ſine opprobrio vel artis infamia*. Il rapporte le ſentiment de *Rouſſet*, docteur de la Faculté de Montpellier, qui a fait un ouvrage pour ſoutenir que dans ces circonſtances cette opération eſt non-ſeulement permiſe, mais qu'il y a pluſieurs obſervations qui en prouvent le ſuccès. *Du Laurent*, profeſſeur dans la même Faculté, ſemble auſſi incliner vers le même avis. *Sed ut liberè dicam* (continue Varandée), *ſupponunt illi extinctâ matre ſuperſtitem eſſe adhuc in utero puerum, cujus ſervandi causâ hæc ſectio inſtitui debeat ; quando verò fœtui mortuo*

ſuperſtes adhuc eſt mater, non videtur illa via capeſſenda, quæ interitum matri certum inferre videtur. Enfin cet auteur, preſſé de s'expliquer, pourſuit par une déciſion, qu'on ne pardonne pas encore à Henri VIII, roi d'Angleterre: *Ubi autem adhuc eſt ſuperſtes uterque, exiſtimo ego quidem tentari poſſe ad ſervandum puellum, ſi alio modo exire nequeat, quamvis matris interitus ſubſequatur, quia melius eſt ſervari unum quàm utroſque ſimul perire, vel quia melius eſt reipublicæ ad illuſtrioris familiæ conſervationem, ut puer ſalvus ſit quàm mater, &c.* Ce n'eſt pas ainſi que décide *Jean Riolan*, profeſſeur dans l'univerſité de Paris, premier médecin de la reine-mère de Louis XIII, dans ſon *Encheïridium anatomicum, &c.* pag. 191. Il a écrit la même année que *Varandée*; voici comme il s'explique : Dans les accouchemens fort laborieux & fort difficiles, après avoir tenté les ſecours ordinaires, comme les ſaignées, les fomentations émollientes, les onctions d'huile, de beurre, le demi-bain d'eau tiède, les lavemens âcres, les potions apéritives ſtimulantes, *&c.*.. il continue; *Tandem iſtis omnibus irritis, ſi mulier exegerit duos treſve dies in iſtis tormentis, ſi moribunda &,*

exanimis appareat, si gangrenæ in pudendis indicia compareant, etiamsi certò non constet de morte infantis, unco extrahitur ut conservetur mater : præstat enim unum interire quàm duos, vita matris præferenda infanti ; non debet mori mater ut salvetur infans, ideoque non est tentanda cæsarea sectio, quæ matrem jugulabit conservando fœtum. Il cite Tertullien, lib. *de animâ cap.* 25, *necessariâ crudelitate trucidatur infans, matricida ni moriturus.*

Voilà la décision de deux auteurs contemporains, dont l'un sacrifie la mère en faveur de l'enfant, l'autre sacrifie l'enfant en faveur de la mère ; mais je remarque qu'en sauvant la mère, *Riolan* fait l'extraction de l'enfant avec des crochets, & que *Varandée*, en faisant l'opération césarienne, sauve l'enfant & sacrifie la mère. Dans l'observation dont il s'agit, on n'a pas fait comme *Riolan*, on n'a pas tiré l'enfant avec des crochets ; sans doute il étoit mort : on lui a coupé la tête ; ensuite on a fait l'opération césarienne, mais la tête ne pouvoit-elle passer, pas même à petits morceaux, par où tout le tronc, même les épaules, avoient passé avec assez de facilité ?

Il eſt parlé dans *Schenkius*, de plusieurs obſervations d'opération céſarienne, *obſervat. medic. lib. iv*, *obſervat. xv*, pag. 602; mais il n'y eſt queſtion que de femmes mortes ſur qui elles ont été faites.

Gaſpar Bauhin & *François Rouſſet* donnent la méthode de faire cette opération, même livre, pag. 607; ils en attribuent l'invention à *Jean Jacotius*, chirurgien de campagne, & pour me ſervir de leurs expreſſions, *ex mediâ plebe*. Ils rapportent ſes obſervations, & après ſa mort *Rouſſet* ſuit ſa méthode, il la répand, l'élève juſqu'aux nues; mais on penſe qu'une ſaine critique en réduiroit bien les preuves. *Sennert*, tom. j, p. 358, rapporte l'hiſtoire d'une femme groſſe à terme, qui, à la ſuite d'un coup qu'elle avoit reçu ſur la région de l'uterus, eut une hernie qui pendant la geſtation fit de ſi grands progrès, qu'il fut décidé par le collège des médecins aſſemblés, qu'il ne reſtoit à cette femme pour ſe ſauver & ſon enfant, d'autre reſſource que l'opération céſarienne. Elle fut faite avec ſuccès; c'eſt la ſeule opération de cette eſpèce à laquelle *Sennert* ait aſſiſté. Il n'y a pas là de quoi être ſi enthouſiaſte; il donne en-

ſuite des preuves de ſa bonne foi, t. iij, de *partu cæſareo*, pag. 741 & ſuivantes. Il ne paroît pas douter de toutes les obſervations de *Rouſſet*; il en cite l'hiſtoire & la méthode comme *Schenkius*; il la fait précéder de pluſieurs obſervations ſur divers moyens que différens auteurs propoſent pour extraire les fœtus morts dans le ſein de la mère. Je m'arrête à une dans laquelle *Henri Abhéer* rapporte un cas analogue à notre queſtion, obſervat. 14, dans ces termes: *idem* pag. 739, *in fœminâ quâdam, quæ agrippam peperit, capite avulso in utero relicto, cui exhibuit hunc pulverem.*

♃. Teſtium equi præparatorum (*a*), *Boracis*, ãã ℥j, *Croc.* ℈. j.
Cum aquâ liliorum alborum;

Et poſt horæ quadrantem ſuprà pulvinar jacenti ſternutatorium naribus admovit, undè ſe concuſſit, & tanto impetu caput infantis ejecit, ut illud per cubiculum inſtar globi ad XVIII pedes volveretur.

(*a*) Cet ingrédient & d'autres, qu'*Abhéer* & ſes contemporains faiſoient entrer dans leurs formules, donnent à juger quelles étoient leurs connoiſſances en matière médicale.

J'aurois eu plus de foi à cette obſervation, ſi ſon auteur, ou celui qui la rapporte, avoient averti que le plancher de cette chambre étoit en pente : elle prouve du moins que dans un temps où l'opération céſarienne étoit en vogue, on n'y ſongea pourtant pas pour tirer de la matrice un reſte ſéparé de ſon tronc. Je paſſe à deſſein tous les cas rapportés par *Sennert*. Je dirai avec M. *Aſtruc* que la queſtion ſeroit décidée, ſi ces obſervations étoient auſſi certaines, auſſi concluantes que *Schenkius & Sennert* le penſoient.

La ſuite dans le Journal prochain.

LETTRE DE M. SAUCEROTTE,

De l'Académie royale de chirurgie, ſecond chirurgien-major de la Gendarmerie, &c. à M. THOMASSIN, au ſujet de ſa queſtion chirurgico-légale, inſérée dans le Journal de mai 1785, pag. 94.

Je préſume, comme vous, Monſieur, qu'on auroit pu ſauver *Antoine Kittler*, ſi on lui eût adminiſtré les ſecours que

la bonne chirurgie indique, & que vous avez détaillés avec autant de ſagacité que de préciſion.

J'ai exercé, pendant douze ans, les fonctions de chirurgien légal, & ſeul dans les juriſdictions étendues de Remiremont & de Luneville. Cet état m'a mis à même de voir pluſieurs faits intéreſſans, que je rendrai publics, quand les occaſions s'en préſenteront. Je vais ſeulement en citer deux, qui ont rapport à la queſtion que vous agitez.

Enſuite d'un décret judiciaire, je fis, le 29 janvier 1777, la viſite du cadavre d'un homme âgé de quarante-cinq ans, du village de Bénaménil, qui, ſix jours auparavant, avoit reçu un coup de fuſil à la partie antérieure moyenne du genou droit, où il y avoit une plaie de figure étoilée, de l'étendue d'environ trois pouces dans ſes différentes dimenſions, compliquée de contuſion & de brûlure.

Ayant fait les inciſions néceſſaires pour ſuivre le trajet de cette bleſſure, je trouvai, 1°. les parties molles déchirées & meurtries, avec un principe de gangrène; 2°. la rotule diviſée tranſverſalement, & le condyle interne du fémur fracaſſé & ſéparé du corps de l'os;

3°. la ramification interne des artères crurale & poplitée, contuſe & dilacérée. Je découvris en outre, dans l'étendue de tout ce délabrement, la bourre d'une arme à feu, & vingt-huit grains de plomb à canard. La cautériſation des tégumens du genou, la bourre renfermée dans la plaie, les vingt-huit grains de plomb, contenus dans un eſpace médiocre, me firent eſtimer que le coup d'arme à feu avoit été tiré à bout touchant, ou à une diſtance peu éloignée.

Ce fut un malheureux empirique qui ſecourut ce bleſſé, & qui, pour unique traitement, lui fit faire uſage, à l'intérieur & à l'extérieur, d'une diſſolution de boule de mars dans l'eau-de-vie : traitement abſolument contre-indiqué. La chirurgie fournit certainement d'autres moyens, dont les uns auroient pu être employés d'abord, & les autres dans les derniers jours. Le ſujet mourut, au cinquième, de l'hémorrhagie, que l'empirique ne ſut point arrêter.

Enſuite d'un autre décret judiciaire, je fis, le 2 août 1778, l'ouverture du crâne d'un garçon, âgé de vingt ans, de Viller-lès-Lunéville. Je trouvai une tumeur conſidérable à la région temporale droite, que j'inciſai, & au

dessous de laquelle je découvris une fracture transversale, qui commençoit auprès de l'arcade zygomatique, & finissoit à la suture lambdoïde, avec deux prolongemens, dont l'un s'étendoit vers la suture coronale, & l'autre vers la sagittale.

Le crâne étant scié, j'apperçus, entre cette calotte osseuse & les meninges, sous la partie moyenne de la fracture, un épanchement considérable de sang coagulé, dont la présence avoit causé une forte dépression au cerveau. Ces caillots extraits, j'ouvris la dure-mère, & trouvai encore un épanchement; mais en moins grande quantité que l'autre. Le cerveau, le cervelet & la moelle alongée, étoient dans l'état le plus sain.

Il n'y avoit point de blessure sanglante, à l'extérieur; ce fut sans doute ce qui empêcha les assistans d'appeler un chirurgien, pour secourir ce jeune homme, qui revint à pied à la maison de son père, distante d'une demi-lieue de l'endroit où il avoit reçu le coup. Les accidens qui survinrent, (le saignement de l'oreille du côté de la percussion, l'assoupissement) & la présence de la tumeur à la région temporale, au-

roient engagé un praticien expérimenté à faire des incisions pour découvrir l'état des parties subjacentes ; l'apparition de la fracture auroit nécessité l'application du trépan ; & je suis porté à croire que cette opération, & une incision à la dure-mère qu'elle auroit facilitée, auroient pu sauver le sujet, d'autant mieux que le désordre consistoit dans la fracture & dans les épanchemens, & non point dans la lésion immédiate du cerveau.

Dans l'une & l'autre de ces procédures, les juges furent véritablement pénétrés de la vérité de mes assertions, en faveur de mes accusés ; mais ils ne purent adoucir la sévérité de la loi : puisque le premier fut condamné à mort, par contumace ; & que le second, qui s'étoit laissé prendre, eût infailliblement été condamné au dernier supplice, s'il n'étoit arrivé des ordres de la cour, pour suspendre la procédure, pendant que la famille obtenoit une Lettre de cachet, afin de faire enfermer le criminel à perpétuité.

Sans doute que la loi est positive : *Qui tue est digne de mort*. Mais ne seroit-il pas à desirer, Monsieur, qu'il y eût des distinctions établies pour la punition du crime de meurtre, & *les juges ne devroient-ils*

pas prendre en confidération, à la décharge d'un accufé, le jugement d'un homme de l'art inftruit, qui démontreroit qu'une léfion, qui n'eft point mortelle par elle-même, l'eft devenue, parce que les fecours ont été mal adminiftrés? J'ajoute, *ou parce qu'il n'y a point eu de fecours donnés?* Les faits que je viens de rapporter démontrent ces deux propofitions.

Je termine par dire que le moral du délit devroit influer pour beaucoup dans la condamnation des coupables.

. . . . Le crime a fes degrés.

RACINE, *tragéd. de Phèdre.*

Celui qui tira fur l'habitant de *Bénaménil* étoit un garde de bois, qui voulut en impofer à une bande de payfans qui dévaftoient les forêts, & qui fut obligé, à fon corps défendant, de mettre hors de combat le premier mutin.

Celui qui bleffa le garçon de Lunéville étoit un jeune homme qui avoit paffé une après-dînée à boire avec fes camarades, dont les cerveaux s'échauffèrent, comme le fien, par les vapeurs du vin. Il en réfulta une rixe; celui-ci reçut quelques coups, & en porta un grave à l'un de fes adverfaires.

Enfin, je fouhaite ardemment, avec

l'eſtimable auteur des Cauſes célèbres, qu'on ſoumette à une inſpection ſévère les fonctions des gens de notre art, chargés des rapports en juſtice, puiſque ſouvent on ſoumet à leur déciſion, les biens, l'honneur, & la vie de leurs ſemblables.

Quelle tâche impoſante à remplir! qu'elle exige de déſintéreſſement, d'intégrité & de connoiſſances!

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1786.

Du premier au 8, le 12, & du 18 au 30, le mercure, dans le baromètre, s'eſt ſoutenu de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes; les neuf autres jours, il eſt deſcendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes.

Du premier au 10, le thermomètre a marqué, au matin, de 10 à 14; à midi, de 16 à 18; au ſoir, 15. Du 11 au 20, il s'eſt élevé au deſſus de 0, de 15 à 17 au matin; de 20 à 22 à midi; de 15 à 19 au ſoir. Du 21 au 30, il n'a marqué que de 12 à 16 au matin, 17 à 20 à midi, & de 13 à 16 au ſoir.

Le ciel a été clair ſix jours, couverts ſix

ſix jours, & variable dix-huit jours; il y a eu vingt-deux fois de la pluie, dont ſept fois orage & tonnerre.

Les vents ont ſoufflé un jour N., huit jours N-E., huit jours O., deux jours S., trois jours S-E., ſix jours S-O., un jour S-S-E., un jour N. Les vents N., N-E. ont été piquans; les S. & O. orageux.
S-O

L'hygromètre a marqué les dix premiers jours du mois de 8 à 14 le matin, & de 8 à 15 le ſoir. Du 12 au 30, il a marqué de 5 à 8 le matin, & de 7 à 12 le ſoir.

Il eſt tombé à Paris 4 pouces 7 lignes 7 dixièmes d'eau pendant le mois.

La température a été sèche & froide pendant les dix premiers jours du mois, par les vents N. N-E., qui étoient très-piquans. L'orage du 10 au ſoir amena une température plus douce & plus humide; les pluies & les orages devinrent fréquens; le temps ſe refroidit vers le 23 juſqu'au 27, où il ſe réchauffa un peu juſqu'à la fin du mois.

Cette conſtitution variable a entretenu, les premiers jours du mois, toutes les affections *à ſeroſâ colluvie* que peut produire la tranſpiration arrêtée ou répercutée: telles que les enrouemens, les rhumes, les engorgemens aux glandes

du cou, les diarrhées ſimples, les douleurs d'entrailles; &, quoique quelques-unes ſe fuſſent manifeſtées avec fièvre, chaleur & inquiétudes, elles n'ont cependant exigé que l'uſage d'infuſions légérement diaphorétiques, de ſe tenir chaudement pour rappeler la tranſpiration. Cette excrétion importante rétablie, ces divers accidens ſe ſont amplement diſſipés; mais les perſonnes chez qui la ſueur étoit répercutée, ont été ſujettes aux inflammations de la gorge, des yeux, ſur-tout à la fauſſe fluxion de poitrine ou bilieuſe, & à la diarrhée, avec téneſme & flux de ſang. Il a été rarement néceſſaire d'en venir à la ſaignée dans ce dernier cas; les délayans, les émétiques & les purgatifs, ont ſuffi à la plupart. Quant aux diarrhées avec téneſme, les adouciſſans, l'ipécacuanha & les purgatifs unis aux préparations de rhubarbe, ont ſuffi au plus grand nombre. Quelques diarrhées ont été rebelles, & ont dégénéré en diarrhées colliquatives.

La température étant devenue plus douce & plus humide, donna lieu aux fièvres éruptives, aux éryſipèles, dont beaucoup ſe ſont montrées avec boutons, ampoules & puſtules, & ſur-tout aux fièvres rouges; celles-ci ont attaqué indifférem-

ment les adultes & les enfans : dans certains quartiers, & aux environs de Paris, elles ont pris un caractère d'épidémie : elles s'annonçoient par du mal-aiſe, de la laſſitude, de la courbature, un mal de gorge plus ou moins vif, qui a exigé ſouvent une à deux ſaignées, des nauſées & des vomiſſemens ; l'éruption ſe faiſoit enſuite plus ou moins difficilement : pluſieurs ont été ſujets à l'enflure à la fin de la maladie, pour s'être expoſés à l'air froid & humide ; mais elle s'eſt diſſipée facilement, en employant les ſecours indiqués. Il eſt péri très-peu de perſonnes de ces maladies à Paris ; & ſi aux environs elles ont été meurtrières, c'eſt ſans doute parce qu'elles ont été mal traitées.

Les diarrhées ont continué de régner, les rhumatiſmes ont été moins aigus que le mois dernier ; les fièvres intermittentes ſont devenues très-nombreuſes & plus rebelles ; & bien qu'on ait obſervé quelques petites-véroles à Paris, on peut cependant aſſurer que jamais elles n'ont été auſſi rares. M. *Majault*, ancien médecin de l'hôtel-dieu, en prenant le département des petites-véroles, a été ſurpris de n'y en trouver aucune ; ce qu'il ne ſe ſouvient pas être arrivé depuis trente ans qu'il exerce la médecine dans cet hôpital.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	9, 2	17,19	12,12	28	0,11	28	1, 5	28	1,10
2	9, 8	17, 9	13, 8	28	1,10	28	1,10	28	2, 0
3	9, 5	18,18	13, 5	28	2, 0	28	1,11	28	1, 8
4	9, 4	19, 0	14, 4	28	1, 8	28	1, 5	28	1, 5
5	10, 3	19, 4	15,16	28	1, 9	28	2, 2	28	2, 5
6	8,15	16,16	12, 9	28	2, 2	28	1, 9	28	1, 3
7	9,13	16, 9	11,18	28	0,11	28	0, 5	27	11,10
8	7,15	17, 5	11,12	27	12, 1	28	10, 8	27	9,10
9	7, 0	16, 7	14, 6	27	9, 1	27	8, 3	27	7, 6
10	10, 1	20, 6	13,12	27	7, 3	27	7, 5	27	7,10
11	10, 6	21,16	15,16	27	8, 0	27	8, 1	27	9, 0
12	13,15	22, 8	17, 0	27	8,11	27	2, 5	27	9, 4
13	14,18	24, 8	16, 7	27	9, 0	27	8,10	27	8, 7
14	14, 3	22, 6	15, 0	27	8, 3	27	8, 2	27	8, 9
15	12,15	20, 3	17, 2	27	8,10	27	8,11	27	8,10
16	14, 9	20,16	15,14	27	8, 5	27	8, 5	27	9, 2
17	12, 5	20,18	17, 9	27	9, 2	27	9, 1	27	9, 1
18	14, 7	19, 0	16,14	27	8, 3	27	7, 5	27	7, 5
19	12, 8	14, 9	14, 2	27	8, 0	27	9, 0	27	9, 0
20	11,13	18,12	14, 6	27	9, 7	27	9,11	27	10, 1
21	12, 9	15, 5	13, 4	27	10, 1	27	10, 1	27	9,11
22	12, 8	19, 9	11,11	27	9,11	27	9, 6	27	9, 6
23	11,15	16,16	13,11	27	9, 3	27	9, 2	27	9, 6
24	10,10	17,11	14, 6	27	9,10	27	10, 3	27	10,11
25	11, 2	18, 4	15,18	27	11, 1	28	0, 1	28	0, 5
26	11, 3	11,11	12, 5	28	0, 5	27	11, 7	27	11, 1
27	13, 5	16,18	13, 6	27	10, 6	27	9, 7	27	10, 2
28	10,12	17, 6	15,10	27	11, 0	28	0, 0	28	0, 5
29	10, 9	19,11	11,11	28	0, 7	28	0, 7	28	0, 0
30	12, 4	16,14	14,14	27	11,11	27	11,11	27	11, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	E. ser. doux.	E. ser. chaud.	S. ser. chaud. v.
2	E. *idem*.	E. *idem*.	E. *idem*.
3	N-E. *idem*. ven.	S-E. nua. cha. v.	N. *idem*.
4	N-E. *idem*.	N-E. ser, cha. v.	N. *idem*.
5	N. ser. tempé. v.	S. E. *idem*.	N-E. nua. chaud.
6	N. nuag. doux.	N. *idem*.	N. *idem*. vent.
7	N. couv. doux.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
8	N-E. cou. frais.	N-E. ser. cha. v.	E. ser. doux, v.
9	N-E. ser. fra. v.	N-E. *idem*.	N-E. ser. dou. v.
10	E. frais, temp.	S. couv. chaud.	S-O. co. cha. pl.
11	E. *idem*.	S. nua. chaud.	N. co. chaud, v.
12	E. couv. doux.	S. couv. chaud.	N. couv. chaud.
13	S-O. co. ch. pl. ve. tonnerre.	S. *idem*. pluie. v.	N-E. *idem*. pluie. vent, tonner.
14	E. couv. chaud.	S. co. chau. ton.	S. *idem*.
15	N. fra. dou. br.	S-O. cou. chau.	N. nua. chaud.
16	S-E. c. cha. vap.	S-O. *idem*. ton.	N-E. cou. chaud.
17	N-E. cou. cha.	N-E. cou. chau.	N-E. *idem*. ton. grains de plu.
18	N-E. *idem*. plu.	E. *idem*, pluie.	S. couv. chaud.
19	N-E. couv. cha.	S-O. *idem*.	N-E. *idem*. plu.
20	N. couv. tempé.	N-E. co. chaud.	E. c. ch. gr. de pl.
21	S-O. cou. doux.	S-O. *idem*.	S-E. c. ch. pl. to.
22	E. nuag. doux.	S-O. co. chaud.	S-O. c. doux, *id*.
23	S-O. c. dou. pl.	S-O. *idem*.	N. c. doux, pl.
24	S-O. *idem*.	S-O. *idem*. plui.	E. cou. chu. pl. tonnerre, ve.
25	E. *idem*.	N. *idem*.	N-E. cou. doux.
26	N.E. cou. doux.	S-O. co. temp.	S-O. co. chaud.
27	S-O. nu. doux.	S-O. *idem*. plui.	S-O. c. dou. pl.
28	S-O. c. cha pl.	O. couv. chaud.	N-E. serain, ch.
29	S. couv. chaud.	S-O. *idem*.	N-E. nua. chau.
30	S. *idem*. pluie.	S-O. *idem*. pluie.	S-O. c. ch. grais de pluie.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur...	24, 8 deg.	le 13
Moindre degré de chaleur...	7, 0	le 9
Chaleur moyenne......	14, 11 deg.	

	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure..........	28	2, 4, le 5
Moindre élév. du Mercure....	27	7, 3, le 11
Elévation moyenne..	27	10, 9

Nombre de jours de Beau.....	8
de Couvert..	18
de Nuages..	3
de Vent....	6
de Tonnerre.	8
de Brouillard.	1
de Pluie....	11
de Neige...	0

Quantité de Pluie..........	17, 1 lign.
Evaporation..........	32 9
Différence.........	15 5

Le vent a soufflé du N......	15 fois.
N-E......	21
N-O......	1
S.........	9
S-E........	3
S-O......	24
E.......	16
O........	1

TEMPÉRATURE : douce & pluvieuse. Il y a eu beaucoup d'orages.

MALADIES : point.

Plus grande ſécheresse...	47,	2 deg.	le 4
Moindre moyenne.....	9,	4	le 15
Moyenne.............	27,	2	

A Montmorency ce premier juillet 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juin 1786; par M. BOUCHER, médecin.

Nous avons eu, dans le cours de ce mois, des alternatives de chaud & de froid; mais il n'y a eu de chaleurs conſidérables que pendant trois jours; à ſavoir, le 12 & le 14, où la liqueur du thermomètre s'eſt élevée au terme de 20 degrés, & le 18, à celui de 21. Deux orages conſécutifs, le 14 & le 18, ont amené des pluies déſirées depuis long-temps: elles n'ont point été auſſi abondantes qu'on le demandoit.

Le vent a toujours été Nord ou Nord-Eſt depuis le 25 de mai juſqu'au 18 de ce mois; après quoi il a varié de Sud à l'Oueſt.

Le mercure dans le baromètre a été le plus ſouvent obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces; mais il ne s'eſt guère éloigné de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés $\frac{1}{2}$ au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés $\frac{1}{2}$

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & ſon

plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
12 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
4 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Ouest.
9 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juin 1786.

Au commencement de ce mois, nous avons vu, dans nos hôpitaux de charité, quelques personnes attaquées d'esquinancie, avec un caractère de malignité. Un homme robuste & dans la vigueur de l'âge y mourut de cette maladie, au cinquième jour. Dans le courant du mois, un certain nombre de personnes ont été prises de mal de gorge catarral, qui a été inflammatoire dans quelques-unes. Il y eut aussi des fluxions de poitrine, compliquées assez souvent de point de côté; c'est plutôt par des selles bilieuses qu'elles se sont terminées favorablement, que par expectoration. Quelques personnes, à qui on n'avoit pas donné assez

tôt les remèdes convenables, ont péri par des dépôts dans la poitrine, ou ſont tombées dans la fièvre hectique.

Il y a eu en outre bon nombre de fièvres intermittentes, tierces & double-tierces, dans la cure deſquelles le quinquina ne devoit être adminiſtré qu'après avoir inſiſté à un certain point ſur les émético-cathartiques, & ſur les remèdes fondans.

Vers la fin du mois, nombre de perſonnes ont été affectées de douleurs d'entrailles, avec conſtipation, peſanteur de tête, &c.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxv, pour l'année 1785, Parties I & II, in-4°. A Londres, chez* Davis, *1786.*

1. Nous trouvons dans ce volume les articles ſuivans, qui peuvent intéreſſer nos lecteurs.

I. La deſcription d'une plante que fournit l'*aſſa-fétida*; par M. *Jean Hope*, docteur en médecine, membre de la Société royale.

M. *Pallas* a élevé de ſemence deux pieds du végétal que fournit l'*aſſa-fétida*; & notre auteur a reçu de Saint-Pétersbourg deux racines de cette

plante. Il les a placées en pleine terre dans le jardin botanique d'Edimbourg : elles y ont végété ; & c'est d'après les individus qui en sont provenus, qu'il donne la description, & la figure jointe à ce Mémoire. Voici la description : *Assa-fœtida, planta umbellifera tripedalis, erecta, ramosa, glauca, flore luteo.* Mais M. *Hope* n'entreprend pas de déterminer la place que ce végétal doit occuper dans le systême de *Linné.* Il dit que la tige de cette plante périt en automne ; & que sa racine est perpétuelle. Toutes les parties, lorsqu'on les incise, versent abondamment un suc laiteux, qui a le goût & l'odeur de la gomme d'*assa-fétida.* Comme cette plante vient en plein air, & sans qu'il soit nécessaire de lui procurer des abris, qu'elle produit même dans une saison défavorable des graines mûres, on peut espérer que sa culture deviendra un objet de spéculation de commerce.

M. *Hope* observe que la description & la figure que *Kæmpfer* donne de cette plante, diffèrent considérablement des siennes. Sir *Joseph Banks* remarque à cette occasion que l'*assa-fétida* peut provenir de divers végétaux, comme on sait que cela a lieu à l'égard du sang-dragon, & de quelques autres sucs épaissis. Il fonde cette opinion sur la véracité reconnue de *Kæmpfer* ; ce savant ayant puisé sur les montagnes de la Perse, où l'on recueille cette gomme, les connoissances qu'il a communiquées sur cette production.

II. La description d'un oiseau de l'Angleterre, (du genre des motacilla) lequel paroît n'avoir encore été décrit par aucun ornithologiste anglois. Cet article est de *Jean Lightford*, maître ès-arts, & membre de la Société royale.

Cet oiseau, qu'on pourroit appeler *motacilla*

arundinacea, ſe diſtingue particulièrement des autres par la conſtruction ſingulière de ſon nid, ſuſpendu à trois ou quatre branches de roſeau qui le traverſent dans les côtés.

III. Les expériences électriques faites dans la vue d'aſſurer la force non conductrice d'un vide parfait, &c.; par *Guillaume Morgan*.

La grande difficulté de ſe procurer un vide parfait, a laiſſé indécis le réſultat des expériences que M. *Morgan* a entrepris de répéter. On avoit cru que les moyens, tentés par *Torricelli*, de produire un vide, étoient ſuffiſans; mais on n'a qu'à revêtir d'une lame mince d'étain l'intérieur de ces tubes, & y appliquer enſuite un conducteur électrique pour s'aſſurer que cette perſuaſion eſt mal fondée, par la lumière qui ſe répand d'un bout à l'autre de ce tube ainſi vidé. Afin de réuſſir dans cette expérience, il faut faire bouillir avec ſoin le mercure pendant quelques heures dans le tube, en obſervant ſcrupuleuſement toutes les conditions détaillées dans ce Mémoire. Par ce moyen, on obtiendra un vide parfait, dans lequel aucun effort ne peut produire le moindre rayon de lumière, ni le charger d'électricité. Si le mercure n'a bouilli qu'imparfaitement, le tube devient lumineux, & la lumière eſt d'un beau vert; au lieu que dans le vide de la pompe pneumatique, elle eſt violette ou pourpre. La différence des couleurs eſt tellement remarquable, qu'on pourroit preſque s'en ſervir pour déterminer le degré de raréfaction de l'air. M. *Morgan* cite des exemples où une petite portion d'air ayant pu ſe gliſſer dans le tube vidé, la lumière électrique eſt devenue viſible, & a affecté la couleur verte; mais à force

de charger ſouvent le tube, le bout ſcellé s'étant enfin fendu, l'air s'eſt introduit dans l'intérieur, & a ſucceſſivement produit des changemens dans la lumière électrique depuis le vert juſqu'au bleu, & depuis le bleu juſqu'à l'indigo ; enfin juſqu'au violet & le pourpre : mais le milieu étant à la longue devenu trop denſe, il a ceſſé d'être capable de ſervir de conducteur à l'électricité. Lorſque la lumière eſt violette ou indigo, l'air a acquis le plus haut degré de force conductrice. Quelques expériences ſemblent prouver qu'à meſure que l'air eſt raréfié, il perd de ſa propriété de ſervir de conducteur électrique ; qu'elle ceſſe enfin totalement dans le vide, & que cette propriété va également en diminuant en raiſon de la condenſation de l'air.

IV. Des expériences & obſervations relatives à l'air & à l'eau ; par *Joſeph Prieſtley*, docteur en droit, & membre de la Société royale.

Cet article confirme les opinions de MM. *Cavendiſh* & *Watt*, que nous avons fait connoître en rendant compte du volume précédent des Tranſactions philoſophiques.

Un des procédés les plus ſimples de ceux qu'on appelle phlogiſtiques, eſt l'ignition des métaux dans l'air pur. Lorſqu'on expoſe au foyer d'un verre ardent de la limaille de fer renfermée dans de l'air pur contenu par le mercure, cet air dans les différentes expériences qu'on a faites, a été diminué d'un dixième, d'un douxième ou d'un quinzième de ſon volume ; mais on n'a point apperçu d'eau, au moins au-delà de cette quantité qu'on pouvoit ſuppoſer avoir été renfermée avec les autres matériaux.

Cependant d'autres expériences ont porté

M. *Priestley* à conclure avec M. *Watt*, que l'air pur uni au phlogistique du fer a réellement formé de l'eau ; mais cette eau reste intimement combinée avec la chaux de fer, de laquelle la chaleur seule ne sauroit la separer. Un cinquième environ de l'air qui reste après l'opération, est de l'air fixe formé probablement par la combinaison de l'air pur avec une partie du phlogistique du fer, (car il paroît que l'eau & l'air fixe sont des combinaisons des mêmes élémens, & ne diffèrent entre elles que par les proportions des ingrédiens) sans que dans ce procédé il se soit formé de l'air phlogistiqué.

Le fer lui-même s'étoit fondu & avoit coulé en globules. Plusieurs expériences qu'on a faites ont toutes prouvé que ce métal avoit augmenté en pesanteur, presque en raison du poids de l'air qui avoit disparu. Ce n'étoit pas une chaux pure ou des scories, mais une substance calciforme, de même nature que les paillettes qui se détachent lorsqu'on fait rougir le fer, ou la substance dans laquelle il se réduit quand on le fond à une très-grande chaleur, & à feu ouvert.

M. *Priestley*, supposant en conséquence que le fer suffisamment chauffé est capable d'extraire l'air pur d'une masse de l'atmosphère, a fait fondre une certaine quantité de fer dans l'air libre au moyen d'un verre ardent : il a vu qu'il étoit très-aisé de l'entretenir en fusion pendant un certain temps, & qu'alors il présentoit les apparences de l'ébullition ou du dégagement de l'air, tandis qu'en effet il en absorboit. Dès qu'il en étoit saturé, la fusion cessoit, & sa pesanteur avoit augmenté d'environ un tiers. L'acier & diverses espèces de fer en barres n'ont point différé du fer ordinaire ; mais celui de fonte a été

disperſé en mille directions; enſorte qu'il a donné le ſpectacle d'un très-beau feu d'artifice; mais ce phénomène a empêché qu'on pût s'aſſurer de l'augmentation du poids.

En faiſant fondre ce fer calciforme ſaturé d'air pur dans l'air inflammable, le ſavant académicien l'a réduit en fer ordinaire. Quoique dans ce procédé le fer eût abſorbé une grande quantité d'air inflammable, il n'en a pas moins perdu conſidérablement de ſon poids. Il s'eſt attaché en même temps aux parois du récipient une quantité d'eau ſuffiſante pour équivaloir à la diminution du poids que le fer avoit eſſuyée, & pour ſurpaſſer conſidérablement celui de l'air qui avoit diſparu: d'où l'on peut conclure qu'elle a dû provenir de la ſubſtance combinée avec la chaux de fer. En un mot, comme la ſcorie de ce métal conſiſte dans une chaux métallique ou dans la terre de fer unie à l'eau, celle-ci, bien que la chaleur ne puiſſe pas l'en chaſſer, en eſt néanmoins expulſée par l'affinité ſupérieure de l'air inflammable avec la terre du fer.

Les ſcories, qui ſe détachent du cuivre quand il eſt rouge, produiſent également de l'eau & de la même manière, en les réduiſant au moyen de l'air inflammable; la chaux mercurielle, dite précipité *per ſe*, a offert les mêmes phénomènes.

L'auteur avoit conclu des expériences précédentes, que l'air inflammable eſt le phlogiſtique pur: il avoue actuellement qu'il a été trompé par les apparences, leſquelles ſont en effet telles qu'elles peuvent facilement induire en erreur. Avant de s'en être aſſuré par des expériences réitérées, perſonne n'auroit pu s'imaginer que le fer & le charbon de bois fortement échauffés, euſſent une

ſi grande affinité avec l'eau. Cependant ces deux corps s'attirent & ſe joignent au milieu du feu le plus violent, & à travers les plus petits pores qui ſe trouvent dans la retorte.

Connoiſſant l'influence de l'humidité, dont on ne ſoupçonne pas même la préſence, ſur la production de l'air inflammable, M. *Prieſtley* a rempli de limaille de fer un canon de fuſil qu'il n'avoit pas entièrement ſéché. Cette limaille continua de donner pendant pluſieurs heures de l'air inflammable. Après qu'elle eut ceſſé d'en fournir, ayant ajouté une nouvelle portion d'eau, l'air inflammable a recommencé dès ce moment à ſe reproduire. Cette expérience a été réitérée pluſieurs fois avec le même ſuccès; d'où M. *Prieſtley* conclud que l'eau eſt eſſentielle pour former avec le fer de l'air inflammable.

L'eau n'eſt pas moins néceſſaire lorſqu'il s'agit de faire de l'air inflammable avec le charbon de bois. Dans les expériences précédentes de notre auteur, concernant la décompoſition du charbon, à l'aide du verre ardent, l'eau avoit été ſuppléée par le cuir mouillé ſur lequel poſoit le récipient; M. *Prieſtley* lui a ſubſtitué un ciment, & il ne s'eſt décompoſé qu'une quantité très-peu conſidérable de charbon, quoique le ſoleil ait été très-brillant, & le verre ardent excellent.

Viennent les expériences ſur l'air inflammable qu'on obtient en faiſant paſſer des vapeurs d'eau bouillante à travers des tubes rougis au feu, de fer, de cuivre ou de terre, remplis de charbon & de limaille de fer. L'air inflammable qu'on obtient par ce moyen eſt plus léger, moins fétide, & beaucoup plus abondant que celui qu'on ſe procure au moyen de la diſſolution du fer dans l'huile de vitriol.

En conséquence de ces observations, M. *Priestley* recommande cette méthode, comme la moins dispendieuse & la plus convenable à remplir les ballons avec de l'air inflammable, qui d'ailleurs est le plus léger qu'on puisse se procurer. On peut placer dans une position horizontale un tube de fer fondu, rempli de copeaux de fer (les copeaux valent mieux pour cet effet que la limaille, attendu que cette dernière s'entasse trop fort), dans des charbons embrasés, posés sur un fourneau convenable; ce tuyau communiquera, par une de ses extrémités, avec la partie supérieure de la buse d'un coquemar rempli d'eau bouillante; & à l'autre extrémité, il y aura un serpentin, tant afin de condenser en vapeurs l'eau qui s'élève avec l'air inflammable, que pour conduire celui-ci dans le ballon.

L'académicien avoit déja observé autrefois que le sang se débarrasse dans les poumons de l'excédent de son phlogistique : il ajoute à présent qu'il s'enrichit en même temps d'air pur dans l'acte de la respiration; ensorte qu'à cet égard, on remarque des phénomènes analogues entre le sang dans les poumons & le fer fondu en contact avec l'atmosphère; c'est-à-dire, que dans l'un & l'autre cas, en même temps que l'air pur est absorbé, le phlogistique se dégage, & il s'engendre de l'air fixe.

V. La description d'un nouvel animal marin, par M. *Evrard Home*, chirurgien, avec un *post-scriptum* de M. *Jean Hunter*, écuyer, contenant des remarques anatomiques sur le même animal.

Il n'existoit point encore de description de cet animal que la tempête violente arrivée aux Barbades en 1780, arracha pour la première fois

des profondeurs inaccessibles de la mer. C'est là que cette espèce nouvelle se tient ; l'animal réside dans une sorte de madrepore ; & bien que protégé par cette pierre, il est encore convert d'une coquille fixée dans le corail, & immobile, aussi bien que de deux autres coques mobiles qui couvrent quelques-unes des parties les plus molles, & qui ne sont pas entièrement protégées par l'habitation pierreuse. Il n'est pas possible, sans le secours des planches, de donner une description intelligible de cet animal. Celles qui sont jointes à ce volume le représentent lorsqu'il est en repos, & lorsqu'il cherche sa nourriture. L'état dans lequel les individus conservés dans de l'esprit de vin se sont trouvés quand ils sont parvenus à M. *Hunter*, a empêché ce savant d'en présenter des détails aussi satisfaisans qu'il l'auroit desiré, cependant ses remarques sont très-judicieuses.

« La structure intérieure de cet animal, dit-il, de même que celle de la plupart de ceux qui ont des *tentacula*, est très-simple ; elle diffère néanmoins essentiellement de celle de plusieurs autres, en ce que cet animal a un anus particulier, tandis que la plupart des autres de cette espèce, tels que les polypes, n'ont qu'une seule ouverture pour recevoir les alimens & pour rejeter les excrémens. L'analogie auroit dû nous faire supposer qu'il en seroit de même dans l'animal dont il est ici question, & cela d'autant plus, qu'il est renfermé dans une coquille dure, au fond de laquelle il n'y a nulle apparence d'issue. Toutefois, comme cet animal a un anus, la chose ne peut pas être ainsi ».

« Il est très-singulier que les sangsues, les polypes, &c. manquent d'anus, quoiqu'on ne voie pas que sa présence puisse leur causer quelqu'incon-

vénient, tandis qu'il ſemble qu'une pareille ouverture doive incommoder cet animal-ci. Toutefois l'abſence de l'anus dans les ſangſues, polypes, &c. peut tenir à quelques circonſtances dans l'économie animale, que nous ne connoiſſons pas encore ſuffiſamment ».

« Dans les univalves, dont les corps ſe trouvent dans le même cas que celui de ces animaux marins, eu égard à leurs coquilles, l'inteſtin eſt replié, & par ce moyen l'anus eſt placé près de l'ouverture externe de la coque, afin de décharger d'autant plus promptement les matières fécales. On devroit, ce ſemble, penſer que dans ces animaux, cette conformation n'a lieu que pour cette fin: toutefois, quand on trouve la même ſtructure dans le limaçon noir, qui n'a pas de coquille, notre raiſonnement eſt en défaut, & l'on eſt obligé de ſuppoſer que la nature a eu quelqu'autre intention ».

« Il faut donc admettre que dans cet animal, le déſavantage de la ſituation de l'anus, relativement à la difficulté d'évacuer les excrémens de la coquille, doit être compenſé par quelque organe (ou quelque fonction,) plus que ſuffiſant pour effacer les inconvéniens qui en réſultent ».

« En conſidérant toutes les circonſtances, il paroît que les excrémens expulſés par l'anus doivent paſſer depuis la queue, le long de l'intérieur du tube, entre lui & le corps de l'animal, juſqu'à l'ouverture extérieure du coquillage, où ils ſont rejetés. C'eſt du moins tout ce qu'on peut conjecturer, attendu qu'on ne voit pas d'autre moyen par lequel ils ſoient évacués ».

VI. La deſcription d'une tête avec les cornes d'un cerf, trouvée à Alport, dans la paroiſſe

de Youlgreave, comté de Derby; par *Robert Barker*, bachelier en théologie.

Cette tête & ces cornes, ainſi que pluſieurs autres os du même individu qu'on a trouvé raſſemblés, ſont d'un volume très-conſidérable; & ce qui eſt d'autant plus remarquable, c'eſt que ces cornes paroiſſent, par leur volume, indiquer un animal très-vieux, tandis que les ſutures du crâne annoncent qu'il étoit encore très-jeune.

VII. Les détails des qualités ſenſitives de l'arbre appelé *Averrhoa Carambola*; par M. *Robert Bruce*, docteur en Médecine.

Cet arbre porte au Bengale, le nom de Camruc ou Camrunga. On lui trouve des propriétés ſenſitives, qui paroiſſent réſider dans les pédicules des feuilles; car quelque impreſſion qu'on faſſe ſur les folioles, qu'on les découpe, qu'on les perce, en y dirigeant le foyer d'un verre ardent, elles ne montrent aucune ſenſibilité, tandis qu'on excite ſur le champ, une irritabilité lorſqu'on ſerre dans l'intervalle des folioles, la côte à laquelle elles ſont attachées.

VIII. L'expoſé de quelques expériences ſur la diminution de la peſanteur des corps en fuſion ou chauffés; par M. *George Jordyce*, docteur en médecine, membre de la ſociété royale.

Une boule de verre de trois pouces de diamètre, renfermant 1700 grains d'eau, & ſcellée hermétiquement, fut peſée dans une balance, laquelle étant chargée de quatre ou cinq onces de chaque côté, étoit encore ſenſible à $\frac{1}{1600}$ de grain. Cette ſphère ayant été miſe à geler dans un mélange frigorifique, d'où on la retiroit de temps à autre afin de pouvoir ſuivre les chan-

gemens dans la peſanteur, avoit gagné un ſoixantième de grain, au moment du commencement de la congélation : cette augmentation a fait des progrès à meſure que la congélation s'eſt avancée ; & enfin, après qu'elle a été complette, l'augmentation du poids a été de plus de trois ſeizièmes de grain. A meſure que la glace s'eſt fondue, le poids eſt allé en diminuant ; & après qu'elle a été entièrement liquéfiée, la boule & l'eau qu'elle renfermoit ne peſoient exactement que ce qu'elles avoient peſé avant la congélation.

M. *Fordyce* ſe contente de détailler cette unique expérience, bien qu'il déclare en avoir encore fait pluſieurs autres. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour connoître les conſéquences qu'il en tire, & qui ne ſont pas directement du reſſort de ce journal.

IX. Les expériences ſur l'air ; par M. *Henri Cavendish*, écuyer, membre de la Société royale & de celle des antiquaires.

L'auteur avoit cru juſqu'ici que la diminution de l'air, cauſée par l'étincelle électrique, venoit de ce qu'il ſe formoit de l'air fixe au moyen de la combuſtion de quelque matière inflammable renfermée dans l'appareil : à préſent il eſt certain qu'elle eſt due à la *converſion de l'air phlogiſtiqué en acide nitreux*. Ce point paroît établi par des expériences très-déciſives, & pourra être regardé comme une des découvertes les plus importantes qui aient été faites juſqu'ici dans la doctrine des airs.

Lorſqu'on fait paſſer l'étincelle électrique à travers l'air commun, renfermé dans un tube de verre, entre de courtes colonnes d'une ſolution de tourneſol, l'air eſt diminué, & la ſolution de

tournesol prend une teinte rouge, comme si l'on y avoit versé quelque acide.

En substituant à cette solution l'eau de chaux, & en continuant d'y faire passer des étincelles électriques jusqu'à ce que la diminution de l'air soit portée à son plus haut point, cet élément se trouve réduit aux deux tiers de son volume ordinaire, (cette diminution est plus considérable que celle qu'il essuie par la simple phlogistication, au moyen de laquelle on ne peut le diminuer que d'environ un cinquième) & l'eau de chaux ne présente pas le moindre nuage; ce qui prouve qu'il ne s'engendre point d'air fixe. On a même introduit de l'air fixe dans cette eau de chaux sans qu'elle ait été troublée; ensorte que la chaux paroît entièrement saturée d'un acide. Une petite quantité d'alkali volatil caustique que M. *Cavendish* y a joint pour dégager cet acide de la chaux, a procuré sur le champ un précipité brun.

Afin de connoître la nature de l'acide engendré dans cette opération, l'auteur s'est servi de la lessive des savonniers, & de la lessive caustique faite avec le sel de tartre, & il a vu que la diminution de l'air se faisoit encore plus promptement que quand on se sert de l'eau de chaux pour renfermer l'air. Il a d'abord fait quelques expériences afin de déterminer le degré de pureté que l'air doit avoir pour être diminué le plus promptement & au plus haut point possible: il a reconnu qu'un mélange de cinq parties d'air pur ou déphlogistiqué sur trois parties d'air commun, (ou, ce qui est la même chose; de sept parties d'air vital, & de trois d'air phlogistiqué) possédoit le plus éminemment cette propriété, & disparoissoit presque entièrement par les étincelles électriques. L'auteur a fait passer à tant de

différentes reprises l'étincelle à travers ce mélange, auquel il a fourni de nouvelles quantités de l'un ou l'autre air selon le besoin, qu'à la fin la diminution n'a plus eu lieu, c'est-à-dire que l'alkali a été saturé, & n'a plus été en état d'absorber l'acide qui se formoit. Alors il a évaporé cette lessive neutralisée, & elle lui a fourni tout autant de véritable nitre, que si l'alkali avoit été saturé d'acide nitreux ordinaire.

Ce nitre présentoit néanmoins un phénomène qui auroit pu engager un observateur trop superficiel à soupçonner qu'il participoit de l'acide marin, c'est-à-dire qu'il précipitoit la solution d'argent, lors même, qu'afin de remédier absolument à tous excès d'alkali, on y eut ajouté une certaine quantité d'acide de nitre purifié avant de faire l'essai avec l'argent. Mais l'ingénieux observateur conçut l'idée que la précipitation de ce métal pouvoit provenir de ce que l'acide nitreux dans le sel étoit peut-être phlogistiqué, comme l'indiquoit l'odeur. Pour s'assurer donc si le nitre ordinaire fortement déphlogistiqué produiroit le même effet, il a exposé une portion de ce sel renfermé dans une retorte de terre au feu, jusqu'à ce qu'il ait donné une bonne partie d'air déphlogistiqué : alors il a dissous ce sel dans l'eau, & y a ajouté de l'esprit de nitre pur jusqu'à ce que cette solution eût acquis une acidité sensible; ensorte qu'il étoit évident qu'il n'y avoit point d'alkali prédominant. Une solution d'argent qu'il a versée dans cette liqueur, a donné sur le champ un précipité abondant : propriété qu'elle a perdue en la privant d'une partie de son phlogistique par l'évaporation, ou en l'exposant à l'action de l'atmosphère pendant quelques semaines. Cet effet du nitre phlogistiqué,

observe ce savant, mérite l'attention des chimistes, attendu que sans cette considération ils peuvent quelquefois être induits en erreur, lorsque, d'après les phénomènes que présente la solution d'argent, ils décident de la présence de l'acide marin.

Il paroît, d'après le Mémoire précédent de l'auteur, que l'acide nitreux est converti en air phlogistiqué, lorsqu'on fait détonner le nitre avec le charbon: par conséquent l'air phlogistiqué n'étant autre chose que l'acide nitreux combiné avec du phlogistique, doit redevenir acide nitreux aussitôt qu'on le prive de ce phlogistique; ce qu'on obtient en y ajoutant de l'air pur qui s'unit au phlogistique, & forme de l'eau. Il s'ensuit donc que l'air phlogistiqué doit se réduire en acide nitreux, lorsqu'on le combine chymiquement avec de l'air pur; la seule différence qu'il y aura, sera que cet acide se trouvera plus délayé que quand on se le procure par la simple séparation du phlogistique, à cause de l'eau qui se forme.

Ces prémisses conduisent à la théorie des expériences rapportées. La combinaison des deux airs s'opère au moyen de l'étincelle électrique. Cette étincelle ne produit aucune diminution dans aucun d'eux séparément; mais lorsqu'ils sont mêlés dans une proportion convenable, elle les fait disparoître entièrement, & produit de l'acide nitreux délayé d'eau. A mesure que cet acide est formé, l'alkali l'absorbe: d'où résulte une solution de sel de nitre.

Quoique l'acide nitreux uni au phlogistique se change en air qui possède toutes les propriétés connues de la portion de l'air phlogistiqué de l'atmosphère (étant presque incapable d'en-

tretenir le feu, ou la vie animale ; — n'étant pas beaucoup plus léger que l'air commun ; —n'étant pas diminué par l'eau de chaux, par les alkalis caustiques ou l'air nitreux), & quoiqu'on puisse supposer raisonnablement qu'au moins une partie de l'air phlogistiqué de l'atmosphère, consiste dans cet acide combiné avec le phlogistique, on pourroit douter que la totalité soit composée par ces principes. Pour lever cette incertitude, M. *Cavendish* a tenté quelques expériences qui l'ont conduit à conclure que si une partie de l'air phlogistiqué de l'atmosphère ne sauroit être réduite par les procédés indiqués en air nitreux, ce ne peut-être tout ou plus qu'un cent vingtième.

Il termine ce Mémoire par quelques expériences, qui prouvent que l'air peut être diminué par l'étincelle électrique en conséquence de la combustion & de la décomposition de quelque matière inflammable dans les liquides qui servent à le renfermer. L'air pur renfermé par une solution de tournesol fut diminué de moitié, le tournesol perdit presque entièrement sa couleur ; & l'eau de chaux introduite dans le tube prouva, par les nuages qui se formoient, qu'il s'étoit produit de l'air fixe..

Methodus facillima & certissima homines & animalia cuncta, à bestiis rabiosis admorsa, conservandi ; *grand in-4°. A Fribourg en Brisgau*, 1784.

2. M. *Mederer* avoit proposé, il y a quelques années, l'alkali caustique comme un moyen propre

pre à prévenir l'hydrophobie dans les hommes & dans les animaux mordus par des chiens enragés. Actuellement il présente des faits authentiques & revêtus de toutes les formes, pour prouver que ses conjectures se sont réalisées.

Il fait fondre trente grains de pierre à cautère dans une livre d'eau : il lave avec cette solution la morsure, & l'emploie même pour faire les pansemens, si l'endroit affecté n'est pas trop sensible. La plaie étant profonde & étroite, il faut la dilater, à moins que de très-fortes raisons ne s'y opposent : & si elle est enflammée, il faut attendre que la suppuration y soit établie; enfin, si elle étoit déja cicatrisée, il faudroit la rouvrir en y appliquant un morceau de pierre à cautère, & après que l'escare sera tombée, la laver souvent avec la solution indiquée. M. *Mederer* croit que l'alkali caustique détruit plus promptement le virus rabifique qu'aucun autre remède : & qu'il n'est pas même nécessaire de lui en associer d'autres.

Selon lui, la rage se déclare rarement avant la troisième semaine, & peut-être jamais trois mois après la morsure. Il pense que l'alkali caustique, très-efficace pour prévenir la rage, devroit encore être tenté comme moyen curatif dans l'hydrophobie déclarée ; & que pour cet effet il conviendroit de plonger les malades dans des bains entiers d'une foible dissolution de pierre à cautère.

Méthode nouvelle & facile de guérir la maladie vénérienne ; suivie, 1° d'un traité pratique de la gonorrhée; 2° d'ob-

ſervations ſur les abcès, & ſur la chirurgie générale & médicale; 3° d'une Lettre à M. BUCHAN, ſur l'inoculation, ſur la petite-vérole, & ſur les abcès varioleux. Par M. CLARE, chirurgien. Traduit de l'anglois par J. D. D. M. H. D. M. C. D. A. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez Froullé, *libraire, quai des Auguſtins, 1785. In-8° de 336 pag. (avec pluſieurs planches gravées, & le portrait de l'auteur). Prix 4 liv. broché; & 5 liv. relié.*

3. Des expériences & des faits multipliés ont démontré que toute la ſurface, tant interne qu'externe, du corps, eſt parſemée de vaiſſeaux abſorbans. C'eſt ſur cette organiſation particulière qu'eſt fondée la nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes, expoſée par M. *Clare*, membre du Collège des chirurgiens à Londres.

Voici en quoi elle conſiſte:

« Prenez au bout du doigt, humecté de ſalive, un demi-grain ou un grain de calomélas (*a*); frottez-le ſur les parties intérieures des joues, autour de l'endroit où ſe trouve l'ouverture du conduit ſalivaire de la glande parotide; répétez

---

(*a*) Le *calomélas* n'eſt autre choſe que le mercure doux, ſublimé ſix fois. Il eſt nommé dans la nouvelle pharmacopée de Londres, *Mercure ſublimé doux.*

cette opération trois ou quatre fois dans la journée ».

Pour prévenir les inconvéniens qui pourroient résulter de la déglutition de cette poudre, l'auteur conseille à ses malades d'appliquer le calomélas principalement sur l'intérieur des lèvres, & sur la surface des gencives, parties capables de supporter une douce friction. De cette manière on ne risque point d'avaler de mercure, qui se trouve absorbé presque en totalité & en très-peu de temps ; &, si l'on en avale, c'est en trop petite quantité pour être nuisible.

Si l'on trouvoit que la surface des lèvres seules fût trop peu étendue pour admettre l'absorption d'une quantité suffisante de mercure, on pourroit faire ces petites frictions sur la totalité de la surface intérieure de la bouche. Mais les frictions, répétées d'un peu de coloméłas sur une petite surface, répondent mieux à l'indication, qu'une plus grande quantité sur une plus grande surface ; car on peut répéter ces frictions aussi souvent que le requiert la gravité des accidens, & même jusqu'à ce que la bouche se ressente de l'action du mercure.

Le malade, avant que de faire la friction, aura l'attention d'avaler ou de cracher sa salive ; autrement, après la friction, il y auroit bientôt une si grande excrétion de ce fluide, que la bouche en seroit inondée. Il faut encore que le malade, après la friction, s'abstienne de boire pendant une demi-heure & plus, afin qu'une portion de la poudre ne soit pas entraînée dans l'estomac, avant que d'avoir eu le temps d'être absorbée. Et si, après la friction, la salive couloit avec trop d'abondance, il faudroit, pour la même raison, que le malade la crachât plutôt que de

l'avaler. Il obſervera cependant, autant qu'il lui ſera poſſible, de ne pas expuer avant que l'abſorption ſoit faite.

On dira, peut-être, obſerve M. *Clare*, que par cette méthode, la poudre mercurielle paſſe également dans l'eſtomac, & qu'ainſi, ſans qu'il ſoit beſoin d'abſorption par les ſurfaces de la bouche, elle guérit à la manière ordinaire. Quand cela ſeroit, répond-il, il n'en ſeroit pas moins vrai que le malade ſeroit guéri plus ſurement que s'il eût pris le remède en pilules, leſquelles peuvent paſſer à travers le corps, ſans être diſſoutes.

L'auteur ne veut point qu'on lui ſuppoſe avoir pour unique but d'exciter la ſalivation, ni penſer que le virus vénérien eſt plus promptement détruit par le flux abondant de la ſalive, que par toute autre ſécrétion. Mais il lui ſemble que la quantité de mercure, néceſſaire pour arrêter les progrès de cette maladie & pour en faciliter la guériſon, doit produire cet effet, c'eſt-à-dire, la ſalivation chez la plupart des ſujets. Au reſte, dit-il, la ſalivation, quand elle a lieu, pendant le traitement que je propoſe, eſt ſi douce, qu'il eſt rare qu'elle incommode le malade, ou qu'il ſoit forcé de garder la chambre; il ſeroit difficile qu'on s'en apperçût, s'il veut ſeulement prendre quelques précautions. Beaucoup ont pris du mercure de cette manière, en très-grande quantité, ſans la plus légère ſalivation, & ont cependant été parfaitement guéris.

Au reſte, il vaudroit mieux, ſuivant M. *Clare*, courir les riſques d'un médiocre ptyaliſme ou d'un petit gonflement des gencives (leſquels prouvent également l'intromiſſion du mercure dans le torrent de la circulation), que de ne pas prendre une quantité ſuffiſante de calomélas. La célérité

avec laquelle les symptômes vénériens disparoissent, dès que la bouche & les gencives sont affectées, même à un très-foible degré, l'autorise à regarder cette pratique comme sure & nécessaire, & à entretenir cet état de la bouche, jusqu'à ce que les ulcères soient entièrement guéris, & que toutes les duretés de la peau, signes évidens de l'existence du virus, soient fondues; tel est, conclut M. *Clare*, le seul moyen efficace de prévenir le retour de la maladie.

Toutes les fois qu'il a excité la salivation, les seuls accidens qu'il ait remarqués, ont été une inflammation ou quelques excoriations dans l'intérieur de la bouche; mais elle n'a jamais produit ces ulcères si communs à la suite des autres méthodes.

Si l'on applique un ou deux grains de calomélas sur le prépuce ou sur les grandes lèvres, on occasionne quelquefois la fétidité de l'haleine & une légère salivation. Ce moyen ajouté à la méthode de M. *Clare*, avance singulièrement la cure, non pas que le sel mercuriel agisse comme topique, mais parce qu'il se fait une nouvelle absorption.

Telle est la méthode du chirurgien anglois. Cette méthode, dont les premiers essais datent de 1780, a d'abord éprouvé beaucoup de contradictions de la part des médecins & des chirurgiens d'Angleterre. Mais des hommes incapables de prévention, ont voulu, avant que de la proscrire ou de l'adopter, s'assurer par eux-mêmes de ses effets.

Feu M. *Hunter*, dont le nom est connu de toute l'Europe, fut un des premiers. D'après les succès dont il fut témoin, il prononça que la méthode d'absorption étoit bonne & utile.

M. *Cruikshank*, élève de M. *Hunter*, ſon ami & un de ſes légataires pour le riche cabinet qu'il s'étoit formé, porta plus loin ſon examen de la nouvelle méthode, ſur laquelle il s'exprime ainſi: « Elle ſemble être la plus expéditive pour introduire le mercure dans le ſyſtême de la circulation, & pour déraciner le virus vénérien. Mes expériences, auſſi loin que j'ai pu les porter, prouvent l'excellence & l'innocuité de la nouvelle méthode ».

Le même M. *Cruikshank*, avala un jour trois grains de calomélas en pilules. Six heures après, il eut de fortes douleurs de colique, & fut purgé. Quelque temps après, il ſe frotta l'intérieur de la bouche avec trois autres grains de calomélas, & répéta cette friction trois fois. Au bout de vingt-huit heures, il n'avoit éprouvé aucun effet de ces frictions, excepté de la rougeur ſur les gencives & dans l'intérieur des joues, & une ſaveur de cuivre dans la bouche.

D'autres perſonnes de l'art, témoins des ſuccès de la méthode d'abſorption, lui ont rendu un témoignage très-favorable: ce ſont entre autres MM. *Buchan*, père & fils, docteurs de la Faculté d'Edimbourg; M. *Kroon*, membre du Collège royal des médecins de Londres, & médecin-accoucheur de l'hôpital de Middleſex; MM. *Turnbull*, l'un médecin, & l'autre chirurgien, &c. &c.

Le docteur *Home*, profeſſeur royal à Edimbourg, a fait, dans ſon infirmerie, une ſuite d'expériences favorables à la méthode d'abſorption. Elles ſeront inſérées dans un ouvrage que ce médecin ſe propoſe de publier, & qui, peut-être, paroît actuellement.

On demande, dit M. *Clare*, ſi la nouvelle méthode que je propoſe, réuſſit toujours. NON,

répond-il franchement, & l'on doit s'y attendre, puiſqu'il eſt de fait que le mercure ſeul ne guérit pas conſtamment toutes les eſpèces de maladies vénériennes. Mais quand ce minéral guérit, ce qui arrive le plus généralement, c'eſt aſſurément par la voie de l'abſorption qui le fait pénétrer dans le ſyſtême de la circulation, & l'y maintient mieux qu'aucune des autres méthodes.

La méthode d'abſorption eſt encore trop peu connue en France, pour qu'on y ait répété les expériences faites en Angleterre. Il ſeroit à ſouhaiter que quelques perſonnes de l'art s'en occupaſſent, & fiſſent part de leurs obſervations.

M. *Clare*, qui avoit toujours été d'une bonne conſtitution, eſt mort de phthiſie pulmonaire au commencement de cette année 1786.

Recherches ſur la cauſe des affections hypochondriaques, appelées communément vapeurs; *ou Lettres d'un médecin ſur ces affections. On y a joint un journal de l'état du corps en raiſon de la perfection de la tranſpiration & de la température de l'air; par M.* CLAUDE REVILLON, *docteur en médecine, de l'Académie des ſciences de Dijon, correſpondant de la Société royale de médecine de* Paris, *à Mâcon: nouv. édit. augmentée de pluſieurs expériences:*

> Si quanta & qualis oporteat quotidiè fieret additio eorum quæ deficiunt, & ablatio eorum quæ excedunt, ſanitas amiſſa recuperaretur, & præſens ſemper conſervaretur.
>
> SANCTOR. *Aphor. prim.*

A Paris, chez la veuve Hérissant, *rue neuve Notre-Dame, à la Croix d'or, 1786. In-8° de 168 pag.*

4. La première édition de ces *Recherches*, parut en 1779; elle contenoit quatorze lettres. Il y en a vingt-deux dans la nouvelle, que nous annonçons. L'auteur ayant eu beaucoup de peine à se rendre raison de quelques phénomènes remarqués chez lui, & chez d'autres vaporeux, a soupçonné qu'ils pouvoient dépendre de l'influence de la matière électrique. Il s'est donc mis à faire des observations électriques & météorologiques, & ses soupçons se sont changés en certitude. Alors il a refondu son ouvrage, & tâché d'étayer de ces faits la théorie qu'il avoit établie dès 1779, & qu'il croit par-là avoir bien perfectionnée & consolidée.

Quoiqu'il en soit, M. *Revillon* nous donne en douze tables les observations météorologiques qu'il a faites à Mâcon, jour par jour, depuis le 9 janvier 1781, jusqu'au 9 janvier 1782. Deux colonnes de ces tables sont destinées à tenir compte de la *manière d'être d'un vaporeux*, le matin & le soir. Ces tables forment véritablement la partie la plus intéressantes de l'ouvrage, par le soin avec lequel elles paroissent avoir été dressées. Quant à l'ouvrage, comme nous l'avons analysé, & que nous en avons porté notre jugement, *Journal de Mars* 1780, pag. 193, il seroit inutile d'y revenir.



Dissertatio medico-chirurgica sistens observationes nonnullas cum earum epicrisi, *&c.* C'est-à-dire, *Dissertation médico chirurgicale, contenant quelques observations, avec leur jugement; par M. PHILIPPE-FRÉDÉR. PFÆHLER de Strasbourg, premier chirurgien du régiment de Bade au service de la république de Hollande. A Strasbourg, chez* Heitz, *1784. In-4°* de *38 pag.*

5. Cette dissertation ne contient que quatre observations. Voici la plus courte.

« Un soldat âgé d'environ vingt ans, sentoit depuis quelques jours, à la partie gauche de la face, une tumeur dure, avec beaucoup de douleur. La tumeur, la douleur & la dureté alloient tellement en augmentant de jour en jour, que la première fois que je le vis, je trouvai toute la substance qui couvre la mâchoire supérieure enflée & très-durcie, mais cependant sans rougeur; & quoique les douleurs se fussent très-augmentées, le pouls étoit dans l'état naturel. La cause du mal n'étoit nullement évidente : le malade ne savoit à quoi l'attribuer, & moi-même je ne pouvois trouver une cause externe ou tirée de la dépravation des humeurs. Je jugeai donc qu'il existoit un vice local, & l'événement ne me trompa point. J'examinai les dents, & n'y

apperçus aucun mal. Je pris ensuite une sonde d'acier, & j'en frappai chaque dent l'une après l'autre. Parvenu à la troisième molaire de la mâchoire affectée, le malade se plaignit d'une augmentation de douleur. J'eus beau cependant examiner cette dent avec attention, je n'y découvris rien qui indiquât qu'elle fût gâtée. Je soupçonnai donc que la racine seule étoit affectée, & je fis arracher la dent. Il sortit de l'alvéole plus d'une once & demie de pus, & la racine parut entièrement cariée. Aussi, après l'opération, la violence des symptômes diminua; la tumeur, la dureté & la douleur disparurent bientôt, & dans peu de jours le soldat fut parfaitement guéri ».

Telle est la manière dont M. *Pfæhler* présente ses observations. Le jugement qui les termine, est toujours plus étendu que l'observation même, parce qu'il y examine la structure des parties, développe la cause du mal, & compare avec les siennes les observations analogues publiées par d'autres auteurs.

Traité des maladies des yeux & des oreilles, considérées sous le rapport des quatre parties ou quatre âges de la vie de l'homme; avec les remèdes curatifs, & les moyens propres à les préserver des accidens; avec planches gravées en taille-douce; par M. l'abbé DESMONCEAUX, *pensionnaire du Roi, deux vol. in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-*

Antoine, au coin de la rue Royale ; & chez Lottin de Saint-Germain, *libraire-imprimeur de la ville, rue Saint-André-des-Arcs, n° 27, ann. 1786.*

6. L'auteur de cet ouvrage rappelle dans sa préface l'ancienne constitution de la Faculté de Médecine de Paris, dont les membres étoient obligés de garder le célibat, & étoient, la plupart ecclésiastiques. Il ne faut pas conclure delà que tout clerc indistinctement eût le droit d'exercer la médecine. Les médecins d'alors n'étoient pas censés médecins parce qu'ils étoient ecclésiastiques, mais parce que, bien qu'ecclésiastiques, ils avoient fait une étude particulière de l'art de guérir, & que leur éducation les avoit préparés aux connoissances qui s'y rapportent.

L'amour de l'humanité & de la religion ont porté M. l'abbé *Desmonceaux* à donner au public le résultat de ses observations sur les maladies des yeux & des oreilles, après une étude de vingt-cinq ans. L'auteur y montre une grande confiance dans le pouvoir de la nature ; car les moyens qu'il emploie sont toujours modérés ; l'infusion de fleurs de mauve, de fleurs de sureau, la pulpe de la pomme de reinette, une laitue amortie dans l'eau bouillante, sont ceux dont il fait le plus fréquent usage. Sa timidité va jusqu'à craindre que le fil de fer des gardes-vues ne comprime & ne blesse les sinus frontaux.

La contemplation des merveilles de la création, qui se manifestent sur-tout dans la structure de l'organe de la vue, a rendu l'auteur trop prolixe dans ses réflexions. Il commence tous les chapitres & toutes les sections par une

excursion plus ou moins longue sur des objets dont il n'a souvent que des connoissances superficielles. Beaucoup de ces espèces d'exordes n'ont aucun rapport avec la matière du chapitre ou de la section. M. l'abbé *Desmonceaux*, qui doit connoître le prix du temps, puisqu'il en fait un si bon usage, en le consacrant au soulagement de l'humanité, auroit dû respecter un peu plus celui de ses lecteurs. C'est à regret que nous le faisons appercevoir de ce défaut, qui est essentiel dans tout homme qui se propose d'instruire ; car on doit craindre qu'en délayant trop un précepte, & en le couvrant d'une infinité d'objets étrangers, on n'en détruise l'effet.

On doit d'ailleurs des éloges aux motifs purs & estimables qui ont animé l'auteur dans son travail, dans lequel les gens qui ne sont point initiés dans l'art de guérir, trouveront des instructions utiles, & des moyens de soulagement dans leurs maux.

Traité de l'hydrocèle : cure radicale de cette maladie ; & traitement de plusieurs autres qui attaquent les parties de la génération de l'homme ; par M. IMBERT DELONNES, premier chirurgien de S. A. S. Monseigneur le duc de Chartres, & chirurgien-major de la cavalerie françoise & étrangère, dédié à S. A. S. Monseigneur le duc de Chartres. A Paris, chez Pierre Duplain, *libraire, cour du Commerce, rue de l'an-*

cienne Comédie françoise. In-8° de 424 pag. ann. 1785.

7. Le nouveau traitement que M. *Imbert* propose pour la cure radicale de l'hydrocèle, se borne à l'hydrocèle par épanchement, qui est l'espèce la plus commune. Les observations par lesquelles il constate la bonté de sa méthode, ne laissent rien à desirer. Il n'avoit pas par conséquent besoin des raisonnemens qu'il emploie pour l'appuyer, d'autant plus qu'ils ne sont pas tout-à-fait à l'abri de la critique. Il a cru que l'intérêt de cette méthode exigeoit de lui de prouver que la source de l'eau qui forme l'épanchement dans l'hydrocèle, est dans la tunique albuginée; que la tunique vaginale n'entre pour rien dans l'hydrocèle par cause externe, & qu'elle a très-peu de part à celle qui vient de cause interne Il attribue à plusieurs auteurs, tels que *Ruysch*, *Sharp* & *Platner*, d'avoir dit formellement que la tunique vaginale du testicule filtre seule l'humeur de l'hydrocèle. Il est du moins certain que *Platner* (Chir. §. 861.) dit que cette humeur vient de la rupture des veines lymphatiques de la tunique vaginale & de la tunique albuginée, ou que la collection de cette humeur a lieu lorsque la sérosité qui suinte entre ces tuniques, & qui empêche leur coalition, n'est point résorbée. L'analogie d'ailleurs doit être ici d'un grand poids; la tunique albuginée est à la tunique vaginale, ce que le péritoine qui recouvre les viscères du bas-ventre, est au péritoine qui tapisse la cavité qui les renferme, c'est-à-dire, une extension de la même tunique. Elle a des vaisseaux dans toute son étendue, & ces vaisseaux y ont

les mêmes fonctions ; ils exhalent & résorbent, comme dans toutes les cavités du corps, une humeur nécessaire pour prévenir la réunion des parties qui se touchent. Ainsi la tunique vaginale doit nécessairement concourir à l'épanchement qui produit l'hydrocèle, en raison de la quantité de vaisseaux exhalans qu'elle contient ; & on ne peut guère supposer que la tunique albuginée soit gravement affectée, sans que la tunique vaginale le soit bientôt plus ou moins.

M. *Imbert*, qui pense cependant que la tunique albuginée est seule affectée dans l'hydrocèle, regarde pour la cure radicale de cette maladie, l'excision de la tunique vaginale comme indifférente, & croit qu'il faut indispensablement exciter l'inflammation & la suppuration de toute la surface de la tunique albuginée. Son procédé consiste à inciser longitudinalement le *scrotum*, pour découvrir la tunique vaginale ; à faire avec la pointe du bistouri, à la partie inférieure de cette membrane, une ponction pour évacuer l'eau qu'elle contient, à la fendre parallèlement à la première incision, & ensuite à en emporter une portion de chaque côté. Jusque-là on ne voit qu'une combinaison des deux méthodes de l'incision & de l'excision conseillées par différens auteurs. Mais le point essentiel, selon M. *Imbert*, est de couvrir la surface de la tunique albuginée de charpie, & de déterminer, par l'irritation qu'elle y cause, la suppuration de cette tunique, & même son exfoliation, sans laquelle la cure ne sauroit s'opérer radicalement.

L'auteur prouve l'efficacité de cette méthode par les succès qu'elle a eus entre ses mains. Il rapporte des observations qui annoncent ces succès ; mais toutes les méthodes peuvent réclamer en

leur faveur un plus ou moins grand nombre d'observations. Le moyen en effet de croire que des médecins & des chirurgiens d'une grande autorité eussent recommandé & pratiqué des opérations qui n'auroient produit continuellement que des désastres! Aussi la critique qu'il fait des différentes méthodes, nous paroît-elle trop sévère. Il est bien difficile de se persuader que tant de dangers les accompagnent, & qu'aucun ne suive la sienne, qui participe plus ou moins des autres. Beaucoup de chirurgiens préfèrent la méthode du caustique, ou de la pierre à cautère appliquée sur le centre de la tumeur, & qu'on laisse plus ou moins de temps, selon l'énergie de son action. Ce moyen a l'avantage de guérir surement, sans opération, sans grandes souffrances, & sans accidens graves.

M. *Imbert* a joint à son traité de l'hydrocèle des remarques sur d'autres maladies des parties de la génération, telles que l'hématocele, le varicocèle, l'épiplocèle, le sarcocèle, le skirre, le spermatocèle, les pierres qui se trouvent quelquefois dans le testicule & dans le scrotum.

Malgré la prévention naturelle à tout auteur pour les idées qu'il a conçues, & que M. *Imbert* laisse peut-être trop paroître, on ne peut s'empêcher d'avouer que son ouvrage est propre à augmenter les lumières qu'on avoit sur l'hydrocèle, & offre sur-tout une discussion très-approfondie des différentes méthodes dont on a fait usage jusqu'à présent.



Mémoire sur les maladies épizootiques des bêtes à cornes des îles de France & de Bourbon, fait par ordre de MM. les administrateurs en chef de ces Colonies. A l'Ile-de-France, de l'Imprimerie royale, 1783. Petit in-8° de 24 pages, & 4 pour les titres.

8. M. *Beauvais*, auteur de ce mémoire, est un élève des Ecoles vétérinaires, déja connu par quelques autres mémoires sur les maladies épizootiques, qu'il a traitées en diverses provinces de France, & qui ont été imprimés dans les ouvrages périodiques du temps. Il est fixé depuis plus de quinze ans à l'Isle de France, & il paroît y jouir de l'estime & de la confiance générale. On a encore de lui un *Mémoire sur quelques maladies particulières aux bestiaux de ces colonies, telles que l'œdème, l'hydropisie, &c. imprimé à l'Isle de France en 1776*, & un autre *Mémoire sur les causes & les remèdes de la maladie contagieuse des volailles de l'Isle de Bourbon, appelée généralement maladie du foie, auquel sont joints les traitemens de plusieurs autres maladies épidémiques & particulières, telles que la gale, la verrette, les maux d'yeux, la manière de détruire les karapates & autres vermines, &c.* Ce mémoire, qui nous a paru bien fait, n'est pas moins important pour ces colonies que celui que nous annonçons aujourd'hui, les volailles & les bestiaux y étant de première nécessité.

Les maladies dont l'auteur parle dans ce mé-

moire, sont 1°. *la gale.* Sa principale cause est due à une espèce particulière de tique (*Ricinus*), dont le dos est marbré, nuancé de diverses couleurs, & crustacée, qu'on nomme *karapatte*, & dont les piqûres venimeuses forment autant d'ulcères. 2°. *La péripneumonie.* 3°. *L'ulcère de Madagascar*, appelé communément *mal de Malgache.* « Cette maladie est héréditaire & se communique par un contact immédiat ; elle commence par une tumeur carcinomateuse qui, une fois ouverte, produit un ulcère qui s'agrandit de plus en plus, & est toujours saignant, parce que la qualité âcre de la suppuration tourmente l'animal, qui y porte instantanément sa langue, laquelle étant âpre comme la plus rude brosse, produit cet effet ». 4°. *Le pissement de sang*, qui est commun à l'Isle de Bourbon. 5°. *La diarrhée des veaux ;* & 6°. *Les maux d'yeux.*

On trouve ensuite quelques détails sur les causes générales des maladies épizootiques & particulières, & la conduite qu'on doit tenir pour en préserver les bestiaux. Nous ne pouvons mieux faire connoître le mérite de ce mémoire, qu'en terminant cette notice par l'approbation de M. *de Saint-Mihel*, premier médecin du Roi, & conseiller au Conseil supérieur de l'Isle de France, témoin oculaire de la vérité des faits qui y sont contenus.

« Le mémoire de M. *Beauvais* sur les maladies épizootiques, me paroît bien fait, conséquent & destiné à l'utilité des colons de cette colonie, & de celle de l'Isle de Bourbon ; il réunit la clarté au laconisme ; il caractérise bien les maladies principales des bêtes à cornes ; il indique les remèdes les plus aisés à composer, étant la plupart indigènes ou du crû du pays ;

& en général ce mémoire est fait pour rendre les plus grands services à ces colonies ; le produit des bêtes à cornes & leur conservation étant son objet principal. Au Port-Louis, Isle de France, le 17 octobre 1783 ».

Signé, SAINT-MIHEL.

La falsification des médicamens dévoilée ; ouvrage dans lequel on enseigne les moyens de découvrir les tromperies mises en usage pour falsifier les médicamens tant simples que composés, & où l'on établit des règles pour s'assurer de leur bonté. Ouvrage non-seulement utile aux médecins, chirurgiens, apothicaires & droguistes, mais aussi aux malades ; par J. B. VANDENSANDE, maître apothicaire de Bruxelles. A la Haye, chez Van-Clef, *imprimeur-libraire ; & se trouve à Bruxelles, chez* de Bel, *imprimeur-libraire, marché au Bois. In-8° de 430 pages, ann. 1784.*

9. Cet ouvrage ne pourroit qu'être utile, s'il étoit aussi facile que l'auteur le pense de décrire tellement une drogue, qu'une personne qui ne l'auroit jamais vue ne pût s'y méprendre, d'après la description ; mais il n'est que trop vrai qu'il faut avoir long-temps vu les

objets, les avoir même maniés souvent, & s'être familiarisé avec eux, pour reconnoître exactement tous leurs caractères distinctifs. Quant aux médicamens, de la bonté desquels on ne peut s'assurer que par des procédés chimiques, on ne doit pas s'attendre que les marchands droguistes, & encore moins les malades, puissent se servir de ces procedés. Quoi qu'il en soit, l'auteur, pénétré des maux que la falsification des remèdes cause à l'humanité, fait des vœux pour que les gouvernemens, qui ont pris tant de précautions & fait tant de réglemens, pour fixer le titre de l'or & de l'argent, s'occupent aussi des moyens de fixer la valeur des remèdes. L'auteur en indique quelques-uns qui mériteroient d'être adoptés, s'il est vrai qu'il y en ait qui soient capables d'arrêter la cupidité des hommes en général, & celle des marchands en particulier.

Spicilegia ad nucis vomicæ usum medicum pertinentia : *Spicilège concernant l'usage médical de la noix vomique ; par M. HAJ. DE BRUIN, de la Frise orientale, docteur en médecine. A Utrecht, chez* Winter, *1783. In-4°, de 30 pages, avec une planche.*

10. Cette dissertation est dédiée aux consuls d'Amsterdam. Après avoir rappellé les principaux auteurs qui ont le mieux traité de la noix vomique, M. *de Bruin*, présente, dans onze

paragraphes divisés en deux ſections, la deſcription de l'arbre indien qui porte la noix vomique (c'eſt le *ſtrychnos, nux vomica*, du chevalier *de Linné*), le choix qu'il faut faire de ce fruit, ſon examen par la chimie, les principes que l'on en retire, l'expoſition de ſes vertus en général, la manière de l'adminiſtrer, ſon uſage contre les maladies des premières & des ſecondes voies, & contre les affections nerveuſes.

Les anciens médecins grecs & latins ignoroient l'uſage de la noix vomique. Le premier qui en ait parlé eſt l'Arabe *Serapion*, dans ſon livre *des médicamens ſimples*. Après avoir décrit ce fruit, il dit: on en prend une dragme en poudre, avec de l'aneth, ou de la ſemence de fenouil, en bols, avec quantité ſuffiſante de miel; on boit immédiatement un verre d'eau chaude; ce qui excite le vomiſſement, & fait rejeter des humeurs bilieuſes & phlegmatiques ſuperflues. Ce remède fait auſſi évacuer par bas. Cependant je ne conſeillerois jamais cette formule en aucun cas. Les Arabes attribuent à la noix vomique une propriété alexipharmaque, & on l'a admiſe dans l'électuaire d'œufs de l'empereur *Maximilien I.* Mais *Paul de Sorbait* durant la peſte de Vienne, dit que ceux qui avoient fait uſage des électuaires où elle entroit, avoient été enivrés & attaqués de vomiſſement. *Montin* rapporte que les Lapons prennent avec ſuccès contre la colique, la moitié d'une noix vomique rapée & mêlée dans de l'eau ou de l'eſprit de froment.

M. *de Bruin* fait mention de diverſes manières d'employer la noix vomique à l'intérieur. Voici celle que M. *Junghan* preſcrit contre les vers inteſtinaux.

Prenez *de la gomme ammoniaque, dissoute dans le vinaigre scillitique & desséchée de nouveau,* | *De savon de Venise,* | *De la résine de jalap,* } de chaque un scrupule;

De l'extrait gommeux de noix vomique, demi-scrupule.

Mêlez, faites avec l'essence de succin des pilules d'un grain l'une, que l'on argentera.

La dose est de douze, une fois par semaine.

Le docteur *Wiel* fait prendre la noix vomique contre l'hydropisie de la manière suivante :

Prenez de *la noix vomique en poudre fine,* & *de l'extrait de trèfle d'eau, à égale partie ;*

Mêlez exactement, faites des pilules de deux grains chacune.

La dose est d'abord de cinq le matin, de six avant midi, de sept vers le soir, & de huit à l'heure du coucher ; l'on augmente graduellement cette quantité chaque jour, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au nombre de vingt-quatre pilules pour chaque prise.

Nous connoissons six dissertations particulières sur la noix vomique. Dans toutes, les auteurs prescrivent ce fruit redoutable, contre les fièvres, la dyssenterie, la cachexie, les catarres, les rhumatismes, la rage, la morsure des animaux vénéneux, les maux vénériens, la gale, la céphalalgie, l'épilepsie, l'hypocondriacie, l'hystéritie, les ulcères sordides, la manie & les affections nerveuses,

Voilà donc un fruit exotique, qui empoisonne les quadrupèdes, vanté comme une panacée divine, universelle. Un médecin anglois, depuis peu, a fait de la noix vomique le plus puissant spécifique contre la dyssenterie. Nous l'avons donnée à la dose de huit grains, pulvérisée & delayée dans un verre de bouillon de veau, le matin à jeun, à deux enfans attaqués de flux de sang (pendant trois jours); ce qui a fait cesser le mal; mais ces enfans étoient ivres après chaque prise, durant cinq à six heures.

On trouve rassemblé, dans cette dissertation, ce qu'il y a de plus intéressant à apprendre sur la noix vomique. On y trouve aussi la préparation d'une essence de noix vomique par M. *de Bruin* & l'histoire des succès que les médecins suédois, allemands, hollandois & lapons, ont obtenus avec ce singulier médicament.

Die Eispflanze, *&c.* C'est-à-dire, *La Glaciale recommandée comme médicament spécifique; par le docteur J. W. F. LIEB, conseiller aulique du roi de Pologne, membre de la Société de Francfort-sur-l'Oder, médecin à Mittau. Hoff, 1785. In-8° de 16 pages.*

11. Le *Mesembryanthemum cristallinum* du chevalier *de Linné*, la glaciale, n'avoit encore été cultivée que par curiosité. Cette plante jusqu'ici étoit inconnue en médecine. Elle doit donc actuellement beaucoup mériter notre attention, puisque l'auteur de cette dissertation

ne l'a jamais employée ſans ſuccès, & plus d'une fois il a par ſon moyen guéri tout-à-coup ſes malades.

C'eſt ſpécialement ſur la bile que ſe porte l'action de la glaciale, qui eſt bonne auſſi contre toutes les maladies de la veſſie & des voies urinaires. M. *Lieb* dit qu'il s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès contre les embarras pituiteux du bas-ventre, la retention d'urine, les ſpaſmes de la veſſie, & même contre la toux convulſive. Elle excite puiſſamment la ſécrétion de l'urine ; quoique donnée en fort petite doſe, auſſi-tôt qu'on en a pris, elle fait dépoſer à l'urine un ſédiment. Donnée en plus grande doſe, c'eſt un diurétique puiſſant, plus énergique que la ſcille & d'autres hydragogues. Les effets de la glaciale ſe manifeſtent ſur-tout dans les maladies bilieuſes qui règnent pendant l'été, & dans celles qui dépendent d'une bile épaiſſe, tenace, noire, ſoit ſtagnante, ſoit errant dans le corps, ou portée ſur quelques parties.

Des expériences prouvent que ce médicament donné ſous la forme de ſuc exprimé avec l'eau de rhubarbe, peut détruire les embarras ſanguins & bilieux du bas-ventre les plus rebelles, le ſpaſme violent de la veſſie, joint aux ſymptômes qui annoncent un avortement futur.

JOACHIMI DIEDERICI BRANDIS commentatio de oleorum unguinoſorum natura : *Mémoire ſur la nature des huiles graſſes; par JOACHIM-DIEDERIC BRAND. A Gottingue, chez* Dieterich;

à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. *In-4°. de 50 pag.*

12. M. *Brand* explique d'abord ce qu'il faut entendre par le mot *huile ;* il détruit la fausse dénomination de l'huile de vitriol, & traite des huiles animales. On entend en général, par huiles, des sucs onctueux, gras & inflammables, qu'on tire des végétaux, des animaux, & de plusieurs endroits de la terre. On comprend aussi sous ce nom quelques substances fossiles ; mais ces dernières appartiennent originairement au règne végétal.

Les huiles diffèrent des sucs aqueux par plusieurs propriétés générales ; 1° par leur inflammabilité ; 2°. par leur non miscibilité avec l'eau, & avec toutes les liqueurs aqueuses ; 3°. enfin les huiles & les matières huileuses sont composées de beaucoup d'acide ou de phlogistique : le principe aqueux & le principe terreux entrent dans leur composition en moindre quantité que dans les sucs aqueux. Outre ces propriétés générales, les huiles & les substances huileuses en ont encore de particulières, par lesquelles elles diffèrent les unes des autres. Cette définition, puisée dans MM. *Baumé* & *Macquer*, démontre les caractères essentiels des substances grasses.

On trouve dans cette Dissertation la liste des plantes siliqueuses, dont les semences sont propres à fournir de l'huile, par expression. Les principales se retirent de la navette, de la roquette, du raifort, de la caméline, de la moutarde, &c. Toutes les autres familles de plantes, dont les graines sont huileuses, passent ici en revue, M. *Brand* n'a pas oublié l'excellente huile de pédane à feuilles d'acanthe, (*onopordon acanthium*, L.) découverte

découverte précieuse, dûe aux savantes recherches, & aux expériences de M. *Durande*, médecin de Dijon.

La pédane est un chardon qui se trouve partout; ses têtes sont nombreuses, principalement dans les bonnes terres. M. *Durande* en a compté jusqu'à cent trente sur un seul pied, qu'il a reconnu en Bourgogne. Après avoir ramassé en automne ces têtes, il faut les laisser sécher; & dès-lors, en les battant, on en détache aisément les graines. Vingt-deux livres de têtes de pédane ont fourni douze livres de semences. L'enveloppe de ces graines est si dure, qu'on n'a pu parvenir à en extraire l'huile à froid avec les plaques dont on se sert pour l'huile d'amandes douces; mais, au moyen de la presse d'un huilier, ces douze livres de semences ont fourni trois livres d'huile, ce qui équivaut au produit du chenevis dans les bonnes années. Les comparaisons que M. *Durande* a faites avec cette huile & celles de navette, de pavot, d'olive & de chenevis, en les faisant brûler à la lampe, est que l'huile de pédane se consommoit moins vîte que les autres. Quoique les champs soient hérissés de ce chardon, on en laisse cependant perdre les graines. Il croît dans le sol le plus ingrat; c'est un moyen d'en tirer parti. M. *Durande* ajoute, qu'il multiplie beaucoup dans les terres fertiles, & l'on peut présumer qu'il ne les épuiseroit point. Nous cultivons avec succès dans un jardin botanique, l'onopordon d'Illyrie & celui d'Arabie; ils demandent peu de culture, & donnent infiniment de semences, qui sont également propres à fournir de l'huile à brûler.

M. *Brandis* termine sa dissertation, par exposer les divers résultats que l'on retire du mélange

des huiles avec les acides, les alkalis fixes, les métaux, les terres alkalines & le soufre. Ce Mémoire rassemble bien des choses curieuses sur les huiles grasses.

Essai sur le fluide électrique, considéré comme agent universel, par feu M. le comte DE TRESSAN, *lieutenant général des armées du Roi, commandant des ville, comté de Bitche & Lorraine allemande, commandant des ordres de S. Lazare & du Mont-Carmel, & l'un des quarante de l'Académie françoise, membre des Académies royales des sciences de Paris, Londres, Edimbourg, Berlin, &c. A Paris, chez* Buisson, *libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n° 13, deux volumes in-8°. Prix 10 liv. broché, 12 liv. rel. année 1786.*

13. Ceux qui ne considèrent un littérateur agréable & brillant, sur-tout s'il est en même temps un homme du grand monde distingué par ses graces, que comme un être frivole & léger, qui effleure tout sans rien approfondir, destiné seulement par la nature à faire l'ornement des sociétés qui lui ressemblent, seront désabusés, en lisant l'ouvrage de M. *le comte de*

Treſſan. Le ſage *Newton* avoit borné ſes travaux à calculer & à démontrer les effets de l'attraction. M. *le comte de Treſſan*, par un de ces apperçus ſublimes du génie, eſſaie de s'élever juſqu'à la cauſe de l'attraction. Il a cru la reconnoître dans le fluide électrique. D'après ſes principes, le fluide électrique & le fluide magnétique ne ſont qu'un même fluide. Ce fluide eſt l'agent univerſel qui retient les planètes dans leurs orbites, donne l'impulſion à notre ſyſtême planétaire, & en entretient l'harmonie ; c'eſt le principe actif qui préſide à la végétation & à l'économie animale, qui développe le germe de l'animal, & qui rétablit ſes reſſorts altérés. Selon M. *le comte de Treſſan*, l'air groſſier qui compoſe notre atmoſphère n'eſt qu'une émanation de la terre, occaſionnée par la force jailliſſante du fluide électrique ; le feu, les phoſphores, ſoit naturels, ſoit artificiels, ne ſont que des modifications de ce fluide.

M. *le comte de Treſſan* a appliqué ſes principes, d'une manière très-ingénieuſe, aux volcans, aux aurores boréales, & à la lumière zodiacale. C'eſt par le moyen de l'électricité qu'il explique les différens phénomènes qu'offrent l'air & l'eau, les fermentations, le flux & le reflux, les vents conſtans, périodiques ou accidentels. M. *le comte de Treſſan* a bien ſenti que, pour établir un ſyſtême en forme, il faudroit des preuves plus vigoureuſes que celles dont il ſe contente. Auſſi ne donne-t-il ſon ouvrage que comme un apperçu, un eſſai qu'il invite les phyſiciens à ſuivre & à perfectionner ; mais ce qui fait ſur-tout le mérite des idées de M. *le comte de Treſſan*, & qui doit en donner unebien avantageuſe de ſon eſprit, c'eſt qu'elles ont été

conçues à une époque où l'on avoit à peine rassemblé quelques faits isolés sur l'électricité; car cet ouvrage n'est que le développement d'un Mémoire composé en 1747, qui mérita à M. *le comte de Tressan* l'honneur d'entrer, en 1750, comme associé libre, dans l'Académie royale des Sciences de Paris.

Analogie de l'électricité & du magnétisme, ou *Recueil de Mémoires couronnés par l'Académie de Bavière, avec des notes & des dissertations nouvelles; par J. H. VAN-SWINDEN, ci-devant professeur à l'université de Franequer, actuellement professeur de physique & de mathématiques à Amsterdam, membre de plusieurs Académies, &c. A la Haye; & se trouve à Paris, chez la veuve* Duchesne, *trois vol. in-8°, ann. 1785. Prix br. 12 liv.*

14. Ce Recueil contient sept Mémoires, dont trois ont été composés à l'occasion du prix proposé par l'Académie électorale de Bavière, sur la question: *Y a-t-il une analogie vraie & physique entre la force électrique & la force magnétique? & s'il y en a une, quelle est la manière dont ces forces agissent sur le corps animal?*

Le premier Mémoire sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme, occupe seul le premier volume. M. *Van-Swinden* y tâche de prouver qu'il n'existe aucune analogie entre l'électri-

cité & le magnétiſme, que ce ſont deux genres de forces totalement différentes, qui n'ont de commun que quelques effets ; tels ſont ceux d'attirer & de repouſſer toutes deux des corps différens. Il établit leur différence ſur ce que le fer eſt le ſeul corps ſur lequel l'aimant à une action marquée, tandis que l'électricité agit ſur un grand nombre de corps ; ſur ce que la pulvériſation, les ſels, la vitrification n'empêchent pas l'action de l'aimant ſur le fer, au lieu qu'ils modifient beaucoup les corps électriques ; ſur ce qu'il n'y a aucun corps qui ſoit un vrai conducteur du fluide magnétique, au lieu qu'il y en a beaucoup qui le ſont du fluide électrique. M. *Van-Swinden* fonde la différence qui eſt entre le magnétiſme & l'électricité ſur un grand nombre d'autres raiſons d'un très-grands poids. Il ſe ſert auſſi des nouvelles expériences que M. l'abbé *Spalanzani* a faites avec l'aimant ſur la torpille.

Le ſecond Mémoire eſt de M. *Steiglagner*, profeſſeur de phyſique à Ingolſtad. Ce phyſicien admet une analogie entre le magnétiſme & l'électricité. Il adopte le ſyſtême de M. *Æpinus*, dont il emploie les calculs & les formules. Il donne auſſi une explication des principaux phénomènes de l'électrophore ; il tâche, d'après la ſtructure des nerfs & la conſtitution du ſang, de faire voir que le magnétiſme & l'électricité agiſſent ſur le corps humain. L'action eſt évidente ; mais pour l'expliquer, l'auteur dit que le fluide nerveux eſt une *eſpèce de matière électrique*, & que le ſang contient du fer, ſur lequel l'aimant doit avoir néceſſairement de l'action. Il nous ſemble que ce mélange de ſuppoſitions non prouvées, & de faits vrais, ne dé-

montre guères ce que l'auteur prétend démontrer.

Le troisième Mémoire consiste en des remarques sur le systême de M. *Æpinus*, dans lesquelles M. *Van-Swinden* fait voir que les faits dont le premier se sert pour l'appuyer, ne sont point concluans ; que les calculs dont il fait usage sont erronés, & ne découlent pas nécessairement de ses principes.

L'auteur du quatrième Mémoire *sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme*, est M. le professeur *Heibner*. Il tient un milieu entre ceux qui établissent une ressemblance complète entre les deux genres de forces, & ceux qui soutiennent qu'ils sont différens. Cependant, après avoir montré ce qu'il y a à dire pour & contre, il se détermine pour l'analogie de ces forces.

Le cinquième Mémoire se réduit à des *réflexions sur le magnétisme animal, & sur le systême de M. MESMER.* M. *Van-Swinden*, qui en est l'auteur, pense qu'il n'y a qu'une seule espèce de *magnétisme animal*, qui est même très-improprement nommée ; elle consiste en ce que l'aimant, appliqué extérieurement au corps humain, ou porté en amulette, exerce quelquefois sur le genre nerveux seul une action quelconque, mais sujette à beaucoup de restrictions.

La sixième pièce de ce recueil est une *dissertation sur un paradoxe magnétique ;* ce paradoxe est que l'aimant attire le fer plus fortement qu'un autre aimant.

Enfin, le septième Mémoire est une *dissertation sur les mouvemens irréguliers de l'aiguille aimantée.*

Ce recueil peut passer pour complet, relati-

vement à l'objet dont il y eſt queſtion; la matière y eſt enviſagée ſous toutes ſes faces; & les perſonnes qui deſirent de l'approfondir, y trouveront de très-grands ſecours.

Flora pedemontana, *&c.* C'eſt-à-dire, *Flore piémontoiſe; par M.* ALLIONI, *ancien poofeſſeur de botanique en l'univerſité de Turin, directeur chef du jardin public de botanique & du cabinet d'hiſtoire naturelle, membre & tréſorier perpétuel de l'Académie royale des ſciences de Turin, de celles de Bologne & de Madrid, des Sociétés de Bâle, des curieux de la nature de Berlin, de la phyſico-botanique de Florence, de Gottingue, de Londres, de Lunden, de la patriotique de Milan, de Montpellier, de Padoue, & de médecine de Paris. Trois vol.* in-fol. *1786. A Paris, chez* Durand neveu, Didot le jeune, Gogué & Née; *à Lyon, chez* Bruyſet; *à Strasbourg, chez* Amand Kœnig.

15. Ce grand ouvrage, dont l'impreſſion a commencé en 1783, vient d'être mis en vente. Les deux premiers volumes contiennent les deſcriptions, & des obſervations ſur les plantes: des planches forment le troiſième; elles repré-

ſentent 228 plantes nouvelles ou rares, gravées avec ſoin, leſquelles ſont toutes indigènes au Piémont; leur nombre excède 2500; les moins connues ſont exactement décrites; les caractères des genres ſont indiqués avec le détail néceſſaire, d'après une comparaiſon rigoureuſe de toutes les eſpèces avec les genres. Non-ſeulement M. *Allioni* rapporte les ſynonymes principaux des phytographes, mais il ajoute les noms uſités dans la pharmacie, ceux de Matthiole & du pays; les lieux où chaque plante croît, ſont indiqués d'après ſes obſervations propres, & d'après celles des botaniſtes qui ont parcouru le Piémont. Quant aux uſages & aux vertus médicinales, M. *Allioni* en parle d'après ſon expérience. Cette Flore eſt terminée par pluſieurs tables qui facilitent les recherches.

M. *Allioni* diſtingue les plantes piémontoiſes en confuſes, ignorées & nouvelles. Son ſyſtême eſt formé de douze claſſes.

La première comprend les plantes à fleur monopétale ſimple.

La deuxième, à fleur monopétale compoſée.

La troiſième, à fleur bipétale & tripétale.

La quatrième, à fleur cruciforme ou à quatre pétales.

La cinquième, à fleur tétrapétale, ou pentapétale papillonacée.

La ſixième, les ombellifères.

La ſeptième, à fleur pentapétale & à deux ſemences couvertes.

La huitième, les hexapétales.

La neuvième, les polypétales.

La dixième, les apétales ſans gramens.

La onzième, les graminées.

La douzième, les cryptogames.

Les plantes qui n'avoient point été décrites avant M. *Allioni*, ſont au nombre de quarante-quatre.

Nous allons, d'après l'auteur, expoſer les propriétés & les uſages de quelques-unes.

A Nice, on emploie le *teucrium flavum* à la place de la germandrée, & il paroît même avoir plus d'efficacité. M. *Allioni* s'eſt utilement ſervi de la ſauge des bois (*teucrium ſcorodonia*), contre le hoquet & les maux d'eſtomac, ce qu'il a appris des habitans des Alpes.

La décoction légère de ſemences de *pſillium* eſt un excellent adouciſſant. M. *Allioni* s'en ſert utilement dans les dyſſenteries & l'ardeur d'urine.

Au lieu du bouillon blanc ordinaire, *verbaſcum thapſus*, on peut employer indifféremment les autres eſpèces, *lychnitis*, *thapſoïdes*, *phlomoïdes* & *nigrum*.

Les habitans des Alpes font infuſer dans de l'huile les galles du roſage ferrugineux (*rhododendron ferrugineum*), & s'en ſervent habituellement pour conſolider les plaies, pour adoucir les douleurs dans le rhumatiſme, & les *membrorum contracturæ*.

La pétaſite eſt utile dans les maladies de poitrine aiguës, cauſées par la pituite, & particulièrement dans les fièvres catarrhales avec péréchies. On emploie la racine deſſéchée: la doſe eſt depuis demi-once juſqu'à une once, & on la fait prendre ordinairement en décoction. Il faut l'arracher & la faire ſécher au printemps, lorſqu'elle eſt pleine de ſuc.

L'uſage des racines d'ellébore blanc eſt très-dangereux. Un ſeul ſcrupule ſuffit pour donner la mort. Les habitans des Alpes aſſurent qu'on

ne boit point l'eau qui a paſſé par ſes racines, ſans en éprouver de mauvais effets.

Les botrys, ou ambroiſie, *chenopodium botrys*, pris en infuſion, guérit les Piémontois de la migraine & de la foibleſſe d'eſtomac.

Ils emploient auſſi avec ſuccès l'oſmonde lunaire contre les règles immodérées. Il en eſt de même de la décoction de jacée, qu'ils prennent fréquemment & utilement contre les dartres, ſur-tout lorſque la lymphe eſt épaiſſie & viſqueuſe.

Nous ferons ſur la Flore Piémontoiſe quelques obſervations botaniques.

1°. Le genre de la *jaſione* eſt placé dans la première claſſe, ſavoir, des monopétales à fleur ſimple; mais aſſurément ſa fleur mérite autant le nom de compoſée, que celle du *dypſacus*, & de la globulaire; elle devroit donc être rapportée à la ſeconde claſſe : à la rigueur le *phyteuma* n'appartient-il pas auſſi à la claſſe des compoſées?

2°. *Leontodon hiſpidum* & *hirtum*, doivent être différens, puiſque *Haller* & *Scopoli* en font deux genres.

3°. La valériane offre quelques exceptions à ſa définition générique.

4°. La garance a deux ſemences contenues dans une baie; elle ſe trouve cependant placée parmi les gymnodiſpermes.

5°. Le *raphanus raphaniſtrum* eſt placé dans le genre du *rapiſtrum*, parmi les ſiliculeuſes, quoique ſon fruit ſoit plus alongé, & ait plus le caractère de ſilique que l'*iſatis* & le *brachiolobos*, laiſſés parmi les ſiliqueuſes.

6°. La *ranunculus polymorphus* de M. *Allioni* ne nous paroît nullement différer de l'*auricomus*,

que des obſervateurs croient auſſi être la même que la *caſſubicus*.

7°. M. *Allioni* a-t-il eu raiſon de remettre avec *Haller* le nom de *polygonatum* à la place de *convallaria*, qui eſt actuellement aſſez généralement adopté ? Par-là il faudroit rechanger inutilement tous les noms triviaux ſans aucune néceſſité, ce que M. *Allioni* condamne lui-même dans ſa préface. Il faut dire la même choſe de *thymælea*, au lieu de *daphne*, &c.

ANDREÆ JOHANNIS RETZII, phil. mag. ad reg. Acad. Lund. hiſtoriæ natur. prof. reg. & ord. deſ. Societ. phyſiographicæ Lund. ſecretarii, &c. faſciculus obſervationum botanicarum quartus : *Quatrième faſcicule des obſervations de botanique ; par M. ANDRÉ-JEAN RETZIUS, &c. avec figures en taille-douce. A Leipſick, chez* Cruſcius ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, *1786. In-fol. de 30 pages.*

16. Ce faſcicule renferme cent trois planches, dont la plus grande partie étoit inconnue aux botaniſtes, & dont la moitié appartient à la grande famille des graminées. Nous devons ces nouvelles richeſſes botaniques à M. *Kœnig*, médecin & naturaliſte à Tranquebar, que la mort vient d'enlever aux ſciences & à l'humanité. Il en avoit fait part à ſon ami *Retzius* ; celui-ci

les a décrites avec précision & clarté. M. *Wennerberg* en a aussi communiqué plusieurs.

Trois planches bien gravées représentent la pédiculaire incarnate du Groenland, l'hiéracion à dent de lion, & l'orchis hyperborée.

Ce cahier n'est pas inférieur aux précédens, & en fait desirer la continuation.

Le *panicum antidotale* qui se trouve dans les jardins de Malabar, est, dit M. *Retzius*, en usage, spécialement contre l'oséne; c'est un puissant discussif dans divers cas; on le pile, ou on le réduit en forme de cataplasme,

La résine de Copa découle, selon lui, d'un arbre indien, appelé *elaocarpus copalliferus*.

Le *sesamum prostratum* est une plante médicinale du Malabar.

On fabrique avec l'*aristida setacea*, espèce de chiendent, des peignes, des nattes, du papier, &c.

Dissertatio botanica sistens dispositionem generum plantarum Jenensium, secundùm LINNÆUM, & familias naturales: *Dissertation botanique, contenant la disposition des genres des plantes de Jena, suivant LINNÉ, & les familles naturelles; par AUGUSTE-JEAN-GEORGE-CHARLES BATSCH de Jena, docteur en philosophie. A Jena, chez* Hellerian; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-4° de 63. pag.*

17. Nous avons de M. *Batsch* deux disserta-

tions récemment publiées sur les champignons. Celle que nous annonçons c ntient une explication claire du syst me sexuel du chevalier *de Linné*, & une cl f artificielle pou apprendre à connoître les ordres & familles naturelles des plantes par le moyen des fleurs.

La méthode de M. *Batsch* est divisée en neuf classes.

Les quatre premières renferment les fleurs régulières, savoir les rosacées, les crucifères, les tripétales & les l iacées; les cinq autres classes contiennent les fleurs irrégulières, qui sont les grimacières (*ringentes*), l s monopétales, les composées, les incomplètes & les cryptogames. Quant aux familles naturelles de M. *Batsch*, elles sont au nombre de soixante dix-sept.

Ces détails sont faits d'après les végétaux qui se trouvent dans le jardin & les environs de Jena en Saxe.

SÉANCE PUBLIQUE, tenue, par la Faculté de médecine de Paris, le 13 juillet 1786.

M. le doyen ouvrit la Séance par un discours sur la véritable cause du progrès des Sciences; ce qui le conduisit à démontrer que les travaux des membres de cette Compagnie ont contribué à perfectionner, pour la plus grande partie, toutes les branches de cet art. Après quoi il procéda à la proclamation & à l'annonce des prix.

Ensuite M. *de la Planche*, lut l'Analyse des travaux de MM. les Bacheliers de la Faculté,

pendant la seconde année de leur licence. — M. *de la Fisse* lut l'éloge de M. *Morand.* — M. *Paulet* lut un apperçu d'un ouvrage complet sur les champignons, dont il est l'auteur, & qu'on désire depuis long-temps, dans lequel apperçu il démontre la nécessité d'une méthode certaine qu'il propose pour distinguer les champignons vénéneux. — M. *de la Planche* prononça l'éloge de M. *Macquer.* — M. *Bertholet* lut un Mémoire sur la différence de la lumière & de la chaleur, dans lequel, par des expériences aussi ingénieuses que démonstratives, il paroît confirmer de plus en plus une théorie nouvelle sur beaucoup de phénomènes naturels & chimiques. Leurs rapports avec l'économie animale n'ont point échappé à cet excellent observateur. — M. *Le Roux des Tillets* a terminé cette Séance par l'éloge de M. *Borie.*

PRIX PROPOSÉS.

La Faculté, dans sa Séance du 29 décembre 1785, avoit proposé pour sujet du prix d'un jeton d'or, la question suivante : *Décrire l'ictère des nouveau-nés, & distinguer les circonstances où cet ictère exige les secours de l'art, & celles où il faut tout attendre de la nature.* Parmi les Mémoires envoyés au concours, deux seulement ont fixé l'attention de cette Compagnie.

Le premier, nº. 3, auquel elle a donné le prix, a pour devise : *Calamum pro virili assumo, & saluti tenerrimorum quantum in me est verè inservire studeo.* (HARRIS. de morb. acut. infant.) L'auteur de ce Mémoire fondé sur dix observations bien faites & soutenues par des notes inté-

reſſantes, établit un diagnoſtic lumineux & une ſaine pratique. On y obſerve, avec juſteſſe, que la teinte jaune de tous les nouveau-nés n'eſt pas toujours ictérique, mais que ſouvent elle eſt la ſuite d'une ſorte d'échymoſe générale, ou d'un état légérement éryſipelateux, produit au moment de la naiſſance. Les droits reſpectifs de la nature & de l'art, ſuivant les diverſes circonſtances, y ſont établis & développés d'une manière préciſe. En un mot, ce Mémoire remplit avec diſtinction toutes les conditions du programme. En le couronnant la Faculté eut ſouhaité néanmoins que le ſtyle en fût plus correct, plus facile, & que la thérapeutique en fût plus ſimple.

L'auteur de ce Mémoire eſt M. *Baumes*, docteur en médecine, aggrégé au collège des médecins de Nîmes.

L'*acceſſit* a été accordé au Mémoire nº. IX, ayant pour deviſe, *Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.* (TERENT.) L'auteur eſt M. *Bertrand*, docteur en médecine, penſionnaire de la Verrerie royale de Sainte-Catherine, en Nivernois.

Dans ce Mémoire il n'eſt point fait mention de cette jauniſſe ordinaire à preſque tous les nouveau-nés, mais ſeulement de l'ictère qui colore les conjonctives, & qui eſt moins un phénoméne de la naiſſance qu'une maladie réelle. Du reſte, conſidérée en elle-même, cette diſſertation eſt claire & conciſe; elle eſt écrite avec ordre & ſageſſe; elle dénote un eſprit juſte & du ſavoir, & laiſſe déſirer plus de pratique & d'expérience.

M. le Doyen a rappellé qu'il avoit été propoſé, dans la même Séance du 29 décembre

1785, 1°. pour ſujet d'un prix de 200 livres, la queſtion ſuivante :

L'hiſtoire de cette maladie du méſentère, que l'on nomme vulgairement carreau.

2°. pour ſujet d'un prix de 300 liv. la queſtion ſuivante :

L'hiſtoire des différentes maladies de la moëlle.

Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires, eſt le dernier mars 1787, & la proclamation des prix ſe fera à la Séance publique de juin ſuivant.

Les Mémoires ſeront écrits en françois ou en latin, au choix des auteurs : tous les ſavans, tant étrangers que regnicoles, ſeront admis au concours, à l'exception des docteurs régens, & même des Bacheliers de la Faculté de Médecine de Paris.

Les auteurs auront ſoin de ne pas ſe faire connoître; ils joindront, à leurs Mémoires un billet qui contiendra leurs noms, ſurnoms, & demeures, lequel ſera plié & cacheté. On n'ouvrira que les billets des Mémoires qui auront été jugés dignes du prix ou de l'acceſſit.

Les mémoires ſeront remis & envoyés, port franc, par la poſte, à M. le Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

PROGRAMME de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras.

DU 26 AVRIL 1786.

L'Académie croit devoir publier dès-à-préſent qu'elle décernera un prix vers Pâques de l'année

1788, au Mémoire qui aura mieux traité la question ſuivante :

Quelle eſt la meilleure méthode à employer pour faire des pâturages propres à multiplier les beſtiaux en Artois.

Les Auteurs ſeront tenus de remettre leurs Mémoires, pour ce prix, avant le premier décembre 1787.

PROGRAMME de l'Académie électorale palatine des ſciences à Manheim.

Cette Académie a propoſé pour les prix des années 1787 & 1789, deux queſtions.

Voici la première :

« Etant connu que l'électricité eſt du nombre des irritans, on demande, ſi elle ne pourroit pas être un remède propre à rappeler à la vie les noyés, les ſuffoqués, & autres attaqués de l'aſphyxie ; ſi elle mérite une préférence ſur d'autres moyens ſemblables employés juſqu'ici, & quelle ſeroit en ce cas la voie la plus ſure & la plus facile de s'en ſervir (*a*) » ?

L'Académie attend là-deſſus des expériences convenables & déciſives, ſoit ſur les hommes, ſoit ſur les animaux.

L'autre queſtion pour l'année 1789 eſt conçue en ces termes :

« Exiſte-t-il dans la claſſe dioïque de *Linné*

(*a*) On peut conſulter ſur cette matière deux Lettres intéreſſantes de M. *Changeux*, qui ſe trouvent dans le Journal de phyſique, Tom. X, pag. 197, & Tom. XV, pag. 74.

des plantes de même genre, qui ſoient purement femelles, dont les ſemences aient la puiſſance ou la faculté de reproduire l'eſpèce ſans la fécondation des mâles ».

En déſignant les noms botaniques, ſelon *Tournefort* & *Linné*, on devra conſtater la fertilité ou la ſtérilité des ſemences de ces femelles mentionnées, dont les mâles n'ont aucunement agi ſur leurs propres germes, par des obſervations & par des expériences ſi exactes, qu'on ne puiſſe pas avoir le moindre doute ſur un ſujet auſſi important à l'hiſtoire de la génération des végétaux.

PRIX de l'Académie de Dijon.

L'Académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon, avoit propoſé pour ſujet du prix qu'elle devoit diſtribuer dans ſa Séance publique du mois d'août 1786, *de déterminer, par leurs propriétés reſpectives la différence eſſentielle du phlogiſtique avec la matière de la chaleur.* Dans le mois qui a précédé le jour fixé pour l'ouverture du concours, pluſieurs auteurs, ſans ſe faire connoître, lui ont écrit pour obtenir un plus long terme, & avoir le temps d'achever le travail qu'ils avoient commencé ſur ce ſujet important; mais il n'étoit pas au pouvoir de cette Compagnie de préjudicier au droit acquis à ceux des concurrens qui avoient envoyé leurs Mémoires; elle a donc procédé à leur examen, & elle n'en a trouvé aucun qui remplît ſes vues: un ſeul des concurrens a cité le Traité du Feu de M. *Schéele;* au ſurplus il n'a fait, ainſi que les autres, aucune mention des expériences de MM. *Black*, *Wilcke*,

Crawford, *Lavoiſier*, *de la Place*, *Kirwan*, &c. c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont connu ni les faits, ni les opinions qu'il falloit diſcuter & qui ont fait naître cette queſtion, dont la ſolution eſt attendue par tous les ſavans, comme pouvant ſeule rendre une baſe ſolide à toutes les théories chimiques ébranlées par les nouvelles découvertes.

L'Académie a arrêté en conſéquence de propoſer le même problême pour le ſujet du prix double qu'elle aura à décerner dans ſa Séance du mois d'août 1789; & pour entrer dans les vues des auteurs, d'en faire inſérer dès-à-préſent l'annonce dans les ouvrages périodiques.

Les Mémoires écrits en françois ou en latin, contenant dans un billet cacheté le nom de l'auteur, ſeront remis ou envoyés, *francs de port*, à M. *de Morveau*, chancelier & ſecrétaire-perpétuel (*a*), ou à M. *Caillet*, ſecrétaire-adjoint, avant le premier avril 1789; ce terme eſt de rigueur. MM. les Savans étrangers ſont invités de prendre les moyens néceſſaires pour faire parvenir leurs ouvrages *francs de port*, en les adreſſant à quelque correſpondant ou autrement; les paquets qu'ils expédient par la poſte ſans les affranchir jusqu'à Dijon, ne ſont pas retirés.

(*a*) L'Académie de Dijon vient de perdre ſon célèbre ſecrétaire M. *Maret*, qui, accouru au ſecours des habitans de Saint-Mamers en proie à une épidémie, après avoir arrêté les ravages de cette funeſte maladie, y a ſuccombé lui-même. Il a été remplacé par M. *de Morveau*.



ANNONCE.

ACADÉMIE DE BERLIN.

Le 2 juin, l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin a tenu ſa Séance publique, deſtinée à célébrer l'anniverſaire de l'avénement du Roi au thrône.

M. *Achard*, directeur, a lu des *Recherches faites dans la vue de découvrir une méthode exacte pour meſurer les quantités relatives de phlogiſtique contenues dans une ſorte d'air donné, de façon que les degrés de phlogiſtication de l'air ſoient réduits par cette méthode à des rapports juſtes & numériques.* Enſuite il a fait quelques expériences relatives à ce ſujet.

RÉCLAMATION

DE M. L'ABBÉ BERTHOLON,

Profeſſeur de phyſique expérimentale des Etats généraux de Languedoc, ſur pluſieurs altérations contenues dans l'extrait d'un Mémoire ſur l'électricité médicale (*).

J'ai prouvé dans ma *lettre ſur pluſieurs vérités fondamentales relatives à l'electricité du corps hu-*

(*) *Note de l'Editeur du Journal.*

Il y a pluſieurs mois que M. l'abbé *Bertholon* m'a fait l'honneur de m'adreſſer une réclamation,

main, dans combien d'erreurs étoit tombé l'auteur du mémoire dont l'extrait a été inſéré dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1785, page 591.

La première phraſe citée avec des guillemets, page 592, du Journal de Médecine, *tant de merveilles*, &c. & qui eſt tirée de la page 4 du *Mémoire ſur l'électricité médicale*, ſur ſix lignes & demie contient les altérations ſuivantes : on y a ſupprimé un mot, ligne 21 ; un autre, ligne 24; un troiſième, ligne 23. On y a ajouté un mot ; & de plus on a changé entièrement un membre de phraſe, ligne 23 : qui le croiroit, que dans une phraſe qui a auſſi peu d'étendue, on ait oſé y mettre, malgré les guillemets, autant d'altérations ? qu'on ne penſe pas cependant qu'on ait cherché à deſſein cette phraſe, c'eſt la première qui eſt citée. Cette phraſe n'eſt pas la ſeule; car dans la même page 592 du Journal, on voit encore un mot ſupprimé, & un mot ſubſtitué à un autre.

Quand on cite des phraſes qui ne ſe ſuivent pas, & entre leſquelles il y en a d'intermédiai-

---

beaucoup plus étendue, & à laquelle étoit joint un très-grand nombre de citations.

Cette réclamation-ci eſt pure & ſimple, & il faut la publier; c'eſt au lecteur à vérifier ſi M. l'abbé *Bertholon* a de bonnes raiſons pour ſe plaindre. M. l'abbé *Bertholon* eſt ſans doute, un habile, un ſavant phyſicien ; mais depuis des ſiècles on ſait qu'il ne ſuffit point d'être phyſicien pour ſe former des idées juſtes ſur les lois de l'économie animale, ſur les cauſes de ſes dérangemens, & ſur les moyens de rétablir la ſanté. Il faut être médecin, & M. l'abbé *Bertholon* fournit les preuves les plus multipliées de ſon ignorance & de ſon incapacité en médecine.

res qu'on retranche, il eſt reçu qu'on mette plusieurs points de ſuite. Cependant cette règle, qui peut être de conſéquence dans bien des occaſions, n'eſt point obſervée dans l'extrait du Journal; car, entre la fin de la page 592 & le commencement de la page 593, on a ſupprimé deux phraſes de l'original, ſans qu'on y voie des poin.s; la ſuite des guillemets s'y trouvant toujours. Outre cela, dans cette phraſe de la page 593, il y a, à la page troiſième, une ſuppreſſion de neuf lignes entières. A la moitié de cette même page, on a encore oſé ajouter les lignes 18, 19, 20, 21 & 22, avec guillemets, quoiqu'elles ne ſoient point dans l'original, ainſi qu'on peut le vérifier en jetant un coup d'œil ſur la page 6 de ce dernier.

Il ſeroit trop long de citer ici les autres interpolations qui ſe trouvent da s le même extrait; ce ſeroit bien pis, ſi on ra portoit celles qui ſont dans le Mémoire de M. *Marat*. Je me borne à indiquer les ſuivantes, qu'on voit à la page 596, du Journal de Médecine, depuis la ligne 25; à la p. 597, &c. On voit à la p. 598, ligne 23, outre les ch ngemens de mots, u e phraſe entière ajoutée avec guillemets, & qui n'eſt p int dans l'original. A la page 595, lign 1ère & ſeconde, après ces mots, *puiſque le corps*, un membre de phraſe, qui n'eſt pas dans le Mémoire, a été intercalé dans la phraſe rapportée par le Journal, & cependant des guillemets ſont mis à cette phraſe.

M. *Marat*, en citant avec des guillemets le texte de la page 31 de mon ouvrage, a ſupprimé les lignes 16, 17 & 18, eſſentielles au ſens de la phraſe; & cela, afin de donner une autre interprétation à ce que j'établis.

D'après M. *Marat* l'électrisation par bains est absolument sans efficacité contre toute espèce de maladie, pag. 59 & 596 du Journal de Médecine; mais les expériences des plus habiles physiciens nationaux & étrangers, qu'on lit dans divers ouvrages, & sur-tout celles de M. *Mauduit*, établissent directement le contraire, c'est-à-dire, l'efficacité de l'électrisation par bain & même par aigrettes. Ce sont ces expériences qui peuvent être regardées comme incontestables; elles ont été faites par ordre du Roi, & communiquées à la Société royale de Médecine, dont ces messieurs font trop de cas. On observe que cette erreur est d'autant plus pernicieuse qu'elle tendroit à empêcher qu'on n'emploie une méthode efficace, qui dans plusieurs circonstances est la seule dont on doive user, & par laquelle la prudence prescrit en général de commencer le traitement.

Nos 1, 2, M. GRUNWALD.
5, 10, 11, 12, 15, 16, 17, M. WILLEMET.
6, 7, 9, 13, 14, M. ROUSSEL.
8, M. HUZARD.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août 1786. A Paris, ce 24 juillet 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SFPTEMBRE 1786.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 9.

Topographie de l'hôpital de Corbeil; par M. PETIT, chirurgien.

LA ville de Corbeil partage, avec plusieurs autres, l'honneur d'avoir été autre-

fois le séjour de nos Rois, elle est encore remarquable pour avoir, dans des siècles de ténèbres, donné naissance à des hommes illustres par leur savoir, *Pierre de Corbeil*, célèbre docteur en théologie, mort sur la fin du douzième siècle, & *Pierre-Gilles de Corbeil*, premier médecin de *Philippe Auguste*, dont le nom vivra toujours parmi les médecins.

Corbeil est située sur les bords de la Seine, qui la sépare en deux parties; & elle est de plus arrosée par l'Yvine, petite rivière d'Etampes, qui vient se perdre dans la Seine en ce lieu.

Il n'y a ni lacs ni marais, ni étangs dans les environs de la ville, & les seuls brouillards qui la couvrent de temps à autre, sont ceux qui s'élèvent de la Seine & de la rivière voisine; mais on ne s'est point apperçu qu'ils fussent mal sains & dangereux. Les vents qui règnent dans la ville & dans le canton, y soufflent d'une manière si variable & si indéterminée, qu'il seroit difficile d'en donner le tableau. On peut seulement observer en général que les vents du Sud au Sud-Ouest y sont les plus fréquens, sans qu'ils y fassent naître plus de maladies que les autres.

La Seine & l'eau de la rivière d'Etampes

fournissent la boisson des habitans. Les qualités de la première sont connues; pour la seconde, elle est bien moins légère, & d'une crudité très-remarquable. La manière de vivre des citoyens riches & des pauvres habitans, offre le même contraste que par-tout ailleurs. Tout ce qu'il y a à remarquer à ce sujet, c'est que les côteaux voisins fournissent une assez grande quantité de vin pour que le peuple en fasse un usage habituel, & l'on peut même lui reprocher d'en abuser.

Les habitations des ouvriers & des autres gens de la même classe sont plus humides & moins aérées que celles des bourgeois, parce que les premiers logent dans des rez-de-chaussée, & que leurs portes & leurs fenêtres sont peu élevées & petites.

En général, on ne connoît à Corbeil que des maladies accidentelles avec les variétés ordinaires que présente la succession des saisons dans notre climat: cependant on a remarqué que l'on y perdoit les dents de bonne heure, & que la folie y étoit assez fréquente. On pourroit trouver l'explication de la perte prématurée des dents, en considérant les fréquens nuages qui s'élèvent de la Seine & de l'Yvine; mais je n'ai rien vu dans

la diſpoſition locale du pays, ni dans la conſtitution de l'air, qui pût être la cauſe éloignée de cette maladie. Le régime habituel des habitans, leurs mœurs, leurs occupations, & tout ce qui conſtitue leur moral, m'a paru de même peu propre à me donner des lumières ſur une queſtion que j'aurois été fort curieux d'approfondir.

L'hôpital de Corbeil, qui ne diffère point des autres bâtimens de la ville, quant à ſa forme & à ſa ſtructure, & qui dans toute ſon étendue, a quatorze toiſes de long ſur ſeize de large, eſt ſitué au nord & au milieu de la ville, ſur la place du marché, & ſon ſol eſt un peu plus élevé que celui de la rue. Du côté du midi & du levant, cet hôpital n'eſt borné par aucun bâtiment. Du côté du couchant, il eſt borné par une maiſon auſſi élevée que lui, & qui ſert de priſon. Au midi ſont une cour & un jardin, au pied duquel paſſe un bras de la rivière d'Etampes, qui fournit de l'eau à l'hôpital, & qui, à peu de diſtance de-là, va ſe décharger dans la Seine. Le ſol du bâtiment, plus elevé de trois pieds que celui de la cour & du jardin, eſt fort ſec à raiſon de cette élévation & des caves qui ſont pratiquées au-deſſous.

Il y a deux ſalles pour les malades, l'une au rez-de-chauſſée pour les hommes, & une autre au premier étage pour les femmes. Ces ſalles ſont pratiquées dans la portion la plus reculée du bâtiment, & ont chacune vingt-huit pieds de long, dix-huit de large, & dix de haut. Elles ſont éclairées par deux croiſées hautes, chacune de ſix pieds, & large de trois, dont l'expoſition eſt au midi. Elles ont auſſi chacune une cheminée.

On reçoit dans cet hôpital toute eſpèce de maladie aiguë & chronique, excepté les malades affectés du mal vénérien, de la gale & du ſcorbut. La fin de l'été & de l'automne, ſont de toutes les ſaiſons celles où il y a le plus de malades, obſervation générale dans toutes les campagnes, ce qui ne peut être attribué qu'aux travaux exceſſifs de la moiſſon, auxquels ſont livrés les payſans, & peut-être auſſi aux fruits de toute eſpèce dont ils ſont abondamment pourvus, & dont ils uſent ſans diſcrétion & ſans ménagement. Il ne paroît pas, & perſonne juſqu'ici ne l'a obſervé, qu'aucun quartier de la ville fourniſſe plus de malades qu'un autre. Les ouvriers des moulins à poudre

ſont les artiſans qui fourniſſent le plus de malades à l'hôpital. Il y vient auſſi quelques malades des environs, mais en petite quantité : ceux-ci ſont des manouvriers attachés au ſervice des fermes des environs ; leurs maladies ſont preſque toujours inflammatoires.

RÉFLEXIONS.

On ſait que c'eſt du règne de *Philippe Auguſte* que la France doit dater l'origine de ſes franchiſes, & des lumières qui l'ont fait ſortir de la barbarie où elle avoit été plongée pendant ſi long-temps. Les prodiges opérés ſous le règne de ce grand Prince dans le progrès de l'adminiſtration, furent dus à la protection qu'il accorda aux gens de lettres ; mais ce qui eſt remarquable, c'eſt de voir une petite ville comme Corbeil fournir dans le même temps à *Philippe Auguſte* deux hommes dignes de ſa confiance, & deſtinés à paſſer à la poſtérité, *Pierre de Corbeil* le théologien, & *Pierre-Gilles de Corbeil* le médecin, déſigné dans les auteurs de médecine ſous le nom latin d'*Ægidius Corbolienſis* ; l'un étoit de la maiſon des comtes de Corbeil ; l'autre portoit le

nom de ſon pays, comme le faiſoient les gens de lettres de ce temps-là (*a*); mais les ſavans n'ont d'autre diſtinction aux yeux de la poſtérité que leurs travaux, & leurs titres de nobleſſe & d'illuſtration ſont dans l'utilité de leurs ouvrages.

Ceux de *Pierre-Gilles de Corbeil*, qui n'ont plus guère aujourd'hui que le mérite de ſatisfaire la curioſité, furent fort accueillis dans ſon temps; c'étoit un Traité général ſur la vertu des médicamens, & des Traités particuliers ſur les urines & ſur le pouls, le tout écrit en vers, parce que c'étoit le goût de ſon ſiècle, comme on le voit par l'Ecole de Salerne. Les Traités de *Pierre-Gilles de Corbeil*, l'anatomie de *Théophile*, des extraits de *Galien*, *d'Avicenne* & de *Rhasès*, qui contenoient la traduction de quelques-uns des principaux livres d'*Hippocrate*, voilà quels furent les principaux livres claſſiques de médecine depuis le treizième ſiècle, juſqu'à la renaiſſance des lettres, c'eſt-à-dire juſqu'au moment où

(*a*) Avant *Philippe Auguſte*, il n'y avoit point de ſurnom fixe & héréditaire pour diſtinguer les familles. Les nobles prenoient le nom de leurs terres, les marchands & les juifs convertis celui de leur demeure, & les gens de lettres celui de l'endroit où ils étoient nés.

les manuſcrits grecs furent apportés de Conſtantinople.

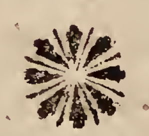
En comparant l'état où étoit la médecine du temps de *Pierre-Gilles de Corbeil* à celui où elle eſt aujourd'hui, on voit une immenſe différence du côté des connoiſſances que nous avons acquiſes; mais on pourroit y trouver quelque rapport du côté de la crédulité, autant inexcuſable aujourd'hui, qu'elle étoit pardonnable dans le treizième ſiècle.

Si l'obſervation de M. *Petit* ſur la diſpoſition qu'ont aux affections de l'eſprit les habitans de Corbeil eſt juſte, on ne doit pas être ſurpris qu'elle lui paroiſſe impoſſible à expliquer. Dans le temps où l'on ſe payoit de mots, on auroit été en chercher dans l'aſtrologie judiciaire pour expliquer ce fait, avant même de s'aſſurer de ſa vérité ; mais aujourd'hui qu'il n'eſt permis de trouver l'aitiologie des phénomènes phyſiques que dans des raiſons phyſiques, nous devons avouer que nous ne ſommes pas arrivés au point de connoître, & même d'imaginer, comment l'influence inſenſible du climat, peut diſpoſer aux maladies de l'eſprit, les habitans d'un pays dans lequel tout eſt diſpoſé pour la ſalubrité, comme dans les cantons voiſins.

Les Grecs croyoient avoir obſervé que certaines provinces imprimoient aux hommes des facultés intellectuelles brillantes & ſubtiles, tandis que d'autres imprégnoient les eſprits d'une vapeur qui les engourdiſſoit & les rendoit *obtus ;* & l'on ſait avec quel mépris ils parloient des Béotiens. Il eſt en Europe un certain caractère territorial ſi inhérent à chaque nation, que les individus des différens peuples l'emportent avec eux chez les autres nations ; mais ce caractère tient-il à l'impreſſion du climat, ou à l'effet de l'éducation ? Sur les côtes d'Afrique, on trouve à des diſtances peu éloignées des Nègres vifs, ſpirituels, courageux, & des Nègres indolens, imbécilles & ſans nerf. Dans chaque royaume de l'Europe, on remarque un genre d'eſprit, une tournure de génie différente ſous une latitude à-peu-près la même. Mais, qui pourra déterminer juſqu'à quel point le ſol que l'homme habite peut influer ſur ſes qualités morales ? Queſtion importante ſur laquelle, malgré le grand nombre d'obſervations faites par les voyageurs, les philoſophes, & les médecins, nous n'avons point encore le droit de prononcer.

M. *Petit*, après avoir dit que les fatigues de la moiſſon ſont la première des

maladies qui règnent dans les environs de Corbeil sur la fin de l'été, joint à cette cause commune & générale, le grand usage que font alors les habitans des fruits que la saison leur présente avec profusion. Les maladies bilieuses & inflammatoires auxquelles sont exposés les habitans des campagnes dans le commencement de l'automne, ne sont point dues à l'usage des fruits. On ne peut nier, à la vérité, que des fruits qui ne sont pas parvenus à leur maturité, ou qui sont d'une mauvaise qualité, tels que les fruits astringens, ne soient capables de produire de grands désordres dans les premières voies; mais les fruits savonneux & succulens, lorsqu'ils sont mûrs, bien loin de nuire à la santé, sont au contraire le préservatif le plus sûr contre les maladies auxquelles les gens de la campagne sont exposés par la nature de leurs travaux.



OBSERVATIONS

MÉDICO-CHIRURGICALES,

Sur quelques-unes des maladies les plus communes dans l'hôpital de Lyon, extraites de la correſpondance de M. DUSSAUSOI, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour les années 1783 & 1784.

Il eſt un grand nombre de maladies qui, par leur aſpect, ſont rangées au nombre des maladies chirurgicales, quoiqu'elles ſoient ſouvent du domaine de la médecine, beaucoup plus que de celui de la chirurgie. Dans les hôpitaux, ſur-tout quand ils ſont grands, les malades affectés de ces maladies ſont placés dans les ſalles conſacrées à la chirurgie, mais ils y reçoivent en même temps les ſecours de la médecine. Il y auroit un égal danger à négliger auprès de ces malades les remèdes internes & les panſemens extérieurs qui leur ſont néceſſaires. Les obſervations que M. *Duſſauſoi* a faites à l'hôtel-dieu de Lyon pendant les années

1783 & 1784, nous ont paru propres à faire ſentir cette vérité, en préſentant le tableau de pluſieurs maladies médico-chirurgicales, & en démontrant par un détail très-inſtructif, le ſuccès avec lequel la médecine & la chirurgie peuvent concourir à leur traitement. Les maladies qui ont particulièrement fixé l'attention de M. *Duſſauſoi*, ſont les inflammations des articulations, les éryſipèles, les ophthalmies, les dépôts, les phlegmons, les charbons, les panaris & les entorſes.

Inflammation des articulations.

Pendant l'hiver de 1783, qui fut humide & variable, j'eus occaſion d'obſerver un grand nombre de maladies auxquelles je ne crois pas pouvoir donner de meilleur nom que celui d'*inflammation blanche*, parce qu'elle a ſon ſiège dans le ſyſtême lymphatique. Ce genre d'inflammation, qui occupe le coude, le poignet, le genou, & qui rarement affecte plus d'une articulation, s'annonce ſubitement par une douleur vive & profonde, qui eſt bientôt ſuivie de fièvre ardente & d'une enflure conſidérable de la partie, avec beaucoup de chaleur. La peau ſeule paroît ordinairement ne point

participer à l'enflure ; mais quelquefois cependant elle s'œdématie par la suite ; ce qui a lieu lorsque l'engorgement devient excessif.

La répercussion de la transpiration cutanée est une des causes les plus fréquentes de ces inflammations lymphatiques, & cette répercussion a lieu lorsqu'on passe d'un lieu chaud dans un endroit frais. Les personnes qui sont logées dans des habitations humides, & celles qui se couchent imprudemment sur la terre ou l'herbe mouillée, y sont particulièrement exposées ; mais il est encore d'autres causes que l'expérience médicale fait évidemment reconnoître.

Ces causes sont le transport ou le dépôt de quelque matière morbifique sur les articulations, comme un reste de rhumatisme vague dont la crise aura été imparfaite, une humeur laiteuse errante, le virus variolique, & encore plus le vice vénérien.

Il y a plus même, c'est que l'on voit souvent ces causes de différente nature concourir ensemble, & se réunir pour donner naissance à cette maladie. J'ai vu bien des fois un coup d'air produire une inflammation lymphatique, & après avoir en vain tenté de la guérir, je dé-

couvrois que le malade étoit affecté de quelque virus, qu'il étoit bien loin de ſoupçonner.

La marche de ces inflammations varie ſingulièrement. Chez les uns, les progrès ſe bornent au huitième ou dixième jour ; chez les autres, ils s'étendent juſqu'au vingtième, & au-delà. En général, les douleurs ne ſont pas continues, elles ont des intermittences irrégulières, c'eſt-à-dire qu'elles ceſſent pour quelques heures, pour quelques jours, & ſe réveillent enſuite, mais avec d'autant moins d'activité, que la maladie s'éloigne du moment de ſon invaſion, & tous ces changemens ſont eſſentiellement ſoumis aux variations de l'atmoſphère.

La fièvre aiguë qui accompagne ces inflammations ſubſiſte avec la même intenſité, tant que ces inflammations font des progrès. Pendant tout ce temps, elle eſt continue, avec des redoublemens le ſoir ; mais elle s'affoiblit dès que la maladie eſt parvenue à ſon état ; ce qui répond dans les cas les plus ordinaires du dixième au quinzième jour. Elle ceſſe enfin tout-à-fait pour ne ſe montrer enſuite que lorſque les douleurs ſe renouvellent. Cette ſeconde fièvre eſt une fièvre d'irritation très-différente de la pre-

mière, qui eſt vraiment eſſentielle, & qui a tous les caractères d'une fièvre humorale, la langue étant couverte d'une ſaburre épaiſſe & jaunâtre, la peau sèche & aride, & toutes les ſécrétions imparfaites.

La terminaiſon la plus favorable, & heureuſement celle qui eſt la plus ordinaire, eſt la réſolution; mais cette terminaiſon eſt plus ou moins tardive. Chez la plupart des malades, elle ne s'opère que par des gradations inſenſibles & infiniment lentes; car ſouvent il faut attendre pluſieurs mois avant que la guériſon ſoit parfaite.

Les remèdes que nous avons employés avec ſuccès ſont,

1°. Les ſaignées abondantes, que nous n'avons pas craint de répéter, même au huitième jour de la maladie, dans la vue de calmer les douleurs exceſſives qui deviennent quelquefois intolérables dans le redoublement de la fièvre.

2°. Les boiſſons tempérantes & légérement diaphorétiques, beaucoup de lavemens émolliens.

3°. Les émulſions de pavot, & plus rarement le laudanum, mais à des doſes très-ménagées.

4°. Les émétiques ont été donnés le

troisième ou quatrième jour de la maladie, & on les a réitérés avec succès du douzième au dix huitième jour dans les tempéramens bilieux. Le kermès minéral est de toutes les préparations d'antimoine, celle qui a le plus d'efficacité en pareille circonstance.

5°. Lorsque la diminution des accidens n'avoit pas lieu de bonne heure, les purgatifs minoratifs donnés de deux jours l'un, ont été très-efficaces.

Pendant la première période des inflammations, c'est-à-dire, pendant leur accroissement, nous ne nous sommes permis d'autres topiques que des fumigations sèches, aromatiques, & répétées plusieurs fois le jour; & dans le cas de douleur extrême, nous faisions de légères embrocations avec l'huile camphrée tiède.

Dès que ces inflammations cessent d'augmenter, rien n'est plus capable de décider leur résolution, que l'application d'un vésicatoire au dessus ou au dessous de l'articulation qui en est le siège; & s'il arrive qu'un premier vésicatoire n'enlève pas entièrement la maladie, un second réitéré trois ou quatre jours après la guérison du premier, achèvera de dissiper ce que le premier n'avoit pu résoudre.

Le bain ſec de plâtre ou de cendres chauffées convenablement, eſt un moyen très-utile pour favoriſer la réſolution des inflammations lymphatiques. On a ſoin d'en couvrir l'articulation, ſoit en appliquant immédiatement le plâtre ou la cendre ſur la partie malade, ſoit en enveloppant ce topique dans un ſachet de linge fin. Ce topique a tant d'activité, que je l'ai vu réſoudre les engorgemens les plus conſidérables chez des malades qui ſe refuſoient opiniâtrement à l'application des véſicatoires : il eſt vrai que dans ces cas la guériſon a toujours été beaucoup plus tardive.

Après la ceſſation de la douleur & de l'engorgement, qui ſont les ſignes eſſentiels & primitifs des inflammations blanches, il paroît un ſymptôme conſécutif qui exige auſſi beaucoup de ſoins & d'attention ; c'eſt une foibleſſe extrême de l'articulation qui en a été le ſiège. Par exemple, ſi c'eſt le genou qui a été affecté, les malades ne peuvent s'appuyer ſur la jambe correſpondante. Les bains aromatiques, les linimens avec les huiles fortifiantes, comme celles de laurier & de muſcade, les frictions sèches, ont paru les topiques les plus propres à donner à ces parties affoiblies la force tonique qu'elles ont perdue.

Mais la cure feroit imparfaite, fi l'on ne donnoit pas encore aux malades des remèdes intérieurs propres à calmer l'irritation générale qui eſt due tout à-la-fois à la nature du mal, & à l'activité des moyens qu'il étoit néceſſaire d'employer dans les premiers temps de la maladie. Les remèdes les plus convenables dans cette dernière période, font ceux qui font propres à adoucir les humeurs, à donner de la fouplefſe aux fibres, & à calmer la fenſibilité phyſique & morale, qui, chez ces malades, eſt également exaltée. Ainſi nous donnions le petit-lait, ou le lait pur coupé avec la décoction de ſquine ou de douce-amère, & de temps à autre de légères émulſions édulcorées avec le ſirop diacode, auquel on ſupplée quelquefois par quelques gouttes anodynes.

Les éryſipèles

Dans l'hiver de 1783, les éryſipèles ont occupé le viſage ou les extrémités inférieures, & il y en a eu très-peu d'errans. Les éryſipèles des extrémités, dans les tempéramens ſanguins & vigoureux, ont pris le caractère de phlegmon, & ont ſuppuré. Ceux de la tête affectoient particulièrement les tempéramens bilieux;

ils étoient couverts ordinairement de phlictènes, & il a paru même sur quelques-uns des escares gangreneuses superficielles. La fièvre étoit médiocre, & ces maladies ont cédé avec la plus grande facilité aux saignées modérées du bras ou du pied, aux doux évacuans, aux tisanes diaphorétiques. Les érysipèles des extrémités ont parcouru leur temps avec beaucoup plus de rapidité que ceux de la face, & cette différence vient de l'impossibilité où l'on est de garantir le visage de l'impression de l'air, & de seconder l'action des remèdes internes par des topiques : double avantage qu'on obtient si aisément dans les érysipèles des extrémités. Les topiques dont nous avons fait usage sont d'abord les émolliens, ensuite les émolliens résolutifs ; & enfin les résolutifs seuls aidés du bandage compressif. Dans les sujets cacochymes & scrophuleux, l'érysipèle a été suivi d'œdême, de bouffissure, & quelquefois de legères éruptions dartreuses ; & cette espèce a exigé de légers sudorifiques & des purgatifs.

Dans l'hiver de 1784, l'érysipèle a affecté spécialement les extrémités inférieures, les jambes sur-tout, qui ont été souvent prises toutes les deux à la fois.

Les femmes y étoient plus ſujettes que les hommes, & il y avoit encore cette différence entre les deux ſexes, que dans les femmes l'éryſipèle s'eſt conſtamment trouvé aſſocié à l'œdême, tandis que chez les hommes, il étoit le plus ſouvent compliqué de phlegmon.

La cauſe de ces maladies ne pouvoit pas être attribuée à la pléthore ſanguine; car tous les individus qui en ont été atteints, étoient d'une mauvaiſe conſtitution, & avoient les humeurs appauvries. Nous avons préſumé que la tranſpiration retenue avoit une grande influence dans leur production, tant à cauſe du froid exceſſif qui régnoit alors, qu'à cauſe de la mal-propreté habituelle des malades, qui étoit ſur-tout très remarquable aux jambes.

L'éryſipèle chez les femmes a cédé, au bout de quelques jours, à l'application des cataplaſmes émolliens, & à l'uſage interne des légers diaphorétiques. Il s'eſt terminé par une légère œdématie qu'on a diſſipée avec la plus grande facilité, au moyen de quelques purgatifs; & en enveloppant la partie dans des compreſſes imbibées d'eau de chaux, ou d'eau végéto-minérale.

L'éryſipèle phlegmoneux, qui avoit

lieu chez les hommes, a exigé un traitement plus composé, & ne s'est pas terminé aussi promptement que celui qui affectoit les femmes. La foiblesse du pouls, la médiocrité de la fièvre & l'état des forces contre-indiquoient la saignée ; mais la saburre bilieuse qui étoit évidente, nécessitoit l'emploi des émétiques & des purgatifs, qui ont été très-utiles. Quand ils étoient administrés avant le sixième jour de l'inflammation, ils ont déterminé la résolution ; mais la suppuration a eu lieu chez les malades qui sont arrivés au-delà de ce terme. Il s'est formé plusieurs foyers purulens assez étendus, qui ont été ouverts par de petites incisions placées à l'extrémité de leur plus grand diamètre, en observant toujours de choisir la partie la plus déclive de ces abcès. Des compresses trempées dans une décoction vulnéraire ou dans le vin aromatique, coupé avec deux tiers d'eau, ont formé tout l'appareil du pansement après l'évacuation du pus, & ont facilité le recollement des parois de l'abcès, & la cicatrice des plaies, qui s'est faite ordinairement en douze jours.

Il est cependant quelques malades chez lesquels la guérison n'a pas été aussi prompte, à cause de la cachexie dans laquelle

ils étoient tombés. La ſuppuration, au lieu d'être louable, étoit ſanieuſe & très-abondante : on voyoit végéter dans les plaies des chairs mollaſſes & très-ſenſibles, & les malades tomboient dans le maraſme. Dans ces circonſtances nous avons eu recours au quinquina uni aux purgatifs, au ſuc de creſſon donné à haute doſe, aux infuſions vulnéraires, & au régime incraſſant. A l'extérieur, nous nous ſommes ſervis de fortes décoctions amères, animées avec l'eau-de-vie camphrée; mais ces ſecours ont été inſuffiſans pour quelques malades, chez leſquels le grand âge avoit favoriſé les progrès de la colliquation.

Des ophthalmies.

Dans l'hiver de 1783, les ophthalmies ont été des maladies fort communes dans l'hôpital de Lyon. Elles s'annonçoient par un flux conſidérable de larmes brûlantes, auquel ſuccédoit avec plus ou moins de rapidité la phlogoſe & la rougeur de la conjonctive. Les malades reſſentoient une douleur vive qu'ils exprimoient en diſant qu'ils avoient des graviers dans l'œil. Les paupières étoient rouges, gonflées, & cette tuméfaction s'étendoit quelquefois juſqu'au ſac la-

crymal. La dilatation variqueuſe des vaiſſeaux de la conjonctive, l'ulcère de la cornée tranſparente, les abcès au ſac lacrymal, enfin l'impoſſibilité d'ouvrir les paupières même dans l'obſcurité, tels étoient les ſymptômes qui ſurvenoient enſuite. Rarement il y avoit de la fièvre chez les malades qui étoient le plus gravement affectés. Souvent les deux yeux étoient pris, & les femmes & les enfans étoient particulièrement attaqués de cette maladie.

Quand cette ophthalmie avoit lieu ſur des ſujets ſains & bien conſtitués, ſes progrès étoient faciles à borner, & cela étoit d'autant plus aiſé, que l'on étoit plus voiſin du commencement de la maladie. Le repos, le régime & l'application des topiques émolliens ſuffiſoient alors pour la terminer en peu de jours. Il n'en étoit pas de même quand la maladie étoit invétérée ou compliquée d'un vice humoral, tel que le vice dartreux, pſorique ou ſcrophuleux. Dans ces cas, où la maladie étoit grave & alarmante, il a fallu recourir aux moyens énergiques que la médecine preſcrit en pareille occaſion. On a tiré du ſang, non par la ſaignée, mais par l'application des ſang-

ſues aux tempes & aux paupières. On a purgé avec des purgatifs draſtiques, & on y eſt revenu pluſieurs fois : on a fait uſage des boiſſons ſudorifiques, & ſur-tout on a eu recours aux véſicatoires.

Nous obſerverons que ce remède énergique n'a eu le ſuccès deſiré que du vingtième au trentième jour. Avant ce terme, l'application des véſicatoires a été infructueuſe, & a ſemblé donner plus d'acrimonie aux humeurs. Il eſt vraiſemblable que la matière morbifique qui cauſoit l'inflammation des yeux, avoit beſoin, pour ſortir par la voie des véſicatoires, d'être modifiée d'une certaine manière, & que cette modification ne pouvoit, comme les criſes, avoir lieu qu'à une certaine époque.

C'eſt à la nuque & aux épaules que nous avons appliqué le plus ordinairement les véſicatoires ; mais dans les cas les plus graves, nous les avons appliqués au ſommet de la tête. L'expérience nous a appris qu'ils avoient un effet plus prompt & plus marqué quand ils étoient ainſi placés ; & il nous eſt arrivé bien des fois de voir des ophthalmies qui, depuis cinq ou ſix ſemaines, étoient rebelles à tous les remèdes, être guéries

en

en moins de douze heures, & comme par enchantement, par l'application des véſicatoires au ſommet de la tête.

Dans le commencement, je me ſuis ſervi pour topique d'une décoction de mauve, à laquelle on ajoutoit un peu d'extrait de Saturne. Lorſque l'inflammation n'étoit plus auſſi vive, mais que les paupières reſtoient encore engorgées, je me ſuis bien trouvé de la même décoction de mauve, chargée d'une légère quantité de foie de ſoufre en diſſolution. L'eau de ſaphir réuſſiſſoit ordinairement pour contenir & réſoudre les vaiſſeaux variqueux; & quand elle manquoit de produire cet effet, je ſcarifiois ces vaiſſeaux. On a borné les progrès des ulcères de la cornée par l'application ménagée de la pierre infernale: on s'eſt ſervi du même moyen pour réduire les ſtaphylomes; & dans l'un & l'autre cas, la guériſon complette a eu lieu, ſans autre difformité qu'une légère cicatrice.

Il eſt des ophthalmies qui éludent tous les moyens de guériſon dont nous venons de parler, mais le ſublimé corroſif, adminiſtré intérieurement & à petite doſe, vient à bout de les réſoudre dans l'eſpace de douze à quinze jours. Ce remède a eu entre mes mains des ſuccès auſſi con-

ſtans qu'ineſpérés, ſur des malades à qui l'on ne pouvoit reconnoître aucun vice dans les humeurs; & enhardi par le ſuccès, j'ai appris par l'expérience que je pouvois le donner ſans inconvénient aux enfans, comme aux adultes. J'ai tant de confiance dans cette préparation mercurielle pour le traitement des ophthalmies, qu'il m'eſt arrivé ſouvent de la donner de prime-abord ſans aucune préparation, & j'ai conſtamment obſervé que lorſque les ſujets n'étoient ni pléthoriques, ni trop irritables, ni cacochymes, cette ſolution de ſublimé corroſif, donnée graduellement dans un véhicule convenable, ſuppléoit à tous les autres ſecours, & même qu'elle diſpenſoit de l'application des topiques.

Une remarque importante que j'ai faite, relativement aux topiques, c'eſt que l'on ne devoit pas tenir les yeux couverts juſqu'à ce qu'il ne parût plus d'inflammation à la conjonctive ou d'engorgement à la paupière; l'action de l'air lorſqu'il eſt tempéré, étant un réſolutif plus puiſſant que tous les collyres connus.

Dans l'été de la même année, les ophthalmies ont encore été bien communes, mais elles avoient un autre caractère : elles attaquoient les femmes,

& particulièrement les filles nubiles non réglées, qui éprouvèrent des suppressions ou des retards. Leur marche étoit vive, inflammatoire. Dans une espace de temps très-court, on voyoit la cornée couverte d'un ou plusieurs petits ulcères, les vaisseaux de la conjonctive étoient excessivement gorgés & variqueux, & la conjonctive elle-même se trouvoit infiltrée & boursoufflée au point de produire cette affection décrite sous le nom de *chémosis*. La raréfaction du sang, fruit des grandes chaleurs, la disposition inflammatoire des humeurs, à raison du mauvais régime, & le refoulement sanguin vers la tête par le défaut des évacuations menstruelles, nous ont paru les principales causes de ces inflammations locales.

Les symptômes qui ont fixé le plus notre attention, & d'après lesquels nous avons dirigé nos moyens curatifs, ont été, 1°. des douleurs aiguës, non seulement dans les yeux & dans les orbites, mais encore dans toute la tête; 2°. une fièvre considérable, qui a quelquefois dégénéré en fièvre bilieuse.

La saignée du bras, & encore plus celle du pied, nous a paru fort utile, ainsi que les saignées locales par le moyen

des ſangſuës. Les lotions froides avec l'eau végéto-minérale, l'oxycrat léger, ou même avec de l'eau pure, les pédiluves rendus plus actifs en délayant dans l'eau de la farine de moutarde, les boiſſons nitrées, les lavemens ſimples, & enfin de légers minoratifs, ont diſſipé quelquefois l'inflammation dans l'eſpace de huit ou dix jours; mais le plus ſouvent la réſolution a été beaucoup plus lente & beaucoup plus difficile à obtenir; c'eſt alors que nous nous ſommes bien trouvés de l'uſage intérieur du ſublimé corroſif, qui a fait diſparoître par degrés tous les accidens, à l'exception des vaiſſeaux variqueux rampans ſur la cornée.

Ces vaiſſeaux variqueux ramaſſés en plus ou moins grande quantité ſur la conjonctive, ayant éludé l'action du ſublimé corroſif, nous avons eu recours à un collyre ſec fait avec un mélange de parties égales d'os de sèche & de ſucre candi. Cette poudre abſorbante & deſſiccative, & l'uſage intérieur du ſublimé, ont guéri les ophthalmies les plus rebelles, & nous avons eu pluſieurs occaſions de remarquer que ces deux remèdes produiſoient concurremment un grand effet, tandis qu'un ſeul d'entre eux n'étoit pas capa-

ble d'opérer la guérison radicale ; c'est ainsi, que dans des cas où l'organe de la vue paroissoit détruit, nous sommes parvenus à guérir nos malades, en leur évitant l'érosion ou l'extirpation des vaisseaux variqueux ; procédés recommandés par tous les auteurs, & que nous regardons le plus souvent comme très-inutiles, pour ne pas dire dangereux, à moins que la dilatation variqueuse ne soit portée au dernier degré.

L'ophthalmie compliquée d'un ou de plusieurs petits ulcères, a exigé des topiques plus adoucissans, que nous avons trouvé dans la décoction des plantes émollientes & des semences rafraîchissantes. Cette complication a paru chez les sujets scrophuleux ; & c'est principalement dans ce cas que la fièvre, de symptomatique qu'elle étoit d'abord, est devenue fièvre essentielle. Les remèdes généraux ont été fort nécessaires dans cette complication, les vésicatoires ont été appliqués à la nuque, & la maladie s'est terminée en trois semaines. Les petits ulcères ont été bien guéris, & les cicatrices qu'ils ont laissées n'étoient que des taches très-légères que le temps a dû rendre imperceptibles.

Nous avons vu chez quelques malades

cette eſpèce d'ophthalmie que les auteurs appellent *chemoſis ;* toute la conjonctive étoit bourſoufflée au point de renverſer les paupières, & d'enſevelir pour ainſi dire la cornée tranſparente, qui ne paroiſſoit plus que dans un enfoncement. C'eſt de toutes les affections de l'organe de la vue la plus fâcheuſe, puiſqu'elle produit quelquefois la fonte totale du globe de l'œil, & qu'elle entraîne toujours après elle l'opacité des membranes. Une des cauſes les plus communes de cette eſpèce d'ophthalmie, eſt la répercuſſion de l'humeur de la gonorrhée, arrivée ſpontanément, ou produite par l'uſage des aſtringens.

Pluſieurs malades ſont arrivés à l'hôpital le huitième ou neuvième jour de l'ophthalmie, dans un état auſſi fâcheux, & ne préſentant, en apparence, aucun eſpoir de guériſon. Ceux à qui nous avons rendu la vue, n'ont dû leur guériſon qu'à la promptitude & à l'efficacité des ſecours employés dans le moment de leur arrivée. L'exciſion de la conjonctive bourſoufflée, opération qui n'eſt ni difficile, ni trop douloureuſe, eſt le principal moyen d'arrêter le progrès du mal dans ces circonſtances ; elle évacue les humeurs engouées ou infil-

trées dans les membranes, & en fait cesser l'étranglement. Mais en conseillant de pratiquer cette opération avec hardiesse en pareille circonstance, je dois observer qu'il est essentiel de mettre en usage tous les autres moyens propres à diminuer l'effervescence des humeurs, & à les détourner de la partie malade, où, suivant les loix de notre organisation, elles ont de la tendance à se porter.

Des abcès.

Les abcès ou dépôts sont les maladies chirurgicales les plus fréquentes qui se rencontrent dans les hôpitaux; mais, quoiqu'ils ayent entre eux cette identité, qu'ils sont formés par une matière purulente ou sanieuse déposée dans le tissu cellulaire, ils sont très-différens, suivant les causes qui les ont fait naître, les parties sur lesquelles ils sont placés, & la constitution des sujets chez qui on les observe.

Dans le printemps de 1783, il régna à l'hôpital de Lyon des fièvres putrides, malignes, qui furent, pour la plupart, jugées par des parotides du côté droit. Ces parotides n'étoient pas une simple tuméfaction de la glande, mais un engorgement monstrueux de toutes les

parties circonvoisines; cet engorgement étoit extrêmement dur & rénitent; il n'y avoit d'abord aucun changement de couleur à la peau, mais dans la suite elle devenoit d'un rouge pourpré. La suppuration a eu beaucoup de peine à s'y établir, malgré l'application constante des topiques les plus propres à la favoriser. Le pus ne s'est point rassemblé dans un foyer distinct & circonscrit, mais il a infiltré tout le tissu cellulaire voisin de la glande; en conséquence nous avons préféré les scarifications à la pierre à cautère; ce qui a donné issue à une matière plus sanguinolente, que semblable au pus. Dans la suite des pansemens, le tissu cellulaire & les membranes adjacentes déja macérées, sont tombés par lambeaux, & la fonte putride a été des plus marquées. Nous avons fait un grand usage du quinquina intérieurement & extérieurement. Ce remède étoit essentiellement indiqué pour remédier à la mauvaise qualité du pus, & à l'atonie générale qui étoit démontrée par la bouffissure du visage & des extrémités inférieures. Les malades ont tous guéri, mais la plupart ont conservé après leur guérison des cicatrices dures, violettes, & un froid habituel sur tout le côté de la face correspondant au siège de la tumeur.

Les malades affectés d'ulcères aux jambes, qui ont été frappés de la fièvre putride régnante, n'ont pas éprouvé des parotides; mais ces ulcères, après avoir été desséchés & sans suppuration depuis l'invasion de la maladie, malgré tout ce que j'ai pu faire pour la rétablir, se sont couverts d'une escare noire, & ont commencé à annoncer la suppuration à la même époque que les parotides ont paru chez les autres. La même chose est arrivée aux vésicatoires qui ont été appliqués primitivement. Ils n'ont pu suppurer que vers le quinzième jour de la maladie, & la suppuration a été également précédée d'escares gangreneuses, & superficielles dans leur étendue.

L'indication d'ouvrir les dépôts critiques qui surviennent à la suite des fièvres malignes, est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur un point de doctrine aussi généralement reconnu. Je parlerai cependant de deux espèces de dépôt que j'ai eu occasion d'observer dans l'été de 1784, parce qu'ils étoient d'une nature particulière, & qu'ils ont exigé encore plus que tous les autres les secours de la chirurgie.

Le premier est un abcès considérable à la marge de l'anus, qui survint à la suite

d'une fièvre continue ſimple, compliquée de diarrhée. Le malade (c'étoit un homme) ne ſe plaignit que très-tard de ce nouveau ſymptôme, & la fluctuation étoit très-ſenſible, lorſqu'il fut tranſporté dans la ſalle des bleſſés. J'ouvris cet abcès le même jour, & je ne tardai pas à m'appercevoir que l'inteſtin *rectum*, qui ſervoit de baſe à cet abcès, étoit dénudé & percé dans la partie la plus élevée de cette dénudation. En conſéquence je fendis cet inteſtin, j'ouvris tous les ſinus, j'excifai les bords de la peau, qui étoit très-amincie, & j'obtins par ce procédé une plaie plate, dont la guériſon a été l'ouvrage de la nature, puiſque les panſemens ſe ſont bornés à des ſoins de propreté.

Le ſecond dépôt etoit encore plus remarquable. Un homme qui avoit une fracture ſimple à la jambe fut ſaiſi d'une fièvre tierce, qui n'avoit rien préſenté d'extraordinaire juſqu'au quinzième jour, où elle ſe termina par une infiltration du ſcrotum & de la peau de la verge, qui ſe fit ſpontanément en moins de douze heures. Le troiſième jour de cette infiltration ſur laquelle on avoit appliqué des réſolutifs ſpiritueux, on appercevoit déja ſur le ſcrotum quelques points noirs qui s'étendoient avec tant de rapidité, que le

quatrième jour la peau du ſctotum & de la verge furent ſphacélées. Je pratiquai des ſcarifications qui profondoient juſqu'au vif, & les panſemens furent faits trois fois par jour avec des plumaceaux imbibés d'une teinture de térébenthine & de camphre, & des compreſſes trempées dans la décoction de quinquina avec l'eau-de-vie camphrée. Le malade faiſoit cependant uſage des tiſanes émulſionnées & nitrées, de potions cordiales, dans leſquelles on faiſoit entrer le quinquina en ſubſtance, & on avoit encore l'attention de tenir conſtamment du vinaigre en évaporation autour de ſon lit. Ces remèdes & ces ſoins favorisèrent au bout de dix jours la ſéparation des eſcares. On eut alors un ulcère fort étendu, mais vermeil, qu'on n'eſpéra pas cependant de guérir, à cauſe de la fièvre lente & de l'affaiſſement dans lequel le malade étoit tombé.

Les dépôts laiteux ſe montrent ſous pluſieurs faces. Pendant l'hiver de 1784, nous avons vu pluſieurs femmes, quinze jours ou trois ſemaines après leurs couches qui avoient été heureuſes & ſans accident, ſe préſenter avec des engorgemens phlegmoneux au ſein, accompagnés de douleur violente, de fièvre, de

féchereſſe à l'habitude du corps avec des ſignes de ſaburre dans les premières voies.

Les émétiques avec le kermès, les boiſſons diaphorétiques, les cataplaſmes de mie de pain, ont été les premiers ſecours dont nous ayons fait uſage.

L'invaſion & le progrès de ces engorgemens au ſein juſqu'à leur état, ont produit les mêmes ſymptômes & les mêmes accidens dans tous les individus; mais leur terminaiſon a préſenté des différences eſſentielles relatives au tempérament habituel des malades. Dans les femmes jeunes & robuſtes, les ſignes de la ſuppuration ont été en augmentant juſqu'au neuvième jour, où la fluctuation eſt devenue manifeſte en un ou pluſieurs endroits. La tumeur s'eſt abcédée ſpontanément du quinzième au ſeizième jour, & le dégorgement complet a été favoriſé par l'application des ſuppuratifs relâchans.

Les dépôts laiteux n'étoient pas diſpoſés à avoir une marche auſſi vive & une terminaiſon auſſi prompte chez les femmes déja avancées en âge, ou épuiſées par la misère & par des maladies antérieures. Quelque attention que l'on eût de ménager leurs forces, la ſuppuration ne ſembloit pas pouvoir s'éta-

blir dans le ſein engorgé, & la tumeur tendoit à l'induration.

Dans cet état l'application des cataplaſmes maturatifs, de ceux ſur-tout qui abondent en ſubſtances gommo-réſineuſes, ont rappelé une inflammation ſalutaire qui a enfin amené au bout d'un certain temps la fonte des ſucs arrêtés & épaiſſis, & a ſuſcité un abcès dont nous avons confié l'ouverture aux ſeules forces de la nature. Nous avons d'ailleurs cherché à ranimer l'énergie des forces vitales, en adminiſtrant intérieurement le mercure allié aux purgatifs, méthode dont l'expérience a juſtifié depuis longtemps l'uſage dans les maladies laiteuſes, par le ſuccès qu'on en retire tous les jours; mais il eſt bon d'obſerver que ce traitement eſt ordinairement très-long quand il n'eſt point favoriſé par l'exercice modéré pris dans un lieu où l'on reſpire un air pur : avantage que l'on eſt bien loin de pouvoir ſe procurer dans un grand hôpital.

Vers le printemps de cette même année, les dépôts laiteux des mamelles ſembloient avoir un autre caractère; ce n'étoient plus des inflammations phlegmoneuſes de la peau & du tiſſu adipeux; le corps glanduleux étoit excluſivement le ſiège de cette

maladie; mais ce qu'il eſt eſſentiel d'obſerver, c'eſt que toutes ces malades affectées de cachexie laiteuſe portoient en même temps un vice pſorique très-conſidérable.

Ces dépôts avoient été précédés pendant trois ſemaines de douleurs ſourdes & aſſez vives dans le ſein, & l'engorgement devint enſuite ſi exceſſif en trois ou quatre jours, que les mamelles avoient acquis deux ou trois fois leur volume naturel. Elles ont paru alors dures, rénitentes, mais ſans changement de couleur à la peau; les douleurs gravatives ſont devenues lancinantes. La fièvre étoit très-médiocre, & ne répondoit point à la violence des douleurs & à l'excès de l'engorgement; mais ce qui étoit très-remarquable, c'eſt que dès les premiers jours il y avoit des ſignes manifeſtes de ſaburre dans les premières voies.

Les boiſſons émétiſées, les infuſions diaphorétiques, les cataplaſmes émolliens & maturatifs, ont été ſucceſſivement mis en uſage. Du douzième au quinzième jour, la ſuppuration étoit évidemment formée; mais dans le plus grand nombre de nos malades, le foyer étant très-profond & peu conſidérable, je n'ai pas pu juger de ſon ſiége, & il

a fallu attendre que l'oùverture ſe fît d'elle-même. Cette ouverture ayant eu lieu au bout de quelques jours, j'ai pratiqué auſſitôt les dilatations convenables pour mettre à découvert le follicule glanduleux qui avoit été le ſiége de la ſuppuration ; l'expérience m'ayant appris que ſans cette précaution, la cavité de ces follicules ne s'efface pas, & qu'ils deviennent la ſource d'un ſuintement qui empêche l'ouverture ſpontanée de ſe fermer, & ce qui fait ſuccéder aux abcès du ſein des fiſtules qui durent des années entières.

Dans les dépôts plus conſidérables, où l'ondulation du liquide étoit manifeſte, j'ai prévenu l'ouverture ſpontanée par des inciſions que j'ai pratiquées dans la partie la plus déclive du foyer ; & les inciſions, auxquelles j'ai donné beaucoup d'étendue, ont été cruciales & en *T*, ſelon que j'étois plus ou moins près des mamelles & de l'aréole, qu'il eſt toujours important de reſpecter.



EXPÉRIENCES & DOUTES

SUR

LE MÉCANISME DE LA CIRCULATION;

Par M. LE COMTE, *docteur en médecine à Evreux.*

Mes occupations ne m'ont point permis de donner suite à des expériences qui ont été faites, il y a plus de vingt ans; je me borne en ce moment à en offrir le résultat. J'avois quelques doutes sur le vrai mécanisme de la circulation; je cherchai à m'éclaircir sur les animaux. Je choisis ceux qui ont le sternum étroit, les côtes peu arquées en devant, & par conséquent la poitrine serrée à la région du cœur; tels sont le lièvre, le lapin, le porc, le chien sur-tout. J'appris à préférer, entre ces animaux, les plus jeunes. Je reconnus que, dans ces espèces, le cœur battoit, non seulement à gauche dans un, deux, trois intervalles de côtes de suite, mais encore & au même instant à droite, ordinairement dans un espace intercostal de moins. Certain que la pointe du cœur ne pouvoit produire

ces battemens, parce qu'elle ne peut ſe porter en même temps dans pluſieurs eſpaces intercoſtaux, encore moins frapper au même inſtant à gauche & à droite; je cherchai à me décider entre les oreillettes & les ventricules. Je couchai pluſieurs de ces animaux, le côté droit ſur une table; & avec un ſtylet droit, de la groſſeur d'une alêne de cordonnier, je leur perçai perpendiculairement la poitrine de part en part aux endroits du battement. Soit que l'inſtrument eût été plongé dans l'un ou dans l'autre des deux ou trois intervalles de côtes où le cœur bat; l'animal étant tué enſuite, l'inſpection m'a prouvé que dans aucune de ces expériences le cœur n'avoit été manqué; que dans toutes il étoit percé au-deſſous des oreillettes; que dans toutes, au moins l'un & le plus ſouvent les deux ventricules avoient été ouverts. Je conclus que le battement appartenoit aux ventricules; & comme ce battement, dans quelque intervalle de côtes qu'on l'obſerve, répond coup pour coup au pouls de l'artère crurale, ou de l'artère humérale, il en réſulta en dernier lieu cette étrange conſéquence, que les ventricules du cœur, & les artères battent en même temps, ou que la diaſtole

des uns répond à la diaſtole des autres, & non pas, comme on le croit, la diaſtole à la ſyſtole. Je n'explique point ce nouveau mécaniſme, qui, comme me l'écrivoit M. *de Haller* (a), ſembleroit rendre la circulation une action incompréhenſible : le premier pas eſt de conſtater ces obſervations ; & c'eſt pour cela principalement que je les publie.

Je laiſſai vivre pluſieurs de ces animaux un certain temps, après leur avoir percé le cœur. J'en ai gardé un juſqu'au dix-ſeptième jour ; & ordinairement dès le lendemain ou le ſur-lendemain ils reprennent tellement leur gaieté, leur appétit & toutes leurs fonctions, que ſi la néceſſité de reconnoître la bleſſure du cœur ne m'eût obligé de les tuer, tous, ce ſemble, y auroient ſurvécu. Il paroît donc que les petites plaies du cœur, celles même qui ouvrent les ventricules, ne ſont ni néceſſairement ni auſſi promptement mortelles qu'on le dit.

Je retirois ordinairement le ſtylet, en remettant l'animal en liberté. Il s'enſuivoit une hémorragie intérieure, mais toujours trop peu conſidérable pour l'em-

(a) Lettre du 24 avril 1767.

pêcher d'aller & venir : il étoit ſeulement triſte & dégoûté. Avant l'expérience, le battement du cœur, dans les eſpèces craintives ſur-tout, comme le lièvre, eſt évident même à la vue : ſurpris d'abord de ne le plus trouver après la ponction du cœur, lors même que l'inſtrument en étoit dégagé, je tâtai le pouls, il étoit de même nul ou preſque imperceptible. Ce ſymptôme, invariable dans toutes mes expériences, prouve d'une part que la cauſe du pouls, quelle qu'elle ſoit, eſt dans le cœur, & de l'autre qu'il peut être conſidéré comme le véritable ſigne de la bleſſure du cœur. Cette inaction du cœur & des artères ſubſiſte encore pendant aſſez long-temps après que l'exercice de toutes les autres fonctions eſt entièrement rétabli. Je penſe qu'elle doit être attribuée à la préſence du caillot qui remplit le péricarde, & qui gêne les mouvemens du cœur.

Si quelqu'un veut ſe conſerver une entière liberté de laiſſer vivre les animaux après la ponction du cœur, obſerver à loiſir les degrés par leſquels les mouvemens de ce muſcle & le pouls ſe rétabliſſent par la diminution ſucceſſive du caillot, & avoir de plus les réſultats d'un ulcère ſimple & pénétrant des ven-

tricules; il pourra, au lieu d'un ſtylet, ſe ſervir d'une aiguille du même diamètre, qui chargée d'un fil ciré ſera retirée de la poitrine par le côté oppoſé à ſon entrée, & entraînera avec elle l'un des bouts du fil, tandis que l'autre reſtera en arrière, pour être noué lâchement en dehors ſur le devant du ſternum; & avec cette eſpèce de ſéton, laiſſer aller l'animal. Le procédé ne m'eſt point venu à l'eſprit.

Je dois obſerver enfin, que malgré les expériences qui ſemblent prouver que le poumon, dans l'un comme dans l'autre des mouvemens de la reſpiration, remplit toute la capacité de la poitrine (*a*), il m'eſt rarement arrivé de le bleſſer en perçant le cœur, & jamais, que je ſache, dans ſes deux bords en même temps.

(*a*) HALLER, *Oper. min.*



MÉMOIRE A CONSULTER,

Sur une perte ſpermatique involontaire & habituelle (*).

Quelles peuvent être mes eſpérances, ou mes craintes? mes maux ſeront-ils encore longs, ou ſont-ils abſolument ſans remède? De tous les problêmes préſentés à la diſcuſſion des ſavans, voilà le ſeul qui m'intéreſſe.

J'ai trente ans. La nature m'a doué de la conſtitution la plus heureuſe. Je n'ai jamais eſſuyé de maladie; je ne me connais le germe d'aucune affection; & j'ai reçu, avec le jour, le ſang le plus pur. A cette exiſtence phyſique, je

(*) *Note de l'Editeur.*

Nous dérogeons pour ce Mémoire-ci, & pour un deuxième Mémoire qui paroîtra dans le Journal ſuivant, à la loi que nous nous ſommes faite de ne point inſérer de *Mémoires à conſulter* dans le Journal de Médecine. Nous en avons refuſé un grand nombre, & nous continuerons à refuſer tout ceux qui ne préſenteront point des phénomènes qui méritent de fixer l'attention des praticiens les plus conſommés.

joins un tempérament de feu, capable de ſupporter quelque temps tous les excès ; une imagination ardente ; des paſſions fortes, mais que je me ſuis accoutumé à aſſervir. Voilà, du moins, ce que j'ai été ; car, aujourd'hui, je pourrais dire avec l'auſtère citoyen de Genève, » je n'eus qu'un moment ; il eſt paſſé ; » j'ai la honte de me ſurvivre ; & ſi vous » recevez cette lettre avec indulgence, » vous n'accueillerez que mon ombre ; » car pour moi, je ne ſuis plus. «

Ce fut à l'âge de douze ans, que mes maux commencèrent. Ce fut en m'éveillant d'un ſommeil doux & profond, que je découvris qu'il s'étoit paſſé quelque choſe à mon inſu. J'appris alors, en friſſonnant, qu'il pouvoit s'échapper de mon être, & contre mon gré, le fluide deſtiné à le reproduire. Bientôt chaque nuit ramenoit le même accident : une ſeule nuit m'y précipitoit pluſieurs fois. J'en fis la confidence à un médecin, qui profita de mon aveu, pour me prêcher la ſageſſe. A mon tour, je profitai de ſes leçons ; &, ſoit qu'il m'eût utilement effrayé, ſoit (ce que j'aime à croire) que la vertu ait des charmes auxquels on réſiſte difficilement, j'arrivai juſqu'à l'âge de vingt-deux ans, &

je ſuis parvenu à ma trentième année, ſans que j'aie à me reprocher aucune faute en ce genre. Tout cet eſpace de temps fut rempli par des études opiniâtres & difficiles, malgré ces évacuations ſéminales exceſſives, auxquelles ſembloit me dévouer le ſommeil. Je ſerois effrayé, s'il m'étoit poſſible de replacer ſous mes yeux la maſſe immenſe que les nuits m'ont arrachée pendant ce long intervalle. Dès l'âge de dix-huit ans, mon caractère changea comme tout-à-coup; je devins ſombre, mélancolique, miſanthrope; mes digeſtions furent difficiles & fatigantes; les conſtipations quelquefois invincibles; mes urines rapidement fétides, s'obſcurciſſoient par une teinte noirâtre. Mon ſommeil inquiet, agité, me donnoit de laſſitudes, des étouffemens, que diminuoit mon réveil, & que l'exercice ſeul du matin pouvoit diſſiper. J'épuiſai alors tout ce que l'art put m'offrir, & pour réparer les déſordres d'une évacuation ſi abondante, & pour la comprimer. Secours moraux, remèdes phyſiques, précautions minutieuſes, rien ne fut épargné, rien ne me réuſſit. Je redoutois de manger, parce que ma digeſtion étoit un ſupplice. Mon lit me ſembloit un tombeau, où je n'entrois

qu'avec effroi, parce que j'étois bien sûr d'y laisser une portion de moi-même, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de retenir. Ainsi le sommeil, destiné à réparer les forces du mortel épuisé, le sommeil étoit pour moi une divinité malfaisante, qui me les soustrayoit. Malgré ce désordre, chaque jour plus ancien & plus affligeant, mes études n'ont jamais rien perdu de leur activité. L'habitude du mal-aise me familiarisoit avec lui. Accoutumé, destiné peut-être à souffrir, je ne m'en plaignois plus, & j'espérois même une époque où la nature pouvoit changer sa funeste direction, & réparer avec ses propres ressources les maux qu'elle seule avoit produits.

Mais enfin j'ai trente ans ; depuis dix-huit ans cet accident cruel pressure mon existence, & retranche, sans doute de ma vie, des jours que j'aurois voulu consacrer au bonheur d'être utile. J'ai trente ans & l'émission séminale n'est, ni plus rare, ni moins abondante qu'elle l'étoit autrefois; mais aujourd'hui je sens bien que ce n'est plus impunément que la nature essuie des pertes. Chaque émission que j'éprouve, laisse sur ma physionomie une empreinte de langueur, qui autorise des soupçons que je n'ai jamais

mais mérités. A peine deux nuits plus tranquilles ont de nouveau avivé tous mes traits, qu'une nouvelle perte, en me défigurant encore, ajoute à tous mes maux un sentiment d'anéantissement, mêlé d'une sombre inquiétude, & j'ose dire même d'un désespoir muet, qui m'arrache quelquefois des larmes. Mon estomac se dérange de plus en plus; à peine ai-je mangé quelques morceaux, que j'éprouve des gonflemens qui ne tombent & ne se terminent que par une indigestion. A peine ai-je terminé un repas, que je suis forcé de céder à un flux considérable d'urines, qui peuvent le disputer, par leur limpidité, à l'eau la mieux distillée; ce flux se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que changeant de nature, les urines deviennent plus colorées, & prennent cette teinte noirâtre dont j'ai déja parlé. Soit l'effet d'une constipation soutenue, soit une disposition particulière, j'ai des hémorrhoïdes, qui cependant ne m'ont jamais fait souffrir.

D'où vient que chaque vertèbre est un point douloureux? d'où peuvent naître ces fourmillemens universels sur la peau, qui me font croire que je suis couvert d'insectes rongeurs? quelle peut

être la cauſe d'un crachottement habituel, dont la ſaveur eſt ſalée, & qui entraîne une ſalive qui croque ſous la dent, à-peu-près, comme le feroit la ſciure de bois mouillée? Ajoutez à tous ces ſymptômes une indifférence profonde pour tout ce qui m'intéreſſoit autrefois; mon exiſtence n'eſt le plus ſouvent qu'un mouvement mécanique que je n'apperçois plus. L'étude me fatigue, me dégoûte, parce que je ſens qu'elle ne m'apporte rien; ma mémoire eſt conſidérablement affoiblie; tout l'univers me trouve muet & froid. Je ſuis moins aimant, moins humain, moins homme, en un mot, que je ne devrois l'être. L'apathie eſt ma manière d'être habituelle; je n'en ſors que pour ſouffrir.

Suis-je donc condamné à me ſurvivre? à traîner dans la langueur les reſtes d'une exiſtence malheureuſe, contre laquelle je n'ai jamais attenté par le moindre excès volontaire? La nature eſt-elle donc quelquefois une marâtre, qui ſe plaiſe à égorger elle-même ſes enfans? Périſſe cet affreux paradoxe! mais enfin, mes maux ſont cruels, & je ne me les ſuis point attirés. Je ne vous cacherai pas que le plus cruel de tous, eſt de penſer qu'il faut que je renonce

au bonheur d'une union légitime, à la félicité d'embraſſer des enfans.

Mais, au moins, ſi je ſuis deſtiné à vivre ſeul, & à mourir tout entier, j'ai plus beſoin encore de retrouver dans ma ſolitude, le bienfait de la ſanté.

Quel moyen peut me rendre le ſommeil? Après avoir fait uſage des bains tièdes, des bains froids, des calmans, des martiaux, du quinquina, quel remède peut s'offrir encore? Comment rétablir mes digeſtions ſi pénibles? Comment diminuer la fréquence des émiſſions?

P. S. Je crois devoir faire obſerver, que je ſoutiens, ſans la moindre fatigue, l'exercice le plus pénible, celui de la chaſſe, par exemple. Ma poitrine eſt abſolument ſans altération, ma reſpiration toujours facile, ma voix ferme & plus forte même, que ne l'a ordinairement l'homme le mieux portant.



BRULURE

PAR UNE CAUSE INCONNUE,

SUIVIE DE LA MORT;

Obſervation traduite de l'italien, & communiquée par M. FOUQUET, docteur en médecine à Montpellier.

On lit dans un des Journaux de Florence, pour le mois d'octobre 1776, l'extrait d'une lettre de M. *Joſeph Battaglia*, chirurgien à *Ponte-Boſio*, qui renferme une obſervation auſſi rare, qu'elle eſt intéreſſante pour tous ceux qui s'appliquent à l'étude de la phyſique. Comme il n'a pas encore été fait mention, que je ſache, de cette obſervation, dans les papiers publics de France, & qu'elle eſt probablement ignorée de la plupart de nos phyſiciens, j'ai l'honneur de vous en envoyer une traduction, que j'ai tâché de rèndre auſſi fidelle & auſſi exacte qu'il m'a été poſſible.

« *Don Gio Maria Bertholi*, prêtre domicilié au *Mont-Volere*, dans le diſtrict de *Fivizzano*, ſe tranſporta, le 25 du

mois d'août dernier, dit M. *Battaglia*, à la foire de *Filetto*, où l'attiroient quelques affaires. Après avoir employé toute la journée à des courſes dans la campagne des environs, il s'achemina, ſur le ſoir, vers *Fenile*, & fut deſcendre ch... un de ſes beaux-frères qui y avoit une habitation. En arrivant, il demanda à être conduit dans l'appartement qui lui étoit deſtiné; s'y étant rendu, il ſe fit paſſer un mouchoir entre les épaules & la chemiſe, & tout le monde s'étant retiré, il ſe mit à dire ſon bréviaire. Quelques minutes s'étoient à peine écoulées, lorſqu'on entend un bruit extraordinaire dans le même appartement où M. *Bertholi* venoit d'être inſtallé; & ce bruit, à travers lequel on diſtinguoit les cris de ce prêtre, ayant fait accourir précipitamment les gens de la maiſon, on trouve, en entrant, ce dernier étendu ſur le pavé & environné d'une flamme légère qui s'éloigne à meſure qu'on approche, & qui enfin s'évanouit. On le porte auſſitôt ſur ſon lit, & on lui adminiſtre tous les ſecours qu'on pouvoit avoir ſous la main. Le lendemain matin je fus appelé, & ayant examiné avec ſoin le malade, je trouvai que les tégumens du bras droit étoient preſque entièrement détachés des

chairs & pendans, de même que la peau de l'avant-bras. Dans l'eſpace compris entre les épaules & la cuiſſe, les tégumens étoient tout auſſi fortement endommagés que ceux du bras droit. Je n'eus donc rien de plus preſſé que de procéder, conformément à la pratique ordinaire, à l'enlèvement de ces lambeaux; & m'appercevant d'un commencement de mortification ſur la partie de la main droite qui avoit été le plus grièvement offenſée, je me hâtai de la ſcarifier; cependant, malgré cette précaution, elle ſe trouva le lendemain, ainſi que je l'avois craint dès la veille, dans un état de mortification entière.

A ma troiſième viſite, toutes les autres parties bleſſées furent également ſphacélées. Le malade ſe plaignoit d'une ſoif ardente, & étoit agité d'horribles convulſions. Il rendoit par les ſelles, des matières putrides bilieuſes, & étoit, en outre, fatigué d'un vomiſſement continuel, accompagné de beaucoup de fièvre & de délire.

Enfin, le quatrième jour, après deux heures d'un aſſoupiſſement comateux, il expira, ſans que dans tout le cours de cette cruelle maladie, on ait pu reconnoître chez le malade aucun ſigne ou

indice de douleur ſymptomatique, ni aucune autre affection de ce genre. A la dernière viſite que je lui fis, & pendant qu'il étoit plongé dans le ſommeil léthargique dont je viens de parler, j'obſervai avec étonnement, que la putréfaction avoit déja fait tant de progrès, que le corps du malade exhaloit une puanteur inſoutenable; on voyoit les vers qui en ſortoient, courir juſques hors du lit, & les ongles ſe détacher d'eux-mêmes des doigts de la main gauche: dans cet état déplorable où ſe trouvoit le malade, je crus ne devoir rien entreprendre de plus, étant aiſé de prévoir que tout ſeroit inutile.

Cette maladie a été traitée par une ſaignée, faite de prime abord, & dans la vue de s'oppoſer aux progrès de l'inflammation, par les tempérans, les adouciſſans, les anti-ſeptiques rafraîchiſſans, & généralement par tout ce que l'art peut ſuggérer de moyens, dans le cas de brûlure conſidérable. La gangrène, à laquelle les parties offenſées furent d'abord en proie, la diſſolution putride qui s'enſuivit, & les déjections involontaires qui ſurvinrent, devoient néceſſairement faire échouer toute eſpèce de remèdes.

On peut, au ſurplus, être bien per-

ſuadé, pourſuit M. *Battaglia*, que le principe de cette maladie eſt tel que je l'aſſigne ici ; comme témoin oculaire, j'en certifie l'exactitude & la vérité, quoique ſans doute des faits de ce genre ſoient toujours bien extraordinaires, & qu'on n'ait jamais entendu parler de rien de pareil dans cette vallée de *Lunigiana*.

Ayant eu ſoin de prendre des informations du malade lui-même, ſur tout ce qui s'étoit paſſé, il m'apprit, en me garantiſſant la vérité des faits, qu'il avoit ſenti comme un coup de maſſue qu'on lui auroit donné ſur le bras droit, & qu'en même-temps il avoit vu une bluette de feu s'attacher à ſa chemiſe, qui en fut dans un inſtant réduite en cendres, ſans néanmoins que ce feu ait touché en aucune manière aux poignets. Le mouchoir qu'en arrivant, il s'étoit fait appliquer ſur les épaules, entre la chemiſe & la peau, s'eſt trouvé dans toute ſon intégrité, & ſans la moindre trace de brûlure. Les culottes (ou les caleçons) ont été également intactes ; mais la calotte a été entièrement conſumée, ſans que pourtant il y ait eu un ſeul cheveu de la tête de brûlé.

Que ce feu, diſperſé ſous la forme de feu élémentaire, ait brûlé la peau, ré-

duit en cendres la chemiſe, & conſumé la calotte en entier, ſans toucher en aucune manière à la chevelure; c'eſt un fait que je donne pour très-sûr, & très-avéré : d'ailleurs, tous les ſymptômes de la maladie étoient ceux d'une brûlure grave. La nuit étoit calme, & l'air ambiant très-pur : on ne ſentoit aucune odeur d'empyreume ou de bitume dans la chambre; on n'y appercevoit point de fumée, ni le moindre veſtige de feu : ſeulement la lampe, auparavant pleine d'huile, étoit à ſec, & la mèche dans un état d'incinération.

On ne ſauroit accuſer raiſonnablement aucune cauſe extérieure, d'avoir occaſionné une maladie auſſi funeſte; & je ne doute pas que ſi *Maffei* vivoit encore, il ne ſe prévalût de ce malheureux accident du prêtre *Bertholi*, comme d'une confirmation authentique de l'opinion où il étoit, que la foudre s'allume quelquefois en nous, & nous détruit».

Réflexions du Traducteur.

Cette obſervation rappelle naturellement celle de l'infortunée comteſſe *Cornelia Bandi*, de Vérone, dont le chanoine *Bianchini* a publié en italien les

détails (*a*), recueillis par le doct. *Cromwel Mortimer*, de la Société royale de Londres, avec quelques autres faits analogues, auxquels on en pourroit joindre encore, même de plus récens ; tels que les observations que MM. *Merille* & *Muraire* ont fait insérer successivement dans les journaux de médecine des mois de février & mai 1783.

Les auteurs de ces différentes observations identiques à-peu-près entre elles, remarquent que les personnes qui en font le sujet, étoient, pour la plupart, avancées en âge, & d'une constitution chargée de beaucoup de graisse ; & qu'en outre elles avoient à se reprocher des excès habituels en liqueur fortement spiritueuses, soit prises en boisson, soit appliquées en frictions sur l'habitude du corps ; d'où ils ont cru pouvoir conclure, que ces personnes avoient péri d'un in-

---

(*a*) Ils ont paru sous ce titre : *Dissertazione epistolare istorico-filosofica*, &c... 1731. Elle fut réimprimée trois fois depuis ; la quatrième est de 1758, in-8°, *in Roma*, sous le titre de *Parere sopra la cagione delle morte della signora contessa* ZANGARI, *ne'* BANDI... On y a inséré, pag. 74, la Dissertation de *Cr. Mortimer*, laquelle se trouve aussi dans les *transactions philosoph.* 1745, n°. 476.

cendie ſpontané de toute leur ſubſtance, dont les entrailles, ou les viſcères épigaſtriques, avoient été le principal foyer, & dont la cauſe excitante ſe trouvoit naturellement dans le phlogiſtique des humeurs animales, développé par celui des liqueurs ſpiritueuſes, & combiné avec ce dernier.

Il eſt connu en effet, & c'eſt un article intéreſſant de la doctrine des anciens philoſophes, que les phyſiologiſtes modernes ont ſur-tout bien éclairci, d'après les écrits de *Van-Helmont*, que le principe matériel de la chaleur animale, eſt un feu de combuſtion capable d'acquérir, par l'excitation de pluſieurs cauſes adventices, un degré d'énergie & de développement, qui produiſe une ſorte de déflagration du corps animal, pouſſée juſqu'à l'incinération.

Mais l'hiſtoire qu'on vient de lire du malheureux prêtre *Bertholi*, préſente des circonſtances particulières qui la diſtinguent des obſervations précédentes, & ſemblent devoir ſe rapporter à un autre principe que celui d'un incendie ſpontané dont il a été fait mention. A la vérité, M. *Battaglia* paroît porté à attribuer décidément le phénomène à cette cauſe; mais on peut lui objecter des doutes

fondés sur les considérations suivantes, 1°. il est démontré que ce prêtre, dont on ignore d'ailleurs & l'âge & la constitution, éprouva une forte commotion électrique; qu'il apperçut en même tems une étincelle de feu, par laquelle sa chemise, ses caleçons & sa calotte, furent entièrement consumés, sans aucun dommage ni pour les cheveux, ni pour les poignets, ni pour le mouchoir passé entre les épaules & la chemise; qu'il se déclara bientôt après un sphacèle de la main droite sur laquelle la commotion avoit été le plus vivement sentie; qu'il y eût, en outre, un déchirement de la peau, de tout le bras & du côté correspondant du corps, sans le moindre symptôme, du moins apparent, de douleur chez le malade, qu'on trouva, lors de l'accident, environné d'une flamme légère que l'approche des gens de la maison fit évanouir: or, ces divers accidens indiquent bien moins l'effet de l'explosion d'un feu allumé dans l'intérieur, que l'action meurtrière d'un feu venu du dehors ou d'une atmosphère très-électrique; quoiqu'il soit raisonnable de penser que cette matière ignée, ou ce phlogistique que nous avons vu être le principe de la chaleur des animaux, exaltée par le feu

électrique de l'atmoſphère, & renforcée de ce dernier, a concouru, par ſon développement, dans une partie des accidens de la maladie. En ſecond lieu, outre la prompte dégénération putride des ſolides & des fluides, cette diſſolution du lien vital qui en enchaîne les molécules les unes avec les autres, ou en établit la cohéſion, & qui, en pareil cas, s'eſt toujours fait remarquer plus particulièrement ſur le tiſſu des chairs, cette diſſolution, dis-je, a été obſervée ſur le prêtre *Bertholi*, comme on l'a obſervé conſtamment ſur les animaux ſoumis à l'étincelle électrique, dans une foule d'expériences connues, notamment dans celles de l'illuſtre abbé *Fontana* (a).

Y auroit-il donc de ces atmoſphères fulminantes, ou de ces foudres ſans détonation ou ſans bruit, auſſi redoutables dans leurs effets, que le tonnerre ordinaire? Et ſeroit-ce ici un fléau de nouveau genre que l'homme, déja ſi malheureux par tant de cauſes de deſtruction qui l'environnent ou l'aſſiègent, auroit encore à craindre?

(a) *Ricerche filoſ. ſopra la fiſic. animal.*

OBSERVATION

Sur une ſueur partielle & extraordinaire ; par M. FEBVRE, docteur en médecine à Breteuil en Picardie.

M. le chevalier de.... demeurant à Breteuil en Normandie, âgé de ſoixante-dix ans, taille de cinq pieds, plutôt maigre que gras, n'ayant plus de dents, mais du reſte, la bouche & la langue très-ſaines, agile pour ſon âge, ſe promenant deux heures tous les jours de l'année lorſque le temps le permet, plus gai que mélancolique, n'ayant, pour ainſi dire, jamais eu d'autres maladies ni infirmités que la pituite, à laquelle il a été de très-bonne heure, & eſt encore ſujet ; & uſant du tabac dès ſa jeuneſſe, fut attaqué, en 1778, d'une fièvre qui dura quarante jours, & qui ſe termina par des dépôts aux deux parotides, dont la ſuppuration plus abondante du côté droit que du gauche, dura en tout quinze jours, & l'humeur, ſuivant le jugement de ſon médecin, étoit très-bénigne.

Auſſitôt que les dépôts furent ouverts, & la ſuppuration bien établie, la fièvre

diſparut en entier. M.... alla de mieux en mieux, & dès que les plaies furent cicatriſées, il commença à reprendre quelque peu de nourriture ſolide, ayant été forcé de ne vivre que de bouillon clair, & autres alimens ſemblables pendant tout le temps de la ſuppuration; la première fois qu'il en prit, il ſe ſentit ſuer de la joue droite, au point d'être obligé de s'eſſuyer pluſieurs fois pendant ce premier repas, qui fut très-léger.

M.... attribua cette ſueur à la foibleſſe à laquelle la maladie l'avoit réduit, & crut qu'elle iroit en diminuant, & ceſſeroit à meſure que les forces naturelles lui reviendroient; mais ſon eſpérance fut bien trompée, car au lieu de diminuer, cette ſueur alla en augmentant, au point que bientôt en mangeant, il ſua non-ſeulement de toute la ſurface du pariétal & de la joue droite, mais un peu auſſi de la joue gauche, le reſte du viſage & de la tête, & toute l'habitude du corps reſtant abſolument ſecs.

Cette évacuation cutanée ne ſe manifeſte que pendant la maſtication; ce temps paſſé, M.... parleroit continuellement un jour & une nuit, qu'il n'en ſueroit pas une goutte; mais tous les alimens, de quelque eſpèce qu'ils ſoient,

les ſolides, comme les liquides, les doux, comme les âcres & les épicés, produiſent ce phénomène : cette excrétion eſt ſi abondante du côté droit, que l'humeur dégoutte ſur l'épaule, lorſque M... oublie, ou tarde trop à s'eſſuyer; & le côté de ſa perruque en eſt toujours pénétré.

Voilà le phénomène que M. le chevalier de *Saint-Mars*, homme très-ſobre (*a*), ne dormant que quatre heures ſur vingt-quatre, menant une vie tranquille, & ſe portant bien depuis ſa maladie de 1778, offre au public-médecin. Si dans le nombre il y en avoit qui vouluſſent nous donner la raiſon de ce fait, je me ſaurois d'autant plus de gré d'avoir penſé à le leur préſenter, par la voie du Journal de médecine, qu'on en lit un à-peu-près ſemblable dans les Mémoires de l'Académie royale des ſciences de l'année 1740, pag. 70 de l'édition d'Amſterdam, & pag. 51 de l'édition in-4°, dont on ne donne aucune explication.

(*a*) Preſque autant que *Cornaro*.

REMARQUES

Sur deux obſervations de plaies pénétrantes dans la poitrine, inſérées dans le Journal de médecine du mois de mars dernier; par M. FOULMART, chirurgien major de l'hôpital militaire du Queſnoy.

M. *Colombier*, chirurgien de l'hôtel-dieu de Soiſſons, &c. en rendant compte d'un coup de couteau reçu à la partie inférieure & un peu antérieure du thorax, donne un détail des ſymptômes & des accidens qui ont ſuivi cette plaie : ce détail eſt bien circonſtancié ; & les moyens que M. *Colombier* a employés pour les combattre ont été bien ſaiſis, bien entendus, appliqués ſelon les indications.

Je crois, comme lui, que l'indication d'agrandir l'ouverture de la plaie, & de faire l'empyême au lieu de néceſſité, étoit très-bien établie; la ſituation du bleſſé couché du côté de la plaie autant qu'il auroit été poſſible, auroit pu procurer la ſortie du ſang épanché, s'il y en avoit eu dans la poitrine; la dilatation

de la plaie n'en auroit pas augmenté le danger.

Je vis il y a neuf ans à l'hôpital militaire d'Avesnes, où j'étois alors aide-major, un soldat du régiment de Berri infanterie, qui avoit reçu un coup de bayonnette, pénétrant à un pouce sous le teton droit; ce soldat étoit froid, presque sans pouls & sans respiration; la plaie étoit large d'un pouce; il n'en sortoit plus de sang: on le pansa sans le serrer; on le fit coucher sur le côté blessé; on le réchauffa; on ne dilata pas la plaie, elle paroissoit assez étendue; il en sortit une si grande quantité de sang, que je m'apperçus une demi-heure après que le matelas & la paillasse en étoient percés, & qu'il avoit coulé par terre: j'examinai alors attentivement si ce sang ne provenoit pas de l'artère intercostale, ou mammaire; & certain qu'il venoit de quelques parties contenues dans la poitrine, je me contentai de lui faire passer un drap plié, & de le remettre dans la même position; le sang continua encore de couler, mais moins abondamment pendant deux heures: peu à peu le blessé se ranima, le pouls devint plus sensible, la respiration se rétablit: il ne fut pas saigné, vu la grande quantité de

ſang qu'il avoit perdu, & qu'il perdit encore de temps en temps, & en petite quantité pendant vingt-quatre heures. Il n'eſſuya aucun accident conſécutif; ſix jours après il pouvoit s'aſſeoir, & ſe retourner dans le lit à volonté : tout le monde fut ſurpris de le voir en bonne ſanté en moins de trois ſemaines.

Ainſi, il ne faut pas toujours agrandir les plaies pénétrantes de la poitrine ſans une néceſſité reconnue indiſpenſable; on ſait que l'ouverture faite dans l'empyême eſt ordinairement long-temps à ſe cicatriſer, à cauſe du mouvement continuel de la poitrine; l'air, tant interne qu'externe, & l'exudation continuelle des poumons mettent, ſans doute, un peu d'obſtacle au deſſéchement & à la réunion : d'ailleurs les grandes plaies & les longues ſuppurations, peuvent altérer les côtes & retarder conſidérablement la cure.

Il eſt vrai que l'ouverture du cadavre, qui fait le ſujet de la première obſervation de M. *C....* prouve que la dilatation de la plaie auroit été inutile, puiſqu'il ne trouva d'épanchement d'un liquide ſanguinolent que dans le péricarde, dont l'ouverture étoit probablement trop petite pour en permettre la

ſortie ; autrement M. *C*... l'auroit trouvé répandu ſur le diaphragme & non dans le péricarde ; mais avec des ſignes d'épanchement & des accidens preſſans, la dilatation de la plaie étoit à tenter, & les ſuites fâcheuſes n'auroient pu être imputées à cette opération.

Dans ces circonſtances, on doit plutôt attribuer les accidens à l'inflammation des parties léſées, qu'à l'épanchement; auſſi ne ſauroit-on trop ſe précautionner, pour en ſaiſir tous les ſignes poſitifs & excluſifs.

Une autre circonſtance dont M. *C*... a rendu compte m'a arrêté. Il dit dans ſa première obſervation avoir eſſayé en vain de faire pénétrer le ſtylet pour connoître la profondeur de la plaie ; & dans la ſeconde, en parlant d'un coup de fleuret moucheté à la partie inférieure & antérieure de la poitrine du côté gauche ſur le bord inférieur du cartilage de la deuxième des vraies côtes du côté du ſternum, en comptant de bas en haut, il dit avoir mis tout en uſage pour s'aſſurer ſi cette plaie étoit pénétrante ; mais il lui fut impoſſible de pouſſer la ſonde au-delà des tégumens.

Il y a long-temps qu'on a banni le ſtylet & la ſonde pour reconnoître la

pénétration & la profondeur des plaies de la poitrine & du bas-ventre : en effet, à quoi sert la certitude qu'un instrument piquant ou tranchant a pénétré dans l'intérieur du thorax ? Le stylet qui entrera facilement peut-il en désigner la profondeur ou la partie lésée ? La sonde une fois passée la plèvre, si elle ne rencontre pas d'obstacle par le poumon, ou quelque vaisseau, &c. glissera facilement jusque sur le médiastin, si le coup est au côté externe de la poitrine, ou jusqu'à la plèvre du côté opposé à la plaie, si elle est antérieure ou postérieure : si le stylet, quoiqu'à bouton, rencontre un des lobes du poumon, il peut irriter inutilement ce viscère délicat, & ne pas passer au-delà, quand même il seroit percé, parce que la position de la blessure du poumon ne restant pas toujours parallèle à l'ouverture externe, à moins qu'il ne soit adhérent à la plèvre par d'anciennes maladies, la sonde suivant un plan plus ou moins incliné, on feroit vainement différentes tentatives pour enfiler la même route que l'instrument qui y a pénétré ? D'ailleurs à quoi sert cette certitude ? La pénétration d'une plaie dans la poitrine n'en fait pas le danger : c'est la complication de la blessure qui la rend plus ou

moins grave ou dangereuſe : s'il n'y a aucune partie léſée ; s'il n'y a pas d'épanchement ni d'inflammation, l'inſtrument qui a fait la ſolution de continuité, (excepté les armes à feu) auroit pénétré de quatre pouces, & même plus ; la plaie eſt ſimple, & doit être traitée comme telle, avec les circonſpections cependant que demandent les coups portés à l'une ou à l'autre de ces capacités : ſi au contraire les accidens conſécutifs deviennent inquiétans, ce ſont les ſignes propres & univoques qui doivent nous faire connoître quelles ſont les parties léſées, & ſi de leur léſion il en réſulte irritation, inflammation ou épanchement ; mais non pas la ſonde ni le ſtylet. Il eſt vrai que ſi on ne juge pas à propos de dilater la plaie, on peut y adapter une ſonde de poitrine pour faciliter la ſortie du ſang épanché, quand on a des ſoupçons fondés qu'il y en a, & que les tégumens, ou les muſcles changés de direction en empêchent l'écoulement ; mais cette ſonde, dont la canule eſt plate & courte, n'eſt pas faite pour reconnoître la profondeur de la plaie.

Il eſt donc inutile, & même dangereux, de mettre tout en uſage, en pouſſant la ſonde de tous côtés, pour s'aſſurer

ſi une plaie eſt pénétrante & profonde ; ſon obliquité, le gonflement de ſes bords, la poſition du corps, de la peau, du tiſſu graiſſeux, des muſcles, des côtes & des poumons, n'étant preſque jamais la même après le coup reçu, l'introduction du ſtylet devient très-difficile, & même ſouvent impoſſible, à moins que la plaie ne ſoit très-grande ; une eſquille, un corps étranger, un morceau de l'inſtrument qui a fait la plaie, & qui y reſte engagé, forment encore la même difficulté, & en ce cas, pour s'en aſſurer, le doigt, l'inſpection des vêtemens & de l'inſtrument qui a bleſſé, ſont bien préférables à la ſonde, à moins que la plaie ne ſoit très-petite, alors la ſonde ne ſert que pour s'aſſurer de la préſence du corps étranger qu'on ne peut toucher avec le doigt, & non pour reconnoître la profondeur de la plaie.

Par les recherches avec le ſtylet, on irrite donc inutilement la plaie, on ſoulève le tiſſu cellulaire, on permet à l'air de s'y introduire facilement : on peut augmenter l'emphyſême & le gonflement, & on n'en a pas plus de connoiſſance ; ce n'eſt tout au plus qu'à l'ouverture du cadavre qu'on peut s'en ſervir.

SUITE ET FIN DES RÉFLEXIONS

SUR UNE OPÉRATION CÉSARIENNE FAITE A BAYONNE.

Par M. LARROUTURE, *&c.*

De le Boë Sylvius, après avoir parlé des moyens de favoriſer un accouchement laborieux par différens remèdes, parle de la mauvaiſe conformation du baſſin, lib. iij, cap. vij, p. 552. edit. Amſt. 1680, in-4°. *Bonum eſt*, dit-il, *eadem oſſa fotu emolliente ſenſim emolliri ; quod duabus tribuſve ante partûs tempus ſeptimanis, utiliſſimè perficitur ; ſic enim cartilagines, oſſa dicta connectentes, paulatim fiunt molliores, hinc & oſſium notatorum diductio & abductio facilior ; nam non abſcedunt ab invicem, verùm explicantur tantillùm, & ita quidem ut fœtui pateat exitus facilior.*

Enfin, après avoir parlé de pluſieurs autres cas graves dans les accouchemens laborieux, il vient à la hernie de la matrice, dans laquelle ſeule il conſeille l'opération céſarienne, en ces termes :

Quotiès

Quotiès propter herniam uteri parere non possunt fœminæ, totiès ad extremum remedium recurrendum, partum cæsareum, abdomen, ubi hernia est, incidendo uterumque aperiendo, atque sic fœtum educendo, sicut ejus rei & operationis notabile exemplum habet SENNERTUS. Il parle de l'opération que j'ai citée d'après *Sennert. Ruysch* (dit M. *Simon*, 2e part. de ses *Recherches*, page 360.), rapporte pourtant une observation d'une hernie de matrice qui, durant la grossesse, pendoit jusqu'aux genoux; mais dans le temps des douleurs, la femme-sage fit rentrer la matrice & l'enfant, & termina ensuite l'accouchement.

Théophile Bonet, dans ses Œuvres, *page 527*, après avoir rapporté les observations & les sentimens de *Rousset*, de *Bauhin*, de *Sennert*, &c. conclut qu'il n'est permis de faire l'opération césarienne que dans un seul cas, c'est-à-dire, quand il s'agit de retirer de la matrice d'une femme morte un enfant vivant; il produit le sentiment de *G. ROLFINCIUS*, qui, *Dissertat. anatom. L, cap. 13*, s'exprime comme il suit: *Glorietur ROSSETUS suo pro arbitratu in sectione cæsareâ, & securam periculi proclamet: ego semel aggressus, infausto eventu ita territus fui (mo-*

riebatur enim post quatriduum puerpera epilepticis tentata convulsionibus, vulnere inflicto multâ salutaria promittente), ut nunquam hanc operationem in vita suaserim; at extractionem per uncos, & forcipes affabrè adornatos, felici cum successu molitus nunquam nisi voti compos, cum adstantium admiratione discessi. DIONIS, (Traité des opérations, *pag. 136 & suiv.* la condamne absolument à raison de sa cruauté. Qu'auroit-il dit si on l'avoit tenté inutilement comme dans le cas dont il s'agit? Cette opération (dit-il) effraye les chirurgiens; & les cris de la mère, le sang qu'elle perd, &c. feroient trembler les plus intrépides, &c.

Rivière (tome ij, page 227.) décide ainsi; *Sublatâ omni spe partûs, & matre morti proximâ, sunt, qui sectionem cæsaream instituunt, sed valdè periculosa est, & horrenda, & rarò succedit, ideò nunquam tentanda.*

Deventer, ce célèbre accoucheur, n'a jamais fait cette opération; il en admet pourtant la nécessité en certains cas.

Dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, *tom. j, part. iij* des *Recherches* sur l'opération césarienne, M. *Simon* fait l'histoire de cette opération, il en établit la possibilité, & en

donne ſavamment les preuves. Dans la ſeconde partie de ce Mémoire, tom. v, *pag.* 317, il diſcute fort au long les cas qui l'exigent. Il prévient que les ſuccès de l'opération ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour engager à la pratiquer, ſurtout quand on peut employer des moyens plus doux & plus naturels ; il eſt donc néceſſaire, dit-il, de déterminer les cas qui exigent abſolument l'opération céſarienne, afin que des chirurgiens moins inſtruits qu'il ne conviendroit des reſſources de la nature & des ſecours de la Chirurgie pour terminer l'accouchement par les voies ordinaires, n'entreprennent pas témérairement ou trop précipitamment une opération dont les ſuccès bien prouvés pourroient les induire à la pratiquer dans des circonſtances où elle ne ſeroit pas indiquée. Il parcourt tous les cas qui, au ſentiment des auteurs, ont paru exiger l'opération céſarienne ; il prouve, par des obſervations, qu'ils ne ſont pas toujours des cauſes déterminantes pour la faire ; mais je ne trouve pas dans cette énumération qu'un fœtus, qu'on a pu aller retourner dans l'uterus, qu'on a retiré par les pieds aſſez aiſément, dont les cuiſſes, le ventre, les épaules, en un mot tout le tronc juſqu'au col a ſuivi,

& qui eſt en vie, ſoit dans les cas que rapporte M. *Simon*, & qui exigent, ſuivant les auteurs, l'opération céſarienne. Il y a quelques années, qu'en accouchant une jeune femme dans ſa troiſième couche, les deux premières ayant été fort heureuſes, un chirurgien eut le malheur de tirer le tronc d'un enfant, dont la tête demeura dans la matrice; cependant, pour l'extraire, on n'eut pas recours à l'opération céſarienne.

M. *Voigt* parle de pluſieurs inſtrumens inventés par de célèbres accoucheurs, dans une diſſertation chirurgicale, publiée à Gieze, le 6 ſeptembre 1743, ſur les moyens de tirer de la matrice une tête ſéparée du tronc. Cette diſſertation eſt rapportée dans la Collection des thèſes de M. *Haller*, tome ij, page 9. M. *Voigt*, après avoir peſé & comparé les avantages & les inconvéniens de ces différens inſtrumens, conclut par donner la préférence à ceux de M. *Fried*, & à la méthode de vider le cerveau, & de retirer enſuite avec la main la tête affaiſſée, dont les os ſont repliés les uns ſur les autres. Il n'eſt pas douteux, dit-il *page 3*, que ces inſtrumens ne ſoient d'une grande utilité pour les cas propoſés, ils rempliſſent avec facilité l'objet qu'on a en vue, ils ſont

de plus très-aiſés à manier & à introduire; il avoue cependant qu'il ne faut y avoir recours que dans l'extrême néceſſité, & lorſqu'il n'y a pas d'autres moyens de ſauver la mère. Nous penſons, dit-il avec *Deventer*, que les cas où les inſtrumens doivent être employés, ſont fort rares; qu'un accoucheur qui a de la ſagacité & de l'intelligence, pourra ſouvent exécuter avec la main ſeule ce qu'un chirurgien ne pourroit faire qu'avec des inſtrumens. Je penſe, dit-il, qu'il n'y a que deux cas où l'on puiſſe employer les inſtrumens; 1° quand tout le corps de l'enfant ou quelqu'une de ſes parties ne peut paſſer dans le baſſin à raiſon de leur groſſeur diſproportionnée à cette cavité; 2° quand, par la faute de la ſage-femme ou autrement, la matrice étant entièrement oblique, la tête, l'enfant bien tourné, tombe dans le baſſin où elle & les épaules ſont ſi reſſerrées, que les douleurs les plus fortes ne peuvent la faire avancer. Dans ce cas, pour ſauver la mère, il faut traiter l'enfant & le tirer comme s'il étoit mort. Quant aux monſtres, ils peuvent être ſi gros qu'ils ne puiſſent pas paſſer par le baſſin; il n'y a donc moyen de ſauver la mère qu'en les mutilant & les tirant par morceaux. Je ſais bien, continue M. *Deventer*, que

ces cas se présentent, mais je sais aussi que je n'en ai jamais rencontrés, & que la faute de l'accoucheur & de la sage-femme les produit le plus souvent. J'ai toujours réussi à tirer par les pieds tous les enfans qui se sont présentés, & je n'ai jamais eu le malheur de leur arracher la tête & de la laisser dans la matrice. A cela se rapporte la thèse de M. *Chomel*, soutenue dans les Ecoles de Paris en 1752 & 1754. *An in partu difficili sola manus instrumentum.* Ce médecin y fait voir qu'il y a très-peu de cas où les ferremens soient utiles. M. *Astruc* (Art d'accoucher, *art. ij* de l'extraction de la tête restée dans la matrice, *pag.* 248;) convient que ce malheur arrive quelquefois, 1°. quand on n'a pas pu retourner l'enfant à cause de sa mollesse, & qu'on est obligé de l'amener la face en haut, parce que dans cette position le menton s'accroche souvent contre les os du pubis, & que la tête s'y arrête; (ce n'est pas ici le cas, le jeune chirurgien qui fut appelé pour la femme *Marin*, donna à l'enfant la position convenable, & le tronc fut tiré la face en bas) : mais 2°. ce malheur arrive sur-tout lorsque l'enfant est à demi-pourri & que la tête se trouve par-là mal attachée avec le tronc; (ce n'est pas non

plus le cas, le tronc étant forti). Cet accident, continue M. *Aſtruc*, eſt très-fâcheux, car, pour délivrer l'accouchée, il faut retirer cette tête, ce qui eſt difficile : ce n'eſt pas que la tête ne puiſſe point paſſer par l'orifice de la matrice ; mais pour la faire paſſer, il faut néceſſairement qu'elle ſoit pouſſée par le dedans ou tirée par le dehors ; l'un & l'autre ſont impoſſibles, ou du moins très-difficiles : d'un côté rien ne pouſſe par le dedans ; car la matrice, que rien ne ſollicite, ne ſe contracte point, ou ſe contracte très-foiblement, & la toux, l'éternuement, les vomissemens, les épreintes qu'on pourroit exciter, ſont de foibles ſecours quand la matrice n'agit pas ; de l'autre côté rien ne peut tirer par le dehors, car la tête qui eſt ronde ne donne aucune priſe. Par quelle fatalité ces accoucheurs ſe ſont-ils expoſés à toutes ces ſuites ſi fâcheuſes en coupant la tête ? Et dans quel temps ? L'enfant étoit peut-être encore en vie, la mère conſervoit toutes ſes forces, & la nature ſes reſſources. Mais du moins que deviennent les moyens employés par tous les accoucheurs, pour arracher la tête, quand ce malheur arrive ? Que ne s'eſt-on ſervi du forceps de M. *Levret* ? M. *Aſtruc*,

dit en propres termes que ce forceps applanit toutes ces difficultés, que par son moyen on tire facilement & sans aucun danger la tête restée dans la matrice (même Chap. page 256.). *Van-Swieten* en fait également l'éloge (tome iv, *de partu difficili*, page 499.) : *Hodiè*, (dit-il) *forcipe Levretiano, vel vecte Ronhuisiano feliciter hoc perficitur.* Et qui sait si la nature, qui a tant de ressources, ne l'auroit pas fait sortir spontanément? Un pareil fait est rapporté dans l'histoire de l'Académie royale de Chirurgie (t. x, p. 170.) : La tête d'un enfant étoit restée dans la matrice par l'arrachement du corps. Plusieurs chirurgiens, fatigués des tentatives inutiles qu'ils avoient faites alternativement pour débarrasser cette femme, furent obligés de se retirer pour prendre du repos ; pendant le temps qu'ils délibéroient sur les secours qu'on pouvoit donner dans ce cas, qui leur paroissoit si difficile & si pénible, la nature expulsa la tête de l'enfant avec la plus grande facilité.

Mais à l'égard de la femme *Marin*, on crut sans doute que tous les moyens seroient inutiles, & l'on se détermina pour l'opération césarienne; en la faisant, la vessie a été incisée, & probablement

on n'avoit pas vidé les intestins au moyen d'un lavement, & l'on n'avoit pas fait uriner la malade. C'est pour avoir omis ces précautions, que M. *Deblierre*, chirurgien de Liège, en faisant l'opération césarienne à la femme de M. *Presseux*, médecin à Spa, fut obligé de faire une ponction à côté du fond de la vessie, qui se trouva extrêmement tendue par l'urine retenue, & qui couvroit, pour ainsi dire, la matrice, ce qui l'empêchoit de l'ouvrir aisément. Mais M. *Deblierre* fit la section de la peau, des muscles & du péritoine avec prudence; il découvrit la vessie qui, étant pleine, couvroit, pour ainsi dire, la matrice; il fit cette ponction à dessein, pour favoriser la section de la matrice : mais l'opérateur de Bayonne n'avoit pas sans doute présente la situation de ce viscère; *Sub duplicaturâ peritonæi ità latitat, ut aperto jam per sectionem abdomine, si vesica urinaria est vacua, vix eam observes, præsertim si quis rei anatomicæ sit imperitus. Frid. Hoff. de situ vesicæ, histor. corpor. human. Tom. VI, pag. 46.* Cependant, l'opération achevée, ce ne fut pas sans peine qu'on vint enfin à bout de tirer la tête de l'enfant fortement enclavée. La mère, qui avoit résisté à tant & de si

longues douleurs, fut remiſe dans ſon lit; mais elle mourut le ſeptième jour.

Quelles raiſons puiſſantes avoit on pour ſe déterminer à employer ce moyen cruel? On ſavoit, dit-on, que le baſſin ètoit vicié; mais je demanderai, avec M. *Alphonſe Le Roi* (*Journal de Médecine*, *Tome LXII.*), juſqu'à quel point? Quelle étoit l'étendue du pubis au ſacrum? &c. C'eſt ce qu'on ne dit pas. Ne ſuis-je pas en droit de prononcer, qu'on ne connoiſſoit pas l'art de s'aſſurer des dimenſions de cette cavité? Mais la femme étant morte, ne pouvoit-on pas s'en aſſurer, appeler des médecins qui auroient conſtaté les faits? Oui, ſans doute, mais on ne vouloit pas des juges qui auroient pu examiner la matrice, & reconnoître le déſordre dans lequel l'avoient laiſſée l'opération, l'inciſion de la tête avec un couteau courbe, & les efforts qu'on fit pour l'arracher, &c. (*a*)

(*a*) *Note de l'Editeur.*

Les accoucheurs ne ſont pas encore d'accord ſur le parti qu'il y a prendre dans le cas de détruncation, où la tête eſt engagée dans le petit baſſin. Les uns veulent qu'on faſſe l'extraction de la tête de l'enfant avec le forceps, ou qu'on la ſaiſiſſe avec le crochet, après avoir évacué une partie du cerveau. Ils donnent pour raiſon que l'état d'immobilité annonce une forte

d'enclavement, qui empêche la tête de changer ſes rapports de dimenſion avec ceux du baſſin, & les fait réſiſter à tous les efforts utérins pour l'expulſion ; qu'en laiſſant la tête, la putréfaction qui y ſurviendroit affecteroit la matrice ; que d'ailleurs, ſans cette putréfaction, la préſence de la tête comme corps étranger, nuiroit aux excrétions utérines, & cauſeroit des accidens graves & peut-être mortels. Les autres prétendent que malgré l'enclavement ſuppoſé, il vaut mieux différer, ſe confier un peu aux reſſources de la nature, plutôt que de fatiguer la femme par de nouveaux efforts ; que l'expérience leur a appris qu'il ſe faiſoit ordinairement un ſuintement de ſéroſité ſanguinolente, ſoit qu'il vienne de la tête de l'enfant, de la baſe du crane ſéparée, ou des parois de la matrice ; que ce ſuintement procuroit un relâchement dans les parties, l'affaiſſement ou la diminution du volume de la tête ; que celle-ci devenoit mobile ; que par les efforts de la mère, par l'action de la matrice, elle ſe tournoit ſur elle-même, ſe préſentoit dans une poſition plus favorable à la ſortie, & qu'elle étoit enfin expulſée ſpontanément. On cite pluſieurs faits qui paroiſſent confirmer la bonté de cette dernière opinion. Dans quelques cas on a baigné la femme, dans d'autres on l'a ſaignée, mais dans tous on s'eſt confié avec avantage aux reſſources de la nature. Le plus grand nombre des accoucheurs eſt de cette opinion, & excepté le cas de perte, de convulſions, d'accidens très-graves, ils préfèrent de différer d'un ou de deux jours, & d'attendre ce que la nature pourroit produire de favorable.

Mais l'opération céſarienne, en pareil cas, répugne à la raiſon & à la nature.

DESCRIPTION ANATOMIQUE D'UN ENFANT DOUBLE;

Par M. SEVELLE, chirurgien-accoucheur à Amiens.

La plupart des collections académiques contiennent un grand nombre d'observations d'enfans monstrueux. *Paré* (*a*), *Scultet* (*b*) & plusieurs autres, en ont donné des exemples dans leurs ouvrages; mais il semble qu'ils se soient plus attachés à en dessiner la configuration, qu'à en présenter l'exposition anatomique, & à faire des remarques sur ce que leur conformation avoit de plus ou de moins vicieux. Nous avons vu ici, en 1763, un de ces monstres, venu au monde vivant, ayant deux têtes, deux troncs, & sept extrémités tant supérieures, qu'inférieures (*c*). Je vais en donner la description.

(*a*) *Livre des monstres.* Il contient plusieurs figures de monstruosités, à-peu-près semblables à celle dont nous décrivons l'anatomie.

(*b*) *Armamentar. chirurgic.* On y trouve la figure d'un enfant à deux têtes.

(*c*) La mère attribuoit la conformation vi-

C'étoient deux fœtus femelles, à terme, bien conformés, unis par leur face antérieure depuis *le vertex* jusqu'au nombril, ayant les extrémités supérieures & inférieures très-libres, & proportionnées à leur volume. Leur jonction étoit telle, que le bras & la jambe droite de l'un étoient parallèles au bras & à la jambe gauche de l'autre; *& vice versâ :* de dessus ces quatre épaules s'élevoit un cou très-épais, dont les vertèbres & les parties molles étoient doubles; ce cou étoit surmonté d'une tête assez volumineuse, présentant deux occiputs répondans à chaque colonne épinière. Les faces auroient dû se trouver confondues & cachées; mais par un jeu de la nature, il n'y en avoit qu'une (*a*), elle étoit placée entre l'épaule droite d'un sujet, & l'épaule gauche de l'autre; elle étoit très-

---

cieuse de son enfant à l'attention particulière qu'elle avoit donnée pendant sa grossesse à l'effigie d'une vierge pour qui elle avoit beaucoup de vénération, & aux pieds de laquelle elle passoit presque tout son temps. En effet, cette figure ne ressembloit pas mal à une statue qui porte un enfant sur les bras.

(*a*) Chaque enfant y contribuoit pour une moitié, & l'autre moitié étoit perdue dans l'intérieur de la tête.

régulière, & même intéreſſante. La partie poſtérieure à la face préſentoit deux oreilles bien conformées, ſe touchant par l'échancrure de leur pavillon, *au tragus*, & ayant chacune leur conduit auditif; deux autres oreilles accompagnoient la face comme dans l'état naturel.

Le cuir chevelu levé, par une inciſion cruciale, me laiſſa voir un coronal, deux temporaux, quatre pariétaux & deux occipitaux. La grande fontanelle réſultante du défaut d'oſſification des angles de ces os, avoit le double d'étendue qu'a ordinairement celle du fœtus à terme.

A l'ouverture du crâne il s'échappa beaucoup d'eau; je trouvai deux cerveaux ſéparés par une cloiſon aſſez mince : il ne me fut pas poſſible de les diſſéquer, tant ils étoient mous; ils avoient la conſiſtance de la bouillie (*a*). La baſe du crâne fixa plus particulièrement mon attention. Un ſeul ſphénoïde faiſoit la clef de cette tête; il coupoit à angles droits les apophyſes baſilaires des occipitaux, c'eſt-à-dire que ces apophyſes ſe joignoient derrière la face poſtérieure

(*a*) Ce défaut de conſiſtance étoit l'effet de l'eau tiède, dans laquelle j'avois plongé le cadavre afin de le dégeler.

du ſphénoïde, par l'endroit où elles s'articulent avec lui. Il n'y avoit qu'une ſelle turcique qui étoit dans les proportions, & de la forme ordinaires : deux trous optiques par où paſſoient les nerfs du même nom ; il m'a paru que chaque cerveau fourniſſoit deux couches de ces nerfs, qu'elles ſe réuniſſoient pour ne former qu'un ſeul cordon qui paſſoit par le trou de ſon côté ; qu'il en étoit de même pour les nerfs olfactifs, que chaque cerveau en fourniſſoit ſon contingent, pour ſon côté, & que ces filets s'inſinuoient à travers les trous de la lame cribleuſe d'un ſeul ethmoïde. Les foſſes poſtérieures étoient très-profondes ; une épine beaucoup plus ſaillante que ne l'eſt ordinairement celle de l'occipital, dans l'adulte, en faiſoit la ſéparation. Ces foſſes étoient faites par les deux pariétaux qui ſe trouvoient poſtérieurs à la face ; elles contenoient la plus grande partie des cerveaux. Les cervelets étoient logés dans les foſſes moyennes. Chaque occipital avoit ſon trou par où paſſoit une moelle alongée. Quoiqu'on ne remarquât que deux temporaux à l'extérieur, il y avoit dans l'intérieur du crâne quatre apophyſes pierreuſes, auxquelles répondoient les quatre oreilles.

L'intérieur de la bouche ne préſentoit rien de particulier, ſinon une rainure qui régnoit le long de la langue, & ſembloit la partager en deux : elle étoit bifurquée à la pointe, à-peu-près comme l'eſt la baſe d'un cœur de carte à jouer. Au fond de l'arrière-bouche, on remarquoit deux larynx & deux trachées-artères qui deſcendoient dans chaque thorax.

La charpente des poitrines étoit compoſée de quarante-huit côtes, de deux ſternums, & de vingt-quatre vertèbres dorſales. La figure des côtes ne décrivoit pas exactement la portion de cercle ; elles étoient plus droites qu'elles ne le ſont ordinairement. Un ſternum recevoit les côtes droites d'un ſujet, d'un côté ; & les côtes gauches de l'autre ſujet, de l'autre côté. Le même arrangement avoit lieu pour l'autre ſternum. Quatre clavicules arcboutoient les quatre omoplates. Une cloiſon membraneuſe ſéparoit les deux poitrines, & chaque poitrine à ſon tour étoit diviſée en deux cavités par ſon médiaſtin. Dans ces cavités étoient contenus, à leur place ordinaire, deux cœurs & leur enveloppe, indépendans l'un de l'autre ; les ſyſtêmes vaſculaires à qui ils donnoient naiſſance, étoient très-exacts, tant dans leurs divi-

ſions, que dans leurs diſtributions. Quatre poumons. Enfin, tous les organes de la reſpiration & de la circulation y étoient abſolument doubles. L'œſophage deſcendoit perpendiculairement entre les quatre poumons; il étoit enveloppé d'un tiſſu cellulaire & adoſſé contre la cloiſon, qui ſéparoit les deux poitrines. Il n'y avoit qu'un thymus fort petit, logé entre les deux trachées-artères.

Les abdomens n'étoient point diviſés comme les poitrines par une cloiſon; un ſeul péritoine étoit commun aux deux individus, de même que l'épiploon. L'eſtomac étoit unique; il étoit ſitué de manière que ſa groſſe extrémité étoit entre le foie & la rate du fœtus gauche, & ſa petite entre le foie & la rate du droit (relativement à la poſition de la face). Les inteſtins grêles étoient auſſi communs aux deux ſujets, & ſoutenus par un méſentère qui partoit des vertèbres lombaires de chaque épine; ils étoient flottans au milieu des deux ventres, & n'avoient, comme l'eſtomac, que la longueur & le diamètre de ceux d'un fœtus à terme. L'ileum à ſa terminaiſon ſe bifurquoit pour former un colon à chaque ſujet. Ces inteſtins avoient le double de groſſeur de celui qui leur donnoit

naiſſance : ils formoient chacun une eſpèce d'arc à la manière du colon, puis enſuite faiſoient une *S* qui deſcendoit ſur le côté gauche de chaque épine dans le baſſin, pour former un rectum, terminé par ſon ouverture extérieure. Le diaphragme, quoique double, n'avoit qu'un centre tendineux ; il étoit percé dans ſon milieu pour le paſſage de l'œſophage.

De chaque côté du duodènum ſortoit un conduit pancréatique & un canal cholédoque, répondans chacun aux glandes dont ils tranſmettoient l'humeur; les rates, les foies & leurs dépendances, étoient proportionnés à l'âge & à la force des ſujets : chaque fœtus avoit particulièrement ſes reins & leurs glandes ſurrénales, ſes uretères, ſa veſſie & ſon canal excréteur, ainſi que les organes de la génération, tant internes, qu'externes ; le cordon ombilical (*a*) étoit compoſé de deux veines & de quatre artères : l'une des veines montoit obliquement pour gagner le ſinus de la veine-porte du ſujet droit ; l'autre parcouroit le même chemin, dans un ſens oppoſé, & alloit ſe perdre dans la veine-porte du ſujet gauche ; les artères naiſſoient, à

(*a*) Il étoit ſimple, ainſi que le placenta.

l'ordinaire, des hypogaſtriques : chaque fœtus en fourniſſoit deux qui venoient paſſer par l'anneau ombilical.

Je ne rechercherai point comment ſe feroient exécutés les fonctions chez ces enfans, leur conformation ſemblant annoncer qu'il étoit poſſible qu'ils vécuſſent ; ce qui n'eſt pas ſans exemple (*a*).

RÉPONSE

Aux Remarques que M. HUZARD a publiées dans ce Journal, cahier de ſeptembre 1785, au ſujet de la dentelaire ; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

Dans une Lettre qui a été imprimée dans le Journal de médecine, (cahier du

---

(*a*) Les tranſactions philoſophiques (vol. I, pag. 311,) font mention de deux jumelles, dont les corps étoient unis juſqu'aux feſſes. Ces filles marchoient & s'aſſeyoient enſemble. Elles vécurent juſqu'à l'âge de vingt-deux ans. L'une fut attaquée de fièvre & de foibleſſe, qui la firent périr quelques minutes avant ſa ſœur qui étoit travaillée d'une maladie comateuſe & convulſive.

mois d'août 1785), j'ai répondu à des critiques & remarques injustes qu'on avoit faites sur mon remède de la dentelaire contre la gale. Je suis forcé de répondre encore à celles que M. *Huzard* a publiées sur le même sujet dans le cahier du mois de septembre suivant.

Cet auteur rappelle que *Charles d'Arcussia de Capre*, seigneur d'Esparron, &c. dans son livre intitulé : *La Fauconnerie du Roi, &c. Paris, chez* Jean Houzé, *1617, in-4°* (*a*), a donné une préparation de la dentelaire plus simple que celle que j'ai communiquée à la Société royale de médecine, & il prétend qu'elle doit avoir servi de modèle à la mienne, & qu'elle lui est préférable par plusieurs raisons. Le seigneur d'Esparron dit qu'en oignant les chiens avec la racine de dentelaire pilée dans un mortier, & détrempée avec de l'huile d'olive, on les guérit fort bien de la gale.

J'avoue que je ne connoissois point

(*a*) Il y a eu plusieurs éditions de ce livre mentionnées dans la Bibliothéque historique de la France, tom. j art. 3590. Il fut imprimé à Aix, en 1593, in-8° ; à Paris, en 1604 & 1608, in-8°; en 1615, 1621 & 1627, in-4° ; à Rouen, en 1644, in-4°.

cette méthode d'employer la dentelaire, ni l'auteur qui l'a indiquée, lorſque je communiquai ma préparation à la Société royale; & M. *Huzard* me permettra d'obſerver que mon procédé eſt autant différent de celui de d'*Arcuſſia*, que de celui de *Garidel*, & qu'on n'a pas moins de tort de le confondre avec le ſecond, qu'on en a eu de le confondre avec le premier; dans celui-ci, on fait bouillir la racine dans l'huile; dans le mien, on ne fait qu'infuſer pendant quelques minutes la racine dans l'huile qui vient de bouillir, & dans le procédé de d'*Arcuſſia*, on détrempe la racine pilée dans l'huile froide. L'expérience a décidé que la préparation de *Garidel* eſt dangereuſe, en ce qu'elle irrite trop la peau, & qu'elle écorche le plus ſouvent, & que la mienne eſt excellente en ce qu'elle possède le degré précis d'efficacité pour deſſécher & extirper l'infection galeuſe; d'*Arcuſſia* aſſure que la ſienne réuſſit bien ſur les animaux attaqués de la gale, mais il ne dit pas qu'elle ſoit bonne pour celle des hommes; & on ne ſait pas encore ſi elle eſt égale, ſupérieure ou inférieure en vertu à la mienne.

J'ai encore droit d'obſerver qu'il eſt plus vraiſemblable que la préparation de

Garidel a servi de modèle à celle de mon charlatan, que celle de d'*Arcussia.* Il est plus naturel de croire qu'on a voulu modifier la violence de celle de *Garidel*, en ne faisant qu'infuser pendant quelques minutes la racine pilée dans l'huile versée bouillante dessus.

En quoi la méthode de d'*Arcussia* seroit-elle préférable à celle de mon charlatan? ce seroit en ce que la racine seroit plus châtiée. Mais si l'âcreté de la racine est mieux adoucie, ne l'est-elle pas trop? Si l'huile bouillante dans la méthode du charlatan se charge de plus de particules âcres & corrosives, cette condition n'est-elle pas nécessaire pour avoir le point précis de la plante? La méthode de d'*Arcussia* est plus simple, dit M. *Huzard*; il avouera qu'il est bien aussi aisé de verser l'huile bouillante sur une racine, que de détremper cette racine dans l'huile froide.

M. *Huzard* ne s'est-il pas trompé, en présumant la supériorité en faveur de la préparation de son auteur, par la conformité qu'il y voit avec celle de M. *Bouteille*, (*Voyez* les Mémoires de la Société royale)? Il ne fait pas attention que M. *Bouteille* prescrit de faire l'infusion de la racine de dentelaire, continuée pendant six heures dans l'huile chauffée

par le ſoleil ou par les cendres chaudes; procédé qui donne à-peu-près la même activité au remède, que ma préparation. Je laiſſe divers points que je pourrois relever dans les remarques de M. *Huzard*, ſur la dentelaire employée comme antigaleuſe.

Il s'agiſſoit de propoſer le remède le plus sûr contre la gale, &c. La préparation que j'ai indiquée eſt très-ſimple & très-efficace, & elle ne reſſemble à aucune de toutes celles qui étoient connues; M. *Huzard* ſera forcé d'en convenir.

J'ai appris que dans pluſieurs endroits de Provence, on adminiſtre avec beaucoup de ſuccès la racine de dentelaire, en la pilant & en la battant avec du ſaindoux, pour en faire une pommade, dont on frotte tout le corps des galeux.

Il n'eſt pas indifférent d'annoncer ici que le peuple réuſſit très-bien, dans ce pays, à enlever les dartres, en y appliquant des feuilles fraîches, pilées, qu'on laiſſe ſur la partie juſqu'à ce qu'on y éprouve un picotement qui faſſe une eſpèce de cuiſſon; l'effet cauſtique eſt alors ſuffiſant pour extirper la dartre : d'autres font infuſer cette racine dans de l'eau froide pendant un certain temps, & on

frotte les dartres avec cette eau; on assure que cette méthode a un succès certain.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1786.

Le mercure s'est soutenu, pendant tout le mois, de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes, plus communément de 28 pouces, 1 à deux lignes, à l'exception du neuf, du dix où il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes, ainsi que le vingt-neuf à midi.

Le thermomètre a marqué au matin de 10 à 16 degrés au dessus de 0, plus communément 11, 12 & 15. A midi, de 14 à 20, plus communément 15, 17, 19. Au soir, de 11 à 18, plus communément 12, 14, 15 & 16.

Le ciel a été clair un jour, couvert deux, & variable vingt-neuf. Il y a eu trois fois de la bruine, neuf fois de la pluie.

Les vents ont soufflé sept jour Ouest; dix jours O-N-O; trois jours O-N-O le matin,

matin, N. le ſoir; deux jours O-N-O le matin, O. le ſoir; cinq jours N-O; un jour Nord; un jour S-E; un jour S-O un jour S-S-O.

L'hygromètre a marqué au matin deux fois 5 ½; ſix fois 6 à 6 ½; ſept fois 7; huit fois 8; quatre fois 9; une fois 10: au ſoir trois fois 7; dix fois 8; trois fois 9; neuf fois 10; cinq fois 11; une fois 12.

Il eſt tombé à Paris, pendant ce mois, un pouce 6 lignes 8 dixièmes d'eau.

La température, pendant ce mois, a été aſſez conſtamment sèche, mais très-variable par les viciſſitudes ſubites du froid & du chaud. Les premiers jours du mois, l'O. régnant, faiſoient eſpérer une chaleur ſoutenue, mais du cinq au ſix, le temps ſe reſſerra par O-N-O; &, quoique les vents euſſent varié par l'O, S-E, S-O, la température s'eſt ſoutenue froide juſqu'au 16, où elle s'eſt adoucie juſqu'au 24, bien que les matinées euſſent été conſtamment froides, & la plupart des ſoirées. Le 24 juſqu'au 29, on a joui des chaleurs de l'été. Le 29 au ſoir par

S-O, le temps s'eſt refroidi & s'eſt maintenu froid les 30 & 31. La plupart des nuits ont été froides, & on obſervera que le ciel aſſez conſtamment chargé de gros nuages, a donné très-fréquemment des bouffées de chaleur, ſuivies ſubitement de coups de vents très-froids. Les bains de rivière n'ont point été fréquentés.

Cette conſtitution aſſez ſemblable à celle du mois précédent, a entretenu à-peu-près les mêmes affections, dépendantes de la tranſpiration interceptée ; telles que les fluxions, gonflemens, maux de gorge, rhumes, toux, point de côté, coliques, flux de ventre ſéreux ou dyſſentériques. Les délayans diaphorétiques ont diſſipé promptement ces accidens par des moiteurs ſoutenues, ou des ſueurs plus ou moins abondantes. On a été rarement obligé de faire ſaigner, ſinon dans quelques ophthalmies & maux de gorge. Les coqueluches ont été très-communes, & ont attaqué indiſtinctement les adultes & les enfans : elles ont été très-opiniâtres ; & la plupart des toux ont tenu de ce caractère.

Les fièvres bilieuſes qui ont dominé ont été tantôt ſimples, tantôt compliquées avec des affections catarrhales ; elles n'ont point été fâcheuſes; la moiteur ou la ſueur ont amené aſſez promptement des évacuations bilieuſes qui ont jugé ces maladies.

Les éruptions ont été fréquentes, & beaucoup anomales ſans être fâcheuſes. Les petites-véroles furent très-rares.

Les fièvres intermittentes, qui ont été nombreuſes, ont paru opiniâtres, & ont changé de caractère, tantôt de tierce en quarte, en double-tierce.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQU[E]

JUILLET 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir	Au matin.	A midi.	Au so[ir]
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. [Lig.]
1	22,12	17,17	12,11	27 11, 6	27 11, 8	28 0
2	9, 1	17, 9	11,17	28 0, 2	28 0, 2	28 0
3	10,12	17, 9	13, 0	28 0, 5	28 0,10	28 1
4	12, 0	16,13	12,14	28 0,10	28 0, 7	28 0
5	11,17	16, 5	10,11	28 0,10	28 1, 7	28 2
6	5,17	16,12	11,13	28 1, 9	28 1, 1	28 1
7	9,13	12, 7	11,18	27 11, 8	27 10, 9	27 10
8	9, 0	15,11	11, 4	27 9, 8	27 9, 8	27 9
9	10, 0	14, 9	12, 6	27 8, 2	27 7, 9	27 7
10	10, 8	12,18	9,12	27 7, 7	27 8, 0	27 8
11	7,10	15,16	9,16	27 9,10	27 11, 3	27 11
12	9,10	15,10	10, 5	27 11, 3	28 1, 1	28 2
13	9,14	15, 5	11, 0	28 2, 3	28 2,10	28 3
14	9,10	15, 0	9,10	28 3, 7	28 3, 8	28 3
15	9, 2	17, 7	14, 7	28 3, 3	28 2, 8	28 2,
16	11, 4	20, 8	15, 4	28 1, 6	28 1, 4	28 1
17	10,15	20,10	13,10	28 1, 2	28 1, 0	28 1,
18	8,11	16,15	11, 0	28 2, 3	28 2, 8	28 2,
19	7, 6	15,14	11,17	28 2, 3	28 1, 4	28 0,
20	10, 0	19, 8	13, 3	28 0, 0	27 11, 1	27 10,
21	10, 8	15, 0	10,13	27 11,10	27 11, 3	27 11,
22	6,13	16,16	12,10	27 10,10	28 0, 1	27 11,
23	10, 9	20, 0	15,17	27 11, 5	27 10, 9	27 10,
24	13,19	20, 4	17, 6	27 10, 7	27 11, 0	27 11,
25	11,18	21, 0	17, 0	27 11, 7	27 10,	27 10,
26	10, 4	19, 8	15,14	27 9, 9	27 9,	27 10,
27	12,13	20, 8	14,13	27 10, 9	27 11,	27 11,
28	14, 0	20,15	15,17	27 11, 3	27 11,	27 10,
29	13, 7	17, 7	11,17	27 9, 2	27 8,	27 9,
30	9, 0	13,15	9,12	27 10, 5	27 11,	27 11,
31	8,11	11, 0	11, 9	27 11, 5	27 11,	27 10,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

rs … s.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le ſoir à 9 heures.*
1	S-O. couv. dou.	S-O. co. chaud.	N. ſer.chaud,ve.
2	S-O. nuag. frais.	S-O. couv. dou. vent.	S-O. co. dou. ve. grains de plu.
3	S-O. nua. temp.	S-O. co. chaud.	N-E. nu. chaud.
4	S-O. cou. temp.	S-O- couv. dou. bruine.	N-O. cou. doux. vent, bruine.
5	N. *idem.*	N. nuag. chaud.	N. ſerein, temp.
6	N. ſerein. froid.	N-E. cou. chaud.	N-E. nua. doux.
7	S-O. co. temp. ve	S-O. co. dou. v.	S-O. co. dou. ve.
8	N. couv. doux.	N-O. co. doux.	S-O. cou. doux.
9	S-O. cou. tempé.	S-O. co. dou. br.	N. *idem.* bruine.
10	N. *idem*, pluie.	N-E. co. do. pl.	S-O. co. fra. v. pl.
11	S-O. couv. frais, vent, pluie.	S-O. cou. doux.	S-O. couv. frais, pluie.
12	N-E. c. frai. plu.	N-E. co. dou. pl.	N-E. couv. frais.
13	N-E. couv. frais.	N-E. nua. doux.	N-E. *idem.*
14	N. *idem.*	N. couv. doux.	N. nuages, frais.
15	N. *idem.*	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
16	N-E. ſere. doux.	E. *idem.*	N-E. nua. chaud.
17	N-E. nu. tempé.	N-E. *idem*, ve.	N. couv. doux.
18	N. ſerein, doux.	S-E. cou. chaud.	N-E. ſer. tem. v.
19	E. ſere. frais, ve.	E. ſer. doux, ve.	N-E. nua. doux.
20	N-E. ſer./tempé.	N-E. ſer. cha. ve.	N-E. co. doux, v.
21	N-E. co. tempé.	N-E. cou. chaud.	N-E. nu. tempé.
22	N-E. couv. frais.	S-O. *idem.*	S-O. cou. doux.
23	S-O. co. tempé.	S-O. *idem.*	S. couv. chaud.
24	S. *idem.*	S. *idem.*	N. ſer. chau. ve.
25	N. far. brou. do.	N. ſerein, chaud.	N-E. nu. cha. ve.
26	N. ſerei. tempé.	S-O. co. cha. ve.	N-O. cou. *idem.*
27	N-O. couv. do.	N-O. nuag. *id.*	N-O. nu. chaud.
28	S-O. *idem.*	S-O. co. ch. v. pl.	S-O. nu. temp. v.
29	S-O. *idem.*	S-O. nua. chaud.	S-O. nua. chaud.
30	S-O. co. fra. ve.	S-O. co. do. v. pl.	S-O. couv, frais.
31	S-O. cou. frais.	O. *idem.*	S-O. co. do. v. pl.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	21, 0 deg.	le 25
Moindre degré de chaleur....	6, 13	le 22
Chaleur moyenne....	13, 5 deg.	
Plus grande élévation du Mercure........	*pou. lign.* 28, 3, 8,	le 14
Moindre élev. du Mercure..	27, 7, 7,	le 10
Elévation moyenne..	27, 11, 8.	
Nombre de jours de Beau....	5	
de Couvert.	21	
de Nuages..	5	
de Vent...	7	
de Brouillard.	1	
de Pluie....	6	
Quantité de Pluie	5, 4 lign.	
Evaporation.........	35, 8	
Différence......	30, 4	
Le vent a soufflé du N....	18 fois.	
N-E...	24	
N-O...	4	
S.....	3	
S-E....	1	
S-O...	34	
E.....	3	
O.....	1	

TEMPÉRATURE : sèche, fraîche d'abord, puis froide jusqu'au 24, & alors douce.

MALADIES : quelques fièvres sans suite.

Plus grande sécheresse...	40, 3 degr.	le 22
Moindre	13, 5	le 27
Moyenne............	27, 7.	

A Montmorency ce premier août 1786.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juillet 1786 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps du premier au 24 du mois, s'eſt maintenu à une température moyenne ; il y a eu même des nuits très-froides : on a vu le 19 au matin de la glace à la campagne. Le 24, la liqueur du thermomètre s'eſt élevée au terme de 20 degrés ; il en a été de même des trois jours ſuivans ; mais les deux derniers jours du mois, elle n'a pas paſſé le terme de 14 degrés.

Le 7, à la ſuite de quelques coups de tonnerre, il eſt tombé de la grèle & une groſſe pluie ; il y a eu encore des pluies aſſez copieuſes dans les trois jours ſuivans. Le reſte du mois, il n'y a preſque point eu de pluie.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre. Le 13, le mercure s'eſt élevé au terme de 28 pouces 3 lignes, & le 14 à celui de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. Le 8 & le 9, il étoit deſcendu à celui de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$; terme le plus bas de tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
4 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
8 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1786.

Il y a eu peu de maladies aiguës ce mois. La maladie dominante a été la fièvre tierce & la double-tierce. Dans le peuple, on a vu encore quelques familles infectées de la fièvre putride-maligne; mais parmi ceux qui, dans le principe, ont été secourus convenablement, peu ont succombé. J'ai vu entre autres dans un de nos hôpitaux de charité, un homme qui avoit été pendant dix à douze jours dans un état comateux, avec des soubresauts continuels, un pouls petit & convulsif, échapper au moyen de l'application des vésicatoires aux jambes, dont les plaies ont été entretenues jusqu'au déclin de la maladie, & au moyen de l'élixir fébrifuge d'Huxham. Un second dans le même hôpital s'est tiré par ces secours d'un état qui n'étoit guères moins fâcheux.

Les irrégularités que le temps a essuyées dans ce mois, ont causé des affections rhumatismales, qui n'ont guères cédé qu'aux remèdes diaphorétiques, après l'emploi des remèdes généraux.

Vers la fin du mois, on a vu encore quelques jeunes gens attaqués de la fièvre rouge-maligne; entre autres un garçon de ſeize à dix-huit ans, dans notre hôpital de *Comteſſe*, qui étant tombé dans un délire phrénétique, a été ſauvé par l'application des véſicatoires aux jambes, & par une abondante boiſſon d'infuſion théiforme de fleurs de ſureau, avec addition d'oxymel ſimple.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon pour la partie des ſciences & des arts. Premier Semeſtre. *A Dijon, chez* Cauſſe; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins, 1785. Prix 6 liv. 12 ſ. à Paris, & 7 liv. 10 ſ. franc de port.*

1. On trouve dans ce Recueil les articles ſuivans:

I. *Eſſai ſur cette queſtion: Comment s'opère naturellement la diſſolution du quartz? par* M. DE MORVEAU.

M. *Achard* publia, il y a quelques années, qu'il avoit trouvé le moyen de produire, par un procédé qu'il décrivit dans une lettre adreſſée au prince *Gallitzin*, des criſtaux de diffé-

rente nature ſelon les terres que l'eau méphitiſée diſſolvoit dans ſon appareil : quand il n'avoit mis qu'un peu de terre calcaire, & beaucoup de terre alumineuſe, ces criſtaux étoient blancs, tranſparens, très-durs, ſemblables enfin au criſtal de roche. Cette expérience fut répétée ſans ſuccès par des Académiciens de Paris, quoiqu'ils y euſſent employé treize mois, au lieu que ſuivant M *Achard* l'opération n'exigeoit que ſix ſemaines : d'autres phyſiciens ne réuſſirent pas mieux, ſoit à Paris, ſoit à Dijon.

Malgré la juſte réputation de l'auteur de cette expérience, on ne peut ſe perſuader que le criſtál de roche ne ſoit que de l'alumine, combiné avec un peu de calce & de l'acide méphitique; car ſi cela étoit, on n'auroit qu'à chaſſer l'acide méphitique par la chaleur, & l'on retrouveroit l'alumine & le calce ; or l'on ſait que la chaleur, à quelque degré qu'elle ſoit portée, ne change pas les propriétés chimiques du criſtal de roche.

Cependant M. *de Morveau* a penſé qu'en ajoutant quelques circonſtances qui auroient pu échapper au chimiſte de Berlin, l'on pourroit trouver le procédé que la nature emploie, car les matrices dans leſquelles ſe trouvent quelquefois les criſtaux, les matières qui ſe rencontrent dans leur intérieur, prouvent certainement que les criſtaux ſont l'effet d'une diſſolution aqueuſe.

En conſidérant quel diſſolvant de la nature peut ſervir à cette diſſolution, M. *de Morveau* trouve qu'on ne peut s'arrêter que ſur l'eau méphitiſée ; mais elle n'attaque pas le quartz, il faut donc que ſon action ait été favoriſée par une action ſecondaire : or le calce a certainement de l'affinité avec la terre ſiliceuſe, comme

le prouve la propriété qu'il a de la faire entrer en fusion. D'après ces idées, que nous ne pouvons qu'indiquer, M. *de Morveau* a mis dans un flacon des fragmens de cristal de roche, dans de l'eau chargée d'acide méphitique & de calce, il a ajouté de l'alumine dans un second flacon, dans un troisième un lingot de fer limé à neuf, & dans un quatrième du sable quartzeux cristallin. Trois de ces flacons n'ont rien présenté qui annonçât quelque formation; mais dans celui qui contenoit le barreau de fer, les fragmens de cristal de roche avoient perdu un quart de grain sur 27 grains, & le lingot de fer étant bien nettoyé, a laissé appercevoir à la loupe sur l'angle d'un de ses côtés un point vitreux qui paroît formé de plans réguliers. Le même côté du barreau présentoit encore quelques points cristallins, mais si petits que l'œil armé des plus fortes lentilles ne pouvoit en distinguer la figure.

M. *de Morveau* ne regarde point cette expérience comme concluante, il la propose seulement pour engager les chimistes à s'occuper de la solution d'un des problêmes les plus importans & les plus difficiles qu'offrent la chimie & l'histoire naturelle; mais de qui est-on plus en droit de l'attendre?

Le savant auteur a joint à ce Mémoire des éclaircissemens, que lui a procuré la suite de ses observations, sur la manière la plus avantageuse de faire des expériences sur cet objet.

II. *Essai sur cette question; Si le sucre entre tout entier dans la composition de l'acide saccharin? par le même.*

Nous distinguerons deux parties dans ce Mémoire: dans l'une, M. *de Morveau* prétend prou-

ver que la doctrine que nous devons à M. *Lavoisier* sur le principe acidifiant, ne peut s'appliquer à la formation de l'acide saccharin, qui exige une affinité double, celle du phlogistique & celle de l'air vital : il croit que dans l'opinion de M. *Lavoisier*, on est forcé de regarder le sucre comme existant tout entier dans l'acide saccharin « car il doit y être comme le soufre dans l'acide vitriolique, comme le phosphore dans l'acide phosphorique, &c. S'il perd quelque chose en passant à l'état d'acide, ce ne peut être que ce principe fugace, que *Stahl* a appellé phlogistique; s'il lâche ce principe, il faut bien qu'il se retrouve quelque part ; & puisqu'il n'y a d'autre produit que le gaz nitreux, il sera donc dans ce fluide aériforme, pour y mettre le radical nitreux en état de soufre, pour concourir à de nouvelles affinités doubles, &c. &c. & voilà toutes les preuves du phlogistique raffermies sur leur base, tout l'édifice de la théorie exclusive de l'air vital renversé. »

L'on voit que M. *de Morveau* plaide avec chaleur la cause du phlogistique; cependant l'opinion de M. *Lavoisier* n'exige point qu'on admette le sucre entier dans l'acide saccharin. Ce savant chimiste n'a eu manifestement pour but que de prouver que l'acide nitreux fournissoit de l'air vital pour la production de l'acide saccharin, comme il en fait pour la formation des autres acides, & cela il l'a très-bien prouvé ; mais il se dégage de l'air fixe dans la formation de l'acide saccharin : donc en faisant une juste application d'une autre vérité démontrée par M. *Lavoisier*, il se dégage du charbon du sucre, s'échappe encore, selon lui, du gaz inflam-

mable. On peut donc expliquer ſans le ſecours du phlogiſtique les changemens que le ſucre éprouve, lorſqu'il ſe combine avec l'air vital. M. *de Morveau* n'ignore pas que pluſieurs chimiſtes regardent à préſent les acides végétaux comme dus à des proportions différentes d'air vital, de charbon & d'eau.

Le gaz nitreux a dû ſe former dès qu'une autre ſubſtance s'eſt emparée d'une partie de l'air vital qui entroit dans la compoſition de l'acide nitreux, & a changé les proportions de mofette & d'air vital, qui forment l'acide nitreux, comme l'a prouvé M. *Cavendish.*

Pourquoi le ſucre lui-même, demande M. *de Morveau*, étant ſuppoſé capable de s'unir à l'air vital, cette affinité ſimple & directe ne s'exerce-t elle pas en tant d'occaſions où ces ſubſtances ſe trouvent en contact? Nous croyons qu'il ſuffit pour le préſent de répondre à M. *de Morveau*, que c'eſt préciſement parce que l'air vital eſt dans l'état élaſtique, & que quelle que ſoit la cauſe de l'élaſticité, elle eſt aux combinaiſons, un obſtacle qui ne peut être vaincu que par une forte affinité. Nous lui répondrons encore que puiſque le ſucre n'entre pas en ſubſtance dans l'acide ſaccharin, il faut que les principes qui le conſtituoient, puiſſent être déſunis, pour que la formation de cet acide ait lieu. Quand M. *de Morveau* demande pourquoi l'air vital ne ſe combine pas avec quelques ſubſtances, avec leſquelles on prétend qu'il a de l'affinité, n'eſt-ce pas comme s'il demandoit pourquoi l'air vital eſt dans l'état élaſtique? & ne pourroit-on pas lui demander à lui-même, pourquoi l'air vital ne ſe combine pas avec le phlogiſtique, avec lequel il a tant d'affinité, & qui ſe trouve répandu par-tout?

Dans la seconde partie de son Mémoire, cet illustre chimiste prouve très-bien que le sucre n'entre pas en entier dans l'acide saccharin, puisqu'on retire cet acide d'un grand nombre de substances, dans lesquelles on ne peut pas supposer que le sucre existe, & qu'on l'en retire en plus grande quantité que du sucre lui-même; il prouve encore que la base de l'acide saccharin doit être une huile ténue, qui se combine avec l'air vital de l'acide nitreux; mais ce qui nous a paru singulier, c'est qu'après avoir fait beaucoup d'efforts pour prouver que l'acide nitreux ôtoit du phlogistique au sucre, pour mettre son radical en état de se combiner avec l'air vital, il finisse par conclure que ce radical est une huile.

III. *Mémoire sur la fabrication des ustensiles de platine; par le même.*

Ce célèbre chimiste avoit annoncé, en 1775, la manière de fondre la platine au point d'en obtenir un culot, en la mêlant avec l'arseniate de potasse; depuis ce temps il avoit fait divers essais pour la faire couler au fourneau même, dans des moules de terre de coupelle M. *Achard* a publié, en 1784, dans les annales chimiques de M. *Crell*, la méthode de faire des vases de platine; en la fondant d'abord avec le double de son poids, d'un mélange de chaux blanche d'arsenic & de potasse, pulvérisant ensuite le culot, pour en remplir un moule d'argile, dans lequel elle prend, en se refondant, la forme d'un creuset.

M. *de Morveau* a voulu répéter l'expérience en grand, & il a trouvé que le mélange d'arsenic & de potasse se boursouffloit tellement, que le procédé de M. *Achard* devenoit alors im-

praticable ; mais il a réuſſi à fondre parfaitement la platine au moyen d'un mélange d'une livre de chaux blanche d'arſenic, de douze onces de ſel commun, & de quatre onces de potaſſe, pour chaque livre de platine.

Lorſqu'enſuite on veut la refondre pour la jeter dans le moule, il faut la prendre au plus foible degré d'alliage poſſible, c'eſt-à-dire lorſqu'après avoir été tenue en fuſion quelques temps, elle au a perdu aſſez d'arſenic pour n'être plus fuſible qu'à un feu très-violent ; ſans cette précaution on auroit de la peine à en chaſſer tout l'arſenic ſans la fondre ou la déformer : l'alliage eſt au point convenable, ſi ſa peſanteur ſpécifique eſt de 18, à 18,008.

Le moule fait de l'argille la plus pure, doit avoir été mis d'avance à un degré de feu au moins égal à celui qu'il éprouvera lorſqu'il ſera rempli ; autrement le poids de la matière s'oppoſant à la retraite du moule, y occaſionneroit des gerçures. Il faut auſſi que le moule ſoit bien fermé, afin que toute la matière fonde également. Si on emploie l'alliage au degré convenable, on eſt diſpenſé de le pulvériſer, il ſuffit de le caſſer en morceaux de la groſſeur d'une noiſette, qu'on met dans un creuſet percé en entonnoir, & poſé au-deſſus de l'ouverture du moule ; on porte le tout ainſi préparé ſous la moufle, & à meſure que le métal entre en fuſion, il coule dans le moule & en prend parfaitement l'empreinte.

IV. *Réflexions ſur l'effet des commotions électriques relativement au corps humain ; par M. CARMOY.*

Après avoir rapporté pluſieurs expériences,

faites ſur diverſes eſpèces d'oiſeaux, en faiſant paſſer la commotion par le cerveau ou d'autres parties du corps, M. *Carmoy* en conclut que quoiqu'on ne puiſſe tuer des oiſeaux de médiocre groſſeur qu'au moyen de fortes commotions, il ſeroit téméraire d'en faire paſſer de ſemblables à travers le cerveau.

Que les commotions altèrent ordinairement la fonction de la reſpiration, & qu'elles peuvent tuer non-ſeulement en paſſant par le cerveau, mais encore à travers la poitrine & le bas-ventre.

Qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire de comprendre la partie qu'on veut traiter, dans la chaîne de communication, parce que l'étincelle fulminante ſe diſtribue à toutes les parties du corps, quoique inégalement.

L'auteur rapporte enſuite les effets des commotions électriques, ſur une maladie ſingulière donc il donne le détail, & il penſe que l'électricité en a procuré la guériſon; il prétend que ce moyen eſt trop négligé en médecine; enfin il annonce qu'il s'occupe à appliquer l'électricité négative, pour en conſtater les effets ſur l'économie animale.

V. *Mémoire ſur la folle-avoine; par M. BARON.*

Tous les cultivateurs ſavent à quel point cette plante ſe multiplie, & combien il eſt difficile d'en délivrer les champs où elle s'eſt une fois introduite. M. *Baron*, après avoir réfuté les préjugés qui ont lieu ſur ſa reproduction, prétend que la difficulté qu'on trouve à la détruire, dépend non-ſeulement de ce que mûriſſant plus tôt que les autres fromentacées, parmi leſquel-

les elle croît, elle se resème d'elle-même avant leur récolte ; mais il croit qu'on ne viendroit pas à bout d'en arrêter la propagation, quoiqu'on coupât la plante en verd, & qu'on ne l'empêcheroit pas par-là de se multiplier de semence, parce que sa graine a deux germes qu'on peut voir distinctement à l'œil nu, & dont l'un produit une tige la première année, tandis que l'autre reste engourdi, & ne se montre que la seconde. Si M. *Baron* n'a pas pris pour une seule semence les deux ou trois, qui réunies ensemble, forment chaque épillet de folle avoine, & dont deux sont très-petites, & paroissent par cette raison, devoir lever plus tard que la semence principale qui est mieux nourrie, le fait qu'il annonce ne seroit pas le seul de ce genre, tout extraordinaire qu'il paroisse ; on en trouve un plus étonnant encore dans le règne animal, puisqu'un même œuf donne constamment naissance à plusieurs petits. Ce fait observé par *Bergman* sur les sang-sues, fut vérifié par *Linnæus*, qui n'avoit pas voulu le croire d'abord, & qui dit après l'avoir vu : *vidi & obstupui.*

M. *Baron* s'occupe ensuite des moyens de détruire la folle avoine ; ils consistent d'abord à prévenir sa dissémination, en choisissant le grain qu'on destine aux semailles, & en ne répandant le fumier sur les champs que lorsque sa fermentation aura été poussée assez loin pour détruire les germes des graines qui s'y rencontrent toujours. Enfin lorsqu'un champ est infecté de folle avoine, il faut ou en couper les tiges avant leur maturité, pendant deux années, ce qui est impraticable lorsqu'on doit laisser mûrir le blé, ou laisser le terrain en jachère deux années consécutives, en lui donnant les labours ordinaires

avant & pendant l'hiver, ou enfin y ſemer deux ans de ſuite des plantes qu'on coupe en vert comme luzerne, veſce, pois, &c. On détruit par ce moyen les deux germes, ſans qu'ils puiſſent ſe reproduire.

VI. *Mémoire dans lequel on examine ſi la mine d'antimoine, les éthiops antimoniaux & les mercuriels, pris intérieurement, peuvent être dangereux par leur décompoſition dans les premières voies; par M. Maret.*

Pluſieurs auteurs redoutent l'uſage interne de la mine d'antimoine & des éthiops antimoniaux & mercuriels, parce qu'ils craignent que les acides, contenus dans les premières voies, ne puiſſent les attaquer, ce qui donneroit des combinaiſons âcres & corroſives comme le ſont tous les ſels formés par ces deux ſubſtances métalliques. M. *Maret* a fait de nombreuſes expériences, pour s'aſſurer de l'action des différens acides, ſur ces combinaiſons métalliques ; nous nous bornerons à préſenter les concluſions pratiques qu'il en a tirées, & qui ſont, 1° qu'il faut être très-circonſpect dans l'uſage de la mine d'antimoine, & n'en jamais faire prendre intérieurement, quand il y a des ſignes de ſaburre acide dans les premières voies. 2°. Qu'on doit employer la même prudence à l'égard de l'éthiops antimonial par trituration, & qu'on doit adminiſtrer avec réſerve celui qui eſt fait par le feu, quoique ſa décompoſition ſoit moins à craindre. 3°. Qu'on peut ſans crainte donner les deux éthiops mercuriels, ſans être arrêté par la préſence des acides dans les premières voies;

que cependant il faut être attentif à ne pas porter en même temps dans l'estomac des acides minéraux, même dulcifiés.

VII. *Seconde Partie du Mémoire de M. GAUTHEY, sur l'épaisseur qu'on donne aux murs de soutènement pour résister à la poussée des terres.*

VIII. *Mémoire sur le tremblement de terre qui s'est fait sentir à Boury en Bresse, le 15 octobre 1784; par M. RIBOUST.*

IX. *Observation sur une dent fossile trouvée à Trévoux; par M. DE MORVEAU.*

X. *Mémoire sur l'usage d'ensevelir les morts; par M. DURANDE.* On a vu dans le Journal de Médecine, pour le mois de juin, un extrait de ce Mémoire, (*Tom. LXVII, pag. 597*).

XI. *Histoire météorologique, nosologique & économique, pour l'année 1785; par M. MARET, & M. PICARDET, prieur de Neuilly.*

Les Mémoires sont précédés de quelques notices historiques, dont les bornes du Journal nous empêchent de rendre compte. Nous ne parlerons que de la première, dont l'objet peut devenir très-important en médecine. On y raconte que M. *Chaussier* a fait part à l'Académie de quelques observations sur la manière d'administrer l'air vital dans les maladies de poitrine. Comme on ne présente point dans cette notice les principes par lesquels M. *Chaussier* s'est guidé, & comme nous avons vu des essais malheureux, parce qu'on faisoit usage de ce moyen sur de

fausses indications, nous avons pensé qu'il pourroit être utile pour quelques personnes, qui ne peuvent s'occuper elles-mêmes des méditations chimiques, d'exposer ici les principes qui doivent nous diriger dans l'administration de l'air vital.

Le principal usage de l'air vital dans la respiration, est de servir à entretenir la chaleur animale, parce qu'il se convertit en air fixe, & que la plus grande partie de la chaleur, qu'il tenoit en combinaison, se dégage.

Lors donc qu'on fait respirer de l'air vital pur, il doit se former plus d'air fixe, & il doit se dégager par conséquent plus de chaleur ; les forces vitales doivent être ranimées, la vie doit être plus active, & les fonctions languissantes doivent prendre une nouvelle vigueur. Il est donc facile de voir que l'air vital peut être un secours puissant, & probablement le plus puissant qui existe, lorsque la vie est languissante, & que la chaleur n'est pas assez grande ; mais son usage peut facilement amener l'état inflammatoire, exciter & précipiter pour ainsi dire la vie, comme il le fait à l'égard d'un corps combustible.

Nous pensons d'après cela qu'il faut être bien circonspect sur son administration dans les maladies de poitrine, qui sont souvent d'une nature inflammatoire, & dans lesquelles il seroit souvent dangereux d'augmenter l'action de la vie.

Ce volume est une preuve nouvelle du zèle & du succès avec lesquels la savante Académie de Dijon, contribue au progrès des sciences.

Memoirs of the litterary and philoſophical Society of Mancheſter, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de la Société littéraire & philoſophique de Mancheſter, Vol. I & II, in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1785.

2. Les Mémoires du PREMIER VOLUME qui ont trait à notre Journal, ſont

I. *Des remarques ſur l'opinion que le corps animal poſsède la faculté d'engendrer le froid; par M.* GEORGE BELL, *docteur en médecine.*

On trouve dans le lxve volume des Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, l'expoſé des expériences faites par divers ſavans, à la tête deſquels étoit M. *Fordyce*; on voit par cet expoſé qu'ils ont pu ſe tenir dans une chambre où le thermomètre montoit au-delà du degré de la chaleur de l'eau bouillante, ſans qu'à cette chaleur celle de leur corps eût été augmentée conſidérablement.

Le docteur *Bell*, en examinant les détails que ce récit préſente, a entrevu diverſes circonſtances qui ont pu influer ſur ces expériences, & qui fourniſſent des moyens aiſés & naturels d'expliquer ces phénomènes, ſans avoir recours à une loi qui probablement n'exiſte pas, & que ces phyſiciens déſignent ſous le nom de *faculté d'engendrer le froid propre au corps animal.*

Ces circonſtances ſont, 1° *la raréfaction de l'air*, & par conſéquent ſon inaptitude à communiquer aux autres corps la chaleur qu'il con-

tient. C'eſt un fait averé que les corps ſont beaucoup plus promptement échauffés à l'aide des liquides denſes qu'au moyen des liquides rares, les uns & les autres étant à la même température : cette différence eſt peut-être même en raiſon de leur denſité ; raiſon pour laquelle la petite quantité de mercure contenue dans le thermomètre dont nos chimiſtes ont fait uſage dans la chambre, ne s'eſt pas élevée durant tout le temps qu'ils y ont demeuré, au degré de chaleur de l'air.

2°. *L'évaporation.* Bien que M. *Fordyce* refuſe de l'admettre, on n'en peut pas moins ſuppoſer qu'elle a dû être conſidérable. La réalité & l'activité de cette cauſe ſont d'ailleurs prouvées par l'obſervation que l'eau n'a pu bouillir dans cette chambre, que lorſque ces phyſiciens ont intercepté l'évaporation, en couvrant l'eau d'une couche d'huile.

3°. *L'abord ſucceſſif du ſang à la ſurface du corps.* Au moyen de cette application par parties de la maſſe des humeurs à la ſurface du corps, la petite quantité de chaleur qui a pénétré à travers les pores, a dû être incontinent entraînée & diſtribuée dans toute la machine ; enſorte que, ſelon M. *Bell*, il auroit fallu l'eſpace de pluſieurs heures, pour que tout le volume des liquides reçût une augmentation conſidérable de chaleur.

II. Un Mémoire *ſur la Criſtalliſation ; par M. Alexandre Eason, docteur en médecine.*

Les phyſiciens ne ſont point d'accord ſur la nature de la criſtalliſation des pierres précieuſes, du criſtal de roche, &c. Les uns ſuppoſent qu'elle ſe fait dans l'eau ; les autres que le feu

en eſt l'agent. L'auteur communique d'abord ſur les deux opinions quelques remarques générales, dans leſquelles nous ne trouvons rien de nouveau : il ſe déclare enſuite partiſan de la dernière. Il convient que la terre vitrifiable pure, ne ſauroit être fondue à la chaleur de nos fourneaux ; cependant comme les pierres à fuſil noires ont été fondues par les rayons concentrés du ſoleil, il croit que la nature produit quelquefois une chaleur ſuffiſante pour opérer le même effet, & que les feux immenſes, qui paroiſſent les cauſes des tremblemens de terre & des éruptions volcaniques, ſont aſſez violens pour fondre la terre vitrifiable la plus pure. Et comme on ſait à préſent que les pierres précieuſes, &c. ſont des corps compoſés, on peut admettre qu'elles ſont plus fuſibles que la terre vitrifiable pure ; car outre cette terre elles contiennent une chaux métallique, d'où dépend leur couleur ; comme auſſi, ſelon M. *Eaſon*, une matière particulière qui détermine la forme de leur criſtaux.

Ces raiſons ne paroiſſent néanmoins point ſuffiſantes pour adopter la théorie de l'auteur : il y en a même de plus fortes qui portent à la rejetter. Quelques-unes des pierres que M. *Eaſon* conſidère, perdent, à un degré peu conſidérable de feu, leur tranſparence & leur cohéſion à l'inſtar des pierres qui ont été criſtalliſées dans l'eau. On connoît des morceaux de criſtal de roche, qui renferment dans leur intérieur une goutte d'eau ; d'autres qui contiennent des ſubſtances végétales ou animales dans l'état le plus ſain. Le diamant eſt combuſtible, & ſe conſume entièrement par le feu, ſans entrer en fuſion. Il ne paroît donc pas que ces pierres aient pu être produites par la violence du feu.

Enfin la foſſe des criſtaux dans les Alpes, ſemble prouver évidemment que l'eau eſt le menſtrue d'où ces pierres criſtalliſent.

III. *Un Eſſai ſur l'aſcenſion des vapeurs ; par le même.*

M. *Eaſon* combat ici la théorie nouvellement introduite, portant que les vapeurs ſont une véritable ſolution chimique de l'eau dans l'air. Ses raiſons ſont, 1°. que l'évaporation a lieu dans le vuide ; 2°. qu'en conſéquence de ce principe, les nuages étant plus peſans que l'air, ils ne ſauroient ſe ſoutenir à une extrême hauteur dans l'atmoſphère ; 3°. qu'il ne pourroit tomber de pluie que lorſque l'air ſeroit ſaturé avec excès d'eau, dont de plus il n'abandonneroit que la portion qu'il ne ſauroit tenir en diſſolution ; 4°. que quoique la chaleur contribue beaucoup à convertir l'eau en vapeurs, & que le froid les condenſe de nouveau, on ne voit pas moins que l'eau s'évapore ſpontanément, & reſte ſuſpendue dans l'air, même par le temps le plus froid.

Voici de quelle manière notre phyſicien explique ces derniers phénomènes. La chaleur eſt la grande cauſe qui convertit l'eau en vapeurs 1800 fois plus légères que l'air, & qui par conſéquent doivent s'élever juſqu'à ce qu'elles arrivent à une couche de l'atmoſphère, dont la denſité eſt la même que la leur. Il ne faut pas conſidérer dans cette opération la chaleur comme un agent paſſager. L'analyſe chimique prouve qu'il en entre une certaine quantité dans la compoſition de l'eau ; elle eſt eſſentielle à la formation des vapeurs ; les particules aqueuſes retiennent ce feu *latent* ou combiné, par un effet de l'électricité

l'électricité de l'atmoſphère, laquelle communique à ces particules une force répulſive réciproque; & accélère l'évaporation. Quant à l'atmoſphère, elle eſt électriſée en tout temps, auſſi bien de nuit que de jour, plus fortement par un temps froid que par un temps chaud, plus dans des endroits élevés que dans des endroits bas, auſſi fortement près de la ſurface de la terre dans les régions froides, qu'à des élévations conſidérables dans les pays chauds. Il paroît, dit M. *Eaſon*, que c'eſt par un ordre très-ſage de la nature, que la matière électrique s'accumule près de la ſuperficie de la terre, dans les climats froids, afin d'élever & de ſuſpendre les vapeurs, qui ſans elle ſe condenſeroient par le froid, tandis que dans les contrées chaudes la chaleur de la terre ſuffit pour élever les vapeurs à une grande hauteur; & qu'enſuite les effets de cette chaleur ſont augmentés dans les régions ſupérieures, par la matière électrique. C'eſt peut-être pour cette raiſon que l'air eſt ſi net & ſi tranſparent dans les climats chauds.

L'auteur confirme ſa théorie par quelques obſervations ſur la chute de la pluie. Deux nuages chargés d'une électricité ſemblable ſe repouſſent, comme ils s'attirent l'un l'autre, lorſque leur électricité eſt contraire: alors l'équilibre ſe rétablit, & la force qui les tenoit ſuſpendus, eſt anéantie. Un nuage paſſant par-deſſus un bâtiment ou une montagne élevée, peut être privé de la même manière de ſon électricité avec ou ſans tonnerre: de-là les pluies d'orage, qui ſont ſi fréquentes dans les pays montueux, & qui tombent par cantons ſouvent peu étendus.

Nous nous écarterions trop du plan de ce Jour-

nal, ſi nous voulions ſuivre plus loin notre auteur; cependant nous ne pouvons nous empêcher de traduire la concluſion qu'il tire de ſes obſervations.

« Il s'enſuit de-là, dit-il, qu'on ne ſauroit conſtruire des inſtrumens propres à déterminer la quantité d'humidité dans l'air. Tout ce qu'on peut ou qu'on doit attendre d'un hygromètre, eſt qu'il indique ſi l'air eſt dans un état propre à retenir ou à laiſſer échapper l'humidité. Il peut indiquer la pluie par un temps ſec, & annoncer le beau temps lorſqu'il pleut. Par cette raiſon les pierres de pavé & diverſes ſubſtances douces ſont ſouvent humides, bien que le temps ſoit ſec & chaud (c'eſt-à-dire qu'elles indiquent que l'air eſt dans une diſpoſition à laiſſer tomber l'humidité), & que, *vice versâ*, elles ſont quelquefois sèches quoiqu'il pleuve. »

« Deux cauſes auſſi différentes entr'elles que leurs effets ſont oppoſés, occaſionnent les brouillards. 1°. Une *précipitation* de la pluie en très-petites gouttes. Dans ce cas l'air eſt humide & mouille les vêtemens du voyageur; les pavés ſont chargés d'humidité qui ſe raſſemble quelquefois en groſſes gouttes. 2°. L'*abſorption* de l'humidité lorſque l'air eſt trop ſec. Ce phénomène eſt bien connu aux habitans des côtes du Fifeshire, leſquels pendant les mois d'été obſervent ſouvent, dans l'après-midi, des brouillards qui montent le long du bras de mer à Forth, avec un vent ſec d'eſt, qui grille ſouvent les arbres & les jeunes végétaux; enſorte qu'il reſſemble en petit au harmattan par ſon aridité, & prive le ſol & les végétaux de leur humidité.

IV. Un Mémoire sur la *méthode de garantir l'eau de la mer de la putréfaction, au moyen de la chaux vive* ; par *Thomas Henry*, membre de la Société royale de Londres : on y a joint une *description d'une nouvelle machine propre à imprégner l'eau ou d'autres liqueurs d'air fixe*, communiquée à M. *Henry*, par M. *J. Haygarth*, bachelier en médecine, membre de la Société royale de Londres.

Une certaine quantité d'eau de la mer, gardée au soleil pendant un temps chaud, dans une bouteille légèrement couverte, est devenue très-fétide au bout d'une semaine, tandis qu'une quantité pareille de cette eau, placée dans des circonstances exactement pareilles, mais chargée de chaux vive, en raison de quarante grains par quarte (pinte de Paris), s'est conservée plusieurs mois sans donner le moindre signe de corruption. On pourroit peut-être imaginer que par cette addition l'eau de mer est devenue une eau de chaux, & que c'est à ce changement qu'il faut attribuer sa conservation ; mais une suite d'expériences très-bien conçues & exécutées, prouvent que l'eau n'est point imprégnée de chaux d'une manière sensible, & qu'il faut au-delà du triple de cette quantité de chaux vive, pour lui communiquer quelques propriétés perceptibles d'eau de chaux. Il conste par ces expériences, que la putréfaction de l'eau de la mer est due au sel terreux, composé de magnésie & d acide marin qu'elle contient constamment, & que la chaux vive, en précipitant la magnésie en tout ou en partie, substitue au sel magnésien très-septique, un sel calcaire qui résiste à la putréfaction.

Il y a quelques années que M. *Henry* proposa d'ajouter de la chaux vive à l'eau commune qu'on embarque sur les vaisseaux, afin de la conserver, & de précipiter ensuite cette chaux de l'eau au moyen de l'air fixe, qu'on y introduiroit au moment qu'on voudroit en faire usage. M. *Haygarth* a, en conséquence, inventé un appareil propre à imprégner d'air fixe une eau ainsi chargée de chaux. Il est vrai que cet appareil paroît bien compliqué, pour être introduit sur les vaisseaux ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne puisse être d'une grande utilité dans d'autres situations.

Voici une idée de cet appareil. L'air, dégagé des matières en effervescence, est reçu dans un réservoir spacieux, d'où il est conduit, au moyen d'un tuyau, dans un soufflet qui, lorsqu'on le fait jouer, chasse l'air fixe par un tuyau recourbé dans la masse de la liqueur qu'on veut aérer. Par ce moyen on peut faire descendre l'air fixe jusqu'à treize pouces de profondeur. La partie supérieure du vase qui contient la liqueur, est pourvue d'un tuyau latéral, destiné à reconduire dans le réservoir l'air fixe qui n'a pas été absorbé : une ouverture pratiquée au haut du réservoir, sert à laisser échapper l'air trop altéré pour être absorbé, ainsi que l'air commun qui étoit contenu dès le commencement dans le réservoir, & qui étant beaucoup plus léger que l'air fixe, s'élève nécessairement dans ce vase.

V. *Un Traité sur le salpêtre ;* par M. *Jacques Mussey*, écuyer.

L'auteur s'attache à développer les principes & les circonstances pratiques qui influent sur la formation du nitre, en même temps qu'il in-

dique quelques fautes qui s'oppofent en Angleterre à la production avantageufe de ce fel ; mais il ne nous apprend rien de nouveau fur l'origine de l'acide nitreux : il nous dit feulement, que c'eft un produit de la putréfaction complète des matières végétales & animales; que par conféquent, lorfqu'on veut faire du nitre, il faut s'attacher à accélérer le plus que faire fe peut cette fermentation putride. Il nous dit encore que les terres abforbantes, mêlées avec les matières en putréfaction, ou expofées aux vapeurs qui s'en élèvent, fe chargent d'acide nitreux & le retiennent; enfin, que les fels alkalis & les autres parties conftitutives du nitre doivent être ajoutées lors de la lixiviation de la terre.

VI. Un Mémoire *fur l'hiftoire naturelle & l'origine de la terre de magnéfie, principalement quant à fes rapports avec le fel marin & le nitre : avec des obfervations fur quelques-unes des propriétés chimiques de cette terre, lefquelles ont été jufqu'ici inconnues ou indéterminées ;* par M. *Thomas Henry*, membre de la Société royale de Londres.

La magnéfie eft une partie conftitutive de divers corps terreux du règne minéral, tels que la roche favonneufe, les asbeftes, les micas, quelques fpars, dont M. *Henry* préfente les analyfes. On la trouve dans toutes les nitrières, en forme faline, ou combinée avec des acides; enfin plufieurs fontaines en contiennent; mais la mer eft la fource la plus féconde de cette terre, qui refte diffoute dans l'eau, après que le fel marin s'eft criftallifé. Feu le docteur *Lewis* fuppofoit que la magnéfie provenoit dans les nitrières des végétaux, ou des cendres végétales qui font toujours une partie conftitutive de ce compofé; &

il avoit été conduit à cette opinion par la conformité qui règne entre la magnéſie & la terre végétale, comme auſſi par la différence qu'à pluſieurs égards eſſentiels on remarque entre la même terre & celle des animaux, & la terre calcaire minérale.

M. *Henry*, en adoptant cette opinion, & en la développant davantage, attribue non-ſeulement la magnéſie, mais encore le ſel marin dans les eaux de l'océan, à la décompoſition des végétaux qui y abondent. Il penſe que dans l'origine l'eau de la mer a été créée ſalée ; mais comme les ſubſtances ſalines ſont expoſées à ſe décompoſer avec le temps, ou à ſe volatiliſer par l'action de l'air & de la chaleur ; que d'ailleurs la nature a établi dans l'enſemble de ſon ſyſtême une ſucceſſion de deſtruction & de recompoſition de ſes productions, il ſuppoſe que cette ſaumure, en même temps qu'elle cède à l'action des cauſes de ſa décompoſition, ſe régénère par un effet contraire & également eſſentiel à la conſervation de l'univers. M. *Henry* eſt perſuadé que le ſel marin ſe reproduit d'une manière analogue à celle du nitre : l'un & l'autre ſont, ſelon lui, engendrés par la putréfaction des ſubſtances végétales & animales, avec cette différence, qu'il en réſulte du nitre lorſque ces ſubſtances ſont expoſées à l'action de l'air, & qu'elles donnent du ſel marin quand cette opération ſe paſſe dans les profondeurs de la mer. Il paroît même qu'on peut ſe procurer de l'acide vitriolique par la même voie, & des mêmes matériaux, pourvu qu'on varie leur rapport avec l'air.

Pour confirmer ſon opinion, M. *Henry* cite un fait tiré des Mémoires de l'Académie des

Sciences de Paris, année 1780. M. *Fougeroux* rapporte que, dans les ruines d'une ancienne maison, bâtie dans un endroit infecté d'immondices, on a trouvé du soufre, dont une partie étoit mêlée avec la terre, & l'autre en forme de cristaux. La quantité de cette substance étoit si considérable, que plusieurs portions de terre en contenoient jusqu'à un tiers de leur volume.

M. *Henry* croit encore que les bases alkalines du nitre & du sel marin sont des produits de la fermentation putride, aussi bien que leurs acides. Pour étayer ce sentiment, il rapporte plusieurs témoignages respectables qui prouvent que, dans les pays chauds, la nature seule produit du nitre parfait, sans qu'il soit nécessaire à l'art de fournir de l'alkali.

La conclusion générale de toutes ces observations est que dans les nitrières on trouve constamment du sel marin, aussi bien que du nitre, & que les eaux de la mer contiennent aussi bien du sel magnésien, que l'eau-mère des nitres.

M. *Henry* considère ensuite quelques propriétés de la magnésie, telles que sa fusibilité au feu, & sa solubilité dans les acides, propriétés à l'égard desquelles des chimistes d'une exactitude & d'un discernement reconnu ne sont point d'accord. M. *Macquer* assure que la magnésie a résisté à l'action du grand miroir ardent de M. *de Trudaine*; & M. *de Morveau* déclare qu'elle se fond facilement à un feu ordinaire. La vérité est que jusqu'ici on n'a pas encore pu fondre la magnésie pure, tandis que, mêlée à d'autres terres, il ne faut pas un feu bien vif pour la fondre : une petite quantité de cette terre, étendue au fond d'un creuset, se vitrifie avec la matière du creuset, & forme un enduit vitreux : un morceau

d'une certaine grosseur ne se vitrifie qu'à l'endroit où il est en contact avec le creuset : telles étoient les circonstances des expériences rapportées par *Bergman.* — Mais il n'est pas si aisé de rendre raison de quelques expériences sur la magnésie calcinée faite avec le verre ardent de *Parker.*

Un morceau de cette terre, préparée par un chimiste célèbre, diminua de volume, & devint plus dur, tandis qu'un autre préparé par M. *Henry* ne diminua, ni ne se durcit point. Notre auteur attribue ces variétés à la diversité de la lessive alkaline dont on s'est servi pour précipiter la magnésie. Il est probable que le chimiste désigné plus haut a employé une lessive récente, tandis que celle dont M. *Henry* s'est servi, étoit non-seulement préparée avec la potasse la plus pure, mais encore purifiée par un long repos ; ensorte qu'elle avoit déposé un sédiment blanc très-abondant. Nous pouvons ajouter que les potasses & les alkalis diffèrent beaucoup, relativement à la quantité de cette terre siliceuse, dont ceux qui ont été fondus dans un creuset en dissolvent incontestablement une partie, & forment avec elle une espèce de *liquor silicum* plus ou moins foible.

On n'est pas plus d'accord sur la solubilité que sur la fusibilité de la magnésie, du moins de la magnésie calcinée ; & à cet égard les propres expériences de l'auteur ont beaucoup varié les unes des autres. « J'ai souvent fait des solutions complettes de magnésie pure (dit-il), & d'autres fois j'ai vu qu'elle résistoit avec opiniâtreté à la solution, bien que je l'eusse préparée par la calcination comme l'autre, & qu'elle parût parfaitement bien calcinée. Ces circonstances m'embarrassoient pendant un certain temps ; mais enfin,

je découvris que cette plus ou moins grande solubilité dépendoit du degré de calcination; car, en exposant la magnésie indissoluble à un feu soutenu plus long-temps, elle devient bientôt soluble. Toutefois il y a une autre particularité relative à la calcination, que je n'ai jamais pu expliquer. Il est un moment pendant la calcination où la magnésie, qui auparavant étoit parfaitement insipide, & qui dans cet état ne fait aucune effervescence avec les acides, a un goût désagréable, amer, piquant, ressemblant, à quelques égards, à celui de la chaux, sans qu'elle donne pourtant de l'eau de chaux, comme la chaux vive ou la magnésie qui contient de la terre calcaire. Pour dissiper ce goût désagréable, il ne s'agit que de prolonger la calcination ».

Le SECOND VOLUME présente les articles suivans.

I. *Des expériences & observations sur les fermens & sur la fermentation par lesquelles on indique une manière d'exciter la fermentation dans les liqueurs préparées avec la drèche : on y a joint un article dans lequel on essaie d'établir une nouvelle théorie de ce procédé ; par M. THOMAS HENRY, membre de la Société royale de Londres.*

Il y a long-temps qu'on sait que la fermentation dégage beaucoup d'air fixe ; que le pétillant & le grimpant des liqueurs fermentées, dépendent de ce qu'elles conservent une certaine quantité de ce gaz, ou bien qu'on la leur rend ensuite. M. *Henry* observe que ce grimpant ne se manifeste pas aussitôt qu'on a introduit l'air fixe. — Que la liqueur qu'on en imprègne, même l'eau (à moins qu'on ne l'en surcharge), ne

prennent pas incontinent cette apparence pétillante, ni ce grimpant, mais qu'il faut les garder pendant quelques jours dans des bouteilles bien bouchées, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'air trop intimément combiné au commencement, ait eu le temps de reprendre son élasticité. — Que le punch préparé avec de l'eau aérée devient bien meilleur, si on le conserve en bouteilles pendant quelques jours. — Que le petit-lait gazeux est devenu, dans l'espace de quelques semaines, très-pétillant, & qu'une bouteille de ce petit-lait qu'on a gardé quatre ans est devenu vineux.

Ces phénomènes l'ont porté à croire que l'air fixe est la cause efficiente de la fermentation, ou que les propriétés des levures en tant que fermens, dépendent de l'air fixe; enfin, que les levures ne sont autre chose que l'air fixe enveloppé dans les parties mucilagineuses de la liqueur. En conséquence de ces suppositions, il a essayé de faire des levures artificielles. Pour cet effet, ayant fait bouillir une certaine quantité de fleur de farine dans de l'eau, & ayant réduit cette espèce de colle à la consistance d'une gelée claire, il l'a imprégnée d'air fixe, & ensuite exposée dans une bouteille bouchée légèrement à une chaleur modérée. Le lendemain, la fermentation avoit déja commencé; & le troisième jour, cette gelée a tellement ressemblé aux levures ordinaires, qu'il s'en est servi avec quelque succès pour en faire du pain : la pâte a assez bien levé.

Mais il a mieux réussi avec le moût : il en a imprégné une quantité assez considérable d'air fixe, que ce liquide absorbe très-rapidement & en grande quantité; il a mêlé ce moût ainsi chargé de gaz avec d'autre moût, & l'a tenu dans un endroit où la chaleur étoit entre soixante-dix

& quatre-vingt degrés. Au bout de vingt-quatre heures, la liqueur a été dans une vive fermentation : il s'eſt amaſſé à la ſurface beaucoup de levure ; en un mot, tous les phénomènes ont été les mêmes que ſi l'on y avoit ajouté de véritable levure. Le réſultat de toutes ces expériences a été qu'il s'eſt procuré de la levure, du pain, de la bière, de l'eau-de-vie, du vinaigre.

« Je me flatte, dit enſuite notre auteur, que ces expériences ſeront d'une utilité très-étendue, & qu'elles contribueront à l'aiſance, au plaiſir, & à la ſanté des hommes dans certaines ſituations, dans leſquelles juſqu'ici on preſcrivoit l'uſage des liqueurs fermentées, & qu'elles ſerviront à fournir des reſſources utiles en ſanté & en maladie. Non-ſeulement on ne peut point ſe procurer de la levure ſur mer, mais encore dans pluſieurs cas à la campagne, & dans certaines ſaiſons. Les procédés que j'ai indiqués faciliteront les moyens d'avoir en tout temps du pain nouveau, des liqueurs fermentées ou ſucrées récentes, pour ne rien dire des avantages qui peuvent en réſulter relativement aux décoctions de drèche recommandées par feu M. *Macbride*. Leur utilité n'eſt pas moins évidente dans l'économie domeſtique ; & il n'y en a peut-être pas même de plus conſidérable que celle de pouvoir ranimer la fermentation languiſſante à l'aide des moyens que les expériences précédentes nous enſeignent. — Il ne faut pour cela que plonger dans la liqueur une bouteille qui renferme un mélange en efferveſcence de craie & d'acide vitriolique. — Je crois même que ce procédé ſuffiroit pour imprégner le moût, ſans avoir beſoin d'aucun autre appareil. »

La nouvelle théorie que M. *Henry* déduit de

ces expériences, est, que l'air fixe introduit dans le moût par la levure ou autrement, commence (en conséquence de sa tendance à reprendre la forme élastique) à se dégager des liens qui lui servent d'entraves; qu'au moyen de ces efforts, les parties mucilagineuses sont atténuées, &c. Mais cette théorie paroît trop mécanique.

II. *Des observations sur l'influence de l'air fixe dans la végétation, & sur les causes probables de la différence des résultats dans les diverses expériences faites sur ce sujet; par le même.*

Les expériences auxquelles l'auteur fait allusion, sont celles de MM. *Priestley* & *Percival.* Celles du premier tendent à prouver que l'air fixe est nuisible aux plantes, tandis que, selon celles de M. *Percival*, l'air fixe peut leur servir de nourriture. M. *Henry* a répandu le plus grand jour sur cette matière. Il suit des expériences du docteur *Priestley*, que les plantes renfermées dans l'air fixe pur, y périssent plutôt que dans l'air commun; & d'après celles du docteur *Percival*, il conste que si l'on laisse les plantes dans l'air libre, & qu'on y applique de l'air fixe sans exclure l'accès de l'air commun, les végétaux reçoivent de cet air une portion de nourriture suffisante pour les faire subsister, lors même qu'ils sont privés de tout autre moyen de recevoir des alimens. Il paroît que les plantes ont la force de décomposer l'air fixe, de s'approprier son phlogistique pour s'en nourrir, de chasser l'air déphlogistiqué; & tandis que les animaux meurent lorsqu'on les prive de l'accès de l'air atmosphérique nécessaire pour décharger le phlogistique de leurs poumons, les végétaux périssent au contraire lorsqu'ils sont tellement con-

finés dans l'air fixe, que l'air pur sécerné dans leurs vaisseaux ne peut point être entraîné.

III. *Des remarques sur l'origine de l'alkali fixe végétal, avec quelques observations sur le nitre; par M. WALL, docteur en médecine, prælector en chimie dans l'université d'Oxford.*

L'auteur prouve dans ce Mémoire que l'alkali fixe végétal est formé par la fermentation vineuse & putride, aussi bien que par la combustion, & suppose qu'il résulte de la combinaison de l'acide natif des végétaux, avec les principes terreux & inflammables Cette opinion est fondée sur l'observation familière que les végétaux les plus abondans en acides fournissent le plus abondamment de l'alkali, & que l'on peut considérablement augmenter la quantité de ce sel par la manière d'appliquer la chaleur. Le tartre est une preuve évidente que la fermentation vineuse peut produire de l'alkali; & M. *Wall* a répété avec un succès parfait les expériences de M. *Scheele*, qui le premier s'est procuré du nitre en traitant la crême de tartre avec l'acide nitreux.

Comme l'alkali fixe végétal est une partie constitutive essentielle du nitre, & que le salpêtre est une production de la putréfaction, l'auteur cite la formation de ce sel pour prouver que la fermentation putride donne aussi naissance à l'alkali végétal, & rapporte, d'après des autorités très-respectables, que dans les Indes orientales, on obtient par ce moyen du nitre parfait sans aucune addition artificielle d'alkali. Il pense que la putréfaction peut produire (même des matières animales) de l'alkali, aussi bien que de l'acide, ou qu'il suffit du moins pour cet effet d'ajouter une très-petite quantité de substances

végétales. L'auteur a examiné une efflorescence saline répandue sur un vieux mur de pierre exclusivement exposé aux vapeurs putrides des excrémens, & il a reconnu qu'elle étoit un véritable nitre.

ARNOLDS, &c. Beobachtungen, *&c.* C'est-à-dire, *Observations sur la nature, les espèces, les causes & les moyens préservatifs de la démence, traduites de l'anglois en allemand, par M. JEAN-CHRÉTIEN-GOTTLIEB ACKERMANN, docteur en médecine, médecin pensionnaire de la ville de Zeulenrode & du bailliage de Burg, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, grand in-8° de seize feuilles & demie. A Leipsick, chez* Jacobæer, 1784.

3. Cet ouvrage traduit par M. *Ackermann*, est divisé en trois parties. La première, qui sert d'introduction, contient les plaintes de l'auteur sur ce que les branches les plus essentielles de l'art de guérir, la nosologie & la thérapie, font si peu de progrès. M. *Arnold* annonce ensuite, que ces observations sur la démence ne sont qu'un extrait de ses travaux & d'un traité complet, qu'il se propose de publier au premier jour, sur les différentes espèces de démence.

Il examine dans la ſeconde partie, s'il y a plus d'inſenſés en Angleterre qu'ailleurs ? Il eſt pour l'affirmative, & attribue ces fréquens dérangemens de la raiſon, à l'influence des richeſſes & du luxe, plus exceſſifs dans ce pays que chez aucune autre nation du monde. (Diſons plutôt qu'une pente nàturelle du caractère national, conduit les Anglois à la folie, pour peu que des cauſes acceſſoires la fortifient. Si les richeſſes & le luxe ſeuls étoient capables d'augmenter le nombre des foux, ils devroient être exceſſivement nombreux en Aſie, où l'un & l'autre ſont certainement portés à un plus haut degré qu'en Angleterre.)

Dans la troiſième partie, M. *Arnold* s'applique à donner des notions exactes de la démence, & préſente le tableau des différentes eſpèces & variétés.

Uber die pocken, *&c.* C'eſt-à-dire, *De la variole & de ſon inoculation, en faveur de ceux qui ne ſont point initiés dans la médecine ; par M.* JEAN-GASPARD STUNZER, *conſeiller & médecin de S. M. I. R. A. A Vienne, chez* Sonnleithner, 1784. *Grand in-8°* de *200 pag.*

4. Nous ne manquons pas en France d'excellens écrits ſur les avantages de l'inoculation de la petite vérole & du traitement rafraîchiſſant renfermé dans ſes plus juſtes bornes. Il ne paroît pas qu'il en ſoit de même en Allemagne, ou du moins les ouvrages qui en traitent ne ſont pas faits pour les gens du monde, qu'il

eſt important de convaincre. Celui que nous annonçons a ce mérite ; il eſt clair, ſatisfaiſant, preſſant. Il ſeroit à ſouhaiter que les adverſaires de l'inoculation, auſſi bien que les partiſans outrés du traitement rafraîchiſſant, le luſſent avec attention.

Opuſcula in quibus commentationes varias tàm medicas quàm ad rem naturalem ſpectantes, retractavit, emendavit, auxit MURRAY, &c. — *Vol. II. A Gottingue, 1786. Grand in-8° de 506 pag.*

5. Ce volume eſt dédié à la Société Royale de Médecine de Paris. Toutes les diſſertations qui le compoſent ont été retouchées ; elles ſont intitulées ; 1°. *de aſcaride lumbricoïde* ; 2°. *de limitanda laude librorum medicorum practicorum*, uſui populari *deſtinatorum* ; 3°. *de catechu.* ; 4° *de dulcium natura & viribus* ; 5°. *ſpinæ bifidæ ex mala oſſium conformatione initia* ; 6°. *de medendi tineæ capitis ratione paralipomena* ; 7°. *de tempore exhibendi emetica in febribus intermittentibus maximè opportuno* ; 8°. *vindiciæ nominum trivialium ſtirpibus à Linneo æquè impertitorum* ; 9°. *præſtet uno medico an pluribus junctim uti ?* 10°. *de vermibus in lepra obviis, juncta leproſi hiſtoria* ; 11°. *de lumbricorum ſetis* ; 12°. *de materia arthritica adverenda aberrante* ; 13°. *ſucci aloès amari initia.*

Nouvelles obſervations pratiques ſur les maladies de l'œil, & leur traitement ; ouvrage fondé ſur une nouvelle théorie ; dans lequel l'auteur explique & concilie pluſieurs méthodes d'opérer la cataracte, & propoſe différens inſtrumens nouveaux pour cette opération, ainſi que pour les diverſes maladies qui affectent l'œil ; par M. GLEIZE, *docteur en médecine, médecin-oculiſte de leurs alteſſes royales & ſéréniſſimes meſſeigneurs* COMTE D'ARTOIS, *& feu le duc* D'ORLÉANS ; *maître en chirurgie, & oculiſte du collège royal de chirurgie d'Orléans, &c. A Paris, chez* P. Fr. Didot le jeune, *imprimeur-libraire, quai des Auguſtins. 1786. In-8°de 238 pag. Prix 3 liv. 12 ſ. broché.*

6. Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties ; la première contient tout ce qui a du rapport à la théorie & à la pratique de la cataracte, & l'auteur y inſiſte beaucoup ſur les avantages qu'il y auroit à réunir pluſieurs méthodes dans cette opération. La ſeconde traite des maladies qui affectent le plus ordinairement l'organe de la vue,

de leur traitement, & des opérations qu'elles exigent.

M. *Gleize* blâme, avec raison, les oculistes qui se dispensent de préparer leurs malades avant l'opération de la cataracte; il est certain qu'on doit au moins corriger la disposition où pourroient être certains sujets aux affections inflammatoires. Il a sur-tout bien distingué les cas où l'on doit faire choix d'une méthode plutôt que d'une autre ; mais peut-être a-t-il porté ses craintes un peu trop loin à l'égard de la méthode par extraction. Quoi qu'il en soit, il veut qu'on pratique l'abaissement pour les cataractés d'une mauvaise constitution, pour ceux qui ont les yeux saillans, pour les asthmatiques, dans l'éraillement des paupières, dans les taies larges de la cornée, dans le larmoiement, dans la mobilité de l'œil. Excepté dans ces cas, il prescrit la méthode par extraction. Mais lorsqu'une personne a la cataracte aux deux yeux, si l'une des deux méthodes ne réussit point, il ne veut pas qu'on s'obstine à la suivre pour le second œil. Il a vérifié les observations de M. *Percival Pott*, au sujet de la cataracte molle. Ce dernier avoit dit que, » si cette espèce de cataracte se mêle avec » l'humeur aqueuse, lorsque sa capsule est bien » incisée, elle éprouve une dissolution & une » absorbtion si parfaites, qu'elle laisse l'œil beau, » clair & capable de remplir ses fonctions. «

M. *Gleize* n'a pas pris assez de soin de justifier le titre de théorie nouvelle, qu'il donne à son ouvrage; mais les observations qui s'y trouvent sont précieuses, & le rendent recommandable.

⚜

Ecole pratique des accouchemens, par le professeur J. B. JACOBS, assesseur du collège de médecine de Gand, chirurgien juré, & pensionné de la même ville & de la châtellenie du vieux Bourg, membre de l'Académie hollandoise des sciences de Harlem, membre correspondant de la Société batave de philosophie expérimentale de Rotterdam, &c. 1785. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers; à Bruxelles, chez* Dujardin, *libraire de leurs altesses royales; à Gand, chez l'auteur; in-4° de 428 pages. Prix 12 liv. broché, & 14 liv. relié.*

7. M. *Jacobs* a publié cet ouvrage sur les vives instances que lui en ont fait ses élèves. Il a cru que la plupart des livres élémentaires sur l'art des accouchemens sont faits de manière qu'ils sont plus propres aux savans qu'aux élèves; mais dans celui-ci l'auteur n'a eu spécialement en vue que les commençans. Dans son introduction il leur indique les auteurs qui ont le plus de réputation, & dont il a suivi les traces; mais celui qu'il a pris particulièrement pour guide, dont il a adopté les principes & suivi l'ordre sans aucune restriction, est M. *Plenck.*

L'ouvrage de M. *Jacobs* est divisé en trois

parties. Dans la première, il expoſe & décrit les parties de la femme qui ſervent à la génération. Il y traite auſſi du flux menſtruel, de la conception, de la groſſeſſe & de la ſtérilité, du fœtus & de ſes dépendances. Tout ce qui regarde l'accouchement & ſes ſuites, la manière de ſoigner l'enfant depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'au temps où on le ſèvre, y ſont expoſés avec beaucoup d'ordre & de clarté. L'auteur y parle encore de l'avortement, de l'accouchement prématuré, tardif, d'un enfant mort, des jumeaux, de la ſuperfétation, & de la fauſſe groſſeſſe.

La ſeconde partie a pour objet les accouchemens laborieux & contre nature en général. On expoſe, dans la troiſième, les cas particuliers dépendans de la poſition vicieuſe de l'enfant. Dans tout le cours de cet ouvrage, l'auteur, qui ne cherche point à ſe diſtinguer par des innovations, mais à inſtruire des élèves, ne leur offre qu'une méthode ſage & fondée ſur des principes avoués.

Trattato delle razze de' cavalli, di GIOANNI BRUGNONE, chirurgo collegiato, direttore della regia ſcuola veterinaria, e Academico anaſtamico di Belluno; col diſegno della fabrica, della regia mandria di Chivaſſo, e quello de' prati e paſcoli. Torino, 1781, appreſſo i fratelli *Reycends. Volume in-8° de 566 pages, & 12 pour le titre, la table*

des chapitres, & l'introduction; avec deux gravures. On en trouvera des exemplaires à Paris, chez Durand neveu, *libraire, rue Galande. Prix br. 4 liv. de France.*

8. M. *Brugnone* eſt avantageuſement connu par pluſieurs ouvrages ſur l'hippiatrique. Il a publié en 1774, le premier volume de *la maſcalcia o ſia la medecina veterinaria, &c.* que nous avons déja eu occaſion de citer pluſieurs fois avec éloge, & dont nous avons parlé dans ce Journal, tome lxvij, pag. 376, cahier de mai de cette année. En 1777 il a donné *Storia della ſquinanzia cancrenoſa, malattia epidemica, epizootica, e contaggioſa, manifeſtataſi ſu i cavalli à Torino, il dì 29 di marzo 1777. Torino, preſſo* Gia Michele Briolo, *in-12 de 58 pages.* Cet ouvrage contient des recherches ſur toutes les maladies analogues, décrites par les auteurs.

Le *Traité du haras* que nous annonçons aujourd'hui ne lui fait pas moins d'honneur; il eſt le plus étendu de tous ceux qui ont paru ſur cet objet; on y trouve, comme dans les autres ouvrages de l'auteur, beaucoup d'érudition, une grande connoiſſance des anciens naturaliſtes & hippiatres, dont il ſe propoſe de donner quelque jour l'hiſtoire, ſous le titre de *Bibliotheca veterinaria ragionata*; de bons préceptes, d'excellentes vues pour les progrès de l'art vétérinaire en général, & pour ceux des haras en particulier. L'état de dépériſſement où ſont les nôtres, paroîtroit peut-être devoir plutôt exiger des ſecours actifs, que des préceptes de

théorie. Nous croyons cependant que la traduction de cet ouvrage dans notre langue ne pourroit qu'ajouter avantageusement à nos connoissances sur cette branche si importante & si négligée de l'art vétérinaire : personne n'est plus en état que M. *Brugnone* lui même de s'occuper de cette traduction, & nous l'invitons à en enrichir notre littérature médicale.

Cet ouvrage est divisé en trois parties, & chacune de ces parties est subdivisée en chapitres. La première en contient six. Dans le premier, l'auteur discute cette question : Si le climat de la Savoie convient à l'établissement des haras ? & il est pour l'affirmative ; il distingue les haras en haras particuliers, ou parqués (*mandrie di cavalli*), & en haras provinciaux (*razze provinciali*). Dans le deuxième, il fixe le choix du lieu le plus propre pour un haras, la formation, la division & la distribution des pâturages ; il fait l'énumération, d'après *Linné*, des plantes qui forment les prairies, & qui conviennent ou qui nuisent aux chevaux ; il prescrit les moyens de conserver les pâturages, & il indique les qualités de la boisson. Dans le troisième, il s'occupe de la construction & de la distribution des écuries, des cours & des abreuvoirs nécessaires à un haras particulier, des fonctions & du nombre des personnes qui doivent y être employées. Dans le quatrième, du choix des étalons & des jumens. Dans le cinquième, du gouvernement des étalons. Dans le sixième, il fait voir la nécessité de croiser & de renouveller les races, & il passe en revue toutes celles connues & décrites par les naturalistes, les voyageurs, &c. en faisant (*pag. 92*) l'énumération des vices, la plupart héréditaires,

qui doivent faire proſcrire les étalons; il obſerve qu'un étalon du haras royal, affecté d'hémorrhoïdes, communiqua cette maladie à tous ſes échappés, mâles & femelles, que la plupart perdirent toute la queue, & qu'ils furent encore ſujets à de violentes coliques.

La deuxième Partie eſt diviſée en cinq chapitres. M. *Brugnone* diſcute dans le premier, s'il faut étriller & faire travailler les jumens deſtinées au haras; ſi on doit les faire couvrir à la main ou en liberté, & quelle eſt la quantité d'alimens qui leur convient. Dans le deuxième, quel eſt le meilleur temps de la monte, la manière d'y procéder, les ſignes qui annoncent que la jument eſt en chaleur, la quantité qu'un étalon doit en ſervir, & l'aſſortiment de la figure & de la taille. Il paſſe dans le troiſième, aux ſignes de la conception & de la plénitude, à la ſuperfétation, au gouvernement des cavales pleines: il diſcute ſi on doit les faire couvrir tous les ans, ou ſeulement tous les deux ans; il parle de la durée de la geſtation; & à cette occaſion (*p. 222 & 223*), il rapporte, d'après les regiſtres du haras royal de Chivaſſo, qu'une ſeule jument a porté dix mois & ſept jours; le plus grand nombre, onze mois & quelques jours: quelques-unes un an ou environ; & enfin, une autre un an, un mois & quatre jours, ayant été couverte le 4 avril 1776, & ayant mis bas le 8 mai 1777; ce qui prouve que la nature eſt auſſi variable pour la durée de la geſtation dans les femelles des animaux, que dans les femmes. Il paſſe enſuite à l'arrière-faix, aux enveloppes du fœtus, à ſa ſituation dans l'uterus, aux ſignes prochains du part, & au part lui-même. Il termine ce chapitre par

la discussion de la question, s'il naît plus de femelles que de mâles, & il résulte d'une expérience de trente ans faite dans le haras royal, & d'après le relevé des registres, qu'il naît plus des premières que des autres dans ce haras. Depuis 1750 jusqu'à 1759, il est né 343 poulains, & 388 pouliches : depuis 1760 jusqu'à 1769, il est né 303 mâles & 354 femelles ; & depuis 1770 jusqu'à 1779, il est né 259 mâles & 274 femelles ; mais ces naissances sont presque toutes le fruit d'accouplemens incestueux, la plupart des étalons & des jumens étant nés dans ce haras ; & ces observations, loin d'infirmer le sentiment de M. *de Buffon*, semblent au contraire venir à l'appui des conjectures de ce célèbre naturaliste (*a*). On retrouve dans une note de ce chapitre (*p. 219*), l'anecdote de la stérilité de *Catherine de Médicis*, prétendue guérie par les conseils de *Fernel*; M. *Brugnone* n'avoit pas lu sans doute, lorsqu'il citoit cette anecdote, la savante dissertation de M. *Goulin* sur ce sujet, insérée, *pag. 331*, de ses *Mémoires littéraires, &c. année 1775*. Le quatrième chapitre indique les moyens de gouverner les jumens qui ont mis bas, & leurs poulains, depuis leur naissance, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être dressés, & les bons effets que le vert produit aux poulains pendant les premières années qu'ils sont à l'écurie. Le cinquième chapitre, traite des ânes, des mulets, des bardeaux & des jumars.

La troisième & dernière partie a six chapitres.

(*a*) Voyez *Histoire naturelle, générale & particulière, &c. Supplément, tome v, pages* 22, 23, 24, *édition in*-12.

Dans

Dans le premier, M. *Brugnone* discute si la ferrure est un art antique ou moderne; il indique quand, & comment on doit commencer à ferrer les poulains, & il renvoie, pour les règles particulières de cet art difficile, au *Traité de la ferrure*, dans lequel elles seront exposées très en détail. Dans le deuxième chapitre, il traite de la castration des poulains & des pouliches, & des différentes manières de la pratiquer. Le troisième renferme tout ce qui est relatif à l'avortement, au part difficile & contre-nature, à l'extraction & à la sortie de l'arrière-faix, & au renversement ou à la chute de la matrice & du vagin. Ce chapitre auroit peut être été également bien placé à la suite du troisième de la seconde partie; mais le plan de M. *Brugnone* étoit de traiter tout ce qui est relatif aux haras, proprement dit, dans les deux premières parties, & de rejeter dans la troisième tous les cas maladifs ou contre-nature (*Introduction*, *p. xj*). Le quatrième, traite de quelques maladies les plus fréquentes aux poulains, telles que les vers, les pous, la diarrhée, la gale, &c. Le cinquième, des dents du fœtus & du poulain, de la dentition & des accidens qui l'accompagnent, de la gourme & de la morfondure. M. *Brugnone* pense avec *Soleysel* & *Garsault*, contre le sentiment de M. *Bourgelat*, que la gourme est une maladie particulière aux poulains des pays froids, puisque ceux d'Espagne & d'Italie en sont rarement affectés, tandis qu'au contraire ceux de France, d'Allemagne & d'Angleterre, y sont généralement exposés; il ne l'a pas observé dans les poulains du haras royal; & les auteurs italiens & espagnols n'ont point de nom propre pour la désigner, celui de *cimurro*, exprimant également *la morve* comme *la*

gourme (*a*) ; il ne la trouve pas non plus décrite dans les hippiatres grecs, & dans *Vegéce*. Le sixième chapitre enfin, est une dissertation sur le *glossantrax*, ou *chancre volant*, & sur le traitement de cette maladie épizootique & contagieuse, qui fait quelquefois de très grands ravages dans les haras.

On trouve ensuite l'explication des deux planches, représentant le plan du haras royal de Chivasso, & des prairies & pâturages qui en dépendent, une table des matières alphabétique & raisonnée, très-étendue ; enfin l'*errata*, la permission d'imprimer; & on lit au bas de cette dernière page, *nella stamperia reale di Torino*.

Les auteurs cités par M. *Brugnone* sont principalement *Aristote*, *Pline*, *Varron*, *Pallade*, *Columelle*, *Vegéce*, la collection des vétérinaires de *Ruel*, *Winter*, *Ruini*, le marquis de *Spolverini*, l'abbé *Spallanzani*, les *Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, *Haller*, *Cetti*, *Solleysel*, *Garsault*, & sur-tout M. *de Buffon* & *Bourgelat* ; de pareils guides sont bien faits pour assurer à l'ouvrage de M. *Brugnone* une place distinguée dans la foule de ceux qui ont paru depuis quelques années sur la *zooiatrique*, & qui, le plus souvent, n'ont de bon que le titre. Nous regrettons de n'y en avoir pas vu cités quelques-uns, qui en France jouissent d'une réputation méritée à bien des égards, tels que *Philippica*, ou *haras de chevaux*, *de T. Tacquet*, *1614* ; *Mémoires pour l'établissement des haras en France*,

(*a*) *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet, en rendant compte de l'*Instruction de M. Chabert sur la morve*, dans ce Journal, tome lvij, pag. 376, 377, & la note (*a*), cahier de mai, 1786.

1639 ; l'ouvrage du duc *de Newcastle, 1658* ; *Advis pour élever des chevaux, de Querbrat, Calloet, 1666* ; *Détail instructif des haras, par A Guerini, 1724* ; *Projet pour rétablir les espèces de chevaux en France, 1771* ; *les Mémoires de M. Le Boucher du Cr. sa*, ceux de nos Sociétés d'agriculture, &c.

CHRISTIANI-FRIDERICI LUDWIGII, D. medicinæ professoris Lipsiensis, primæ lineæ anatomiæ pathologicæ, sive de morbosa partium corporis humana fabrica libellus, in usus discentium. *Premiers élémens d'anatomie pathologique ; par M. CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC LUDWIG, docteur en médecine, & professeur de Leipsick. A Leipsick, chez* Crusius ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, *1785. In-8° de 116 pag.*

9. Voici le plan qu'a suivi M. *Ludwig.* Il traite séparément de chaque partie du corps, d'abord des os, du périoste, des ligamens, des muscles, des vaisseaux, des nerfs ; puis des viscères, des tégumens, des poils, des ongles, de l'épiploon, de l'estomac, des intestins du mésentère, du foie, &c., enfin de la cavité de la bouche, des narines, de l'oreille, de l'œil, des membranes du cerveau, du cerveau, du cervelet & de la moëlle épinière. Il expose succintement les vices qui peuvent attaquer chacun de ces organes ; il cite en note les

ouvrages où se trouvent des exemples & des détails. Il a parcouru à cet effet une foule de volumes, parmi lesquels on voit les journaux de médecine, & les mémoires académiques, où sont consignés mille faits intéressans; il a spécialement compulsé les ouvrages nouveaux du nord, qui contiennent beaucoup d'observations. Ce petit livre peut être utile à ceux qui commencent l'étude de la médecine; c'est pour eux que l'auteur l'a composé.

EDUARDI SANDIFORT, descriptio ossium hominis: *Description des os de l'homme, par M. EDOUARD SANDIFORT, professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie dans l'université de Leyde. On y a joint un discours sur le devoir du médecin. A Leyde, chez* Luchtmanns; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-4° de 204 pag.*

10. C'est pour l'usage des étudians que M. *Sandifort* a publié cette ostéologie. Il indique toujours les figures de *Vesale* & d'*Albinus* pour chaque os qu'il décrit.

Handbuch der dietetick, *&c.* C'est-à-dire, *Manuel de diététique, ou instruction relative à un régime de vie propre à conserver ou à rétablir la santé; par*

M. E. S. Grand in-8° de 450 pag. A Hanovre, en commiſſion dans la librairie de Helwing. 1784.

11. Plus l'uſage bien ou mal réglé des ſix choſes non-naturelles contribue à la conſervation ou au rétabliſſement de la ſanté, plus il mérite d'être approfondi & enſeigné avec ſoin. Les efforts de l'anonyme ſont d'autant plus dignes d'éloges, qu'il laiſſe peu de choſes à deſirer, & qu'il a même cherché & réuſſi à ſe rendre utile aux perſonnes qui ne ſont pas de l'art. Il a diſtribué les hommes en différentes claſſes, & les principes de ces diviſions lui ont fourni les motifs des préceptes diététiques qu'il adapte à chacune d'elles, tant pour prévenir les maladies qui les menacent que pour les guérir. M. *S.* eſt entré en même temps dans les détails les plus inſtructifs ſur les cauſes de ces différentes maladies, & en a déduit les plans de régime propres à chacune.

J. J. PLENCK, &c. Toxicologia ſeu doctrina de venenis & antidotis. *1785. In-8° de 338 pages. A Vienne, chez* Græfer.

12. Le terme de venin a ici une ſignification très-étendue. L'auteur y comprend les ſources inconnues de différentes maladies, telles que les épidémies, l'hydrophobie, &c. Il diſtingue les poiſons qu'on peut convertir en remèdes, & ceux qui ne ſont pas ſuſceptibles de devenir utiles. Une autre ſource de diſtinctions, eſt celle que

présente la manière dont ils sont introduits dans le corps. M. *Plenck* compte 289 espèces de végétaux vénéneux, & un grand nombre d'autres, qui sont suspects. Il joint à chaque espèce de poison dont il s'occupe, les antidotes recommandés pour détruire les impressions fâcheuses qu'ils portent dans l'économie animale.

The new dispensatory, *&c* C'est-à-dire, *Le nouveau dispensaire, par* GUILL. LEWIS, *cinquième édition, soigneusement revue & corrigée. A Londres, chez* Nourse, *1786, in-8°.*

The Edinburgh new dispensatory, *&c.* C'est-à-dire, *Le nouveau dispensaire d'Edimbourg, contenant les élémens de la pharmacie, &c. par des médecins de la Faculté d'Edimbourg. A Edimbourg, chez* Elliot; *& à Londres, chez* Robinson, *1786, in-8°.*

13. Depuis la première publication de ces deux ouvrages, la chimie est presque devenue une science nouvelle; plusieurs médicamens récemment découverts ont été ajoutés à la matière médicale; diverses pharmacopées étrangères ont été mises au jour. Puisqu'on doit aux chimistes une connoissance plus certaine des fossiles, il étoit donc nécessaire de profiter utilement des découvertes

modernes, c'eſt ce que les éditeurs ont fait avec ſuccès : ils ſe ſont ſervis auſſi avantageuſement du ſyllabaire du docteur *Webſter.*

Rapſodien der phiſoſophiſcen pharmacologie, *&c.* C'eſt-à-dire, *Recueil*, ou *Mélanges de pharmacologie philoſophique, avec une inſtruction pour la chimie théoretico-pratique, & un tableau de la pharmacie expérimentale ; par J. J. BINDHEIM. A Berlin, chez* Mylius, *1785. In-8° de 212 pag.*

14. Cet ouvrage eſt deſtiné particulièrement pour les apothicaires. L'auteur s'eſt propoſé d'inculquer d'anciennes vérités, plutôt que d'en publier de nouvelles : cependant, il n'eſt pas ſans mérite, & ſa lecture peut être utile. M. *Bindheim* cherche à élever la pharmacie, & à mettre cette ſcience au niveau des autres. Il voudroit que ceux qui doivent l'exercer un jour, s'inſtruiſiſſent de bonne heure de tout ce qui peut conduire à la parfaite connoiſſance de l'art, & qu'on ne le regardât point comme une profeſſion mécanique. Il donne un apperçu de l'hiſtoire de la pharmacie. Nous avons été ſurpris d'y lire que *Pline* vivoit deux cents ſeize ans avant l'Ere chrétienne, tandis qu'il eſt certain qu'il mourut lors de la première éruption du Véſuve, l'an 79. M. *Bindheim* élève les ſervices que les Allemands ont rendus à l'art. Il expoſe les défauts qu'on rencontre le plus ſouvent dans

diverſes pharmacies, & indique les moyens d'y remédier. Il trace les devoirs des apothicaires, ſe plaint que l'éducation de quelques-uns ſoit trop peu ſoignée, & trace le plan d'une meilleure méthode de former les jeunes pharmaciens; méthode qu'il croit capable de favoriſer les progrès de l'art. Il indique comment doit être une pharmacie pour être bonne; comment on doit procéder dans les viſites qu'on en fait, & obſerve avec raiſon que quelques momens ne ſuffiſent pas pour l'examen. Il donne auſſi des renſeignemens pour reconnoître la bonté, ou la falſification du mercure, du ſublimé corroſif, des précipités rouge & blanc, du mercure doux, de l'antimoine diaphorétique, de la magnéſie, d'une foule de drogues ſimples & composées. Viennent enſuite d'excellentes choſes ſur le pédantiſme pharmaceutique, ſur ſes cauſes & la manière de le reconnoître; ſur la folie des alchimiſtes & ſes préſervatifs. Ses remarques ſont appuyées de quelques exemples.

Tels ſont les objets qui compoſent la première ſection de ce Traité; elle eſt terminée par des Lettres d'un apothicaire à ſon fils: il lui donne les plus ſages préceptes pour devenir un honnête & habile homme dans ſon art.

La ſeconde ſection contient un abrégé de chimie, lequel doit ſuffire aux commençans. M. *Bindheim* y dit que le comte de *Sigkingen* a fondu la platine ſans addition. Nous ignorons abſolument ce fait; mais on ſait qu'avec le foie de ſoufre, *Marggraff* & *Lewis* ont très-mal réuſſi. La chaux de plomb, que les marchands allemands nomment *bleyweiſs*, n'eſt pas, comme on le croit communément, une préparation ultérieure de celle qu'ils appellent *ſchieſerwein*; c'en

est plutôt une falsification par le moyen de la craie. Vient enfin une définition de la pharmacie & des sciences qui y sont relatives, avec un tableau où l'on apperçoit d'un coup d'œil toutes les opérations pharmaceutiques. Il seroit peut-être utile que cet ouvrage fût traduit en françois.

Dissertatio chemico-medica sistens experimenta & cogitata quædam circa habitum solutionum metallorum auri, præsertim ad gallas cum adversariis medicis; *par M.* CONRARD-BERNARD WAGNER, *de Stein en Hanovre, docteur en médecine. A Erlangue, chez* Kunstmann, *1785. In-4° de 36 pag.*

15. M. *Wagner* fait mention des diverses mutations & couleurs qu'offre la dissolution des métaux, dans les acides minéraux, & de l'eff t que produit la noix de gale Le fer dissous p r les acides présente (dit-il) des phénomènes très-remarquables : si l'on y ajoute de la noix de gale en poudre, ou une forte infusion de la même substance à l'instant du mélange, la dissolution de fer paroît d'une couleur pourpre-violette, après quoi elle devient brune, ensuite noire. M. *Wagner* s'étend assez au long sur la solution de l'or dans l'eau régale & sur sa précipitation : les poudres qu'il en résulte sont vantées par quelques uns comme de puissans toniques, mais nous doutons fort que ces préparations soient miscibles à nos humeurs. Il parle ensuite de la maniè.e

de dissoudre la platine, l'argent, le cuivre, l'étain le plomb, le zinc, la marcassite, le mercure, le régule d'antimoine, le spath & l'arsenic.

Quant aux remarques médicales, elles roulent sur la vraie médecine, les divers tempéramens, les constitutions, le sang, les glandes, l'urine, la goutte; cette maladie a souvent son siège à l'orteil, & produit quelquefois des cristallisations soieuses. D'autres ont pour objets le froid des pieds, le flux hémorroïdal, la langue noire, les fièvres rémittentes, le pourpre, la pomme de terre : M. *Wagner* range cette racine tuberculeuse dans la classe des bons alimens; il parle ensuite d'autres substances comestibles, de l'usage du café, du vin de Champagne, de l'éducation physique des enfans; & vante singulièrement le *meum*, plante très-remarquable, dit-il, par ses vertus diurétiques, résolutives & diaphorétiques. Il termine sa dissertation, en disant un mot sur les changemens qu'opèrent les médicamens sur les fractures & les luxations; sur les chirurgiens, les dentistes, les oculistes, les lithotomistes, les herniaires, les opérateurs & les charlatans.

Essai sur le phénomène de l'électricité, & les avantages qu'on en peut tirer : suivi d'un petit discours sur les mouvemens que l'amour fait éprouver; par le sieur MOLENIER, *médecin privilégié du Roi, & inspecteur général des remèdes que vendent les privilégiés. Prix 30 s. broché. A Montpellier; & se trouve à*

Paris, chez l'auteur au Palais-Royal, n° 127. 1786. In-8° de 68 pag.

16. Le ſieur *Molenier* s'eſt annoncé au public, durant pluſieurs années, par des affiches multipliées, pour prôner ſon *Dépuratif du ſang.* Ce privilégié, c'eſt-à-dire, cet homme ſans titre légal, & ſans miſſion, a donc exercé en aveugle un art pour lequel il faut des lumières très-étendues. On ſavoit, il y a long-temps, qu'il étoit, ainſi que ſes confrères les privilégiés, très-ignorant en médecine; mais il le reconnoît aujourd'hui lui-même d'une manière non-équivoque: *Nous ſentons*, dit-il, *que n'ayant que de très-foibles connoiſſances de la médecine, nous nous ſommes expoſés à des erreurs* (pag. 56).

Comment donc le ſieur *Molenier* a-t il pu être nommé Inſpecteur général des remèdes que vendent les privilégiés? Il eſt de notoriété que de tout temps l'examen des remèdes ſe faiſoit par la Faculté de Médecine, qu'il y a eu enſuite une commiſſion royale de médecins & de chirurgiens inſtituée à cet effet, & que depuis pluſieurs années la Société royale de Médecine eſt chargée particulièrement de cet examen. Quelle eſt donc l'inſpection que remplit ce prétendu médecin privilégié?

Quoi qu'il en ſoit, en avouant ainſi des erreurs, auroit-il, pour n'en plus commettre, abandonné l'adminiſtration d'un remède infidèle, & partant dangereux? Nous le ſouhaitons. Il eſt toujours temps de renoncer à l'affreux métier d'accumuler des victimes par une ignorance qu'on ſent ſoi-même. Cependant qui réparera le mal qui a été fait?

Actuellement le sieur *Molenier* se montre comme physicien ; *mais*, dit-il modestement dans son *avis au lecteur, avec de foibles lumières.* Il ne laisse pas néanmoins de produire ses idées sur la mécanisme de l'électricité, sur ses phénomènes, & sur l'utilité qu'on en peut retirer pour la guérison de quelques maladies.

Il pourra fort bien se faire que le sieur *Molenier* ne soit pas plus heureux comme physicien, dont il n'a pas encore de patentes, qu'il ne l'a été en médecine avec son privilège de médecin inspecteur ; mais il en sera quitte pour voir s'écrouler le systême qu'il vient de bâtir, sans que ses débris puissent écraser personne.

Quant au *petit discours sur les mouvemens que l'amour fait éprouver*, il est écrit de manière que l'auteur peut hardiment ne pas tenir la parole qu'il a donnée au public de *développer* dans d'autres discours, *le plaisir, la haine, l'aversion, la douleur, l'espérance, la hardiesse, la colère, le désespoir, la cruauté, la honte, l'imprudence, la pitié, l'indignation, l'ennui, l'émulation, la jalousie, le repentir & l'étonnement.*

Mineralogical Tables, *&c.* C'est-à-dire, *Tables minéralogiques ; par M.* TIBERE CAVALLO, *membre de la Société royale de Londres, in fol. A Londres, chez* Dilly, 1785.

17. M. *Cavallo* expose en deux tables le systême de minéralogie esquissé par *Cromstedt*, corrigé & perfectionné par *Bergman*, étendu par M. *Kirwan.* On voit dans l'une de ces tables, les qua-

tre claſſes de minéraux, diſtribués en ordres & genres avec les principales propriétés de chacun : l'autre préſente les eſpèces & les variétés diſpoſées d'après leurs diviſions reſpectives, enſorte que les minéraux composés de deux, trois, ou plus d'ingrédiens, ſont placés dans la claſſe ou dans l'ordre auquel appartient le principal ingrédient. A ces tables eſt joint un opuſcule *in*-8°, qui en donne l'explication, & indique leur uſage. On trouve dans l'*index* alphabétique les noms des minéraux, avec des renvois aux places reſpectives dans les tables.

L'utilité d'un pareil ouvrage eſt évidente; il eſt donc inutile d'entreprendre de la démontrer; il ſera plus avantageux de préſenter quelques remarques qui concernent l'exécution de ce plan. M. *Cavallo* rapporte de quelques ſubſtances un plus grand nombre de propriétés qu'il ne ſeroit néceſſaire, pour établir leur différence d'avec les autres du même genre ou de la même eſpèce, tandis qu'à l'égard de quelques autres, il en rapporte à peine aſſez pour déſigner cette différence ſpécifique. Par exemple, la ſeule propriété dont il fait mention en parlant de l'acide karabique, eſt celle de compoſer des ſels neutres qui ne précipitent point les ſolutions d'argent dans l'eſprit de nitre : & le ſeul caractère qu'il établit entre l'alkali végétal, & l'alkali minéral, eſt que l'un forme avec l'acète un ſel déliqueſcent, & l'autre un ſel dont les criſtaux ne ſe fondent point à l'air.

Preſque toutes les ſubſtances minérales, telles qu'elles ſortent des mains de la nature, ſont compoſées : cependant notre auteur n'a pas toujours fait le meilleur choix poſſible pour indiquer les moyens de diſtinguer les ſubſtances qui forment tel ou tel compoſé. Que l'on mette

entre les mains d'un commençant un morceau de gypſe ou de ſpath, &c. il verra bien, en ſuivant dans ſon examen les préceptes de M. *Cavallo*, que ces corps appartiennent à la claſſe des terres, & qu'ils ne poſsèdent point les propriétés d'aucune des terres qui compoſent les cinq ordres des terres ſimples; il conclura même avec raiſon qu'ils ſont compoſés; mais il ne pourra pas aller au-delà. Les tables ne lui apprendront point à déterminer leur compoſition. Seroit-il impoſſible à un chimiſte exercé, d'indiquer des moyens aiſés de découvrir toutes les parties conſtitutives du plus grand nombre des minéraux connus?

L'auteur n'a pas non plus toujours indiqué aſſez clairement les propriétés des ſubſtances qu'il caractériſe. Ainſi il dit, en parlant de la terre barotique, qu'elle eſt précipitée par l'*alkali pruſſique*, & que la platine n'eſt point précipitée par l'*alkali phlogiſtique*. Ces propriétés conſidérées indépendamment & ſans rapport aux autres terres & métaux, comme elles ſont préſentées ici, paroîtront peu intéreſſantes aux commençans: au lieu que ſi l'auteur avoit déclaré que le barote eſt la *ſeule terre* que cet alkali précipite, & la platine le *ſeul métal* qu'il ne précipite pas, le commençant concevroit que par ce moyen il eſt en poſſeſſion d'un caractère, à l'aide duquel il diſtinguera le barote dans toutes les ſolutions de terres compoſées, ou la platine, toutes les fois qu'il examinera des ſolutions métalliques, & que ce moyen le mettra en état de ſéparer toutes les terres ſolubles, à l'exception de la terre barotique, de tous les métaux, ſi ce n'eſt la platine.

Les proportions des ingrédiens, dans les mi-

néraux composés qu'on a analysés jusqu'ici, constituent une partie précieuse de ces tables. Toutefois un commençant pourra se trouver plus d'une fois embarrassé, en consultant même les explications. Voici, par exemple, ce que M. *Cavallo* dit, en parlant de la *crapaudine.* « Toutes les fois qu'il est fait mention des proportions des ingrédiens d'un minéral, elles sont déterminées par les poids respectifs. Ainsi il est porté dans l'analyse de la crapaudine qu'elle contient de la terre argilleuse, intimement mêlée à quatre de siliceuse, demi de terre calcaire pure, un de fer; ce qu'il faut entendre de la sorte : si le minéral pese douze livres, les proportions constitutives sont deux livres de terre argilleuse, huit de terre siliceuse, une de terre calcaire pure & une de fer (il y a ici un mécompte). On sent facilement que cette manière de les énoncer n'est pas la plus claire. Un autre défaut est que dans les analyses des sels, M. *Cavallo* suit une autre règle : il y suppose que le composé contient cent parties, & que les principes constitutifs sont proportionnés de manière à former cet ensemble.

L'auteur ne nous enseigne pas les principes qu'il a suivis pour déterminer la fusibilité respective des métaux. Il divise toute l'échelle du thermomètre en cent parties. Le mercure, comme la plus fusible des substances métalliques est à zéro; & la platine, comme le métal le plus difficile à fondre, à cent. L'étain se fond, selon cet arrangement, à un degré, & le plomb à deux : mais la chaleur à laquelle se fondent ces métaux, a été déterminée autrement à l'aide du thermomètre de *Fahrenheit*, savoir, 450 degrés pour l'étain, & 640 pour le plomb. Le cuivre, selon la table

de M. *Cavallo*, se fond au 48[e] degré, & le fer au 60[e]. Ces rapports de fusibilité ne s'accordent pas avec les expériences de M. *Wedgwood*, non plus que ceux que notre auteur assigne pour la fusibilité du cuivre & de l'or.

Il y auroit encore quelques autres remarques à faire; mais comme elles sont moins importantes, nous ne nous y arrêterons pas. Il seroit néanmoins à souhaiter que M. *Cavallo* rectifiât, dans ses tables, les fautes plus ou moins essentielles qui lui ont échappé. La grande utilité de son travail mérite ce soin.

G. A. LANGGUTHII Opuscula, &c. *Opuscules de GEORGES-AUGUSTIN LANGGUTH sur l'histoire naturelle, suivis de ses discours académiques, & de quelques poésies du même auteur. A Vittemberg, 1786, in-4°.*

18. On trouve d'abord la vie de M. *Langguth*, doyen de la Faculté de médecine dans l'université de Vittemberg, professeur de pathologie & de chirurgie, inspecteur du musée anatomique, & membre de la Société économique de Leipsick, mort le 11 mars 1782, par M. le professeur *Hiller*, avec l'énumération de ses dissertations. Vient ensuite un Mémoire étendu, dans lequel M. *Langguth* rassemble tout ce qui se trouve dans les auteurs naturalistes anciens & modernes, concernant la torpille, poisson du genre des raies. Suit un second Mémoire sur une autre espèce de torpille, du genre des anguilles,

(nommée *gymnotus electricus*) ; & dans le suivant M. *Langguth* donne la description de quelques autres poissons auxquels on attribue une faculté de la même nature. Les deux articles qui succèdent sont écrits avec beaucoup d'érudition, & traitent de la multiplication des poissons sans accouplement, telle que se l'imaginoient les anciens, & sur-tout les poètes. M. *Langguth* parle ensuite de la fécondité prodigieuse de ces animaux, & en donne plusieurs exemples frappans. Ce recueil est terminé par quatre discours prononcés à l'occasion de différentes solennités, & où l'on trouve une description touchante des maux causés par la guerre de sept ans.

CAII PLINII secundi naturalis historia, cum interpretatione & notis integris JOHANNIS HARDUINI, itemque cum commentariis & adnotationibus HERMOLAI, BARBARI, PINTIANI, RHENANI, GELENII, DALECHAMPII, SCALIGERI, SALMASII, IS. VOSSII, J. FR. GRONOVII & VARIORUM : *L'histoire naturelle de PLINE, avec toutes les notes du pere HARDOUIN, &c. édition revue par M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS. A Leipsick, chez* Sommer, 1786, *grand in-8°.*

19. Le sixième volume de cette édition vient de paroître. Le cinquième, que nous avons sous

les yeux, contient quatre livres, ſavoir, les quatorzième, quinzième, ſeizième & dix-ſeptième, enrichis de nombreuſes variantes.

L'impreſſion avoit été retardée par de très-fortes raiſons. Il paroît que rien ne s'oppoſe plus à une prompte exécution. M. *Franzius* promet que les volumes ſuivans paroîtront le plutôt poſſible.

JOANNIS MEURSII de puerperio ſyntagma; cum hiſtoria monſtroſæ partium genitalium conformationis in adoleſcente, animadverſionibus illuſtrata. Edidit JO. G. FR. FRANZIUS, *in-8° de 64 pag. A Leipſick, chez la veuve* Buſchel, 1785.

20. Cet opuſcule de *Meurſius*, que *Gronov* a conſervé dans ſon *Theſaurus*, concerne les uſages tant religieux qu'autres, que les anciens obſervoient relativement aux couches des femmes. Dans l'hiſtoire de la conformation monſtrueuſe des parties génitales d'un adoleſcent, on lit que ce jeune homme eſt né ſans nombril, & qu'il rend les urines par une ouverture au bas-ventre & non par les parties de la génération. Cette abſence du nombril ſuppoſe que, dans le ventre, de la mere, le fœtus n'a point été nourri au moyen des organes qui, dans l'état naturel, rempliſſent cette fonction. M. *Franz* examine donc de quelle manière cet embryon a pu prendre la nourriture. Il penche à admettre que la liqueur

de l'amnios lui a ſervi d'aliment, & qu'*Alcmæon* pourroit bien avoir raiſon de dire que le fœtus prend ſa nourriture par toute l'habitude du corps, *fœtum in utero per totum corpus ali.* Il faut attendre que la mort de ce ſujet permette de s'aſſurer des autres variations dans la ſtructure de ſon corps.

Bibliotheca helminthologica, ſeu Enumeratio auctorum qui de vermibus, ſcilicet cryptozois, gymnodetis, teſtaceis atque phytozois, tàm vivis quàm petrificatis, ſcripſerunt, edita ab ADOLPHO MODEER, Societ. reg. patr. Suec. ſecret. primar. & membri Acad. reg. ſcientiarum Holmienſ. ſoc. Petropol. Norweg. Lond. Gothor. Gothoburg. Florent. Lipſ. Han. Homb. & Caſſel. Bavar. ac Berolin. natur. ſcrut. ſodali: *Bibliothéque helminthologique*, ou *Enumération des auteurs qui ont traité des vers, &c. Par* ADOLPHE MODEER. *A Erlangue, chez* Palmius; *à Straſbourg, chez* Kœnig, 1786. *In-8° de 222 pag.*

21. Cette bibliographie ne préſente que le titre des livres, le nom des villes, le format & les années de leur impreſſion. Malgré l'éru-

dition & les recherches de M. *Modeer*, il manque dans ſon ouvrage bien des articles qui auroient dû y trouver place. Nous ſommes fâchés que l'auteur, avec lequel nous ſommes liés (*a*), nous ayant conſultés ſur quelques point d'inſectologie, ne nous ait point fait part du travail dont il s'occupoit : nous lui aurions communiqué un bon nombre d'articles ; & ceux-ci entr'autres.

1°. *ABRAHAM* (*MEYER*), *Diſſ. medica ſiſtens cautelas Anthelminthicorum in paroxyſmis verminoſis obſervationibus illuſtratas, cum analectis practicis ex helminthologia medica. Goettingæ, 1783, in-4°.*

2°. *ASCH.* (*PETR. ERNEST.*) *Diſſ. de natura ſpermatis obſervationibus microſcopicis indagata. Goetting. 1754*, in-4°.

3°. *BAJON* (....), Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Caïenne & de la Guiane françoiſe, dans leſquels on fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui règnent ſur les blancs & les noirs, des obſervations ſur l'hiſtoire naturelle du pays, & ſur la nature des terres, avec des planches, tom. j, 1777 ; tom. ij, 1778. A Paris, *in*-8°.

Le dixième Mémoire traite du dragonneau.

4°. *BARRÉS* (....), Diſſertation ſur la nature du ver ſolitaire. Mercure de France, décembre, 1734.

5°. *BAUMER* (*JOAN. FREDER.*), Relation des corps pétrifiés, trouvés depuis quelques an-

(*a*) C'eſt M. *Willemet* qui parle.

nées dans les environs d'Altorf. A Jena, 1772, *in*-8°.

L'on y trouve du frai de la moule pétrifiée.

6°. *LECŒUR JOAN. BAPTIST.*), Manière d'envoyer les animaux des climats les plus éloignés, en état d'être préparés pour l'ornement des cabinets d'Histoire naturelle.

7°. *BERINGER* (*JOAN. BARTH. ADAM*), *Lithographia Wirtebargensis ducatus lapidum figuratorum à potiori insectiformium prodigiosis imaginibus exornata.* Francf. & Lipf. 1767, in-fol.

8°. *BERTRAND* (*ELIE*), Dictionnaire universel des fossiles propres, & des fossiles accidentels, contenant une description des terres, des sables, des sels, des soufres, des bitumes, des pierres simples & composées, communes & précieuses, transparentes & opaques, amorphes & figurées, des minéraux, des métaux, des pétrifications du règne animal & du règne végétal, &c. avec des recherches sur la formation de ces fossiles, sur leur origine, leurs usages, &c. A la Haye, & à Avignon, 1763, deux volumes in-8°. Élémens d'oryctologie, ou distribution méthodique des fossiles, &c. A Neufchatel, 1773, *in*-8°.

9°. *BITTERMANN* (*MICH. JOAN.*), *Diss. de Vermibus.* Vindobonæ, 1763, in-8°.

10°. *BEAUVAIS DE PRÉAU* (....), Description topographique d'*Olivet.* A Orléans, 1783, *in*-8°.

12°. *BURTIN* (*FRANÇ. XAV.*), Oryctographie de Bruxelles. A Bruxelles, 1783, *in-fol.* avec figures enluminées.

12°. *BUXTORFF (JOAN.), observatio : lumbrici teretes ex ulcere inguinis dextri prodeuntes Exst. in Act. Helvet.*

Observatio : animalculum scroto adhærens.

Nous aurions pu communiquer autant d'articles pour les autres lettrines, que nous venons d'en produire sur A & sur B. Cependant cette bibliothèque helminthique, mérite d'être accueillie par les médecins & par les naturalistes.

SÉANCE PUBLIQUE, de la Société royale de médecine.

I. *Epidémies.*

La Société royale de médecine a tenu, le 29 août 1786, sa Séance publique au Louvre, dans l'ordre suivant.

Le Secrétaire perpétuel a dit:

La Société royale de médecine avoit annoncé dans un Programme, publié le 26 août 1783, qu'elle distribueroit dans une des Séances de l'année 1786, des Prix de différente valeur aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui auroient été envoyés sur la description & le traitement des maladies épidémiques, & sur la constitution médicale des saisons; la somme destinée à ce concours étoit de 4000 liv. sur lesquelles la Société s'étoit réservé le droit de prélever les frais de différens prix proposés sur des questions relatives au même sujet. Trois Prix de cette nature, chacun de la valeur de 600 livres, ont été distribués dans les Séances précédentes. Un mem-

bre de la Société, qui ne s'eſt point fait connoître, ayant remis une ſomme de deux cents livres pour être employée dans la diſtribution actuelle, la ſomme dont la Société royale de médecine doit diſpoſer aujourd'hui pour ces Prix d'encouragement, eſt de 2400 liv. Cette ſomme a été diſtribuée en Prix de différens ordres. Ceux du premier ordre ſont au nombre de ſix, & la valeur de chacun de ces Prix eſt une médaille d'or de 200 liv. Ceux du ſecond ordre ſont en même nombre, & leur valeur eſt une médaille d'or de 100 livres. Les Prix du troiſième ordre ſont au nombre de douze, & ils conſiſtent en une médaille d'or, ayant la même forme que le jeton d'argent que l'on diſtribue dans les Séances ordinaires de la Société royale de médecine.

En adjugeant ces Prix, la Compagnie a eu ſpécialement en vue le mérite & le nombre des Mémoires & Obſervations envoyés par chacun de ceux qui coopèrent à ſes travaux; elle a auſſi eu égard, comme elle l'avoit annoncé, au zèle & à l'exactitude de la correſpondance.

Les premiers Prix, conſiſtant chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 livres ont été adjugés à MM. *Dufour*, docteur en médecine, & aſſocié régnicole à Noyon; *Bouffey*, docteur en médecine, aſſocié régnicole à Argentan; *Barailon*, docteur en médecine, médecin en chef des épidémies de la généralité de Moulins, & aſſocié régnicole de la Société; *Gallot*, docteur en médecine, employé pour le traitement des épidémies, & aſſocié régnicole de la Société, à Saint-Maurice-le-Girard, en Bas-Poitou; *Gaſtellier*, docteur en médecine, employé pour le traitement des épidémies, aſſocié régnicole à Montargis; *Le Pecq de la Cloture*, docteur en méde-

cine, médecin en chef des épidémies, associé régnicole à Rouen.

Les six médailles d'or de la valeur de 100 liv. ont été distribuées à MM. *Razoux*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Nîmes; *Bridault*, docteur en médecine, à la Rochelle; *Baumes*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Nîmes; *Companyo*, docteur en médecine, & correspondant, à Céret en Roussillon; *Bouesnel*, docteur en médecine, & correspondant, à Avalon; *Bagot*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Saint-Brieux en Bretagne.

Les Prix, de la valeur d'un jeton d'or, ont été décernés à MM. *de la Mazière*, professeur en médecine, & correspondant, à Poitiers; *Dufau*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Dax; *Poma*, docteur en médecine, & correspondant de la Société, à Saint-Diez en Lorraine; *Pujol*, docteur en médecine, & correspondant, à Castres; *Souquet*, docteur en médecine, & correspondant, à Boulogne-sur-Mer; *Bougourd*, docteur en médecine, & correspondant, à Saint-Malo; *Keller*, docteur en médecine, & correspondant, à Haguenau; *Costa de Seradel*, docteur en médecine, & correspondant, à Perpignan; *Ayrault*, docteur en médecine, & correspondant, à Mirebeau en Poitou; *Balme*, docteur en médecine, au Puy-en-Velay; *Goguelin*, docteur en médecine, & correspondant, à Moncontour en Bretagne; *Guyetan*, docteur en médecine, & correspondant, à Lons-le-Saunier.

La Société regrette de n'avoir pas un nombre plus considérable de Prix à distribuer, tant est grand le zèle de ceux qui la secondent dans ses recherches.

Le traitement & la description des maladies épidémiques,

épidémiques, & l'hiſtoire de la conſtitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre inſtitution, & l'objet dont nous nous ſommes le plus conſtamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies, ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des obſervations ſur la conſtitution médicale des ſaiſons. La Société continuera de diſtribuer des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou Obſervations qui lui ſeront envoyés ſur ces différens ſujets, dont la connoiſſance lui eſt ſpécialement attribuée par l'arrêt du Conſeil de 1776, par les lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conſeil de 1786.

II. *Topographie médicale.*

La Société invite auſſi les médecins, les chirurgiens, & en général les phyſiciens, à lui adreſſer des Mémoires ſur la topographie médicale des lieux qu'ils habitent; objet qui a de grands rapports avec le précédent. Les intentions du Roi, notifiées à la Société royale de médecine, dans une Lettre en date du 14 ſeptembre 1785, ſont, que la Société royale ſuive avec la plus grande activité des recherches déja avancées, de la rédaction deſquelles il réſultera un Traité ſur la topographie médicale du royaume. La Compagnie diſtribuera des Prix aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés ſur cette matière.

III. *Maladies de la peau & du foie.*

La Société avoit propoſé dans ſa Séance tenue au Louvre, le 11 mars 1783, pour ſujet du

Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la queſtion ſuivante:

Déterminer quels ſont les rapports qui exiſtent entre l'état du foie & les maladies de la peau; dans quel cas les vices de la bile qui accompagnent ces maladies, en ſont la cauſe ou l'effet; indiquer en même temps les ſignes propres à faire connoître l'influence des unes ſur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance publique que la Société royale de médecine a tenue au Louvre le 31 août 1784; mais aucun des Mémoires envoyés alors n'ayant rempli ſes vues, elle fut forcée d'en différer la diſtribution.

Parmi les Mémoires que la Société a reçus depuis ce temps, elle en a diſtingué deux, entre les auteurs deſquels elle a partagé le prix comme il ſuit:

Elle a décerné, 1°. une médaille d'or de la valeur de 400 liv. à M. *Pujol*, docteur en médecine, & correſpondant de la Société, à Caſtres, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe:

Herpetes bilioſus procreat ſuccus.

GAL. Meth. Med. lib. xiv cap. ix.

2°. Une médaille d'or de la valeur de 200 liv. à M. *Ramel* le fils, docteur en médecine, & correſpondant de la Société, à Aubagne, auteur du Mémoire qui a pour épigraphe le vers ſuivant:

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.

VIRG.

L'*Acceſſit* a été accordé au Mémoire ayant pour épigraphe ce paſſage d'Horace:

Vix mens audet

Rem tentare . . . .

HOR. Epiſt.

L'auteur de ce Mémoire est M. *Bonté*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Coutances. La Société voulant lui donner une marque particulière de son estime, lui a décerné, avec l'*Accessit*, une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

La plupart des auteurs des autres Mémoires envoyés à ce concours, ont commis les fautes que la Société a relevées dans son programme du 31 août 1785, sur la même question:

PRIX PROPOSÉS.

I. *Prix double proposé sur l'analyse du lait.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 15 février 1785, pour sujet du Prix de 600 l. fondé par le Roi, la question suivante.

Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chevre, d'ânesse, de brebis & de jument.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance que la Société royale tient aujourd'hui; mais aucun des Mémoires envoyés au concours n'ayant rempli ses vues, elle est forcée d'en différer la distribution.

En conséquence, elle propose de nouveau la même question pour sujet d'un Prix double, c'est-à-dire, de la valeur de 1200 livres, qui sera distribué dans la Séance publique du Carême 1788.

La Compagnie desire que les concurrens fassent une analyse exacte de ces différens laits; qu'ils indiquent la quantité relative des principes muqueux, caséeux & butyreux que chacun d'eux

contient, ainsi que la nature des sels qu'ils tiennent en dissolution. Elle invite les chimistes & les médecins à étendre leurs travaux sur les laits considérés dans les saisons différentes, & à ne pas négliger leurs divers produits, tels que les liqueurs fermentées, le sel de lait & les fromages qu'on prépare en grand.

La Société déclare qu'elle n'exige point que le même auteur lui envoie l'analyse de tous les laits ci-dessus énoncés; il suffira que plusieurs de ces fluides aient été le sujet de ses expériences; mais la Société demande que le lait de femme ne soit pas oublié.

Ceux qui n'auront analysé qu'une seule espèce de lait, pourront encore envoyer leur travail à la Société; qui, si elle en est satisfaite, leur en témoignera publiquement sa reconnoissance.

Les Mémoires destinés à ce concours seront remis avant le premier janvier 1788; ce terme est de rigueur. *Ils seront adressés, francs de port*, à M. Vicq-d'Azyr *secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

La Société prévient qu'elle proposera pour sujet d'un autre Prix de la valeur de 600 livres, *des Recherches sur l'usage médical de ces différentes espèces de lait, sur leurs avantages, & sur leurs inconvéniens, sur les moyens de prévenir ces derniers, & sur les différens cas auxquels chaque espèce de lait peut convenir.*

II. *Correspondance.*

La Société croit devoir rappeller ici la suite des recherches qu'elle a commencées; 1° sur la

Météorologie; 2°. ſur les Eaux minérales & médicinales; 3°. ſur les Maladies des artiſans; 4°. ſur les Maladies des beſtiaux. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens régnicoles & étrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ſes Séances publiques, une mention honorable des obſervations qui lui auront été envoyées, & elle diſtribuera, comme elle a fait juſqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des Mémoires qui ſeront jugés les meilleurs ſur ces différentes matières.

TABLEAU contenant la ſuite de tous les Programmes ou ſujets des Prix propoſés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Réſumé.

Prix de 600 liv. dont la diſtribution a été différée, propoſé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut eſpérer des découvertes modernes ſur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1787.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaiſance de M. Lenoir, conſeiller d'Etat, bibliothécaire du Roi,

associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer*, 1°. *quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre:* 2°. *quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 30 août 1785. *Déterminer, dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1787.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le systême des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Rechercher quelles sont les*

causes de la maladie aphtheuse, connues sous les noms de Muguet, Millet, Blanchet, *à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicinaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause.* Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1788.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786 *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 15 février 1785, &

dont la distribution a été différée dans celle du 29 août 1786. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1788.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir au prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie; c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la premiere à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 29 août 1786.

Après la lecture de la distribution & annonce des Prix faite par le Secrétaire, M. *Doublet* a lu un Mémoire sur la Fièvre puerpérale.

M. *Vicq-d'Azyr* a fait la lecture des éloges de M. *Bonami*, doyen de la Faculté de médecine

de Nantes; *Hecquet*, doyen du collége de médecine d'Abbeville; *Marrigues*, chirurgien en chef de l'infirmerie royale de Verſailles; & *Lobſtein*, profeſſeur d'anatomie & de chirurgie dans la Faculté de médecine de Strasbourg, aſſociés & correſpondans de la Société.

M. *Hallé* a lu un Mémoire ſur la Fièvre ſecondaire de la petite-vérole.

M. *de Fourcroy* a lu un Mémoire ſur le Sel marin calcaire, & ſur ſon uſage en médecine.

La Séance a été terminée par la lecture que M. *Vicq-d'Azyr* a faite de l'éloge de feu M. *Watelet*, aſſocié libre de la Société.

SÉANCES & PRIX de l'Académie royale de Chirurgie.

L'Académie a propoſé pour le Prix de l'année 1787, *De déterminer la meilleure conſtruction des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des différentes eſpèces de pinces à panſement; & quelles ſont les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir méthodiquement de ces inſtrumens portatifs;* & elle propoſe pour le Prix de 1788, le ſujet ſuivant: *Reſtreindre le nombre des inſtrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, & ſpécialement de celles qui ſont faites par armes à feu; apprécier ceux dont l'utilité eſt indiſpenſable, ſuivant la différence des cas, & poſer les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur uſage.*

Le Prix de chaque année eſt une médaille d'or de la valeur de 500 liv. ſuivant la fondation de M. *de la Peyronie.*

Pour favoriser les concurrens, l'Académie a fait imprimer les deux premiers Mémoires qui ont mérité ses suffrages, sur *la matière instrumentale :* on les trouve chez *Lambert*, imprimeur de l'Académie, rue de la Harpe, près l'église de S. Côme.

Informée que plusieurs chirurgiens ont craint de s'engager dans cette carrière sur les pas de ceux qui l'ont parcourue avec le plus brillant succès, parce qu'ils n'avoient pas dans les villes de province la ressource des grandes bibliothéques pour faire des recherches étendues, l'Académie a déclaré dans son dernier Programme, que les recherches historiques & de pure érudition ne prévaudroient pas sur les vues de pratique capables de contribuer plus directement aux progrès de l'art.

Le premier Mémoire couronné en 17ˆ4, a pour sujet les stylets ou sondes solides, & les sondes cannelées. L'auteur a été dirigé dans son travail, par le discours que M. *Louis* a prononcé à l'ouverture de la Séance publique de l'Académie en 1783, & qui est imprimé à la tête du recueil que nous annonçons. La matière instrumentale y est considérée comme une source féconde de sujets, liés de manière à pouvoir perfectionner l'art sur un plan méthodique. En effet, les instrumens servent aux opérations, comme les médicamens au traitement habituel des maladies : ce sont des moyens, ou, comme le dit *Dionis*, ce sont des causes secondes, dont le mérite consiste essentiellement dans l'intelligence de celui qui s'en sert avec précision & méthode. M. *Louis* fait remarquer qu'on ne doit jamais perdre de vue cette vérité fondamentale ; car, attribuer à un instrument, sujet à être bien ou

mal conduit, les avantages qui ne peuvent venir que des lumières & de la dextérité de celui qui le dirige, c'est une absurdité inconcevable, contre laquelle des personnes, d'ailleurs très-sensées, ne sont pas assez en garde: cela pourroit fournir un long chapitre à ajouter au livre très-volumineux des erreurs populaires.

M. *Louis* fait connoître les auteurs qui ont le mieux traité de la matière instrumentale. Cette partie mécanique de l'art a été cultivée scientifiquement par les anciens, comme on le voit par la lecture de *Celse*, & par le traité d'*Oribase*, premier chirurgien de l'empereur *Julien*, sur les lacqs & les machines propres aux fractures. *Ambroise Paré* a ajouté aux travaux des anciens; il n'a négligé aucune occasion de faire connoître en détail les instrumens ou machines dont il juge qu'on doit se servir, tant pour la pratique des opérations, que pour l'administration de divers secours utiles à la cure des maladies chirurgicales. *Guillemeau*, son disciple, s'est occupé des mêmes objets; & il a fait, ainsi que son maître, graver avec soin & à grands frais, pour le temps, les différens moyens auxiliaires, sans lesquels l'art seroit souvent en défaut.

L'arsenal de chirurgie de *Scultet*, a fait à son auteur, mort à l'âge de cinquante ans, en 1645, une réputation que le temps n'a pas détruite, malgré tous les progrès que l'art a fait sur grand nombre d'autres points. M. *Louis* fait un grand éloge de cet auteur, en appréciant son ouvrage. Il parle des attentions que *Dionis*, dans son Traité d'opérations, & *Heister*, dans ses Institutions de chirurgie, ont données à la matière instrumentale.

Garengeot a donné de nos jours un traité *ex*

professo sur les instrumens. On indique ensuite l'art du coutelier de feu sieur *Perret*, publié en 1771, sous l'approbation de l'Académie royale des sciences : la seconde Partie, la plus étendue & la plus savante, est entièrement relative à la chirurgie. Cette collection présente plus de sept cents instrumens : malgré cette surabondance, elle ne doit pas être jugée inutile ; car il est bon de connoître en toutes choses les écarts de l'esprit humain : c'est, comme l'a dit un philosophe, un indice au voyageur pour ne pas s'égarer.

L'*instrumentarium* de M. *Brambilla*, est un ouvrage fort étendu sur la matière instrumentale, quoiqu'un choix judicieux y ait présidé. Tous les instrumens qui sont gravés & décrits dans ce recueil, existent dans un des cabinets de l'Ecole de chirurgie à Vienne en Autriche. L'auteur, parfaitement instruit de l'histoire de l'art, en fait observer les progrès successifs dans les procédés opératoires, & à la lumière d'une saine critique, il découvre le vice de plusieurs instrumens trop estimés, & admis sans examen sur la foi de leurs auteurs. L'Arsenal de chirurgie a incontestablement plus besoin de réforme que d'augmentation. L'objet de l'Académie est d'avoir un traité scientifique sur la matière instrumentale, & on l'obtiendra d'une manière avantageuse, en appelant le génie de toutes parts, en n'offrant à sa pénétration qu'un seul objet sur lequel il puisse se fixer, développer son activité, & montrer toute l'étendue de ses ressources.

Ce discours préliminaire, dont l'étude est indispensable à ceux qui voudront traiter les sujets que l'Académie propose successivement, a déja produit les plus grands fruits. On voit par les Mémoires couronnés jusqu'ici, ce que l'art peut

gagner aux remarques ſur les procédés opératoires, dans l'expoſition de la méthode de ſe ſervir des inſtrumens, même les plus connus, & de l'uſage le plus familier. C'eſt, comme le dit M. *Louis* en terminant ce diſcours, l'unique moyen de parvenir à éviter la mal-adreſſe, & à donner, à l'aide de la ſcience, un code & des règles à la dextérité.

Le Mémoire ſur les ſondes ſolides & ſur les cannelées, a pour auteur M. *Teſſier*, élève en chirurgie de l'école pratique & des hôpitaux de Paris, docteur en médecine de la Faculté de Caen, & depuis chirurgien-major du régiment du Perche, infanterie.

La ſeconde queſtion propoſée par l'Académie pour le Prix de 1785, étoit conçue en ces termes: *En quels cas les ciſeaux à inciſion, dont la pratique vulgaire a tant abuſé, peuvent être conſervés dans l'exercice de l'art ; quelles en ſont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires ; quelles ſont les raiſons de préférer ces inſtrumens à d'autres qui peuvent également diviſer la continuité des parties, & quelles ſont les diverſes méthodes d'en faire uſage ?*

Le Mémoire couronné ſur cette matière, & que l'Académie a fait imprimer, a mérité à ſon auteur les plus grands éloges. C'eſt M. *Percy*, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, docteur en médecine, membre & correſpondant de pluſieurs académies, ſociétés littéraires, inſtituts patriotiques.

On donna à cette Séance publique de l'année dernière la première médaille du Prix fondé par M. *Vermont*, conſeiller d'Etat, & accoucheur de la Reine: elle eſt de la valeur de 300 livres, &

repréſente le buſte de Sa Majeſté. Le revers a pour type une couronne de myrte, avec l'inſcription: *FAVENTE AUGUSTA, ARTIS OBSTETRICIÆ INCREMENTO*, avec le nom du fondateur. Elle ſera donnée annuellement à perpétuité à celui qui, dans le cours de l'année précédente, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les obſervations les plus utiles aux progrès de l'art des accouchemens. M. *Deſgranges*, chirurgien gradué à Lyon, a obtenu la première.

Après la diſtribution des Prix, M. *Braſdor* a lu des remarques ſur les accidens qui ſurviennent à la ceſſation des grandes ſuppurations. M. *Louis* a fait la lecture d'une queſtion relative à la juriſprudence, concernant les ſymptômes & accidens de la fracture des côtes; M. *Pipelet* deuxième, des recherches ſur le regorgement des alimens de l'eſtomac à la bouche. Cet état, qu'il compare à la rumination propre à certains animaux, doit être examiné avec beaucoup de diſcernement; car l'eſtomac, dans un écartement de la ligne blanche, l'épiploon dans l'anneau ombilical, dans ceux des aines, ou engagé ſous les arcades crurales, peut être pincé, & l'eſtomac tiraillé de façon à ne faire éprouver aucuns ſymptômes dans l'état de vacuité, mais procurer, lorſqu'il eſt dilaté par un certain volume d'alimens, ou le vomiſſement, ou un ſimple regorgement d'alimens. Le Mémoire de M. *Pipelet* a paru auſſi curieux qu'inſtructif, par les recherches & l'érudition ſur la ſtructure variée des eſtomacs, & ſur les cas de rumination vraie, ou crue telle dans l'eſpèce humaine.

Après la lecture de cette diſſertation, M. *Arrachart* a traité des divers inſtrumens ima-

ginés pour fixer le globe de l'œil & les paupières dans les opérations qu'on peut faire sur ces organes; & il a conclu à les proscrire. M. *Louis* a terminé la Séance par l'éloge de M. *de la Faye*, auteur des Principes de chirurgie qui portent son nom, des notes sur *Dionis*, & de plusieurs Mémoires insérés dans les volumes de l'Académie, dont il a été directeur. Il a été professeur des opérations dans les écoles, & a joui d'une réputation distinguée.

L'Académie avoit proposé pour le Prix de 1786, la question qui suit:

Quelles sont les différentes constructions des bistouris, & les raisons de leur variété, suivant les cas particuliers où il convient d'en faire usage; de quelles corrections ou perfections ils seroient susceptibles, & quelle est la méthode de s'en servir?

A l'ouverture de la Séance publique, le 27 avril de cette année, M. *Louis*, en sa qualité de secrétaire perpétuel, a rappelé les soins que l'Académie avoit pris pour favoriser les concurrens. D'après ces attentions, on pouvoit se flatter que la moisson seroit très-abondante, & jamais il n'y eut d'année plus stérile. Il n'y a eu que quatre Mémoires, dont deux ont mérité d'être retenus au concours; & ils se sont trouvés être des deux auteurs qui ont remporté les deux premiers Prix sur la matière instrumentale. L'analyse du Mémoire couronné auroit mené trop loin: le secrétaire de l'Académie n'en a cité que le début, qui prouve que l'auteur a saisi son sujet avec chaleur & une sorte d'enthousiasme. Il nous a été communiqué; le voici:

« Déja la matière instrumentale a cessé de

paroître un ſujet de vaine & ſtérile diſcuſſion ; déja deux Mémoires couronnés, en atteſtant ſon importance, l'ont vengée d'une imputation ſi injurieuſe ; & l'art, étonné de cette nouvelle richeſſe, attend avec impatience le monument de gloire & d'utilité que l'émulation & le zèle appelés de toutes parts, s'apprêtent à lui élever. Génie de la chirurgie françoiſe ! & vous, ſociété ſavante autant que célèbre, c'eſt encore là un de vos bienfaits ! L'art des opérations, que vos travaux ont régénéré parmi nous, que vos brillans ſuccès ont accrédité juſqu'aux limites du monde, dont l'humanité chérit maintenant & invoque avec confiance le ſecours, & dont la prompte efficacité enlève ſi ſouvent à une ſcience, ſa ſœur, la palme d'une guériſon victorieuſe ; cet art avoit beſoin du dernier degré de perfection que vous allez lui donner. Bientôt l'opérateur aura des inſtrumens plus ſûrs, d'une convenance plus réelle, d'une conſtruction meilleure ; on ne le verra plus incertain, balancer ſi long-temps avant de faire un choix dans lequel il n'a rien qui le dirige ; & la *dextérité*, ce talent de quelques hommes ſeulement, parce qu'elle tient à des choſes trop indéterminées, deviendra plus commune, lorſqu'elle ſera réglée par des lois plus préciſes, qu'elle pourra emprunter des moyens plus parfaits, en un mot, lorſque la matière inſtrumentale, mieux connue, lui fournira des reſſources dont juſqu'à ce jour elle a été privée ».

L'auteur demande ſi l'Académie, en publiant les Mémoires honorés de ſes ſuffrages dans les deux concours précédens, ne ſemble pas avoir impoſé aux auteurs qui traiteront la queſtion propoſée, l'obligation de ſurpaſſer ces modèles ?

Cette idée, ſans d.ute, eſt propre, dit-il, à étonner ma foibleſſe ; cependant elle ne fait qu'exciter de plus en plus mon ardeur ; & ſans me livrer à cet eſprit de calcul qui, meſurant peſamment ſes forces avant d'entreprendre, change en honte le ſimple riſque de ſuccomber, je m'élance dans la carrière, & voudrois être le moindre des athlètes qui vont y diſputer le prix.

L'auteur dit qu'il a ſuivi le plan du Mémoire couronné, l'année dernière, ſur les ciſeaux à inciſion : ces deux ſujets ſont liés de ſi près, ils ont entre eux tant de rapports, qu'ils demandent à être diſcutés ſelon les mêmes principes, pour pouvoir s'éclaircir & ſe compléter l'un par l'autre, ſe prêter de mutuelles forces, & ne former enſemble qu'un même ouvrage, dont les ciſeaux feront la première partie, & les biſtouris la ſeconde.

L'aſſemblée a appris avec plaiſir, que ces deux Mémoires étoient de la même main, & l'Académie a couronné, pour la ſeconde fois, M. *Percy*, préſent, arrivé de Strasbourg, où ſon régiment eſt en garniſon, pour recevoir la médaille bien due à des Mémoires intéreſſans, où l'on voit avec une ſorte d'admiration la profondeur des recherches, l'étendue du travail, le diſcernement & l'habileté de l'auteur.

M. *Teſſier* a envoyé le ſecond Mémoire retenu au concours. L'Académie, très-ſatisfaite de ſon travail, lui auroit adjugé le prix, s'il n'eût pas rencontré un rival tel que M. *Percy*. Pour récompenſer ſon zèle, & lui témoigner ſon eſtime, elle a cru devoir lui accorder la médaille de 200 livres, connue ſous le nom de prix d'émulation.

L'Académie a adjugé celle de 300 liv. fondée par M. *Vermont*, à M. *Eustache*, maître-ès-arts & en chirurgie, correspondant de l'Académie à *Beziers*. Les cinq médailles d'or de cent francs chacune, ont servi à récompenser l'émulation de M. *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à *Bar-le-Duc* : de M. *Despeaux de Sadeillan*, ancien élève de l'école-pratique de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital *de Cressensac*, près Saint-Just en Picardie : de M. *François*, maître en chirurgie à *Auxerre* : de M *Rouyer*, maître en chirurgie à *Mirecourt* en Lorraine ; & de M. *Mesplet*, maître-ès-arts, élève en chirurgie à l'hôtel-dieu de *Toulouse*.

Après la distribution de ces prix, M. *Brun*, chirurgien en chef des maisons de l'hôpital général, a lu un Mémoire sur la teigne. Les personnes attaquées de cette maladie sont en grand nombre à l'hôpital-général, & les auteurs ont parlé si diversement de sa nature, des indications curatives qu'elle présente, & ont tellement varié sur l'administration des moyens de guérison, qu'on ne peut trop témoigner de reconnoissance à l'auteur de ce Mémoire, d'avoir apprécié les diverses opinions des écrivains sur ce sujet. L'érudition n'est point déplacée dans une telle matière ; ce n'est que par des recherches approfondies qu'on peut connoître la diversité des sentimens, & fixer ce que montre l'observation & l'expérience d'après une discussion raisonnée. M. *Brun* donne le traitement méthodique & certain de cette fâcheuse maladie, qu'on ne parvient à guérir radicalement qu'en entretenant une longue suppuration dépuratoire. Les faits de pratique très-multipliés, ne laissent aucune ressource aux raisonnemens que l'inexpérience pourroit opposer.

M. *Louis* a lu une notice hiſtorique, qui lui a été communiquée par M. *Hevin*, ſur la vie de feu M. *Marrigues*, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi à Verſailles, chirurgien-major de l'infirmerie royale, & aſſocié de l'Académie.

M. *Auvity*, chirurgien ordinaire des enfans-trouvés, a lu un Mémoire très-intéreſſant ſur une maladie contagieuſe & mortelle, nommée *muguet*, à laquelle les enfans ſont ſujets. L'auteur en recherche les cauſes, & indique les moyens de prévenir cette maladie. Elle doit être le ſujet d'un Mémoire pour le prix de la Société royale de Médecine. Il ſeroit difficile qu'on lui fournît des obſervations plus judicieuſes & plus utiles que celles que M. *Auvity* a communiquées à l'Académie de chirurgie, d'après une expérience très-éclairée.

M. *Louis* a prononcé l'éloge de M. *Bordenave*, profeſſeur royal, ancien directeur de l'Académie, cenſeur royal, membre de l'Académie royale des Sciences, chevalier de l'ordre du Roi, échevin de l'hôtel-de-ville, &c. & M. *Pelletan*, profeſſeur d'anatomie, a terminé la ſéance par un Mémoire où il établit ſur des principes ſimples & invariables, l'art de placer les corps dans un repos parfait. Le temps n'a pas permis la lecture entière de ce Mémoire, dont la doctrine tient à des conſidérations anatomiques très-recherchées.



ANNONCES.

Deliciæ Floræ & faunæ insubricæ.

Le célèbre M. *Antoine Scopoli*, naturaliste de la Carniole, va publier par cahier cet ouvrage botanico-zoologique. Pour donner une idée de son travail, il vient de faire imprimer la première feuille, contenant la description d'une nouvelle plante, & d'un insecte dont l'histoire n'est point encore parfaitement connue.

Il nomme la plante *galega pulchella*. Les caractères qui la distinguent des autres *galega*, sont: la tige en sous-arbrisseau; les feuilles à trois, quatre, cinq conjugaisons; les folioles oblongues, velues, caduques, tandis que la côte qui les soutient est persistante. La description que *M. Scopoli* en donne, est extrêmement détaillée & très-bien faite. Il y joint diverses observations.

L'insecte qu'il fait ensuite connoître, est l'ichneumon séducteur. Ses caractères spécifiques sont d'être noir, d'avoir le ventre pétiolé, les pieds en grande partie jaunes, les ailes antérieures plus obscures à l'extrémité. Cet insecte se fait, avec de l'argile, un nid de diverses figures dans les angles des cheminées & des fenêtres: ce nid contient plusieurs cavités presque cylindriques, & le plus souvent parallèles, dont chacune renferme un follicule avec sa larve. M. *Scopoli* a vu sortir du même nid les insectes suivans:

1°. Le *sphex spinifex* du chevalier *de Linné*,

qui eſt noir, & qui a la tête & le corſelet velus, le ventre ovale, petiolé, le petiole jaune, droit, de la longueur de l'abdomen. Cet inſecte eſt décrit par *Réaumur*, tome vj, pag. 276.

2°. Un *ſphex* noir, à ventre linéaire, pétiolé, & à deux bandes jaunes.

3°. Un *ſphex* noir, à ventre petiolé, jaune à l'extrémité, ayant auſſi une bande & la pointe du pétiole jaunes.

Des inſectes ſi différens étant ſortis de larves provenant d'une même mère, il s'enſuit qu'ils ſont d'une ſeule & même eſpèce. L'on a donc très-grand tort de faire deux genres différens des *ſphex* & des ichneumons. M. *Scopoli* regarde avec raiſon les *ſphex* comme les mâles, mais il ſoupçonne que quelques-uns pourroient bien auſſi être des neutres, comme on en voit parmi les fourmis & les abeilles. Il dit très-judicieuſement qu'il faut recommencer l'hiſtoire des ichneumons & des *ſphex*, examiner quelles ſont les eſpèces, les variétés, &c. ſur-tout obſerver leurs métamorphoſes. Il promet des figures très-détaillées des plantes & des animaux qui feront le ſujet de ces *délices*. Cet ouvrage eſt fortement déſiré de tous les naturaliſtes.

Les héritiers du libraire *Muller* à Leipſick, annoncent que la diſtribution de l'ouvrage du célèbre M. *Hedwig*, intitulé, *Stirpes cryptogamicæ*, &c. ne ſera point retardé. Le faſcicule ſecond vient de paroître, il offre dix planches ſuperbes. Il en ſera de même des ſuivans. Le troiſième ſera publié dans quinze jours. Le quatrième complétera le premier volume, qui renfermera quarante planches magnifiques, coloriées, &

d'environ trente-six feuilles d'impression, *royales in-folio*, en papier de Hollande, du prix de quatre louis. Il y en aura en papier Suisse, avec des planches communes, pour deux louis & demi. Comme on veut procurer aux amateurs ce précieux ouvrage au prix le plus raisonnable, l'on propose à cet effet une souscription qui durera jusqu'au mois de mars 1787. Ceux qui voudront souscrire, en payant trois louis d'avance (& pour le commun deux), recevront exactement ce premier volume. Le paiement se fera à Paris chez M. *Broussonnet*, secrétaire perpétuel de la Société royale d'Agriculture, &c. & à Strasbourg, chez *Amand Kœnig* & *Treuttel*, libraires.

N°s 1, M. Bertholet.
2, 3, 5, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 20, M. Grunwald.
4, 9, 10, 18, 19, 21, M. Willemet.
6, 7, M. Roussel.
8, M. Huzard.
16, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de juin 1786.

Page 411, ligne 13, *au lieu d'*à les considérer, *lisez* à considérer.
Page 431, ligne 22, assemblable, *lisez* assemblage.
Page 447, ligne 1, laxatifs, *lisez* relâchans.
Page 493, ligne 16, accouchement, *lisez* accoucheur.
Page 508, ligne 1, l'entrée, *lisez* l'autre.
Page 525, ligne 2, exécution, *lisez* extraction.
Page 526, ligne 14, fut, *lisez* fut.
Page 529, ligne 21, deux, *lisez* des.

Page 565, ligne 3, Ariade, *lisez* Ariadne.
Ibid. ligne 18, Krankectεn, *lisez* Krankheiten.
Page 578 ligne 31, deux, *lisez* d'eux.
Page 595, ligne 4, prsenrera, *lisez* présente.

Cahier du mois de juillet.

Page 28, ligne 22, assuré, *lisez* arrivé.
Page 60, ligne 9, avril, *lisez* juin.
Page 107, ligne 15, sel, *lisez* Seltz.
Page 108, ligne 35, marquer, *lisez* masquer..
Page 166, ligne 25, Il, *lisez* il.
Page 170, ligne 8, de, *lisez* du.
Page 181, ligne 23, trois, *lisez* deux.
Page 189, ligne 1, Rinteld, *lisez* Rinteln.
Ibid. ligne 2, Boesendahl, *lisez* Roesendahl.
Page 191, ligne 28, avril, *lisez* juin.

Cahier du mois d'août.

Page 352, ligne 6, *petit in-8°*, lisez *petit in-4°*.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1786. A Paris, ce 24 août 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.

